Nos 4-5 1940 Avril-Mai

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

TACTIQUE MISSIONNAIRE OU THÉOLOGIE DE L'APOSTOLAT ?

Nos lecteurs ont eu sous les yeux (1) le texte d'une Instruction de la Propagande sur la prudence à garder en traitant des choses missionnaires (2). On y recommandait instamment d'éviter dans les écrits ou les conférences publiques toutes les appréciations blessantes, tous les jugements âpres ou dédaigneux portant sur les peuples à évangéliser. On allait même plus loin. On signalait le danger, souvent peu aperçu chez nous, de classer sous les mêmes rubriques, comme païens à convertir, des peuples de haute civilisation et des primitifs. Le Délégué apostolique du Japon, Mgr Paul Marella, n'a-t-il pas recommandé tout récemment encore de ne pas appliquer aux Japonais l'épithète de païens (3) ? Quel que soit le sens théologique du mot (et il est loin d'être clair), aujourd'hui, dans toutes les langues du monde, il est associé à une idée de sauvagerie, et il passe pour une injure.

Ce n'est là qu'un exemple, une application particulière ; mais la question est de portée beaucoup plus générale ; et, même en dehors des champs de missions, son actualité n'est guère niable. Elle a d'ailleurs une histoire et une théologie. Nous voudrions brièvement commenter ces deux points.

On composerait un bien étrange florilège, si on réunissait en gerbe toutes les appréciations péjoratives émises depuis un peu plus de cent ans, par les missionnaires européens, sur les peuples à évangéliser. Il serait extraordinairement facile aujourd'hui de se servir de tout ce dossier pour condamner les missionnaires du XIXe siècle. Ce serait très facile et très

(1) *N.R.Th.*, mars 1940, p. 330-331. (2) *A.A.S.*, XXXI, 1939, p. 269.
(3) *Visions d'espoir*, 1938, p. 39-40.

injuste. Nous le montrerons. Il serait bien tentant de recouvrir d'un lourd linceul de silence tous les jugements défavorables portés par nos missionnaires sur la Chine, l'Inde, le Japon ou les Noirs. Mais l'amnésie volontaire n'est pas une attitude très franche ; et le papier imprimé est aussi indestructible que le chiendent. D'ailleurs nos missionnaires méritent mieux que ce manteau de Noé, qui serait comme l'aveu d'une honte. Ce qu'ils ont écrit et publié existe au grand jour. On étudie toute cette littérature dans des thèses d'université (4). Elle a d'ailleurs fait un certain bruit dans le monde. Affecter de n'en avoir rien entendu, comme s'il s'agissait d'une incongruité d'enfant ou de vieillard, est une méthode elle-même assez puérile ou sénile.

Ce n'est donc pas pour le stupide plaisir de déterrer de vieux textes embarrassants que nous alignons ici quelques témoignages assez typiques ; encore moins pour en faire reproche à leurs auteurs ; mais uniquement pour montrer tout à la fois combien les directives de la Propagande sont justifiées et comment s'explique chez beaucoup de nos missionnaires du XIX^e^ siècle leur sévérité d'appréciation pour les peuples qu'ils évangélisaient.

Ouvrons par exemple le *Dictionnaire des Missions catholiques* (1864). Sous la rubrique : Chine, on y reproduit des extraits de lettres écrites aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi. Il s'agit donc de gens très zélés informant des laïcs eux-mêmes brûlant de zèle missionnaire. « Qu'est-ce que la Chine, sinon une immense caverne de voleurs, un vaste foyer de désordres... La Chine paraît belle de loin, mais qu'elle est repoussante de près... Peuple qui a constamment méconnu le vrai Dieu... les Chinois sont arrivés aux dernières limites de ce que peut un cœur, qui cherche à satisfaire tous ses mauvais penchants... La famille chez les païens est un enfer anticipé... ; pour les enfants, insulter leurs parents et les battre, rien n'est plus commun. Après cela, mon cher, dites-moi, où est la fameuse civilisation chinoise ? » (5).

Ces déclarations, qui nous choquent si vivement aujourd'hui, n'étaient pas isolées, et, répétons-le, à l'époque où on les

(4) Cfr Mary G. Mason, *Western Concepts of China and the Chinese, 1840-1876.* Durham N.C., 1940, 282 p.

(5) T. II, col. 381. Ce dictionnaire a été édité par Migne.

publiait elles semblaient fort édifiantes. Les *Etudes sur le christianisme en Extrême-Orient,* du P. Aubry, et les volumes de sa *Correspondance* forment une mine presque inépuisable d'appréciations injurieuses pour la Chine. « O misérable nature chinoise ! Que fera-t-on jamais de ce triste peuple, avec cette petitesse d'esprit, cet égoïsme de cœur, cet orgueil bête, cette susceptibilité ridicule, et cette grossièreté de sentiments ! Faiblesse d'esprit, absence de cœur et d'élévation, supplément de péché originel, que possède le Chinois, vu son infériorité *sub omni respectu* ! » (6).

Ce n'est pas là une simple boutade. Le P. Aubry, qui était un missionnaire très dévoué du Kouy-Tchéou, et que son évêque, Mgr Lions, avait désigné comme son futur coadjuteur, met dans ses diatribes une conviction passionnée. « La civilisation chinoise, à peu près à tous les points de vue, est une monstruosité non seulement anti-chrétienne mais *anti-humaine.* La religion ou les religions des Chinois sont monstrueuses, absurdes, les plus ridicules du monde... Les arts sont inconnus ; ils n'ont jamais existé... Les règles de l'art : nulles ; expression : nulle ; esthétique : nulle ; musique satanique ; pas l'idée du beau ; architecture grotesque, monuments actuels identiques à ceux qui datent de mille ans ; littérature niaise, puérile ; pas d'idées, pas de sentiments ; des phrases toutes faites, banales à faire vomir ; philosophie nulle ; des proverbes vulgaires, voilà tout ; une langue sans syntaxe, sans philosophie, sans charme, toute de mémoire... ; pas une science, ni exacte, ni naturelle ; ...riches méprisants pour les pauvres, impérieux, cruels, vicieux ; pauvres, abjects et bas... le cœur humain abruti, éteint. L'amitié n'existe pas ; l'amour conjugal n'existe pas ; des passions seulement... ; pas de reconnaissance... ; les enfants vicieux ou viciés dès le berceau... » (7).

« Triste, triste peuple ! Il lui manque l'Evangile ; et quand il l'aura, ce sera encore un triste peuple. Il lui manquera toujours ces dons exquis que Dieu a faits aux peuples d'Europe » (8).

« Nos chrétiens... sont tous, sans exception, des âmes vulgaires. Le Chinois n'est pas capable d'élévation... » (9).

« Si on ne se retenait, on tomberait dans la plus noire misanthropie. Oh ! que le péché originel a donc fait la nature

(6) *Dict. cit.,* p. 382. (7) *Les Chinois chez eux,* p. 131 suiv. (8) *Ibid.,* p. 221. (9) *Ibid.,* p. 123.

humaine vile et misérable, surtout en Chine. L'homme de l'Extrême-Orient, c'est l'*homme-ventre ;* encore s'il avait conscience de sa bassesse ; non, c'est l'*homme-ventre-pédant.* Ce n'est pas l'humanité qu'on trouve chez lui, c'est la singerie » (10).

On a presque peur de continuer ces citations. On craint de leur donner de la virulence en les remuant. Et cependant, jusqu'en 1911, dans un énorme volume sur la *Méthode de l'apostolat moderne en Chine,* elles sont reproduites, approuvées, amplifiées, encadrées. Il s'agit là d'un in-quarto de plus de 900 pages, imprimé à Hong-Kong, muni de toutes les approbations ecclésiastiques et de l'*imprimatur* et qui donc paraissait bien édifiant. L'éditeur le recommandait chaudement à tous les missionnaires d'Extrême-Orient. Il « comblait une lacune » et rendrait « de grands services à l'œuvre si divine de la conversion » de cette partie du monde. Or toute la première moitié de l'ouvrage est une diatribe forcenée contre la Chine et les Chinois ; et le thème revient perpétuellement à la surface, même dans la seconde partie. Systématiquement, comme dans la 2ª 2ae de saint Thomas, les vices du peuple chinois sont analysés. « Le Chinois, étant par nature inférieur à l'Européen, sera toujours inférieur comme chrétien » (p. 796). Et citant le P. Aubry, l'auteur n'hésite pas à écrire : « J'ajoute que, soit pour le fond de la nature, soit par suite d'un abrutissement social et moral que lui a fait subir le paganisme, et dans lequel il a été élevé, le Chinois, même chrétien, n'est pas affectueux, pas reconnaissant, pas sympathique. C'est pourquoi tous les missionnaires sont d'accord pour dire : « Jamais nous n'avons eu, jamais aucun de nous n'aura une amitié en Chine. Nous aimerons les Chinois pour l'amour de Dieu, à cause de leurs âmes ; nous leur serons dévoués par principe surnaturel : une amitié, impossible ! » (p. 800).

L'affirmation est absolue. L'auteur la pousse jusqu'à ses dernières conséquences, et, sans se soucier de la théologie, il assure que « le Chinois ne reçoit qu'une mesure moins abondante de grâces, soit pour se convertir, soit pour se christianiser parfaitement, parce que sa capacité est inférieure » (p. 801).

Le clergé indigène ne trouve pas grâce devant ces réquisitoires implacables. Il est rempli « d'un orgueil profond, vice propre à toutes les classes influentes de la société chinoise »

(10) A. Aubry, *Jean-Baptiste Aubry,* Lille, p. 325.

et « nous devons exiger de ces prêtres que, si, vu l'infériorité de leur nature chinoise, ils ne sont pas capables d'opérer des merveilles dans l'apostolat, ils aient au moins l'humilité et le bon esprit d'accomplir strictement et convenablement le petit ministère qui leur revient » (p. 589).

La perspective d'une Eglise chinoise, administrée par des Chinois, c'est-à-dire en un mot l'épiscopat indigène remplit d'épouvante notre auteur. On verrait alors « un christianisme ravalé et mêlé de rites superstitieux ; véritable salmigondis religieux, accommodé à toutes les sauces « à la chinoise » ; une église orgueilleuse, indisciplinée, vénale, simoniaque... une masse chaotique, européanophobe et peu à peu romanophobe, schismatique et hérétique... » (p. 587).

La conclusion s'impose d'ailleurs, puisque « égoïste, matérialisé, sans idéal religieux, sans idée de vie future, sans foi... sans conscience et sans remords, le Chinois ne connaît que deux motifs déterminants : son bien-être physique, et le souci de la *face* » (p. 195).

La famille chinoise, « nous l'avons caractérisée en disant que toute l'éducation domestique s'y résume en deux mots : *corrumpi et corrumpere* » (p. 257). « Les physionomies chinoises sont parfaitement hypocrites » (p. 299). La conscience ? « parfaitement et complètement oblitérée chez les Chinois » (p. 196). Les maîtres d'école ? « êtres bouffis d'orgueil, comme tous les lettrés, puant la morgue et la suffisance,... dans leur condition de lettrillons » (p. 238). Les mandarins ? Ici on nous cite le P. Wieger. « Que dirais-je donc du mandarin de tous les temps ? Cravaché, il se couche ; caressé, il lèche ; sans affection et sans rancune, sans plus d'honneur que de conscience » (p. 246). Le peuple ? On catalogue toutes les tares pour conclure : « L'affaiblissement des puissances intellectuelles, morales et physiques, que nous venons d'étudier dans le pays chinois, ne nous persuade-t-il pas que nous nous trouvons en Chine en présence d'*une nature évidemment inférieure ?* Qui le contestera ? » (p. 366).

Tout le monde le conteste, et avec infiniment de raison. Les institutions chinoises ont fait l'admiration des missionnaires du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. L'art chinois, qu'il s'agisse de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'orfèvrerie, de la broderie, de l'ameublement n'a peut-être été dépassé nulle part. Des musées entiers lui ont été consacrés,

et les études des spécialistes européens, qui se sont passionnés pour lui, forment déjà une très grosse bibliothèque. C'est la Chine qui a enseigné tous les arts au Japon. La littérature chinoise est infiniment variée, et dans les seize volumes des « *Mémoires de la Chine* » les missionnaires du XVIII[e] siècle lui ont rendu un éclatant témoignage.

Les qualités foncières du peuple chinois sont de premier ordre. Comme agriculteur tenace, il a réussi depuis des siècles ; aucune calamité ne le décourage. L'honnêteté du commerçant chinois est proverbiale. Il est peut-être le seul au monde auquel les grosses banques avancent des fonds sans exiger de reçu. Son habileté en affaires en fait partout un concurrent redoutable.

Il est, sans doute, inutile de pousser plus loin des citations ; mais on se tromperait en pensant que le missionnaire auteur de toutes ces lignes, et qui avait donné toute sa vie à la Chine, voulait la dénigrer. Pas du tout. Ce n'est pas la haine, c'est le zèle qui le fait parler. « Loin d'être découragé par ces affligeantes vérités, (le zèle) s'enflammera de plus en plus à la vue de l'affreuse misère où sont plongées tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ » (p. 376). « Plus un homme est vicieux, plus il a besoin, pour changer, d'être secouru » (p. 377).

Notre but n'est pas de dresser un inventaire, mais de cueillir un exemple. Nous l'avons choisi à dessein très haut en couleur. On ne peut pas ici parler de la fougue oratoire ni des pieuses exagérations. Tout est médité, réfléchi, systématisé. Et c'est ce qui rend le cas intéressant et permet d'y voir plus clair. C'est plus qu'un cas, d'ailleurs ; c'est une thèse.

On pourrait ramasser, dans la littérature missionnaire, des jugements très durs sur l'Inde ; très dédaigneux sur le Japon ; très méprisants sur les Israélites ; épouvantables sur les noirs ; mais, pour illustrer la question qui nous occupe, il n'est pas du tout nécessaire de les reproduire ici. Le cas de la Chine peut suffire. Les mêmes conclusions vaudront pour les autres.

Plus personne aujourd'hui ne contestera que des appréciations aussi injurieuses, venant de missionnaires ou d'amis des missions, et tombant sous les yeux des Chinois, ne soient extrêmement dommageables. En effet pour amener des hommes à se mettre d'accord avec ce que nous voulons obtenir d'eux, il n'y a que deux moyens : la contrainte imposée ou le

consentement obtenu. Quand il s'agit de conversions, la contrainte est évidemment exclue ; et pour obtenir un consentement spontané et cordial il faut d'abord déterminer un mouvement de sympathie, un désir, une « tentation de croire » ; toutes choses qui réclament une atmosphère d'estime mutuelle et de véritable amitié.

De plus, il est bon de se rendre compte qu'à l'heure actuelle, avec la diffusion de la presse et l'interpénétration de tous les milieux, tout ce qui s'imprime circule dans le monde entier, et que les Orientaux sont fort vite et fort bien au courant des appréciations qu'on émet en Europe sur leur compte. Un mauvais calembour, paru dans un journal français, sur le Schah de Perse a, récemment encore, entraîné l'abstention de l'Iran à l'Exposition de Paris et même une rupture des relations diplomatiques. Le rédacteur ne prévoyait certainement pas les répercussions de sa plaisanterie. Dans un journal de Madras, nous avons découvert une caricature extraite d'une petite feuille locale de... Charleroi. Miss Mayo est une américaine. Son livre sur *Mother India* a été considéré comme un affront sanglant par tous les Indiens, même par la masse des illettrés. Une phrase dédaigneuse sur le bouddhisme s'en va alimenter la campagne anti-chrétienne à Ceylan. Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde qu'une seule grande salle où tout ce qui est dit est entendu par tous. Jadis le P. Couplet recommandait l'introduction d'une liturgie chinoise. On avait même traduit du latin le Missel, et la Somme de saint Thomas. Un des motifs mis en avant par ce missionnaire, extrêmement sinophile d'ailleurs, était que, ne connaissant pas le latin, le clergé chinois ne serait pas scandalisé par les livres de controverse et la littérature protestante et ne saurait rien des dissensions de la chrétienté. Même au XVII[e] siècle, c'était une illusion. Aujourd'hui ce serait un non-sens.

Mais il y a plus qu'une erreur de tactique dans cette méthode qui, pour réduire l'orgueil, vrai ou supposé, d'un peuple, s'acharne à l'humilier. Il y a une erreur psychologique et une erreur théologique ou missiologique.

Erreur psychologique d'abord. On n'arrivera jamais à rendre les gens humbles en leur infligeant des humiliations, mais en les leur faisant accepter. S'il suffisait, pour supprimer l'orgueil, de traiter le prochain sans aucun égard et de l'abreu-

ver d'humiliations, le meilleur des pères spirituels serait un palefrenier sans manières, et on ne voit pas comment la conduite des âmes exigerait tant de tact, de doigté, de discrétion et de doctrine. L'humilité naît à l'intérieur, comme toutes les vertus. Elle suppose un germe, qu'il faut identifier et cultiver patiemment ; et les méthodes impérieuses, au lieu de le favoriser, le tuent.

Erreur théologique aussi. Une petite explication n'est peut-être pas hors de propos. Pendant tout le XIX^e^ siècle on a répété que le but propre, ou même exclusif, de la mission était de sauver des âmes. Il est bien sûr que la mission y travaille ; mais elle n'est pas seule à le faire. Ici, dans nos pays de chrétienté, cette besogne est tout aussi capitale. Et dès qu'on présente la mission comme une simple entreprise de salut des âmes, on la place en antagonisme avec toutes les œuvres métropolitaines : avec la paroisse et le diocèse de chez nous. Elle apparaît comme une concurrente, qui s'en va dériver, vers des pays lointains, les ressources qui trouveraient à s'employer *à la même tâche* dans nos patries. Qui de nous n'a entendu cette objection spécieuse : « La Chine ? La Chine est dans ma paroisse. J'ai, moi aussi, mes païens et mes sauvages. Quand nous les aurons convertis, il sera temps d'exporter le surplus de nos énergies et de nos finances vers l'Extrême-Orient ».

Pour parer cet argument stratégique, tout spontanément, les missionnaires et leurs amis ont opposé que la misère matérielle et morale des païens de là-bas était plus criante, plus hideuse que celle des païens de chez nous. C'est au nom de cette « dégradation » qu'on a sollicité un tour de faveur ; un peu comme on fait passer d'abord le médecin chez les malades les plus gravement atteints. Il *fallait* que le noir fût cannibale et esclavagiste ; que les bébés chinois fussent jetés « aux pourceaux » ; que la femme japonaise fût une bête de somme ; et que le monde païen ressemblât à une horreur. Dans la mesure où on lui concédait des qualités, il paraissait qu'on diminuât la nécessité urgente de lui porter secours. Et c'est un zèle trop réel, une passion très sincère de dévouement, et, malgré le paradoxe, un amour très profond qui ont dicté tant de pages sinistres et tant de descriptions d'épouvante.

Nos chrétiens d'Europe les accueillirent aisément. La théo-

logie du traditionnalisme n'avait-elle pas affirmé qu'en dehors de la foi il n'y avait pour la raison que honteux égarements ? et que, sans la révélation, l'homme ne pouvait être qu'immoral ?

Le P. Aubry lui-même nous confie, qu'avant même d'avoir vu les Chinois, il savait *a priori* que la Chine n'était que corruption, *puisqu'*elle n'avait pas la foi et ne croyait pas à la révélation ? C'est ce présupposé doctrinal qui donne à ses diatribes le caractère intransigeant, absolu, d'un canon de Concile. Il prétend bien défendre l'honneur de l'Eglise en montrant qu'en dehors d'elle il n'y a rien d'estimable.

Et cependant, si la doctrine chrétienne maintient et maintiendra toujours que seule l'Eglise donne le salut, elle n'a jamais nié qu'en dehors de l'Eglise il y ait des acheminements providentiels vers cet unique hâvre de rédemption. Ceux qui s'acheminent vers l'Eglise n'y sont pas encore ; mais leur effort est infiniment louable. Il n'y a qu'à l'empêcher de dévier ou de s'arrêter trop tôt.

Le but de la mission est d'établir l'Eglise visible dans les pays et les groupes ethniques où elle ne l'est pas encore. Cette besogne ne peut plus se faire chez nous, dans nos terres de chrétienté, pas plus qu'on ne peut construire une maison déjà construite, ni remplir une coupe pleine. Il n'y a donc pas opposition, antagonisme, entre la besogne des missions et la tâche de l'Eglise dans les pays chrétiens ; pas plus qu'il n'y en a, chez un enfant, entre sa croissance et le maintien de sa santé.

Or, précisément *parce que* l'Eglise est l'unique nécessaire et parce que ce qui ne conflue pas au Bercail n'aboutit nulle part, la Providence de Dieu a tout disposé vers ce seul terme. Elle a préparé partout les matériaux terrestres qui doivent trouver leur place dans la Jérusalem mystique. Le point de vue du missionnaire, son optique, est donc non celle du médecin qui cherche des malades et ne s'intéresse pas aux gens bien portants, mais celle du bâtisseur, qui devine et discerne le bon bois dans la forêt et la pierre dure aux flancs des montagnes. Plus ces matériaux sont excellents, plus son ardeur constructive s'impatiente. On ne peut pas laisser ces arbres sans emploi, ni ces pierres inutiles. Leurs qualités mêmes appellent les ouvriers. Il faut les associer à la vie des hommes, en faire des colonnes et des portiques et des lambris et des voûtes. Au lieu de dire : ils sont trop abjects pour

qu'on les laisse croupir dans leur paganisme, il faut reprendre, à l'adresse de cette humanité qui n'a pas encore trouvé son Rédempteur, le mot splendide du *Polyeucte*, de Corneille, priant pour Pauline, qui n'est point baptisée :

Seigneur, de ton amour il faut que je l'obtienne.
Elle a trop de vertus pour n'être point chrétienne !

Sommes-nous forcés, par la nécessité de la propagande missionnaire, de déclarer que la fidélité des épouses japonaises, ou la pudeur des vierges chinoises, ou la passion de recueillement des bouddhistes, ou le monothéisme farouche des musulmans, ou la longue endurance des Juifs ne sont que des formes d'hypocrisie, ou de faiblesse, ou d'orgueil ? Nullement. Tout cela est très réel et très bon. Ce sont les matériaux de l'Église plus grande et plus belle ; c'est déjà le patrimoine du Christ et de son Épouse. Celle-ci y a une sorte de *ius ad rem*, et déprécier tout ce trésor, c'est friser le sacrilège. Le Seigneur n'a pas dit que nous devions changer des renards en agneaux : personne ne pourrait entreprendre de pareilles métamorphoses ; mais qu'il y avait encore beaucoup de *ses* moutons en dehors du bercail, et qu'il s'occupait de les y amener.

La conversion des païens ne signifie pas qu'ils soient dégradés ou méprisables avant ce pas décisif, mais tout simplement qu'ils ne sont pas encore à leur place, préparée par l'Esprit, dans la maison du Père, c'est-à-dire dans l'Église visible. Tout le reste est accidentel, et se retrouve même chez les chrétiens, qui se convertissent du péché à la vertu. Pour devenir membre de l'Église, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir été au préalable un scélérat ; et, contre les outrances des augustiniens et des Baïanistes, l'Église a déclaré tranquillement que le péché originel, qui a rendu l'homme coupable, n'en avait nullement fait un monstre. « Dieu n'aurait pas pu créer l'homme dans l'état où il naît aujourd'hui » : c'était la 55e proposition de Baïus, et S. S. Pie V, peu suspect cependant d'indulgence excessive, l'a bel et bien condamnée.

Ni la saine tactique missionnaire, ni les nécessités de la propagande, ni la théologie ne peuvent donc conseiller autre chose, quand nous parlons des peuples à évangéliser, que les attitudes de la plus sincère et de la plus haute courtoisie chrétienne. Ce n'est pas là une petite sagesse opportuniste, un procédé pour se faire bien voir et agréer ; c'est une conduite

dictée par la doctrine elle-même et qui revêt donc un caractère perpétuel d'obligation.

On voit donc toute l'importance des recommandations que la Congrégation de la Propagande vient de renouveler, et comment elles se rattachent aux principes mêmes de toute action missionnaire.

Il nous reste encore à dire un mot de tous ces catholiques pleins de zèle qui ont cru faire œuvre pie en dénigrant le monde païen et en jetant sur ces humanités immenses des condamnations sans appel : Noirs, fils de Cham ; Inde maudite ; Chine corrompue ; Orient lascif ou paresseux, menteur ou ingrat. Est-ce vraiment leur faute ?

Tout d'abord, si faute il y a, elle est collective. L'Europe du XIX^e^ siècle, avec la prospérité inouïe que lui a value la machine à vapeur et le libre-échange, a certainement cru pendant 80 ans qu'elle était la seule humanité supérieure. Il serait souverainement injuste de mettre à part, d'isoler le groupe missionnaire, comme si ces idées avaient été son bien propre. François Lenormand tout comme Rudyard Kipling ; Pierre Loti tout comme Gobineau ; la littérature coloniale ou impérialiste ; l'antiesclavagisme même pourtant si généreux ; tous ont chanté l'antienne. L'Islam au XIX^e^ siècle c'était « l'homme malade » de Constantinople, et les progressistes, comme Méhémet Ali, étaient tout juste des européanisants. Macaulay aux Indes rédigeait sa fameuse note, approuvée par Bentinck, et affirmait, de la meilleure foi du monde, contre l'école « orientaliste », que toute la sagesse de l'Inde ne valait pas une douzaine de manuels élémentaires, et qu'en une génération l'Inde, éduquée à l'anglaise, l'aurait reniée et oubliée. La Chine, c'était le pauvre empire des derniers souverains mandchous, incapable de se défendre et pris en tutelle par l'Occident. Le Japon, sortant de son isolement séculaire, se précipitait avec fougue sur tout ce qui était européen et jetait à la voirie, Fenollosa l'atteste, les vieilles peintures sans prix de ses maîtres pour les remplacer par des chromos. L'Afrique noire était le continent d'épouvante, dont Livingstone décrivait les horreurs et que Stanley allait achever de peindre à la façon romanesque. Les noirs d'Amérique seront esclaves jusqu'à la guerre de Sécession et on prouvait, par la Bible, que Dieu avait voulu leur dégradation. Les Philippines végétaient sous le gouver-

nement d'une Espagne impotente. De la Corée, de l'Annam, on n'entendait que des récits de cruauté, de persécutions, et de martyres. Aux Indes, les querelles entre goanais catholiques et les évêques envoyés par la Propagande atteignaient un paroxysme inouï : les libelles, et les excommunications, se croisaient au-dessus des têtes... Ce qu'il faut admirer, c'est que, dans une pareille situation, il se soit trouvé des missionnaires pour espérer et pour tenir, et, dans nos métropoles, des dévouements fidèles pour les aider.

Aujourd'hui la situation a changé partout. L'Europe n'est plus très sûre d'elle-même et n'ose plus se donner en modèle. Le Japon est équipé ; la Chine se montre telle qu'elle est : héroïque ; les Philippines se gouvernent elles-mêmes ; l'Iran est restauré ; la Turquie, l'Égypte sont des nationalités rajeunies et fières ; l'Afrique noire, le « continent maudit », fournit à l'Église les plus nombreuses moissons qu'elle ait engrangées dans son histoire séculaire ; partout des Universités : aux Indes, au Japon, en Chine, aux Philippines, chez les Noirs d'Amérique. Si nous voulons nous faire écouter et frayer la route au Saint Esprit, il nous faut présenter au monde le vrai visage de notre Mère la Sainte Église. L'épiscopat indigène a été, depuis quinze ans, le symbole vivant de la croissance du christianisme en pays de missions. L'Église y devient adulte ; et quand on parle à des adultes, il faut oublier beaucoup des mots qu'on adresse impunément à des enfants.

Et si nous voulons entrer nous-mêmes dans les vues de la Congrégation de la Propagande, nous surveillerons notre vocabulaire. Nous ne dirons plus, pour définir une subtilité absurde, que c'est une « chinoiserie » ; nous ne déclarerons pas que le noir est un « grand enfant » ; ni que les bouddhistes passent leur temps à contempler leur nombril (ce qu'ils ne font pas d'ailleurs) ; ni que l'Oriental est tortueux, parce que nous ne prenons pas la peine de le comprendre. Nous ne mettrons pas les défauts mais les qualités au pluriel et, au-dessus de tout ce qui divise les hommes, nous essaierons de retrouver ce qui peut unir, dans une mutuelle estime, la race unique des enfants de Dieu.

Pierre CHARLES, S. I.

LES PEINES DE L'ENFER

Oserons-nous encore parler de l'enfer ? Pareil sujet peut-il intéresser nos contemporains ? Si l'on en doutait, il suffirait d'ouvrir l'*Algèbre des valeurs morales* de M. Albert Jouhandeau, le bel ouvrage de M. Berdiaeff sur *la destination de l'homme*, ou de revenir à certaines pages de M. Le Senne. Citons dès maintenant quelques lignes de ce dernier, nous rappelant qu'elles s'insèrent dans un contexte philosophique des plus sérieux, qui, loin de dispenser l'homme de l'effort moral, cherche à lui faire comprendre que c'est dans le combat spirituel qu'il trouvera sa vraie grandeur :

> Le christianisme oscille d'un manichéisme qui, sous la forme de l'enfer, maintient la perpétuité du mal, comme une limite à la puissance divine, à un quiétisme qui coïncide avec l'optimisme rationnel par la croyance que rien ne peut être que bon dans un monde fait par Dieu. Cette oscillation reflète celle de l'idée du mal entre la contradiction et le néant.
>
> Ni l'un ni l'autre des deux termes de cette contradiction ne doit être sacrifié. Pour attirer, il faut que le bien soit possible ; le mal ne nous repousserait pas s'il ne nous menaçait. Le devoir de la conscience est de s'élever vers l'être. Elle en désespérerait, si le rationalisme ne reconnaissait les conditions de sa possibilité, qui en fondent l'idéalité et les moyens ; mais il faut que l'effort indispensable à sa réalisation soit soutenu par un élan, qui ne peut sortir que de la contradiction. La représentation de l'enfer, qui serait la conscience perpétuellement et sans profit divisée contre elle-même, est destinée à détourner la conscience du laisser-aller. Elle procède de ce sentiment, vérifié par l'expérience, que la guerre est un moindre danger pour les peuples que cette détente qui révèle l'affaiblissement du vouloir... L'idée de l'enfer nous répugne ? Elle le doit ; mais quand on la nie moralement, ce n'est pas pour nous permettre une détente morale qui préparerait la guerre, dont l'enfer n'est que la limite, ou la chute régressive des consciences vers le néant (1).

M. Le Senne semble donc considérer avant tout la représentation de l'enfer comme un moyen de pédagogie spirituelle ; il n'y a d'enfer réel que la division temporaire d'une conscience qui a pour un temps renoncé à l'effort moral. Toute la métaphysique personnaliste de M. Le Senne s'apparente d'ailleurs à certains aspects de l'origénisme. Pour lui aussi, l'autre

(1) R. Le Senne, *Le devoir*, 1930, p. 252.

vie est une nouvelle épreuve, il ne saurait y avoir d'état final, ni ciel, ni enfer (2).

L'eschatologie de M. Berdiaeff procède d'une autre inspiration, plus religieuse, moins philosophique et moralisante. Après avoir examiné les divers aspects du problème moral à la lumière d'une théologie de la grâce et du péché, le philosophe russe nous parle des sanctions de l'au-delà ; il faudrait citer entièrement le chapitre qu'il a écrit sur l'enfer. Contentons-nous de quelques lignes :

L'idée des peines éternelles, en tant que juste expiation des péchés, et des crimes perpétrés durant le bref instant de la vie, comporte quelque chose de monstrueux qui révolte la conscience...

Si l'on peut élaborer une psychologie de l'enfer, il faut renoncer à en élaborer une ontologie.

Toutes les eschatologies qui violent le mystère sont hallucinantes, que ce soit l'idée des tourments éternels, celle des réincarnations infinies, celle de la dissolution de la personne dans l'être divin, ou même celle du salut universel inéluctable (3).

Ces derniers mots nous rassurent : M. Berdiaeff ne prend pas à son compte le restitutionisme origéniste. Mais sa pensée n'en est pas moins en réaction contre l'enseignement traditionnel du christianisme sur l'éternité des peines de l'enfer.

Quant à M. Jouhandeau, il semble qu'il soit comme obsédé par ce que la théologie catholique a essayé de jeter de lumière sur la notion de la damnation. Ici, il faut citer largement :

C'est de la nature de Dieu immuable et éternel et de la nature de l'âme libre et immortelle que procède l'enfer.

J'ai institué longtemps contre l'Eternel une inquisition ; comme si l'Eternel pouvait souffrir, je l'ai soumis à une sorte de torture, à la Question, et s'il y a une faiblesse en Lui, je crois l'avoir trouvée :

Dieu a tant aimé l'homme qu'il l'a créé libre et immortel, et en me créant libre et immortel, Dieu a partagé avec moi son pouvoir.

Notre débat dans l'absolu partage le monde et crée l'enfer et le ciel. Ainsi, quand je dis « ma perte », il ne s'agit que de l'interprétation divine de l'état dans lequel me précipite la résistance à la grâce, mais le damné, autre Titan, jouteur formidable, revêtu d'une dignité affreuse et sublime que Dieu ne saurait méconnaître, sans se diminuer, peut aussi bien considérer sa révolte, devenue définitive, comme

(2) R. Le Senne, *op. cit.*, p. 287, 543, 554, 582.

(3) N. Berdiaeff, *De la destination de l'homme*, Essai d'éthique paradoxale, 1934, 3e partie, ch. 2, L'enfer, p. 359 et 363.

une victoire et préférer à n'importe quelle gloire la solitude où son courage l'établit pour l'éternité, face à face avec Dieu, sur un trône égal à celui de Dieu...

J'ai pitié de Dieu abandonné à moi dans mon âme.

Ce n'est pas moi en effet qui désormais ai besoin de Dieu, mais Dieu qui a besoin de moi absolument.

Depuis que Dieu a créé un être libre, Dieu n'est plus le Tout-puissant. Il a introduit dans le système de la nature une inconnue.

Dans la mesure où je renonce pour l'amour de Dieu à ma liberté, je restitue à Dieu la part de Sa puissance qu'il a renoncée pour moi.

Ainsi l'amour de l'homme est devenu nécessaire à l'Eternel, il y va non seulement de l'honneur, mais de la souveraineté de Dieu que l'homme l'aime...

O la divine imprudence !...

Ainsi l'enfer n'est pas une œuvre de Dieu, mais de l'homme ; l'enfer est le risque de Dieu, non de l'homme.

Faute de mon adhésion, il y a quelque chose de compromis dans l'ordre des choses, une carence de l'Univers.

L'homme a pu faire échouer l'aventure du monde...

Là où je suis, là est ma volonté libre, et là où est ma volonté libre, l'enfer absolu et éternel est en puissance...

Je porte en moi le pouvoir, sinon le droit de faire contre-poids à Dieu...

L'enfer est de même essence que le ciel. C'est le même feu qui est lumière ici et là brûlure...

Quelle émotion, enfant, de découvrir qu'on est une personne inviolable contre la volonté de laquelle Dieu même ne peut rien !

Seigneur, c'est Vous qui m'avez fait croire à ma grandeur, c'est Vous qui m'avez fait si grand que je ne sais pas si je ne me préfère pas à Vous...

Dieu s'est révélé dans le péché même quand il m'a permis de pécher éternellement.

Toute la grandeur de Dieu et de l'homme est dans ce don que Dieu m'a fait de pouvoir le haïr toujours (4).

Blasphèmes ou simple exercice de virtuosité littéraire ? Ne cherchons pas à démêler l'intention qui se cache sous ces phrases étonnamment lucides. La mystique de l'enfer que M. Jouhandeau propose à ses lecteurs ne concerne qu'indirectement le théologien, qui risquerait de faire rire à ses dépens s'il s'avisait de manier des pensées aussi subtiles. Comment ne pas être embarrassé quand on rencontre une « pensée » comme celle-ci : « Dieu est grand et moi aussi », venant après cette autre : « Saint Thomas affirme que les anges ignorent

(4) A. Jouhandeau, *Algèbre des valeurs morales*, 1935, p. 212-216, 228-229.

les futurs contingents que sont les pensées des hommes, objets connus de Dieu seul » (5).

Beaucoup plus alléchant, mais beaucoup plus difficile serait le dialogue avec M. Le Senne, qui lui aussi affronte « Dieu » et le moi dans une même conscience, et nous parle d'opération théandrique en un sens assez différent de celui qu'ont accoutumé les théologiens (6). Mais, pour discuter avec fruit ce qu'il dit de l'enfer, ou ce qu'en dit M. Berdiaeff, il faudrait s'expliquer sur la philosophie générale de l'un et de l'autre.

Aussi bien, plutôt que de commencer par une défense du dogme de l'enfer, il nous semble préférable de reprendre les affirmations de la théologie catholique, en les exprimant en fonction de nos préoccupations philosophiques d'aujourd'hui. Cette présentation aura déjà l'avantage de dissiper quelques malentendus, et donc de servir à la fois la vérité et la charité. Il sera plus facile ensuite de discuter sous leur forme nouvelle les vieilles objections contre l'éternité des peines.

*
* *

L'existence d'un enfer éternel est l'un des points fondamentaux de l'eschatologie chrétienne. Elle est affirmée clairement par l'Écriture. Le message évangélique ne laisse place à aucun doute. On pourrait hésiter sur la nature des peines, se demander si le feu de l'enfer est un feu « réel » ou s'il ne faut voir dans cette expression qu'une image désignant le tourment intérieur de la conscience du damné, il n'est pas possible de douter que Notre-Seigneur présente l'au-delà comme une alternative tragique : d'un côté la vie éternelle, de l'autre la mort éternelle (7). Il ne sert de rien d'épiloguer sur le sens du mot αἰώνιος, car ainsi que l'a clairement montré la tradition, la parité est absolue entre la durée des châtiments et celle des récompenses. On objectera l'attitude de ceux qu'on a appelés les Pères miséricordieux, mais cette

(5) *Algèbre des valeurs morales*, p. 184. Sur l'œuvre de M. Jouhandeau, on pourra voir l'ouvrage de M. Cl. Mauriac, *Introduction à une mystique de l'enfer*, 1938.

(6) R. Le Senne, *Obstacle et valeur*, p. 223-224 ; cfr G. Fessard, dans les *Recherches de science religieuse*, 1935, p. 305.

(7) Voir le témoignage non suspect du baron von Hügel, *Essays and addresses*, I, 1924, p. 209-213.

indulgence, d'ailleurs relative (car ces miséricordieux étaient peu tendres pour les infidèles), s'explique très facilement si l'on veut bien ne pas séparer l'histoire du dogme des peines de l'enfer de celle du purgatoire (8). La tradition a pu être un instant déconcertée par les problèmes qu'avait soulevés Origène, elle n'a pas varié pour le fond des choses, et en tout cas, de l'aveu des historiens les plus tendancieux, le dogme de l'éternité des peines, tel que l'enseigne l'Eglise catholique, peut se réclamer non seulement de saint Augustin, la grande lumière de l'Occident, mais de saint Jean Chrysostome, le docteur auquel l'Eglise grecque fait une place incomparable (9).

Entre l'Eglise orthodoxe et l'Eglise latine, en effet, pas de divergence sur ce point fondamental. L'Eglise grecque a même une telle horreur du restitutionisme d'Origène qu'elle resta toujours défiante de la manière dont les Latins avaient explicité la croyance au purgatoire ; on le vit bien au concile de Florence (10). Le protestantisme orthodoxe n'a pas trahi sur ce dogme fondamental. La croyance à un enfer éternel a même pris dans les idées calvinistes sur la réprobation supralapsaire une allure si redoutable qu'on peut comprendre la réaction des protestants libéraux (11).

L'Eglise catholique souligne plus fortement que les autres confessions chrétiennes que l'enfer commence dès le lendemain de la mort (12). Si la théologie d'Occident a pu, dès le treizième siècle, se débarrasser de toutes les hésitations dilationnistes, c'est parce qu'elle avait alors pleinement compris que les peines de l'enfer ne sont pas un châtiment imposé du dehors, mais une conséquence inéluctable du péché, la révélation de la conscience du pécheur. Nous partirons de cette

(8) A. Michel, *Purgatoire,* dans le *Dict. de théologie cath.,* col. 1201 et 1219.

(9) Turmel, *Histoire des dogmes,* tome IV, 1935, p. 288.

(10) A. d'Alès, *La question du purgatoire au concile de Florence,* dans *Gregorianum,* 1922, p. 20 sq.

(11) « L'impensable atrocité des peines éternelles » (W. Monod, *Du protestantisme,* 1928, p. 175). Voir dans le même sens R. Seeberg, *Christliche Dogmatik,* II, 1925, p. 620 sq. Les modernistes allemands suivent : cfr Mensching, *Der Katholizismus,* 1937, p. 71. Mais un Karl Barth reste fidèle au dogme des peines éternelles : *Credo,* 1936, p. 216, cfr aussi p. 51.

(12) X. Le Bachelet, *Benoît XII,* dans le *Dict. de théologie cath.* — Rivière, *Jugement, ibid.,* t. VIII, col. 1811.

donnée fondamentale pour étudier successivement la peine du dam et la peine du sens.

*
* *

La peine du dam est la séparation d'avec Dieu. Cette séparation atteint une créature qui ne saurait trouver son repos qu'en Dieu, sa béatitude parfaite que dans la possession de Dieu lui-même. Mais elle est volontaire, librement consentie et acceptée, en ce sens que le pécheur aime son péché, c'est-à-dire finalement lui-même, plus que Dieu. Il n'était pas à lui-même sa fin dernière, mais il a voulu centrer sa vie sur sa propre excellence. L'ordre a été violé, l'ordre réagit. Un conflit douloureux surgit dans l'âme du damné, entre ce qu'il est foncièrement, une tendance vers Dieu, un cri vers Dieu, et ce qu'il s'est fait librement : une tendance repliée sur soi, un élan pervers d'amour pour soi. Cette division qu'introduit dans l'esprit créé le péché librement accepté, saint Thomas, à la suite de saint Augustin, l'explique fortement à propos des anges : un seul acte suffit à rendre éternellement heureux ou malheureux les esprits purs ; la raison de leur confirmation dans le bien ou dans le mal vient de leur degré très élevé de spiritualité. Cet acte unique, fait en toute lumière, soit coopération à la grâce, soit refus de la grâce offerte, est un acte qui, commencé dans la durée, n'aura plus de fin, ou plutôt, c'est un acte qui, sans être éternel, est cependant intemporel, et comme un présent qui demeure. Pour le démon, l'enfer n'est que le péché lui-même (13).

La même chose doit être dite, même s'il faut ensuite nuancer cette affirmation, de ces créatures spirituelles moins parfaites que sont les hommes. Les problèmes que pose à leur sujet le dogme de l'enfer n'enlèvent rien à cette certitude fondamentale : la damnation n'est que la révélation d'un état de révolte librement accepté. A la mort, l'âme prend conscience de ce dualisme irréductible qu'elle a librement introduit en elle. Sa volonté de nature, aidée de la grâce, la portait vers Dieu possédé face à face, sa volonté libre la détourne de Dieu, la ramène vers la créature, et finalement vers soi. Cette contradiction est éternisée, fixant l'âme dans la haine et l'amour à la fois, car ce Dieu qu'elle rejette, elle ne peut

(13) *De malo*, q. 16, art. 5. — I[a] pars, q. 64, art. 2.

s'empêcher de tendre vers Lui (14). De cet écartèlement de la conscience, on trouve comme une ébauche dans certaines souffrances meurtrières d'ici-bas : « Oh, quelle chose atroce d'aimer et de haïr tout à la fois », s'écrie Anna Karénine, lorsqu'il lui faut fuir loin de l'homme pour l'amour duquel elle a sacrifié l'affection de son mari et la présence de son enfant (15). Et le Raskolnikov de Dostoïewski, ayant accompli son crime, éprouve douloureusement le tourment du remords : « ce n'est pas la vieille que j'ai tuée, c'est moi-même (16) ».

L'obstination dans le mal est le grand mystère de l'enfer, mais c'est le mystère même du péché. Cette obstination gît dans les profondeurs de la liberté créée. L'obstination apparente du pécheur qui ne sort pas de son péché n'est jamais définitive ; bien des causes l'expliquent en partie ; de là vient qu'elle peut être vaincue par la grâce de Dieu, et, contre certains théologiens impitoyables des temps passés, on enseigne aujourd'hui communément que nul pécheur, si obstiné qu'on le suppose, ne sera jamais abandonné par Dieu tant que dure la vie d'ici-bas (17). Mais l'obstination du damné, si l'on sait se débarrasser de tout anthropomorphisme, est irrémédiable. Seule la grâce pourrait redresser sa volonté rebelle, mais, par hypothèse, il est fixé dans une attitude qui lui fait exclure cette grâce, ou, si l'on préfère, la grâce ne peut plus lui être offerte, parce qu'il échappe aux conditions de vie temporelle que nous connaissons. Cette obstination dans le mal suppose une certaine erreur, comme d'ailleurs le péché lui-même ; en se prenant pour fin dernière, le damné se trompe. Comment être assez fou pour oser se substituer à Dieu ? Mais c'est le mystère même du péché, et il faut ici relire Pascal : il y a assez de lumière pour que le désordre soit imputable, assez d'obscurité pour qu'il soit possible.

*
* *

(14) Voir L. Billot, dans les *Etudes,* 1923, t. 176, p. 395 sq. et P. Glorieux, dans la *Nouvelle Revue Théologique,* 1932, p. 865-870.
(15) Tolstoï, *Anna Karénine,* IV, 30.
(16) Dostoiewski, *Crime et châtiment.*
(17) « Le péché peut grandir, proliférer comme un cancer, au point de réduire à presque rien... la vie véritable ; mais, dans l'être le plus atteint, il reste toujours assez de place pour que la parole de Dieu y germe et qu'elle chasse toutes les pourritures » (Daniel Rops, *O mort, où est ta victoire ?* 1934, p. 372).

Les fidèles sont beaucoup plus impressionnés par les affirmations de l'Ecriture touchant le feu de l'enfer que par les descriptions que l'on peut tenter de la peine du dam. En réalité, celle-ci constitue le tourment essentiel, et la peine du sens n'en est que le rejaillissement dans l'ordre de la matière.

L'existence de la *peine du sens* est aussi certaine que celle de la peine du dam, quelles que soient les distinctions que l'on puisse faire au point de vue des notes théologiques (18). La tradition est unanime à parler de la peine du sens, et elle l'identifie avec la peine du feu. Origène essaya de spiritualiser cette peine en montrant qu'il n'y avait là qu'une métaphore pour désigner le tourment intérieur de la conscience du damné (19), mais il ne trouva dans la tradition qu'un très faible écho, chez saint Ambroise ou Grégoire de Nysse. Saint Augustin, on le sait, n'a pas hésité à parler de la peine du feu en termes très réalistes. L'origénisme n'était d'ailleurs pas ici une simple aberration, et il n'est pas interdit de croire que si la théologie a pu arriver aux explications que nous donnons aujourd'hui de la peine du dam, c'est en grande partie grâce à Origène. Mais le grand Alexandrin n'en était pas moins dans l'erreur.

Les théologiens du moyen âge sont très nets sur l'existence de la peine du feu. Saint Grégoire le Grand, très réaliste, a influé beaucoup sur leur pensée. Cependant leur philosophie rencontrait de très grandes difficultés à comprendre comment le feu de l'enfer peut agir sur des âmes séparées. Déjà ils avaient peine à concevoir comment le feu d'après la résurrection pourrait brûler sans les consumer les corps des damnés, combien plus s'il s'agit de purs esprits ! On aurait pu se rallier à l'opinion de certains Grecs qui distinguaient ici entre le feu de l'enfer après la résurrection — feu réel celui-là, — et le feu de l'enfer au lendemain de la mort, — feu métaphorique. Mais cette distinction était de nul secours, car, de toutes façons, il fallait admettre que le feu qui torture les démons est un feu « réel ».

C'est en vain que plusieurs théologiens, qu'ils fussent

(18) A. Michel, *Feu de l'enfer,* dans le *Dict. de théol. cath.*, t. V, col. 2218.

(19) Bardy, *Origène, ibid.*, t. XI, col. 1547.

des Scolastiques comme Catharin, ou qu'ils aient cherché à prendre position en face de l'idéalisme moderne, comme Möhler ou Schell, essayèrent de revenir à la doctrine origéniste du feu métaphorique (20). La tradition théologique resta « réaliste ». Mais ces discussions non plus ne furent pas vaines, car elles amenèrent à mieux préciser le problème. Quand on se demande si le feu de l'enfer est un feu métaphorique ou un feu réel, on simplifie la question, et les théologiens qui refusent de la poser autrement ne nous semblent pas aller au fond des choses. Ils peuvent sans doute se réclamer d'illustres devanciers, de Bellarmin, par exemple, mais il faut se souvenir que celui-ci fut avant tout un controversiste, et que ses adversaires protestants ne mettaient pas plus que lui en doute la réalité matérielle du feu de l'enfer, sans chercher d'autres précisions. Or la théologie des grands Scolastiques avait été plus profonde et pensait avec raison que, si la peine du sens est une peine distincte de la peine du dam, il ne s'ensuit pas que le feu de l'enfer soit un feu identique au feu que nous connaissons. La nature de celui-ci reste d'ailleurs passablement mystérieuse. Le théologien ne doit ni minimiser, ni majorer la doctrine de l'Église. Or, on est pleinement en accord avec celle-ci en disant que le feu de l'enfer est un feu analogue au nôtre, c'est-à-dire qu'il est un agent matériel, distinct du damné, causant une douleur analogue à celle que cause le feu d'ici-bas (21).

Le problème n'en est pas moins posé de la manière dont ce feu peut agir sur des esprits. Les théologiens se sont évertués à trouver des explications plausibles. On peut les ramener à deux types. Il y a d'abord ce qu'on pourrait appeler la théorie de l'*hallucination*. L'âme séparée souffre du feu de façon intellectuelle, en ce sens qu'il lui apparaît comme nuisi-

(20) M. Blondel, dans les pages, par ailleurs très belles, consacrées par lui aux sanctions éternelles, parlait du feu de l'enfer comme d'un symbole pour l'imagination du déchirement de la volonté du damné (*L'action*, 1893, p. 372). Dans ses derniers livres, il suggère une solution pleinement catholique, et qui rejoint la nôtre. Voir, par exemple, *L'Etre et les êtres*, 1935, p. 263.

(21) A. Michel, *Feu de l'enfer*, dans le *Dict. de théol. cath.*, t. V, col. 2224. Le P. Hugueny dit au passage : gardons l'analogie du feu, mais ce n'est « qu'une analogie » (*Revue Thomiste*, 1933, p. 237). Voir, dans le même sens, les développements du P. Sertillanges, *Catéchisme des incroyants*, t. II, p. 194.

ble, crucifiant. A vrai dire, ce feu n'agit pas directement sur elle, mais tout se passe comme s'il agissait ; l'âme est obsédée, hallucinée, elle ne peut s'en détacher. Cette théorie reste dans le domaine de la causalité intentionnelle. La théorie thomiste de l'*alligation* exige davantage ; il faut non seulement que l'âme connaisse le feu, mais qu'elle lui soit « liée ». La forme sans doute est liée à la matière, cependant on ne peut dire que l'âme ici-bas soit enchaînée au corps qu'elle anime, car le corps est pour elle un instrument qu'elle domine. Dans la damnation, au contraire, la matière n'est plus au service de l'esprit, l'âme en est la prisonnière ; par son élan le plus profond, elle voudrait s'en évader, mais elle ne le peut et se heurte à l'univers matériel comme aux murs d'une prison.

Si l'on veut bien aller au fond des choses, on verra que la théologie postérieure n'a rien ajouté d'essentiel à ces explications des grands Scolastiques. Il était difficile d'y ajouter, mais on pouvait essayer de les repenser. Les théologiens l'ont fait, mais il est curieux de constater que les explications médiévales nous paraissent moins caduques que celles des théologiens du XVII[e] ou du XIX[e] siècle. Plus une explication sera dépendante des théories scientifiques, et plus vite elle risquera d'être périmée. Les qualités dolorifères de Suarez nous font sourire, mais les développements que la physique cartésienne inspire deux cents ans plus tard ne sont guère moins ridicules ([22]). Les théories médiévales, au contraire, malgré les apparences, sont moins dépendantes de la physique d'Aristote que de sa métaphysique et de sa psychologie rationnelle, et de là vient que, pour qui sait trouver l'esprit sous la lettre, ces théories restent très actuelles.

La théorie thomiste de l'alligation tire en effet son explication non pas tant de ce que le feu est feu que de ce qu'il est agent matériel, lié à l'espace et au temps : l'esprit est fait pour dominer la matière, il devrait s'y promener en souverain absolument libre, et le voilà gêné, enchaîné.

---

(22) A partir de cette idée que le feu, ce sont des molécules en mouvement, on en vint à essayer de décrire un état chaotique de la matière causé miraculeusement par la toute-puissance de Dieu. Cfr Gutberlet, continuant la *Dogmatique* de Heinrich, t. X, p. 528. Ces essais de concordisme ont le grave inconvénient d'enlever à l'homme le sens du mystère.

Notons d'ailleurs que cette théorie peut assumer la théorie de l'hallucination : le feu ne lie les puissances spirituelles que parce qu'il arrête leurs libres opérations (23).

*
* *

Est-il possible de traduire en langage moderne les explications des théologiens, et de tenter à la fois, au risque de nous attirer les critiques de M. Berdiaeff, une psychologie et une ontologie de l'enfer ? Nous allons risquer quelques développements, sans nullement prétendre à l'originalité, et sans vouloir aucunement rompre en visière avec l'enseignement commun. Nous tâcherons de montrer du même coup que la peine du sens, bien que causée *ab extrinseco*, n'est pas un châtiment purement extrinsèque, sans liaison avec la peine du dam. Pour nous, entre les peines de l'enfer, il y a un rapport foncier, découlant de ce que l'esprit, qui est fait pour posséder Dieu, est fait également pour posséder l'univers créé par Dieu. C'est toute la création matérielle et le devenir humain qui, au lieu d'être unifié et ordonné par un esprit unifié et ordonné, va se trouver distendue, privée d'harmonie et de sens.

Si le lecteur trouve que nos explications évacuent la « réalité » du feu de l'enfer, eh bien ! que périssent nos explications et que demeure la foi commune. Loin de prétendre imposer notre manière de voir, nous ne voulons que soumettre à l'examen bienveillant des théologiens des développements qui, sous un vêtement moderne, nous paraissent, à tort ou à raison, conformes à la doctrine des grands docteurs médiévaux. Comme eux aussi, dans les pages qui suivent, nous nous efforcerons, tout en montrant le caractère raisonnable de notre foi, de garder le sens du mystère.

L'univers matériel est en face de l'esprit créé une réalité extérieure et véritable, qui ne possède d'ailleurs d'existence que parce qu'il est une pensée et une parole de Dieu. Ici-bas, la création est pour les esprits un signe qui conduit à Dieu. Pour les élus, elle apparaît comme le déploiement temporel et spatial des richesses indéfiniment imitables de l'essence divine. Après la résurrection, la création renouvelée sera pour les

(23) Van Noort, *Tractatus de novissimis*, n° 51. — A. Michel, *Feu de l'enfer*, dans le *Dict. de théol. cath.*, t. V, col. 2230.

âmes béatifiées l'occasion d'un accroissement accidentel de béatitude. Mais, en un sens analogique, c'est dès la sortie de ce monde et l'entrée au ciel que les élus contemplent des cieux nouveaux et une terre nouvelle. Les âmes des saints, en effet, bien qu'affranchies des vicissitudes de la condition terrestre, ne restent pas sans rapport avec notre monde. Tant que dure la lutte entre les deux Cités, les anges, par leur ministère, les âmes bienheureuses, par leurs prières, procurent l'avancement du règne de Dieu. Ils n'en sont pas moins dans la paix, et la vue des luttes d'ici-bas, la part même qu'ils y prennent, loin de les attrister, sont pour eux cause de joie. Les saints possèdent Dieu, ils ont part à sa vie éternelle ; ils possèdent donc aussi, par la grâce de Dieu, l'univers dans lequel sont enracinées les personnes humaines. Tout leur apparaît dans une synthèse harmonieuse, qui trouve son unité dans l'acte éternel par lequel la multiplicité des êtres et des événements procède du Créateur. Avec saint Jean de la Croix, et en un sens encore plus profond, ils peuvent s'écrier :

Mienne est la terre et miens sont les cieux...

Mais cette même contemplation de l'œuvre de Dieu devient un tourment pour le damné. Tandis qu'il était *in via*, il a fait de la créature sensible le terme de son désir, ou plutôt il s'est cherché lui-même dans la possession de tel ou tel bien particulier. Au lieu de voir dans les êtres et les événements un moyen d'aller vers Dieu, il s'y est arrêté comme s'ils étaient capables de rassasier son désir. Le châtiment sort de la faute elle-même. Dès cette vie, le pécheur connut l'esclavage et la tyrannie des habitudes mauvaises ; il aurait pu, en écoutant l'appel de la grâce, s'en affranchir graduellement, mais il a méconnu les avances de Dieu. Dieu le laisse à lui-même. Désormais, entré dans cet au-delà où il n'y a plus de repentir possible, il sera enchaîné à l'objet même de son péché. Sans doute, il jouira d'une liberté relative, il pourra errer çà et là et trouver dans l'indéfini de son désir comme une expression de l'infini véritable auquel il est accordé. Mais jamais il ne verra l'œuvre de Dieu sous son vrai jour. La création restera pour lui une énigme indéchiffrable. Tout autant que Dieu, l'univers l'attire, il désire passionnément en posséder les richesses, mais en même temps l'esprit malheureux se dérobe à la loi de cette attirance, il ne pourrait la laisser s'accomplir qu'en acceptant

de ne chercher dans l'univers que la présence de Dieu. Et cela est impossible. La peine du dam entraîne comme son complément inévitable une peine du sens. Et inversement, la peine du sens ne se comprend bien que par son rapport avec la peine du dam. Cette rencontre d'un univers matériel avec un esprit qui, d'une part, est fait pour trouver en lui le Dieu qu'il cherche et en même temps l'expression même de ses profondeurs personnelles, et qui, d'autre part, se heurte à elle comme à un obstacle insurmontable, manifeste un conflit plus profond : la peine du sens est l'expression de la peine du dam. Mais elle n'en est pas simplement la traduction, elle en est le complément. Elle est à la peine du dam ce que le corps est à l'âme et la matière à la forme. En effet, notre explication ne se ramène pas à la simple théorie de l'hallucination. Elle suppose une philosophie de la matière moins idéaliste, elle accorde à la matière une réalité vraie en face de l'esprit créé. Le monde matériel n'est pas en face de l'esprit comme un objet imaginaire, mais comme un objet réel, et réellement divisé, distendu, ou plutôt le damné s'oppose deux univers, l'un, réel, qui est à la fois le terme et l'expression de sa volonté de nature, l'autre irréel, qu'il se donne à lui-même, et qu'il veut superposer à l'autre univers. Ici-bas, l'esprit, placé en face d'un monde distinct de lui, le refait en quelque sorte intérieurement. Il assimile par la pensée et l'imagination toutes les richesses de l'univers visible dans lequel il est plongé, il le recrée en quelque manière, il s'y promène librement. Le terme de cette assimilation n'est jamais atteint sur cette terre, pas même par les personnalités les plus riches, mais au ciel les élus ont intériorisé l'œuvre divine. Elle est à eux, pour eux, comme elle est à Dieu et pour Dieu (24). Le damné, lui, ne peut arriver à la synthèse.

Pour illustrer cette opposition irréductible entre les deux volontés et les deux consciences qu'elles supposent, on peut rapprocher ce qui se passe dans certains cas de folie. Chacun de nous ici-bas s'oppose au monde environnant comme un sujet à un objet. Bien plus, nous pouvons distinguer en nous-

(24) Saint Thomas n'accorde pas aux élus la connaissance exhaustive de la création (I^a, q. 12, art. 8), mais on reste dans l'esprit de sa théologie en affirmant l'unification de l'esprit divinisé dans sa double possession de Dieu et de l'œuvre de Dieu. Voir Rousselot, *L'intellectualisme de saint Thomas*, 1936, 3^e édit., p. 31-32 et *passim*.

même un sujet proprement dit et un autre objet : le *je* et le *moi*. Il y a celui qui a conscience et ce dont il a conscience, nous nous connaissons comme ayant telle nature, telles tendances, telles aptitudes, et, ce moi, nous l'enchâssons dans toute la connaissance que nous avons du monde environnant, hommes et choses. Pour le paranoïaque, cette opposition de la conscience normale se complique : le dément se donne un moi objectif qui n'est pas son moi véritable ([25]). Cependant, ce dément qu'attire la folie des grandeurs n'ignore pas son moi véritable, ni l'univers véritable. Il sait bien qu'il y a dans la maison une chapelle, un réfectoire, peut-être même que c'est une maison de santé, qu'il y a là un directeur et des gardiens. Mais tout cela est mêlé, et il n'en souffre pas tellement. Comme le remarque Hegel, le dualisme des deux consciences, ou le dualisme des deux univers où elles s'insèrent n'existe que pour les gens raisonnables qui l'observent du dehors ([26]). Cependant, il peut arriver que le dément prenne conscience de cette opposition, qu'il se sente comme une personne unique vivant avec deux moi distincts dans deux univers qui ne se superposent pas, et qu'il se sente incapable de réduire cette opposition ; on conçoit alors que cela puisse constituer une souffrance très aiguë ([27]). Passons à la limite, nous avons l'attitude du damné à l'égard de l'univers matériel.

D'un côté, comme il jouit d'une intelligence parfaite, ce monde a tendance pour lui à s'unifier comme il s'unifie pour les élus, toutes choses s'ordonnant et se hiérarchisant comme elles le sont dans la pensée divine, avec Dieu pour centre. Mais, par suite d'une maladie spirituelle librement acceptée, le damné superpose à cet univers réel une image déformée de l'univers, un autre univers dont Dieu n'est plus le principe d'unité, mais dont lui-même est le centre supposé d'unification. Cette image fictive, cet univers recréé, étant bâti sur une idée fausse, est chaotique, contradictoire, et la contradiction se révèle en cela même qu'il se superpose à un autre

(25) G. Dumas, *Traité de psychologie*, t. II, 1924, p. 910 sq.
(26) Hegel, *Sämtliche Werke*, éd. Glockner, t. X, p. 209 sq.
(27) La psychologie pathologique, après avoir étudié les cas de dédoublement du *moi* (Dumas, *Traité*, p. 546), se montre justement très réservée lorsqu'on parle de dissociation du *je* (*ibid.*, p. 554) ; aussi bien ne prenons-nous notre terme de comparaison que dans le premier cas. Tel que nous le décrivons, il n'est pas absolument inouï.

univers réel dont le damné a conscience. Ce dualisme constitue une peine qui est le retentissement de la division intérieure de la conscience du damné, mais qui est provoquée par quelque chose d'extérieur, la matière, l'univers visible.

On peut pousser plus loin la description, en se rappelant que l'univers n'est pas simplement un ensemble d'êtres et de choses, mais qu'il est aussi une histoire, que le monde des corps est tout entier relatif à la destinée temporelle et éternelle des âmes, que ce qui donne son sens à la matière, c'est la vie, et ce qui donne son sens à l'histoire de la vie, c'est l'histoire religieuse de l'humanité. Or, sur ce plan supérieur, nous allons retrouver la peine du dam et son rejaillissement dans la peine du sens. Le damné, se révoltant contre Dieu, ne peut que chercher au monde une explication rationaliste, athée. L'explication véritable, au contraire, c'est-à-dire la réalité vécue, est celle qui apparaît au regard de Dieu et des élus : si l'histoire humaine donne son sens à l'histoire de la vie, le Christ est le centre de l'histoire humaine ; tout s'ordonne par rapport à Lui. Pour le rationaliste au contraire, il est impossible que le Christ soit le centre de l'histoire, il ne peut pas y avoir de providence surnaturelle, l'Église catholique ne peut pas être autre chose qu'une institution humaine. Le véritable principe d'unification de l'histoire humaine, c'est pour le damné sa conscience personnelle. En sorte que de cette conscience déchirée procèdent deux constructions historiques absolument contradictoires. L'une, vraie, est l'épanouissement logique de la volonté de nature que le péché n'a pas pu abolir. L'autre, irréelle, c'est l'expression d'une volonté libre qui refuse cette interprétation de la création et tente d'y substituer l'image qu'elle se fait de cet univers et de son histoire. Cette distension, cet écartèlement, traduction de la division intérieure de la conscience du damné, n'est cependant pas une pure transposition de la peine du dam, c'est vraiment un tourment nouveau, qui procède *ab extrinseco,* parce que l'esprit ne se trouve pas seul en face de Dieu, et qu'il y a aussi un univers matériel par lequel les esprits créés communiquent entre eux et avec le Créateur.

Cette manière de se représenter la peine du sens doit être complétée par d'autres traits. Nous nous sommes bornés jusqu'ici au point de vue de la connaissance. Or il faut ajouter

que l'univers (ou l'histoire) ne sont pas simplement pour des esprits une énigme à déchiffrer, mais aussi un domaine dans lequel ils agissent. La matière n'est pas seulement pour eux un signe, elle est aussi un instrument. En droit, elle est faite toute entière pour obéir à l'esprit. Pour les esprits encore engagés dans le devenir comme le sont nos âmes, la matière est à la fois un instrument et un obstacle, elle nous fait prendre conscience de notre puissance et de nos limites. Pour les élus, elle ne saurait plus être un obstacle, mais seulement un moyen de servir Dieu et une occasion de béatitude. Au contraire pour les damnés, ou tout au moins pour les démons qui, d'une part, se servent de la matière comme d'un moyen de réaliser leur hostilité à l'égard de Dieu et, d'autre part, constatent l'impuissance de leurs efforts.

Il est donc facile de montrer le rapport des deux peines de l'enfer. Le dualisme intérieur, purement spirituel, qui divise la conscience du damné, a pour expression et pour complément un autre dualisme provoqué par un agent extrinsèque, la matière. Il constitue un supplice épouvantable, que déjà les anciens pressentaient en nous parlant du tonneau des Danaïdes, du rocher de Sisyphe, ou du supplice de Tantale.

Mais la manière même dont nous avons exprimé les tourments de l'enfer nous invite à examiner un nouvel aspect. Jusqu'ici nous avons considéré surtout le point de vue individuel. Il faut y ajouter le point de vue social. Saint Augustin et après lui les Scolastiques se sont demandé s'il n'y avait pas une société des damnés comme il y a une société des élus, si le démon n'était pas comme le chef d'une espèce de corps mystique retourné [28]. Cela est vrai si l'on considère l'action des démons dans l'histoire humaine. Mais, si l'on pénètre dans la conscience même des réprouvés, il faut dire qu'il n'y a pas de société des réprouvés. Dans le corps mystique, dans la société des élus, Dieu est lui-même le principe d'unité de l'ensemble des consciences comme de chacune des consciences béatifiées. En se soumettant librement à Dieu, en se tendant vers la vision divine, les âmes ou les esprits bienheureux, loin de se disputer un même objet, communient dans

(28) Saint Thomas, III[a] pars, q. 8, art. 7. Références patristiques dans Mersch, *La doctrine du corps mystique*, t. II, 2[e] édit., 1936, p. 80, cfr aussi p. 173.

la possession d'un même bien spirituel. Dans leur action sur l'histoire humaine, elles entrent dans une collaboration admirable, tout ce que fait l'une d'entre elles, ce sont aussi les autres qui le font. La charité que doivent avoir les uns pour les autres les membres du corps mystique tant qu'ils sont encore *in via* se modèle sur la charité ineffable des membres de ce corps qui sont déjà arrivés au terme.

En enfer, rien de pareil. Si chaque damné s'est pris lui-même pour centre de l'univers et de l'histoire, l'enfer ne peut être que le pays de la division perpétuelle, de la multiplicité absolue, de la juxtaposition indéfinie des égoïsmes. Par leur volonté de nature, les damnés tendraient à s'unifier comme s'unifient les élus ; mais, par leur volonté libre, ils ne peuvent que s'opposer entre eux. Les images déformées de l'univers et de l'histoire, qu'ils superposent à l'univers réel et à l'histoire réelle, ne peuvent être que contradictoires entre elles, centrées sur des principes d'unité qui s'opposent d'une conscience à l'autre et d'une activité à l'autre. Ici-bas les hommes les plus pervers, pour arriver à leurs fins, sacrifient quelque chose de leur égoïsme particulier au profit d'un égoïsme collectif, de clan, de groupe, de classe, et ils se construisent des caricatures du corps mystique où le principe d'unité est à la fois la haine et l'amour, la haine pour tout ce qui s'oppose au clan, l'amour pour tout ce qui, provisoirement du moins, l'unifie. Mais l'enfer est le pays de l'égoïsme radical, poussé à ses conséquences ultimes, le pays où l'égoïsme refuse de se sacrifier. Il ne peut être dès lors que le pays de la solitude absolue.

Ici encore nous retrouvons le rententissement de la peine du dam. Le damné ne pourrait être heureux que dans le corps mystique du Christ, vers lequel mystérieusement l'emporte sa volonté de nature, mais il refuse éternellement d'y entrer. Il est pour jamais exclu de la cité éternelle dont la lumière est l'agneau (*Apoc.*, 21, 23), c'est en vain qu'il frappe à la porte de la salle du festin (*Mt.*, 25, 11), espérant qu'on lui ouvrira ; le Christ a frappé jadis en vain à la porte de son âme (*Apoc.*, 3, 20). Il ne répondra plus désormais que par cette effrayante parole : Retirez-vous, je ne vous connais pas (*Mt.*, 25, 12).

Dans les pages qui précèdent, nous avons tenté de montrer

le lien qui existe entre ces trois affirmations de l'Eglise : il y a en enfer une peine du dam, une peine du sens, et ces peines sont éternelles. Avant de poursuivre notre étude, prévenons un malentendu. En essayant de repenser la doctrine commune, n'avons-nous pas minimisé ce qu'elle nous dit du feu de l'enfer ? Quiconque nous aura suivi avec attention concèdera que la peine du sens, telle que nous l'avons décrite, n'est pas une petite chose, et qu'elle constitue un tourment bien plus effrayant que ce qu'en en ont dit les prédicateurs trop soucieux de rassembler des images capables d'émouvoir les âmes. Nous en avons fait la synthèse des douleurs que peut causer à l'âme d'un damné l'univers sensible auquel il n'est plus accordé. Sans doute, dira-t-on, mais admettez-vous qu'il y ait en enfer un feu réel ? Répondons que la théologie distingue elle-même entre feu *matériel* et feu *réel.* En outre, remarquons avec saint Thomas que, si nous savons ce qu'est la matière ignée, nous ne savons guère ce qu'est le feu. Le tourment qu'il cause est dans le sujet sentant, car la flamme qui brûle nos chairs réjouit nos yeux. La souffrance que cause le feu de l'enfer est une douleur analogue à celle que cause le feu d'ici-bas, et ce tourment revêt des aspects multiples : *nomine ignis designatur omnis afflictio si sit vehemens,* nous dit saint Thomas, et, sachant que le froid lui-même peut donner une impression de brûlure, il ajoute que les damnés *transibunt ex vehementissimo calore ad vehementissimum frigus* ([28bis]). Aussi bien, les théologiens qui se réclament du grand docteur, nous rappellent qu'entre le feu de l'enfer et le feu que nous connaissons, — ou croyons connaître, — il y a des différences considérables :

> Le feu terrestre procède d'actions chimiques ; le feu infernal est allumé par la colère de Dieu ; le feu terrestre engendre la lumière, le feu infernal est obscurité et ténèbres ; le feu terrestre brûle et consume, le feu infernal brûle et ne détruit pas ses victimes... ([29]).

Sur quoi un théologien aussi averti que Pohle se demande pourquoi les sources de la foi ont donné le nom de feu à cet agent mystérieux, au lieu de parler d'eau, de neige ou d'éther. C'est, nous dit-il, parce qu'ici-bas la souffrance la plus in-

(28bis) *Suppl.,* q. 97, art. 1.
(29) A. Michel, *Les fins dernières,* 1929, p. 65.

tense qui se puisse imaginer est celle que cause la brûlure ([29bis]). La remarque est importante. Elle nous invite à dépasser la lettre pour trouver l'esprit, mais elle nous rappelle aussi que, si nous voulons faire réaliser aux fidèles et réaliser nous-mêmes ce qu'est la peine du sens, il faut continuer à garder cette analogie du feu, plus que toute autre capable de nous détourner du péché mortel. Soit, dira-t-on, distinguons entre feu matériel et feu réel, mais encore faut-il que ce feu réel existe ; vous le remplacez par l'univers ou par l'histoire, or l'univers et l'histoire n'existent plus que dans le souvenir du damné. Répondons d'abord qu'il y aurait beaucoup à dire sur la « réalité » de l'histoire, à partir de cette idée que le passé demeure, est intégré dans le présent, mais de toutes manières, nous avons supposé que le damné restait réellement en rapport avec l'univers réel, et c'est le principe même de toutes nos explications. Il suffit que le damné soit ce qu'il est, une conscience déchirée, une intelligence et une volonté divisées, pour que, de son double rapport avec Dieu et avec le monde, surgissent deux tourments distincts. Quant à exiger que Dieu, pour le châtier, crée une matière nouvelle, est-ce nécessaire, si la matière existante peut remplir ce rôle ? Enfin, répétons-le, si le lecteur trouve que nos explications évacuent la réalité du feu de l'enfer, eh bien ! que périssent nos explications, et que demeure la foi de l'Eglise.

*
* *

Nous pouvons maintenant aborder la dernière partie de notre étude. Même débarrassé de représentations trop imaginatives, le dogme de l'enfer éternel, surtout après nos développements, ne heurte-t-il pas notre sens de la justice ? Où trouver dans une vie d'homme le péché qui mérite pareil châ-

(29bis) Citons le texte très clair du manuel classique de Pohle : « Warum nennen aber die Glaubensquellen dieses geheimnisvolle Agens gerade Feuer, warum nicht Wasser oder Schnee oder Aether ? Die Antwort dürfte unschwer zu erraten sein. Es geschieht weil der irdische Mensch den heftigsten sinnlichen Schmerz nicht vom Ersticken oder Ertrinken erfährt, sondern vom Verbrennen » (Pohle-Gierens, *Lehrbuch der Dogmatik*, III, 1933, 8e édit., p. 676). Giono remarque que les hommes, pour se suicider, vont se pendre ou se noyer, mais ne se jettent jamais dans une fournaise, tant le supplice du feu leur paraît effroyable (Giono, *Les vraies richesses*, 1937, p. 133).

timent ? La question préoccupe aujourd'hui les théologiens, mais, avant de prendre part à leurs discussions, commençons par déblayer le terrain en répondant aux objections que fait au dogme de l'éternité des peines « la conscience moderne ».

La première objection invoque l'essentielle bonté de Dieu. Notre dogme de l'enfer éternel ne contredit-il pas à la révélation du Dieu-Père ? Les chrétiens n'en seraient-ils pas restés au judaïsme le plus grossier, nous montrant un Dieu jaloux qui se venge de ses ennemis ?

En réalité, Dieu ne se venge pas, le châtiment sort du péché lui-même. C'est, dit saint Thomas, la réaction de l'ordre, et saint Augustin nous montre Dieu laissant le pécheur à lui-même ([30]). Dante, en décrivant l'enfer, se réjouit d'y rencontrer quelques-uns de ses ennemis ([31]), mais le vrai chrétien ne peut que se désoler en pensant à la damnation possible des âmes rachetées par le sang du Christ, et offrir lui aussi sa vie pour le rachat du monde. Les théologiens ne parlent pas de gaîté de cœur des peines de l'enfer, et c'est saint Thomas qui, rejetant le restitutionnisme origéniste, dit au passage : *quae sententia omnibus catholicis displicuit, non quia salutem daemonibus et damnatis invideret, sed quia pari ratione oporteret dicere iustitiam et gloriam beatorum angelorum et hominum aliquando terminandam* ([32]).

2. Mais on insiste : Dieu n'est-il pas essentiellement miséricordieux ? Ne l'invoquons-nous pas comme celui *cui proprium est semper misereri et parcere* ? Le Dieu du Nouveau Testament n'est-il pas le père de l'enfant prodigue ? N'est-ce pas le Christ qui refuse de condamner la femme adultère ?

Tout cela est vrai, mais ce qu'il y a justement de si paradoxal dans le dogme de l'enfer, c'est que Celui qui nous en a parlé le plus clairement, ce n'est pas le Dieu juste et vengeur de l'Ancien Testament, mais le Christ Jésus. C'est le Dieu de l'Evangile qui est ici le plus redoutable, et qui nous parle de la malédiction des damnés avec les formules les plus effrayantes : *Discedite a me maledicti... in ignem aeternum* (*Mt.*, 25, 41). *Inutilem servum eiicite in tenebras exteriores, illic erit*

(30) *In id quod elegerunt eos expellens. En. in Ps. 5*, 10, P.L., XXXVII, 87.

(31) Papini, *Dante vivant*, p. 164.

(32) *De veritate*, q. 24, art. 10.

fletus et stridor dentium (*Mt.*, 25, 31). *Amen dico vobis, nescio vos* (*Mt.*, 25, 12). Et l'Eglise, si miséricordieuse elle aussi, si tendre pour les pécheurs, nous fait demander chaque jour à la Messe d'obtenir la grâce d'éviter l'enfer éternel ([33]).

3. Mais comment Dieu a-t-il créé ce damné qu'il savait devoir pécher ? Mieux valait ne pas l'appeler à l'existence ! Et ne répondez pas que cet être n'a pas été créé isolément, qu'il fait partie d'un ensemble, que Dieu crée les esprits pour être les pierres d'un édifice spirituel et les membres d'un corps, car c'est oublier que la personne spirituelle est une fin en soi, qu'elle vaut à elle seule l'univers entier.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette thèse de la personne en soi, et l'on ne peut que se réjouir de voir les philosophes dénoncer « les équivoques du personnalisme ». C'est mal comprendre le personnalisme que de croire que les personnes spirituelles sont coupées les unes d'avec les autres. Nous sommes des personnes incommunicables, mais nous sommes aussi les membres d'un corps ([34]). Voilà deux vérités qu'il faut affirmer simultanément en se gardant de tout anthropomorphisme. Or il y a quelque anthropomorphisme à parler de plans divins comme si Dieu adaptait des moyens à des fins. A proprement parler, Dieu n'a pas de plan, mais il y a un ordre objectif des choses dans lequel tous les événements, et le mal lui-même, ont leur raison d'être ([35]). Or, si l'on est restitutionniste, ne devra-t-on pas dire que Dieu se sert de nos péchés pour procurer notre conversion ? Le péché devient un mal nécessaire, et le Tout-Puissant un disciple de Machiavel. Il faut cesser de nous représenter l'action de Dieu comme si lui-même était dans le temps, il faut partir de nous, non de Lui. Or le mystère de l'enfer n'est autre chose que le mystère même du péché : le péché est un fait, le mal moral existe, et c'est un mal de soi irrémédiable, qui engage l'éternité. Quelque difficulté qu'on puisse faire dans le cas des péchés

(33) Quaesumus... ut dies nostros in tua pace disponas atque ab aeterna damnatione nos eripi et in electorum tuorum iubeas grege numerari...

(34) M. Blondel, *La pensée*, 1934, t. I, p. 163 ; t. II, p. 138 et 161. — *L'Etre et les êtres*, 1935, p. 273. Voir aussi G. de Broglie, dans les *Recherches de science religieuse*, 1935, p. 35-39.

(35) Ce thème est justement cher au P. Sertillanges. — Voir par ex. *Dieu ou rien*, 1933, t. I, p. 94.

humains, le scandale de l'enfer éternel existe dès qu'on admet qu'il y a des démons.

4. Mais, continue-t-on, c'est bien là ce qui est scandaleux. Admettre l'enfer éternel, c'est revenir au dualisme manichéen, dresser en face de Dieu un principe mauvais qui éternellement fait échec à la toute-puissance divine (36).

Redisons encore une fois que le mystère est ailleurs. C'est celui de l'existence de la liberté. Qu'il puisse y avoir des créatures spirituelles, c'est là le grand mystère et un mystère d'amour. Si Dieu avait pu faire des esprits impeccables par nature, il les aurait faits dieux en quelque manière (37). Qu'on n'imagine pas d'ailleurs l'esprit rebelle dressé en face de Dieu, comme un second absolu, car, dans sa révolte même, il reste sous l'emprise divine, tout autant que le pécheur au moment où il pèche.

5. Plus subtile sera l'objection suivante : Si l'enfer existe, l'œuvre de Dieu est éternellement inachevée, Dieu est vaincu par la créature, il manquera toujours quelque chose à sa gloire (38).

Non, il ne manque rien à la gloire de Dieu. Dieu ne crée pas pour lui-même, pour acquérir quelque chose, et la création ne lui ajoute absolument rien. Si quelqu'un se damne, le dommage est pour lui seul (39). L'objection suppose tou-

---

(36) R. Seeberg, *Christliche dogmatik,* 1924, t. II, p. 626 : « Dieses bedeutet nichts geringeres als dass es ein zweites Wirkprinzip neben dem allwirksamen Willen gibt, das diesem in Ewigkeit zu widerstehen vermag ». Cfr Le Senne, *Le devoir* (cité ci-dessus, p. 1).

(37) De ce que saint Thomas ne conçoit de péché pour la créature angélique que par rapport à sa fin surnaturelle, on a conclu que, dans un ordre de nature pure, la créature angélique serait impeccable, mais c'est confondre les problèmes. Voir H. de Lubac, *Esprit et liberté dans la tradition théologique,* dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique,* 1939.

(38) C'est l'un des thèmes de M. Jouhandeau, qui d'ailleurs se préoccupe assez peu de proposer des « objections » contre le dogme de l'enfer.

(39) « Pour ceux des êtres qui, par une option mauvaise, se dérobent à leur fin véritable, ni cette fin qu'ils n'atteignent pas n'est détruite par leur carence, ni le sentiment qu'ils auraient pu et dû l'atteindre n'est annihilé, ni l'ordre universel dont ils sont exclus n'est détruit ou inefficace pour cela. Tout au contraire, cet ordre même, qui était préparé pour les soutenir et pour contribuer à leur réalisation normale, subsiste désormais contre eux, comme pour entrer dans le concert des reproches accompagnant les représailles intérieures » (M. Blondel, *L'Etre et les êtres,* 1935, p. 259).

jours le même anthropomorphisme. Et, d'ailleurs, en acceptant de se placer un instant dans cette manière trop humaine d'envisager la création et l'histoire, n'est-il pas consolant de remarquer que, du seul fait que le Christ existe, ou la Très Sainte Vierge, Dieu est glorifié autant qu'il peut l'être, puisque nos mérites ne font pas nombre avec ceux du Christ, ni même avec ceux de Marie (40) ? Si l'univers tout entier n'équivaut pas à une personne spirituelle, que dire de sa valeur en face du Christ ! Mais c'est encore une manière imparfaite de se représenter les choses, et la meilleure réponse consisterait à montrer que, du seul fait que l'univers est créé, il est inévitable qu'on y retrouve sa déficience congénitale de créature.

6. On demandera encore ce que peut être la béatitude éternelle d'un Dieu qui n'ignore pas que ses créatures raisonnables souffriront éternellement. Cette objection a eu prise sur de très grands esprits, un Ravaisson par exemple (41), mais elle part toujours du même anthropomorphisme. Tant que l'on ne s'est pas fait une idée correcte des rapports de Dieu et du monde, on se jette dans des difficultés inextricables. Si Dieu souffre de voir souffrir les réprouvés, il ne peut être insensible aux autres souffrances des hommes. Comment peut-il avoir fait l'humanité si misérable ? et laisser torturer les petits enfants (42) ? Les vieilles objections contre l'existence du mal reprennent toute leur vigueur. Peut-être notre théodicée a-t-elle encore des progrès à faire, et il faut se réjouir de voir la philosophie contemporaine essayer de concilier l'idée aristotélicienne de l'acte pur avec l'idée moderne de la personne (43) ? Mais les objections que l'on tire de la bonté de Dieu ou de sa toute-puissance contre le dogme de l'éternité

(40) Je me permets de renvoyer le lecteur à quelques développements donnés à propos de mariologie : *De la place de la Très Sainte Vierge dans l'Eglise, corps mystique du Christ,* dans le *Bulletin de la société française d'études mariales,* 1937, p. 199-205.

(41) Ravaisson, *Testament philosophique,* dans la *Revue de métaphysique et de morale,* 1901, p. 29. Voir H. Bergson, *La vie et l'œuvre de Ravaisson,* dans *La pensée et le mouvant,* 1934, p. 320.

(42) « Les bourreaux souffriront en enfer, me diras-tu ? Mais à quoi sert ce châtiment puisque les enfants aussi ont eu leur enfer ? » (Dostoiewski, *Les frères Karamasov,* trad. Mongault, t. I, p. 259). Toute cette page est à relire.

(43) Lavelle, *De l'Acte,* 1938, p. 183.

des peines se retournent contre leurs auteurs. Dès qu'on accepte le supposé anthropomorphique qui est à leur base, c'est le péché lui-même qui devient impensable. Car le péché fait échec à Dieu ; or cet échec est de soi irrémédiable, et, même à supposer que tout pécheur soit finalement sauvé, il restera éternellement vrai que Dieu, une fois, a été vaincu par sa créature. Un ange, un homme, a pu dire un jour à son créateur : *non serviam !* Dès lors, Dieu reste-t-il Dieu (44) ?

Le restitutionisme origéniste et tout ce qui y ressemble part d'une idée très anthropomorphique des rapports entre le créateur et la créature. On met Dieu dans le temps, on lui suppose un « plan », et comme Dieu est tout-puissant, et qu'il est infiniment bon, on conclut que l'histoire humaine ne peut qu'aboutir au salut universel. Mais c'est méconnaître justement ce qui fait la grandeur de la créature raisonnable, c'est supposer que Dieu peut la traiter comme une chose. Si la nécessité de nous représenter nos rapports personnels avec un Dieu personnel nous oblige à parler comme si Dieu était dans le temps, gardons-nous d'en tirer des conséquences qui choqueront le sens chrétien (45).

7. Mais ne suffit-il pas que l'enfer soit possible ? Pourquoi vouloir aussi qu'il soit réel, qu'il y ait des damnés en enfer (46) ?

Il est certain, dirons-nous, que nous ne savons pas si tel ou tel pécheur est en enfer, mais la distinction ci-dessus devient dangereuse si elle insinue que Dieu n'a voulu l'enfer

---

(44) M. Jouhandeau qui exploite ce thème va jusqu'à renverser la position origéniste d'une façon inattendue, et évidemment très loin de l'esprit du grand alexandrin : « J'ai pitié de Dieu abandonné à moi dans mon âme (p. 213). — Le don que Vous m'avez fait de moi, je veux dire de disposer de moi pour l'éternité, même contre Vous, me grise d'admiration pour moi et pour Vous, et peut-être mon admiration pour Vous qui m'avez donné moi-même à moi sera-t-elle si violente à la fin qu'elle me forcera seule de renoncer à moi pour l'amour de Vous » (p. 216).

(45) On relira avec profit les belles pages que M. Blondel a consacrées aux sanctions éternelles dans sa thèse de 1893 (*L'Action*, p. 366-373), reproduites en partie dans A. Valensin et Y. de Montcheuil, *Maurice Blondel*, 1934, p. 158-173. Dans ses derniers livres, et en attendant « *L'Esprit chrétien* », on trouvera également plusieurs pages et de très nombreuses allusions sur ce sujet. Voir p. ex. *L'Etre et les êtres*, 1935, p. 97, 136, 246, 259, 318, 486 et 491. — *L'Action*, I, 1936, p. 226, 247 et 546.

(46) R. Le Senne, *Le devoir*, 1930, p. 252, cité ci-dessus, p. 1.

que comme un moyen pédagogique, pour mieux nous donner l'horreur du péché. Il y a des démons en enfer, et cela suffit à rendre vaine toute tentative de négation de l'éternité des peines.

8. Mais alors, passe pour les démons. Mais comment admettre que l'on soit damné pour un seul péché mortel ? Où trouver une proportion entre la faute et le châtiment ? La doctrine que vous proposez ne peut que décourager les âmes au lieu de les stimuler (47).

Cette objection mérite une attention spéciale, d'autant plus que, dans notre exposé théologique, nous avons insisté sur cette vérité que l'enfer sort du péché lui-même, qu'il n'est que la révélation à elle-même d'une âme endurcie dans son péché. La théologie a coutume de répondre que la gravité d'une offense se mesure non à l'importance ou à la durée de l'acte, mais à la dignité de l'offensé ; elle invoquera encore des comparaisons entre le désordre moral et le désordre physique : un enfant met le feu à quelques brindilles et voici une forêt en feu ; un geste de folie peut priver quelqu'un de la vue pour toujours. Mais ces réponses, qui satisfaisaient les âges de foi, ne nous contentent plus (48). Aussi bien les théologiens eux-mêmes en sont venus à poser à l'imputation du péché mortel des conditions d'advertance et de consentement telles que l'on se demande si la grande majorité des humains ne reste pas jusqu'à la mort dans un état d'enfance spirituelle. Le P. Billot a écrit sur la question des pages bien connues qui méritent d'être relues, mais qui, indépendamment de leur contexte éloigné (la solution que le P. Billot croyait pouvoir apporter au problème du salut des infidèles), n'arrivent pas à nous satisfaire (49).

---

(47) « Il n'est pas sûr qu'une religion trop émouvante, pour laquelle la destinée éternelle dépend de chaque acte, n'ait pas éloigné de la religion des âmes qu'elle aurait aidées ». R. Le Senne, *Le devoir*, p. 364. — Voir aussi le dialogue sur l'enfer dans le roman de Madame Paule Régnier, *L'abbaye d'Evolayne*, 1933, p. 67.

(48) M. Blondel a tenté jadis, en s'aidant d'un symbole mathématique, une justification des réponses classiques, *L'Action*, p. 359 sq. ; reproduit dans A. Valensin, *Maurice Blondel*, p. 160-164 et repris dans *L'Action*, II, 1937, p. 538.

(49) Billot, *La Providence de Dieu et le nombre infini d'hommes en dehors de la voie normale du salut*, IX[e] article, dans les *Etudes*, 1923, t. 176, p. 385-408.

Il en est de même de l'étude si intéressante que M. Glorieux a consacrée au même problème, et dans laquelle il cherche à montrer que l'option définitive, celle qui engage définitivement l'éternité des hommes, doit se situer au moment précis où l'âme, se dégageant des liens du corps, découvre soudain les horizons spirituels qui auraient dû commander toutes ses options particulières (50).

Ce qui nous laisse insatisfait, c'est que cette thèse semble traiter l'homme comme un pur esprit, oubliant que, si le corps est pour l'âme une prison, il est aussi un instrument d'action, et un moyen de conquête, de libération spirituelle. Si l'on voulait simplifier notre objection, on poserait à M. Glorieux ce dilemme :

Si l'option définitive se situe au moment de la mort, de deux choses l'une : ou bien les options antérieures, la vie morale de l'homme pendant son pèlerinage pèsent de tout leur poids sur cette ultime option, et alors on n'a pas résolu le problème, — ou bien au contraire cette option définitive est complètement indépendante de la vie de grâce ou de péché que l'on a menée jusqu'ici, et alors à quoi bon l'Évangile, les sacrements, les efforts réalisés dans toute une longue vie ? Si l'on érige en thèse universelle ce qui ne peut guère être que l'exception, ne tombe-t-on pas ici dans une espèce de docétisme à l'égard des prolongements de l'Incarnation ?

Mais M. Glorieux répliquerait fort justement : *addo tertium,* l'option finale dépend dans une certaine mesure de la vie qui l'a préparée (51). N'est-ce pas même principalement qu'elle en dépend ? Tout acte de liberté ne doit-il pas être cette option même qui s'instaure et s'esquisse ? Aussi bien s'agit-il ici beaucoup moins de critiquer la thèse de M. Glorieux que d'envisager sous un autre aspect le problème qu'elle cherche à résoudre.

Ce que M. Glorieux et bien d'autres avec lui veulent éviter, c'est que la mort apparaisse comme une espèce de traquenard,

---

(50) F. Glorieux, *Endurcissement final et grâces dernières,* dans la *Nouv. Rev. Théol.*, déc. 1932. On a voulu faire dire à M. Glorieux que cette option se situait au lendemain de la mort, mais il a justement protesté contre cette déformation de sa pensée.

(51) Voir dans ce sens une réponse très nuancée de Mgr d'Hulst à une personne qui l'interrogeait sur le salut éternel d'un incroyant de bonne foi. *Lettres de direction,* p. 40-41 et 51-52.

un coupe-gorge, une embuscade : si l'on est en état de grâce, tant mieux, si l'on est en état de péché, tant pis (52) ! Présenter ainsi l'alternative tragique qui est proposée à tout homme venant en ce monde est évidemment puéril. L'objection n'en court pas moins autant les rues que du temps où saint Augustin cherchait à expliquer ce qu'est le don de la persévérance. Sans chercher dans quelle mesure les idées augustiniennes sur la persévérance ou la prédestination doivent être suivies, recourons au docteur de la grâce pour éclairer la question qui nous occupe. Sa théorie de la liberté nous apporte une clarté d'autant plus utile qu'elle répond aux préoccupations des auteurs que nous avons rencontrés au début de cette étude (53).

*
* *

Notre vie spirituelle n'est pas une vaine alternance d'états de grâce et d'états de péché mortel, mais nos actes nous suivent, nos options particulières commandent les suivantes : peu à peu, par l'exercice de notre libre arbitre, nous construisons notre liberté. L'homme est esprit, mais esprit incarné. C'est lentement, et par des actes qui au début sont tout imprégnés de matérialité, qu'il prend conscience de sa nature spirituelle. Il n'y a pas d'un côté le corps et de l'autre l'âme, mais un seul composé humain au service d'une personne qui lentement se construit elle-même, aidée de tout le milieu social, aidée aussi de la grâce qui travaille en elle. C'est pourquoi jamais deux actions ne seront absolument semblables. Le voluptueux ne commettra pas deux fois le même péché, le saint ne fera jamais deux fois le même acte de charité, non pas simplement parce que le temps est irréversible, mais parce que notre passé demeure en nous, et qu'il s'inscrit vitalement dans notre comportement spirituel non moins que dans notre comportement physiologique. Que l'âme soit jusqu'au bout fidèle, et elle arrivera à participer à cette liberté spirituelle qui est le propre de Dieu. Qu'elle se refuse au contraire, par des options répétées, aux avances de la grâce, elle n'en croîtra pas moins

(52) P. Glorieux, *article cité*, p. 884.
(53) R. Le Senne, *Le devoir*, 1930, p. 590-602, l'éducation de soi. — Berdiaeff, *Esprit et liberté*, 1933, ch. 4, La liberté de l'esprit. — Id., *L'esprit de Dostoiewski*, 1932, ch. 3, La liberté.

en « spiritualité », mais au sens purement métaphysique du mot. M. Jouhandeau, qui nous parle si subtilement de l'enfer, montre aussi beaucoup de lucidité lorsqu'il parle du péché :

> Les natures sublimes souffrent de l'équivoque. Pourquoi faut-il, se disent-elles, que ce mal, que j'aime, soit dans ce plaisir ?... Que leur péché prenne l'apparence d'un plaisir les torture, et que les hommes vulgaires sourient, pensant mesurer le sentiment qu'elles nourrissent. Il faut être initié pour comprendre (54).

On n'en vient pas là du premier coup, et sans doute, pour arriver à souhaiter que le mal puisse être dissocié du plaisir qui l'accompagne, il faut un certain raffinement. Seuls des chrétiens qu'une longue réflexion spirituelle a formés, — ou déformés —, peuvent en arriver là. Encore une fois, nous ne cherchons pas à pénétrer le mystère de la conscience de M. Jouhandeau, mais nous nous servons de ses analyses. Ne nous dit-il pas quelque part que, pour le voluptueux, le moindre geste peut revêtir une signification trouble ? Cela arrive chez des malades, et les confesseurs savent pacifier les âmes scrupuleuses, mais cela peut être aussi l'indice qu'une âme, sans cesser d'être prisonnière du corps, en est arrivée à prendre tellement conscience de sa « spiritualité » qu'elle serait presque capable de commettre le péché de l'esprit pur :

> N'est pas impudique ou méchant qui veut et, parmi ceux qui le peuvent, rares sont ceux qui le savent être sans bassesse (55).
>
> La morale n'a été imaginée que pour permettre de classer sous un nom commun des êtres qui, essentiellement, diffèrent. Elle donne aussi le même nom aux actions les plus différentes qu'elle classe d'après l'apparence, mais le secret de chacun lui échappe (56).
>
> Ce n'est pas la morale qui classera les êtres *sub specie aeterni* (57).
>
> Qu'importe, me confie L. R..., que tous mes jours se passent dans l'abjection, pourvu qu'un seul demeure inoubliable dans la mémoire de Dieu (58).

M. Jouhandeau essaie d'établir une adéquation entre le bien et le mal, il est même tenté de croire que l'on se « spiritualise » plus aisément par le mal que par le bien. La discussion de cette thèse serait utile, et il serait fort instructif de confronter avec ces pensées l'axiome cher à saint Augustin : *nemo habet de*

---

(54) *Algèbre des valeurs morales*, p. 76-77. Cfr *Monsieur Godeau intime*, p. 51.
(55) *Algèbre des valeurs morales*, p. 80.
(56) *Ibid.*, p. 59. (57) *Ibid.*, p. 59. (58) *Ibid.*, p. 70.

suo nisi mendacium atque peccatum. Mais nous ne le suivrons pas aujourd'hui sur ce terrain. Il nous suffit d'avoir constaté que les humains sont capables de poser des actes engageant leur éternité.

Mais on objectera aussitôt que tous les hommes n'arrivent pas ici-bas à ce degré de « spiritualisation ».

Si le péché mortel est celui qui donne la mort, et si, autant qu'il est en l'homme, il implique l'enfer, quelle proportion y a-t-il entre l'enfer dont nous avons parlé et les péchés que commettent la plupart des hommes ? M. Glorieux cherche à rétablir l'équilibre en reculant jusqu'à la mort l'option décisive. Le P. Hugueny a préféré une autre voie en partant de cette idée que l'enfer est la révélation du péché. Pour le P. Billot, un nombre assez considérable d'hommes, « incapables, dirait Péguy, de commettre un péché mortel », seraient finalement destinés à passer l'éternité dans les Limbes ; le P. Hugueny se garde d'avancer pareille proposition, mais il rappelle qu'il y a en enfer, comme au ciel, une diversité incroyable de « demeures ». Autre est le châtiment des anges, autre celui des grands pécheurs, autre celui des pécheurs médiocres (59).

On peut présenter cette thèse de façon maladroite, faire croire que l'on minimise les peines de l'enfer ou qu'on y installe un *ersatz* de béatitude plus ou moins analogue à ce que beaucoup de théologiens admettent pour les limbes. Le P. Hugueny proteste d'avance contre cette interprétation (60), et je suis persuadé qu'on a accordé jusqu'ici trop peu d'attention aux aspects nouveaux ou renouvelés du problème qu'il envisage. Si l'on retient en effet nos analyses des peines de l'enfer et si, d'autre part, on veut rester fidèle à cette idée que l'enfer n'est que la révélation du pécheur à lui-même, on sera amené à souligner que l'opposition à Dieu, l'incohérence de l'univers, l'intensité de la brûlure que cause la rencontre d'une conscience déchirée avec un univers auquel elle n'est plus accordée ne peuvent être les mêmes d'une conscience à l'autre. Il y a des degrés dans la damnation comme il y a des degrés dans le péché, parce qu'il y a des degrés dans la spiritualisa-

(59) *Le scandale édifiant d'une exposition missionnaire,* dans la *Revue thomiste,* 1933, p. 228-242. L'enfer et sa place dans le plan divin.
(60) *Art. cit.,* p. 238.

tion au sens métaphysique de ce mot. L'erreur serait de croire que tous les esprits sont égaux ; or la participation à la spiritualité divine, au ciel comme en enfer, est hiérarchisée.

Dès lors, entre la faute et le châtiment, il peut y avoir une proportion véritable dès qu'il s'agit d'un péché « mortel » pleinement délibéré. A quel moment se présente à chaque conscience l'alternative tragique qui engage son éternité, nous n'avons pas à le déterminer, encore moins la situerons-nous avec saint Thomas au moment où l'enfant arrive « à l'âge de raison » (61). Mais toute vie d'homme connaît de pareils moments où l'on sent que l'acte qu'on va poser est si grand qu'il n'y a plus d'important que lui et ses conséquences. Même pour sauver sa vie, même pour arracher les siens à une mort certaine, même pour empêcher la ruine de la civilisation, on n'a pas le droit de tuer quelqu'un, ou de commettre un adultère. La conscience peut évidemment être déformée, mais ce qui importe, c'est moins la matière que la forme de l'obligation (62). Dès lors on pourra excuser bien des péchés, on ne pourra pas excuser tous les péchés.

Cette option fondamentale, sur laquelle M. Blondel a écrit de si belles pages, ne se présente pas à tous les hommes avec la même intensité, ni dans la même lumière, mais partout elle est de même nature, et qui a passé par là n'est plus le même. La montée vers la lumière ou le repliement égoïste sur soi ne seront pas évidemment définitifs, il y aura des reprises, des chutes et des ascensions possibles. L'alternance des états de grâce et des états de péché mortel pourra se prolonger, mais elle supposera toujours une continuité dans la « spiritualisation » de l'être (63). Et plus cet être se sera spiritualisé, plus aussi il sera capable de vie éternelle ou de damnation.

Tel est l'aspect du problème sur lequel il nous semble qu'on n'a pas encore assez insisté. Il n'est pas le seul, car la question est des plus complexes. Faut-il en effet exclure l'hypothèse

---

(61) Le lecteur comprendra bien qu'on ne nie pas ici la possibilité, pour un enfant, de faire un acte véritable et décisif de contrition.

(62) M. Jean Guitton rappelle justement la distinction entre péché matériel et péché formel. *L'irrémissible*, dans la *Vie Spirituelle*, t. 49, p. 371, repris dans *La pensée moderne et le catholicisme*, 1938, p. 107.

(63) Cela aussi est vrai des « âmes collectives ». L'homme moderne, comme le montre Berdiaeff, n'a pas fait en vain l'expérience de la liberté ; cfr *L'esprit de Dostoiewski*, 1932, p. 66 et passim.

où une conscience humaine se « déspiritualiserait » temporairement ? Non, car la pratique du confessionnal nous révèle assez que des âmes peuvent s'engourdir, et comme retomber vers cette animalité d'où elles émergeaient à peine en commençant leur vie humaine. Mais il faut se défier ici des apparences, et lorsqu'une telle âme se réveillera, sous l'influence de la grâce, on verra que tout son passé est inscrit en elle.

On n'exclura pas davantage l'hypothèse où des âmes resteraient toute leur vie sans avoir jamais fait cette option fondamentale qui seule peut sauver ou damner, car il se peut que de nombreux humains ne comprennent le sens de la vie qu'à l'heure de la mort. Mais il faut éviter de faire de ces cas exceptionnels la loi ordinaire, éviter aussi de trop uniformiser le terme auquel le Père des cieux destine chacun de nous (64). Nous sommes des personnes spirituelles, mais nous sommes aussi les pierres d'un édifice, les membres ou les cellules d'un même corps. Dieu nous appelle tous à la même vie éternelle, mais tous ne sont pas prophètes, ni apôtres, ni docteurs. Dans la prédestination, Dieu n'est pas égalitaire. Chacun de nous n'en a pas moins le devoir de travailler toujours plus à se conformer à l'idéal de sainteté que le Christ Jésus propose à son imitation. Quels que soient ses efforts, il sera toujours en deçà de ce que souhaite pour lui le Père des cieux. Dégagée elle aussi de tout anthropomorphisme, la théologie de la Prédestination est un stimulant de l'effort individuel et de la prière. Et dans cette prière, dans ces efforts, les âmes fidèles ne bornent pas leur horizon à leur propre destinée, mais elles ont en vue l'avancement du royaume de Dieu. C'est pourquoi la théologie de l'enfer, qui risquait de subir une éclipse, peut redevenir, comme au temps de François Xavier, un des meilleurs stimulants de la prière et du zèle apostolique.

Lyon, Fourvière.

Henri RONDET, S. I.

---

(64) En terminant cet article, je ne puis oublier de signaler quelques pages où le P. M. Claeys Boúúaert cherche à débrouiller la notion de péché *mortel*, en montrant que le châtiment du péché mortel est d'abord la privation de la grâce : « *Het getuigenis der Roomsch-Katholieke Kerk* », p. 33. Voir aussi les remarques de J. Guitton : « *La pensée moderne et le catholicisme* », 1938, p. 107. Le besoin d'une étude historique de la notion de péché mortel se fait vivement sentir.

L'ENFANT ET LE CINÉMA.

Le succès du cinéma (1) est trop évident pour qu'il soit besoin d'y insister : succès considérable, succès durable. Des pays les plus divers, pays de vieille civilisation, comme notre Europe, pays récemment industrialisés : Australie, Chine, Japon, pays neufs d'Amérique, les témoignages sont concordants. Quant à l'influence du cinéma sur les spectateurs,... qu'on songe seulement à l'utilisation systématique qui en est faite, pour leur propagande, par les dirigeants de certains pays.

« Il appert aux yeux de tous, disait Sa Sainteté Pie XI dans son encyclique du 26 juin 1936 aux archevêques et évêques d'Amérique (2), que, parmi les divertissements modernes, le cinéma a pris en ces dernières années une place d'une importance universelle. Il n'est pas nécessaire de relever le fait que des millions de personnes assistent journellement aux représentations du cinéma ; ... que le cinéma est devenu la plus populaire des formes de divertissement qui aient ja-

---

(1) A consulter : *Encyclique « Vigilanti cura »*, du 26 juin 1936 : *N.R.Th.*, 1936, pp. 1033-1044. — Comité pour la protection de l'enfance près la S. D. N., *Procès-verbaux des deuxième (1926), quatrième (1928) et cinquième (1929) sessions.* — A. Brohée, *La portée de l'encyclique Vigilanti Cura*, dans *N.R.Th.*, 1936, p. 961. — L. De Coninck, *Nous, Prêtres, et le cinéma*, dans *N.R.Th.*, 1934, p. 186. — J. Dassonville, *Le Problème social du cinéma*, dans *Dossiers de l'Action Populaire*, 1930, p. 1501. — M. Rigaux, *L'éducation du sentiment chez les jeunes : méditation en face de l'écran*, dans *Dossiers de l'A.P.*, 1931, p. 1. — X***, *Un problème de morale sociale : I. Le cinéma démoralisateur*, dans *Dossiers de l'A.P.*, 1935, p. 1191. — Adolphe Galliard, *La place du cinéma dans la vie sociale*, dans *Le Musée social*, septembre 1931. — L. Jalabert, *Un danger social : Le film corrupteur*, dans *Etudes*, 1921, tome 169, p. 16. — Envisageant la question d'un point de vue plus positif : J. Dassonville, *Le choix des films*, dans *Dossiers de l'A.P.*, 1929, p. 1303. — X ***, *Un problème de morale sociale : II. Plaidoyer en faveur du cinéma*, dans *Dossiers de L'A.P.*, 1935, p. 1421 et suivantes, 1587 et suivantes. — L. Jalabert, *le cinéma éducateur*, dans *Etudes*, 1924, tome 178, pp. 5, 152 et 293 ; *L'apostolat par l'écran*, ibid., 1925, tome 191, p. 406 ; *Les catholiques et le problème du cinéma*, ibid., 1928, tome 197, p. 549.

(2) Encyclique « Vigilanti cura ». Nous utilisons la traduction de la *Documentation catholique*, 1936, col. 263. — On sait que cette encyclique a son origine dans l'œuvre d'assainissement des films entreprise avec beaucoup d'énergie et d'efficacité par les catholiques des Etats-Unis sous la direction de leurs évêques.

mais été offertes pour les moments de loisir, non seulement aux riches, mais à toutes les classes de la société. D'autre part, il n'y a pas aujourd'hui de moyen plus puissant que le cinéma pour exercer une influence sur les masses, soit par la nature même de l'image projetée sur l'écran, soit par la popularité du spectacle cinématographique et par les circonstances qui l'accompagnent. »

Tout le monde sait quels très graves problèmes soulève ce « divertissement moderne ». Au premier rang de ces problèmes se place celui de l'influence du cinéma sur l'enfance et sur la jeunesse :

« ... son charme s'exerce avec un attrait particulier sur les jeunes gens, sur les adolescents et sur l'enfance elle-même. De cette façon, c'est justement à l'âge où le sens moral est en formation, où se développent les sentiments et les notions de justice et de droiture, des devoirs et des obligations, de l'idéal de la vie, que le cinématographe prend, par sa propagande directe, une position énergiquement prépondérante. Mais malheureusement, dans l'état actuel des choses, c'est presque toujours en mal » (3).

Dans la *Nouvelle Revue Théologique* de février 1934 (4), le R. P. De Coninck estimait à 250 millions le nombre de personnes qui, dans le monde entier, vont au cinéma au moins une fois par semaine ; sur ce nombre, il comptait 170 millions de « moins de 25 ans » — presque les deux tiers. Ces chiffres sont corroborés par ceux qui ont été, à diverses reprises, fournis au Comité pour la Protection de l'Enfance, près la Société des Nations. Dans la *Semaine Religieuse* de Paris (5), 18 mai 1935, Georges Bidault notait que, en France, les enfants forment jusqu'à 50 % du public les jeudis après-midi. En conclusion d'enquêtes mondiales, Madame M. Hoffmann (6) notait que la proportion des enfants qui fréquentent le cinéma au moins une fois par semaine semble osciller de 65 à 80 pour cent. Elle remarquait que la prépondérance des enfants

(3) Encyclique « Vigilanti cura », col. 265.
(4) *Nous, Prêtres, et le cinéma,* p. 186.
(5) G. Bidault, *Le devoir des catholiques français,* dans *Sem. rel.,* Paris, 1935, p. 738.
(6) Cité par *Dossiers Action Populaire,* 1935 : *Un problème de morale sociale : Le cinéma,* p. 1213.

est plus accentuée dans les petites localités que dans les grandes villes. Quant aux âges, elle constatait que la majorité des enfants ont treize ans ; puis viennent ceux de 14 ans, ceux de 12, ceux de 11, ceux de 15. De leur côté les enquêtes de la J.O.C.F. en France disent ceci :

« Quant au cinéma, c'est un abus qui n'a pas de nom, une véritable folie collective. Dans toutes les villes où il y a suffisamment de salles, on peut affirmer que 50 % des jeunes filles de 13 à 20 ans, qui travaillent en usine ou en atelier, y vont au moins trois ou quatre fois par semaine » (7).

Les choses ont-elles changé ces dernières années ? Il ne semble pas, au contraire. Il n'est pas un éducateur qui ne constate l'extraordinaire attrait exercé sur les enfants par le cinéma, et ne s'inquiète des profondes répercussions tant sur leur corps que sur leur âme.

*
* *

Nous voudrions, dans un premier article, préciser quels sont, pour les enfants, les inconvénients et les dangers du cinéma : inconvénients et dangers pour la santé, pour le développement intellectuel, pour la formation morale. Plus tard, dans un second article, nous examinerons si le cinéma ne peut pas concourir à la formation des enfants, s'il est possible de remédier à ses inconvénients et de prévenir ses dangers, enfin ce que devrait être un « cinéma pour enfants ».

Dès l'abord, nous devons mettre le lecteur en garde contre l'impression trop défavorable que lui laisseraient ces pages : présentant en un tableau d'ensemble les dangers du cinéma, nous ne prétendons pas qu'ils existent toujours tous ensemble et au degré critique : il y a spectacle et spectacle, film et film, comme il y a enfant et enfant. Nul ne songera à condamner les parents qui, en de rares occasions, mènent leurs enfants voir un film particulièrement attrayant — un peu comme jadis on allait au cirque —. Pour mieux déceler les inconvénients du cinéma et ses dangers, nous avons dû supposer réalisées — comme

(7) Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat, *Révélations sur la santé des jeunes travailleuses*, Enquêtes de la J.O.C.F., Secrétariat général de la J.O.C.F., 246, Boulevard Saint-Denis, Courbevoie, Seine, 1936, p. 113.

en effet elles le sont souvent — les conditions qui facilitent le plus leur développement.

Il nous semble que c'est dans le cinéma tel qu'il est mis à la disposition des enfants et des jeunes gens des classes populaires, que ces conditions sont le mieux réalisées : sauf exceptions, les films que vont voir ces jeunes sont des films pour adultes, appartenant à ce genre que le Dr Lampe (Berlin) appelait : « le mélodrame cinématographique classique » (8) ; les salles qu'ils fréquentent sont des salles publiques, organisées pour une clientèle d'adultes : salles populaires, à bon marché, dans lesquelles le souci du spectateur : souci de moralité et souci de réduire au minimum les causes de fatigue, passent, de loin, au second plan (9). Ce cinéma populaire pour adultes nous paraît, à tous égards, dangereux pour les jeunes : c'est lui que nous allons examiner. On sait au reste que c'est dans les classes populaires que le cinéma recrute sa clientèle de jeunes la plus assidue et de beaucoup la plus nombreuse. Comme ces inconvénients et ces dangers peuvent se retrouver, à des degrés divers, dans beaucoup de cas particuliers, nous avons pensé qu'il était utile de les souligner avec force, pour montrer aux prêtres, aux éducateurs et aux parents, qu'ils doivent compter avec eux.

I. INCONVENIENTS DU CINEMA AU POINT DE VUE DE LA SANTE DES ENFANTS.

Du seul point de vue de la santé de l'enfant, médecins et psychiatres sont très sévères pour le cinéma moderne. Ils le déclarent dangereux pour la vue, dangereux pour le système nerveux, dangereux même pour tout l'organisme.

1. *Dangereux pour la vue.*

Une enquête menée par l'Institut International du Ciné-

(8) *Rapport présenté au Comité de la Protection de l'enfance près la S.D.N.*, par le Secrétariat de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge. Deuxième session du C.P.E., 1926, Annexe 5, p. 123.

(9) Dans l'enquête de la J.O.C.F. citée plus haut, on dénonce : « l'odieuse exploitation de la bonne foi, de l'instinctive droiture du milieu ouvrier, à laquelle se livrent trop souvent les entrepreneurs de spectacles ». — *Révélations sur la santé des jeunes travailleuses*, pp. 113 et 114.

ma (10) dans les écoles italiennes donne les résultats suivants : sur 19.618 enfants interrogés, 4.880 n'ont jamais été au cinéma. Pour les autres : 25,23 % déclarent éprouver toujours une fatigue des yeux après le spectacle ; 4,45 % déclarent éprouver parfois de la fatigue ; 43,66 % déclarent n'éprouver jamais aucune fatigue des yeux ; le reste des réponses (26,66 %) est trop imprécis pour qu'on puisse s'en servir.

De son côté, le Docteur Gordon L. Berry, Secrétaire de la Commission nationale américaine pour la lutte contre la cécité, déclarait à Genève que : « on constate souvent chez les enfants qui fréquentent le cinéma une tension oculaire, des maux de tête, de la myopie », et qu' « il existe un rapport entre l'affaiblissement de la vue et la fréquentation du cinéma », et le Docteur Bogdanowicz (Pologne) assurait qu' « un tiers des enfants éprouvent des maux d'yeux pendant ou après la représentation » (11).

Nous tenons à donner ces témoignages appuyés sur des enquêtes faites précisément dans des milieux populaires. Peut-être paraîtront-ils pessimistes ? Ne serait-ce pas parce que le cinéma atteint les organes visuels de façon tellement insensible que, à moins d'observations très soigneuses auxquelles d'ailleurs l'enfant préfère ne pas se prêter, nul dans son entourage ne s'en aperçoit ?

D'où proviennent, maintenant, ces troubles des organes visuels ? Le Dr Bogdanowicz les met au compte « non seulement de la mauvaise vue des enfants, mais du mouvement trop rapide des images, de leur changement, des mauvaises distances de l'écran ». Madame la Doctoresse Hein (Danemark) dit qu'« il est indéniable que la rapidité des impressions sur la rétine, rapidité qui est le principe même du cinéma, amène une tension oculaire, un afflux de sang dans l'organe qui se compliquent

(10) Cité dans *Le cinéma démoralisateur, l.c.*, p. 1199. — L'Institut International du Cinéma éducatif a consacré un « cahier », le 9e, à cette question : *Les effets du cinéma sur la vue* (1935), Rome, 1, Via Lazzaro Spallanzani.

(11) *Rapport présenté par le Secrétariat de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, au Comité pour la protection de l'enfance, près la S.D.N.*, 2e session du Comité, 1926, p. 126. Mlle Janvier (Belgique) y fait encore remarquer que le nombre des enfants obligés de porter des lunettes a beaucoup augmenté en Belgique, depuis la fréquentation du cinéma.

d'une difficulté d'adaptation, d'un éblouissement quand le spectateur n'est pas placé à bonne distance de l'écran. La fatigue augmente avec les films usés, rayés ; d'abord passagère, elle dégénère à la longue en faiblesse » (12).

Examinons rapidement les principales d'entre ces causes ; les unes tiennent à l'appareil de projection ou au film lui-même, les autres au spectateur et à la façon dont il est installé.

a) Causes provenant de l'appareil ou du film.

Déroulement défectueux de la bande. On sait que l'impression de continu produite sur la rétine est obtenue par la succession rapide des images : les gestes ou attitudes à représenter, décomposés en un grand nombre de gestes élémentaires, sont recomposés par le déroulement rapide du film. A vitesse convenable, les impressions rétiniennes s'enchaînent presque sans effort. Mais il faut un synchronisme parfait entre la rapidité avec laquelle la rétine peut enregistrer les images, et celle de leur déroulement. Faute de quoi les organes visuels sont contraints de corriger le défaut par un effort continu et considérable bien qu'inconscient : d'où fatigue (13).

Tremblement des images sur l'écran, et mise au point défectueuse. Ces deux défauts sont particulièrement fatigants et désagréables : un public d'adultes ne les tolère pas et l'équipement moderne des grandes salles de cinéma permet de les éliminer complètement.

Sont-ils rares, le premier surtout, dans le cas de séances pour enfants préparées à la hâte, avec des moyens de fortune, installant l'appareil sur des supports trop légers, qui tremblent à la moindre secousse ?

Mauvais état des films. Bandes usées,... images très obscurcies,... films rayés, déchirés... Évidemment de tels déchets n'ont point accès dans des salles qui respectent sinon leur public, du moins... son argent. Mais à des salles très populaires,

(12) Comité pour la protection de l'enfance, 4e session, 1928. *Procès-verbal de la session,* p. 69. Cette affirmation de Madame Hein est reprise textuellement par M. de Feo, Directeur de l'Institut International du Cinéma éducatif à Rome, dans un exposé présenté à la 5e session du C.P.E., 1929, Procès-verbal, p. 39.

(13) D'après ce que dit Madame Hein, il semblerait que le déroulement du film, même s'il est effectué à vitesse normale, soit par lui-même source de fatigue. Nous laissons ce point à l'appréciation des techniciens.

qui « paient » mal, on ne peut offrir que des copies inférieures, des bandes très fatiguées par un long usage... Du seul point de vue des inconvénients pour la vue, de tels films sont à proscrire purement et simplement (14).

b) Causes provenant des conditions du spectacle ou du spectateur lui-même.

Tout le monde sait que, dans une salle de cinéma, toutes les places ne se valent pas, et que les meilleures places ne sont pas les plus rapprochées de l'écran : il y a une distance minima en deçà de laquelle le spectacle devient vite extrêmement fatigant. Or, ce sont ces places à bon marché que les enfants choisissent — et pour cause !... D'autre part, la trop grande obscurité des salles est aussi cause de fatigue. Un raisonnement simpliste ferait croire que l'idéal est de réaliser dans la salle une obscurité aussi profonde que possible. C'est une erreur : par un réflexe instinctif, la pupille des yeux se dilate anormalement dans l'obscurité et, d'autre part, le violent contraste entre l'obscurité de la salle et la luminosité du film produit un effet d'éblouissement qui surprend au premier abord, puis auquel on s'accoutume : mais l'accoutumance ne supprime pas la fatigue (15).

Enfin, si le cinéma fatigue les enfants dont la vue est normale, il est à craindre qu'il ne fatigue bien davantage ceux dont la vue est faible ou défectueuse. Or bon nombre d'enfants sont atteints de défauts de la vue, d'autres ont la vue délicate, entendant par là une faiblesse des organes visuels qui peut rendre dangereux les efforts trop grands et les impressions trop brutales.

Certaines des observations que nous venons de faire pourront paraître discutables : il ne semble pas que les techniciens soient bien d'accord sur les causes de la fatigue visuelle provenant du cinéma. Mais quoi qu'il en soit des causes qu'on lui assigne, le fait est certain : le cinéma est fatigant pour la vue, l'abus

---

(14) On signale encore comme cause de fatigue pour l'œil le fait que le film est noir sur blanc, et le fait qu'il représente dans un espace à deux dimensions : hauteur et largeur, une vie qui se meut dans un espace à trois dimensions : hauteur, largeur et profondeur (« Les effets du cinéma sur la vue », p. 17 — « Le cinéma démoralisateur », *l.c.*, p. 1200). Nous n'insistons pas sur ces deux causes : elles paraissent assez secondaires. Notons cependant qu'elles sont, en pratique, plutôt difficiles à éliminer.

(15) *Les effets du cinéma sur la vue*, *l.c.*, p. 17.

du cinéma risque de rendre cette fatigue chronique. Donnons du fait cette explication « cavalière » : le cinéma est une représentation artificielle de la vie avec son mouvement ; les sens de l'homme sont adaptés au réel : entre le réel et l'artificiel il y a toujours un décalage ; d'où la fatigue.

2. *Dangereux pour l'équilibre psycho-physiologique.*

Si l'on compare les systèmes nerveux de l'enfant et de l'adulte dans leurs relations avec l'activité des facultés de l'âme, on voit apparaître de grandes différences.

D'abord, le système nerveux de l'enfant est un système complet et « en ordre de marche », mais seulement pour ce que requièrent une psychologie et une vie d'enfant, non pas pour ce qu'exigeront, au fur et à mesure des années, une psychologie et une vie d'adulte. Or, la vie de l'enfant est dominée par les nécessités de la vie végétative et sensible individuelles ; les facultés qu'il met en œuvre sont surtout les facultés inférieures de l'âme : mémoire, imagination, sensibilité, et beaucoup moins les facultés supérieures : intelligence et volonté.

Par ailleurs, le système nerveux de l'enfant est un système neuf : il n'a pas encore, par l'exercice répété, sous le contrôle et l'influence des facultés supérieures de l'âme, pris de « plis » : il est encore tout malléable ; en ce sens, il n'est pas formé.

En outre, tandis que, chez l'adulte, les réactions nerveuses sont reçues dans un psychisme considérablement enrichi d'acquisitions et d'expériences, dont on pourrait dire qu'il est déjà quelque peu sceptique et pas mal désabusé, chez l'enfant, les réactions vont s'implanter dans un psychisme encore vierge : aucune expérience de la vie n'est là pour faire la part des choses, pour neutraliser. C'est pourquoi les impressions d'enfance se révèlent si durables, parfois ineffaçables ([16]).

Enfin, pour canaliser les impressions reçues, pour empêcher qu'elles ne se propagent à tout le système nerveux et n'envahissent tout le psychisme, l'adulte possède, au moins à un degré élémentaire, le double pouvoir d'inhibition et de diversion. L'enfant n'a ni l'un ni l'autre. L'impression violente, n'étant ni freinée, ni « divertie », fera donc vibrer jusqu'à l'exaspération tout

(16) Dassonville, *Le choix des films,* dans *Dossiers A.P.,* 1929, p. 1303.

son système nerveux, elle envahira, submergera tout son psychisme.

Ces remarques vont nous permettre de mesurer le danger du cinéma pour l'équilibre psycho-physiologique soit de l'enfant, soit de l'adolescent. Dans la très grande majorité des cas, disions-nous, le film auquel ils assistent est un « film d'adultes » : ceux qui l'ont conçu et, sauf exceptions, réalisé, sont des adultes, le spectateur pour lequel ils l'ont conçu et réalisé, dont ils n'ont cessé de prévoir les réactions psychologiques — et par conséquent nerveuses — sont des adultes ; inconsciemment peut-être mais certainement, ils ont tablé sur son expérience de la vie, sur son pouvoir d'inhibition et de diversion, voire même sur l'intervention de ses facultés supérieures, intelligence et volonté... bref, l'ensemble psycho-physiologique qu'ils ont eu devant les yeux est un ensemble d'adulte.

Comment l'enfant, comment l'adolescent réagiront-ils à ce spectacle d'adultes ?

L'enfant — prenons-le jusqu'à 12 ou 13 ans — réagira-t-il en adulte ? Il est hors d'état de le faire ! non pas seulement parce que, du point de vue psycho-physiologique, il est moins formé que l'adulte — comme si ce n'était qu'une question de plus et de moins —, mais parce qu'il est « autre » que l'adulte : non pas un « homme en miniature », mais autre chose qu'un homme : un enfant.

Réagira-t-il en enfant ? Comment le pourrait-il puisque les images qu'il enregistre sont faites pour provoquer des réactions d'adulte !

Il réagira donc vaille que vaille, et trop souvent il ne réagira pas : presqu'incapable de contrôler, de se défendre, il sera, au sens exact et très dangereux des mots, « captivé », « pris », — faut-il dire : « possédé » ? — par le film. Il n'est, pour vérifier cette « possession », que d'interroger ceux qui ont étudié l'influence du cinéma sur les enfants. Deux choses surtout les ont frappés : d'abord la violence des chocs émotifs produits sur eux par les scènes qui leur sont présentées, ensuite la véritable fascination dont ils sont les victimes. « L'enfant, remarque le Dr Fabio Pennachi (17), immobilisé, fasciné par la vision cinématographique, trépigne et répond de tous

(17) Cité dans *Le cinéma démoralisateur*, *l.c*, p. 1200.

ses nerfs aux sensations si nombreuses qui parviennent à son cerveau ». Les conséquences d'une épreuve aussi évidemment disproportionnée aux forces nerveuses seront nombreuses : troubles du sommeil... insomnies... cauchemars... terreurs folles, somnambulisme... obsession latente qui, bien qu'inconsciente, absorbe une partie des forces vives de l'enfant, et le laisse distrait, concentré, incapable de vivre pleinement sa vie actuelle d'enfant..., hyperexcitabilité et hyperémotivité... ([18]). Enfin, à la longue, quand tout cela sera calmé, nervosité, impressionnabilité excessives, avec toutes les difficultés qui en résultent pour la conduite de la vie.

S'il fallait maintenant indiquer quelques causes particulières de dommage pour le système nerveux, nous signalerions entre autres : l'obscurité des salles de spectacle et l'abus des procédés dits « de premier plan ». Les enquêteurs sont unanimes à dénoncer la malfaisance de l'obscurité. Dans le rapport déjà cité du Secrétariat de la Ligue des Sociétés de Croix-Rouge ([19]), Mᵉˡˡᵉ Janvier (Belgique) fait observer que « l'obscurité des salles crée une atmosphère malsaine, dangereuse et peut développer chez un enfant nerveux des habitudes malsaines » ; M. Cocksley (Australie) déclare que : « L'obscurité renforce l'émotivité criminelle et érotique... » ; et, parmi les vœux formulés se trouve celui-ci : que soit obtenue « l'interdiction de l'obscurité totale dans toutes les grandes salles de cinéma-théâtre, en vue d'atténuer dans une grande mesure la névrose cinématographique ». Quant au procédé qui consiste à réaliser, dans le but d'augmenter la violence des émotions, de très brusques changements de plan, il est vivement critiqué par le Directeur de l'Institut International du Cinéma éducatif à Rome ([20]) : « Phénomène de suggestion poussé à ses limites extrêmes. Agrandissements à grands effets d'horreur, dans lesquelles des faces bestiales apparaissent sur l'écran avec des yeux tragiques, pleins d'épouvante, avec

(18) *Ibid.*, p. 1201. On objectera peut-être que les mêmes inconvénients se rencontrent déjà dans certains spectacles dont les enfants sont particulièrement friands : ceux du cirque par exemple, et personne ne songe à les condamner. Il est vrai. Mais la technique du cirque est loin d'être aussi artificielle que celle du cinéma, et, du reste, le cirque n'est pas une distraction dont on puisse facilement abuser.

(19) *Procès-verbal de la 2ᵉ session du C.P.E.*, 1926, Annexe 5, p. 126.

(20) *Procès-verbal de la 5ᵉ session du C.P.E.*, 1929, p. 33.

des visages convulsés, souvent avec des expressions d'une brutalité et d'une sensualité répugnantes ».

3. *Dangereux pour l'organisme en général.*

Il est bien clair que l'hyperexcitation nerveuse ne va pas sans une grande fatigue. Fatigue qui, d'ailleurs, existe bien avant que d'être éprouvée : ce n'est pas seulement après un long spectacle que l'enfant est fatigué, c'est déjà pendant ; seulement l'espèce de « possession » dont il est victime l'empêche de prendre garde à cette fatigue, ou plus exactement le facteur « distraction », si puissant au cinéma, empêche que la fatigue ne développe, comme un frein salutaire, sa conséquence normale : l'ennui (21).

Il faudrait parler aussi de l'atmosphère des salles, peu favorable à de jeunes poumons avides d'air pur (22) ; de la musique et de la sonorisation, de la privation de sommeil qu'entraînent les soirées passées au cinéma... Contentons-nous de remarquer que si le cinéma offre à l'enfant une distraction si passionnante, il n'en est pas moins, en tant que distraction, contraire aux exigences de son jeune tempérament : la distraction naturelle de l'enfant, celle qui repose à la fois son esprit, développe son corps et l'entraîne à la vie sociale, c'est le jeu qu'il joue lui-même avec d'autres enfants de son âge.

II. INCONVENIENTS AU POINT DE VUE INTELLECTUEL.

Quand on cherche les raisons de l'extraordinaire succès du cinéma dans les classes populaires, on arrive à cette conclusion que le cinéma séduit l'adulte par ce qu'il reste encore en lui d'enfantin. — Et nul homme sans doute ne cesse jamais complètement d'être enfant ! — De fait, les puissances de l'âme que le film met en branle sont précisément celles qui, au cours de la vie, ont été les premières à s'éveiller, et qui, pen-

(21) De Feo, *Exposé présenté à la 5e session du C.P.E.*, 1929, p. 31.

(22) « Aux inconvénients déjà signalés, je dois ajouter ceux qu'ils (les enfants) courent au point de vue de la santé en général, par le séjour, durant plusieurs heures, dans une atmosphère confinée, à température élevée, où la contamination est à craindre, surtout en ce qui concerne la tuberculose ». M. Martin, représentant de la France, 2e session du C.P.E., 6e séance, p. 30.

dant un temps, ont été presque les seules à diriger le comportement : émotivité, sensibilité, imagination... ; les moyens, qu'il utilise pour solliciter ces facultés, sont également ceux qui ont le plus de puissance sur les enfants : l'image concrète, qui ne décrit pas mais fait voir ; l'image animée qui ne se contente pas de faire voir mais reproduit la vie même, il en donne l'illusion. Or l'enfant est très particulièrement sensible aux images : « Le cinéma, explique le Dr Lampe, attire l'enfant parce que la reproduction animée correspond à son mécanisme intellectuel avide de tout ce qui est en mouvement et ignorant des procédés de la logique abstraite. L'enfant pense par associations d'idées principalement visuelles » (23). Et M. de Feo précise ainsi sa psychologie — non sans quelque exagération cependant : « L'activité cérébrale et la vie de l'enfant s'exercent uniquement sous l'empire de l'instinct. L'action est déterminée par des incitations externes, matrices et sensitives, qui agissent au lieu et place de la volonté. Chez l'enfant même normal, le sens critique qui dérive de la connaissance, du raisonnement et de la réflexion, manque presque complètement » (24).

Il semblerait dès lors que, du point de vue intellectuel, le cinéma doive être déclaré à tout le moins inoffensif pour les enfants, puisqu'il répond exactement à leur mode d'activité psychologique. Il n'en est rien cependant, et les éducateurs qui savent observer sont unanimes à déplorer les graves dommages intellectuels auxquels expose l'enfant une fréquentation trop assidue du cinéma pour adultes.

L'enfant, nous l'avons dit, s'il n'est pas un « homme en miniature » doit cependant devenir un homme. Son mode d'activité psychologique doit peu à peu se muer en un mode d'activité très différent, dans lequel le raisonnement prend le pas sur la simple association d'idées et d'images, contrôle et critique tout ce qui est suggéré du dehors ; dans lequel encore la volonté s'impose à la sensibilité et, la disciplinant, se sert d'elle au lieu d'être à son service. Le rôle de l'éducation

---

(23) *Les effets du cinéma sur la condition mentale, physique et morale des enfants,* Rapport du Secrétariat des Sociétés de la Croix-Rouge, soumis au Comité pour la protection de l'enfance près la S.D.N., 27 mars 1926. — Procès-verbal de la 2e session du Comité, Annexe 5a, p. 123.

(24) ***Exposé présenté à la 5e session du C.P.E.,* 1929, p. 30.**

est précisément d'aider l'enfant à faire, le plus parfaitement possible et au moins de frais qu'il se pourra, cette difficile, parfois dangereuse évolution.

Or, le cinéma pour adultes se pose en adversaire de cette éducation, il tend de toute sa force à retarder, à ralentir, et même à empêcher cette évolution : développant outre mesure le mode puéril d'activité intellectuelle de l'enfant par association d'idées et d'images, usant couramment de procédés violents de suggestion devant lesquels l'enfant est désarmé, hypertrophiant l'imagination aux dépens de l'intelligence, il risque fort de rendre, sinon impossible, du moins très imparfaite cette évolution dont le terme est la domination, dans l'âme, des facultés d'intelligence et de volonté : l'enfant qui fréquente avec excès le cinéma pour adultes risque de rester toujours intellectuellement un enfant.

On devine les résultats déplorables de cet échec, tant du point de vue personnel que du point de vue social. A cette critique de fond, s'en ajoutent d'autres plus concrètes, faites, du point de vue pédagogique, par des éducateurs.

Ils remarquent d'abord que ce goût dépravé d'une excitation factice est préjudiciable à la lecture et au travail (25), et ensuite que l'enfant qui fréquente trop assidûment le cinéma perd l'habitude de se concentrer (26). Suites logiques de ce que nous disions plus haut : un esprit accoutumé à ne travailler que sous le choc violent d'images visuelles éprouve, devant l'effort proprement intellectuel, une difficulté et une répugnance croissantes ; livré de plus, sans contrôle possible, aux associations d'idées et d'images, il devient de moins en moins apte à la réflexion proprement dite : habitué à sentir il devient incapable de juger.

---

(25) Remarque du Chef de la C.R. de la Jeunesse, à Scone (Australie) — Comité de la protection de l'enfance (S.D.N.), 2e session, 1926, *Procès-verbal*, p. 125.

(26) « Les impressions rapides et passagères deviennent une habitude pour l'enfant, qui perd l'habitude de se concentrer ». Directeur de la C.R. de la Jeunesse à Melbourne, *l.c.*, p. 125. Cette critique n'est pas contredite par la remarque faite par le Dr Fabio Pennachi (cité dans *Dossiers A.P.*, 10-6-35, p. 1201) que le spectacle cinématographique laisse l'enfant distrait et concentré ; au contraire, c'est, en partie, parce que l'impression trop violente du film subsiste encore après le spectacle, et s'impose presque invinciblement au psychisme de l'enfant, que celui-ci devient incapable d'activité intellectuelle proprement dite : parce qu'il reste concentré sur le film, il devient incapable de se concentrer.

On fait remarquer encore que le goût s'émousse peu à peu : à sa place, un faux sens esthétique, artificiel et instable ; que l'enfant devient incapable d'écrire correctement ; et enfin — nous rejoignons ici les critiques faites à propos du sens visuel —, que le cinéma « détruit chez l'enfant le sens des couleurs, des proportions et des distances » (27).

III. INCONVÉNIENTS AU POINT DE VUE MORAL.

Nous n'avons pas l'intention de parler des ravages exercés par les films mauvais, immoraux, qu'une censure trop facile laisse passer avec un optimisme déconcertant, ni de discuter la valeur des jugements qu'elle prononce en décidant que tel film est réservé aux adultes, tel autre accessible aux enfants (28). Nous nous occupons des films courants qui ne provoquent pas de scandale, plus précisément encore de tous ces films « pour adultes » que les enfants sont admis à voir, et dont le thème rentre dans ce que le Dr Lampe appelle : « le mélodrame cinématographique classique ». « Toute représentation de la vie inclut par elle-même une certaine conception de la vie, de la solution pratique qui lui est donnée, et par suite des principes moraux et métaphysiques qui conditionnent cette solution » (29).

Examinons rapidement quelle est cette philosophie de la vie exprimée par la plupart des films, et comment l'enfant réagit à cette philosophie.

L'idée de fond est que, fait pour être heureux, l'homme cherche invinciblement le bonheur. Ce bonheur peut-il être trouvé dans la vie présente ? Oui, et c'est exclusivement dans la vie présente qu'il faut le chercher. En quoi consiste-t-il ? Dans la satisfaction des tendances les plus naturelles, et, surtout, dans la satisfaction de la plus profonde, de la plus passion-

(27) Mlle Janvier (Belgique), *l.c.*, p. 125.

(28) La question de la censure des films, et des normes selon lesquelles elle devrait s'exercer demanderait de longs développements qui ne rentrent pas dans le cadre de cet exposé des inconvénients du cinéma. Bornons-nous à signaler qu'elle devrait tenir compte non seulement de l'intrigue générale du film, mais encore de l'atmosphère morale — qui ne se confond pas avec l'intrigue, des péripéties, des titres, sous-titres et textes, et des procédés cinématographiques employés.

(29) Adolphe Galliard, *l.c.*, p. 306.

née de ces tendances : l'amour, envisagé généralement sous un aspect plutôt sentimental, mais non sans évocations continuelles et très explicites de son aspect charnel.

Donc, à un problème vrai — et qui est bien le problème central de l'homme — le problème du bonheur, le film donne presque toujours une solution purement terrestre, qui exclut toute référence à un Dieu, source et fin dernière de la vie. Sous ce rapport, il ne diffère ni du roman ni du théâtre : les trois sont également païens.

Quels sont maintenant les caractères prédominants de cette philosophie incluse dans le film ? Il nous semble qu'il y en a deux : fatalisme et irréalisme. Fatalisme : on est comme on est, et il n'y a rien à y faire ; les passions sont irrésistibles, et, du reste, passée une certaine intensité, elles sont affranchies de toute règle et de toute convention.

Irréalisme : les héros du film arrivent, après des péripéties sans nombre, à maîtriser ce bonheur qu'ils poursuivent.

Quelle vie le leur donne ? Est-ce la simple vie assez monotone de l'homme moyen — celle de la plupart des spectateurs ? — Non : c'est une vie paradisiaque de richesse, d'honneur, de satisfaction de toutes les aspirations — les spirituelles exceptées. Ou bien le bonheur, définitif, sera placé dans la satisfaction de la passion maîtresse, par exemple l'amour. Aucune ombre au tableau : ni les contradictions internes de l'esprit humain torturé d'une part par ce qui l'assouvit de l'autre, ni la terrible sensation de détresse et de dépouillement qui suit la possession, ni les simples incidents de la vie quotidienne qui rappellent douloureusement du rêve à la réalité. Bref, le bonheur auquel accèdent les héros du film se situe dans une vie qui n'est aucunement celle du spectateur, ni même celle d'aucun homme sur la terre, dans une vie parfaitement irréelle (30).

---

(30) « La conception standard de la vie porte comme une conséquence logique », dit M. de Feo, « une représentation tapageuse, erronée et artificielle de la véritable vie. Celle-ci est en train de devenir un élément étranger et en concurrence avec la vie du cinéma. » Par manque de réflexion et de critique, le mineur « retirera de la projection un seul enseignement : que la vie est telle qu'on la représente et non telle qu'il ne peut encore la deviner et la comprendre ». 5e session du C.P.E., 1929, p. 32. — Rappelons que nous parlons ici du cinéma pour adultes, particulièrement du mélodrame cinématographique, et que les inconvénients que nous signalons viennent de l'abus du cinéma.

Non moins irréels sont les moyens d'accéder à ce bonheur. S'il est facile de supposer que la passion est à elle-même sa propre loi, et de la montrer poursuivant son objet par tous les moyens et l'atteignant enfin, dans la réalité il n'en va pas de même : en dehors de toute règle morale, les passions s'opposent et se combattent à mort : pour une victoire, combien d'échecs, de crimes, de déshonneurs ! Et d'ailleurs, qu'on le veuille ou non, il existe des principes directeurs de la conduite humaine, principes que l'homme ne s'est pas donnés, et dont la société ne peut prétendre être l'origine ; qui n'ont pas été arbitrairement choisis par un Législateur suprême, mais sont l'expression des exigences mêmes de la nature : faite exclusivement pour un bonheur spirituel, celle-ci ne peut y atteindre qu'en luttant sans cesse pour assurer la domination de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière. Et non seulement le bonheur futur de chacun, mais, déjà ici-bas, l'ordre et la paix pour tous et pour chacun sont à ce prix.

Cet irréalisme de la vie heureuse, et des moyens à employer pour l'atteindre, s'aggrave d'un autre irréalisme, inhérent celui-là à la technique même du cinéma. On n'a pas oublié les déboires de certains cinéastes qui avaient entrepris de projeter sur l'écran tel roman à grand succès. On s'est aperçu que le cinéma s'accommodait fort mal des lois du roman, — de celui du moins dont l'intrigue s'insère dans les profondeurs de la psychologie humaine. C'est que le romancier, contraint de donner toute leur vraisemblance aux crises d'âme et à leur dénouement souvent tragique, est tenu — c'est là qu'on juge les maîtres — de révéler, avec une vérité saisissante, la psychologie de ses personnages. Tâche délicate dans laquelle il sera aidé par un auxiliaire précieux, presque un complice : le temps. C'est en se penchant à loisir sur les faits et gestes banaux, en de longues périodes de la vie courante, qu'il parviendra à rendre, dans toute sa complexité, le caractère de ses héros.

Rien de tel pour le cinéma : impossible de s'attarder à la vie courante pour, peu à peu, en dégager une psychologie : il faut brûler les étapes, préparer rapidement, par une série de scènes typiques, la crise centrale. Si on s'attarde, l'intérêt se relâche, le spectateur bâille : le temps est l'ennemi du film.

« En donnant l'illusion d'une action vécue et exacte, le cinéma la déforme par la rapidité avec laquelle cette action se

déroule. Les luttes que soutient la volonté de l'acteur avant de réaliser son objectif, le drame psychologique, qui est la partie essentielle du théâtre ou du roman, et que les discours ou les récits ont pour objet d'exprimer, sont ici réduites au minimum et les péripéties de l'action extérieure, n'étant plus retardées par la parole, se succèdent et s'enchaînent avec une rapidité fantasmagorique. L'obstacle intérieur s'atténue et avec lui le sentiment de la résistance aux passions. D'autre part, la facilité avec laquelle tous les obstacles extérieurs, naturels ou sociaux, sont écartés ou surmontés donne aussi l'impression de leur absence en même temps que celle de l'isolement du sujet en face des impulsions de la nature. En quelques minutes, on s'aime, on se marie, on se déteste, on se venge, etc... [.....]. Ce caractère (d'irréalisme)... apparaît dans les films même les plus moralisateurs... Le danger qui consiste à fausser ainsi les données de la vie réelle est d'autant plus grand que le cinéma, plus qu'aucun autre mode de représentation, donne une illusion plus parfaite de la vie et l'impression de l'exactitude objective (31). »

Comment l'enfant, l'adolescent réagiront-ils à cette conception de la vie sous-entendue dans le film ?

Puisque le bonheur est toujours présenté dans une vie qui n'est pas celle qu'ils vivent et voient vivre autour d'eux, vie obscure de travail régulier, vie dépendante, vie honnête, c'est donc qu'il n'y a pas de bonheur dans cette vie-là ! Pour être heureux, il faut, de toute nécessité, commencer par être riche, puissant et libre ; ou bien il faut, en marge de la vie quotidienne, chercher et poursuivre l'aventure sentimentale. La poursuivre, oui, par tous les moyens : n'est-il pas évident que les barrières morales ne sont qu'obstacles inadmissibles, injustes ? Les adolescents, à mesure qu'ils avancent en âge, tireront les conclusions : les enquêtes faites par la J.O.C.F. dans les milieux de jeunes travailleuses observent avec insistance que les habituées du cinéma prennent souvent en dégoût extrême la vie qu'elles sont contraintes de mener, et qu'il n'est pas rare qu'elles cherchent dans l'aventure sentimentale, parfois la plus dangereuse, un dérivatif à leur ennui (32). Ajou-

(31) Adolphe Galliard. *l. c.*, pp. 309-310.

(32) « Il y a des jeunes filles qui n'existent que pour manger et aller au cinéma. Mais, rentrées chez elles, elles pleurent à chaudes larmes.

tons que le sentiment de l'injustice complète qui préside à la distribution des possibilités de bonheur dans la vie présente suscitera chez certains, ou renforcera dangereusement des sentiments de jalousie et de révolte ([33]) : plus qu'un « inadapté », l'adolescent pourrait bien devenir, dans la vie même qu'il doit mener, un « dévoyé ».

Quant à l'enfant plus jeune, s'il n'est pas encore en état de tirer pareilles conclusions pratiques, du moins la conviction ne risque-t-elle pas de s'établir secrètement dans son esprit que la vraie vie, la seule qui vaille d'être vécue, est celle qu'il voit vivre par les héros du film ? Ceux-ci d'ailleurs n'exercent-ils pas sur lui une intense fascination ? « Si l'on demandait à mille enfants quel est leur héros préféré, ils nous citeraient probablement Charlie Chaplin, Rudolph Valentino, ou telle actrice bien connue... Les enfants collectionnent aujourd'hui et avec un bien plus grand enthousiasme les photographies des héros de l'écran que celles des héros de la race, de la vie et de la pensée humaine. ... Le visage d'un acteur de cinéma en vogue, qui probablement n'aura comme richesse qu'un visage photogénique, mais aucune conception ou compréhension de vie cérébrale, de vie élevée, comblera d'émotion émue les enfants de notre génération » ([34]). Ainsi la grande vedette sans moralité et l'aventurier sans scrupules deviennent les idoles de la fille ou du garçon. Ils en miment les gestes et les attitudes ; ils rejouent indéfiniment les épisodes qui les ont frappés — et cette simple imitation est déjà combien déplorable ! ([35]) — mais ils s'imprègnent encore de leur conception de la

---

Pourquoi ? Parce qu'elles ont un idéal qu'elles ne réalisent pas ». Cité par Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat, *Préparation du futur foyer. I. Comment assurer le pain quotidien.* Enquêtes de la J. O. C. F., 1937, p. 61. — Dans la même enquête, on remarque avec insistance que le cinéma constitue pour beaucoup une initiation détestable aux choses du mariage, tant au point de vue physiologique qu'au point de vue sentimental : « Pour celles qui veulent savoir, c'est (= le cinéma) bien pratique ! » (p. 61) ; « Elles fréquentent à cause des films qui leur donnent l'idée de courir après les garçons » (p. 139) ; « Je veux un type à qui le cinéma plaira, car, moi, c'est ma vie » (p. 62).

(33) *Le cinéma démoralisateur, l.c.*, p. 5.

(34) M. de Feo, *l.c.*, p. 32.

(35) Un des enquêteurs cités dans le rapport du Secrétariat de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge (2e session du C.P.E., 1926, p. 125) attire l'attention sur *l'effet moral et physique du métier cinématographique sur l'enfant-acteur de cinéma*, et regrette que la documenta-

vie. Dualisme très dangereux, qui prépare pour l'avenir de graves déceptions, et, dès maintenant, complique singulièrement la tâche des parents et des éducateurs : l'enfant dont les parents, sérieux et honnêtes, surveillent l'éducation, ne va-t-il pas renfermer en soi, comme un trésor incommunicable, les leçons reçues au cinéma et qui contredisent celles qu'il reçoit en famille ? Apparemment, il s'assimilera ces dernières ; en réalité il les subira, du reste à la perfection : les enfants sont maîtres dans l'art de la simulation ; et il cachera derrière cette façade l'empreinte véritable dont son âme est marquée.

Tel est, nous semble-t-il, le danger majeur du cinéma pour adultes : avant toute expérience de la vie, il risque d'en fausser la conception, et de pervertir l'âme de l'enfant en avilissant, à ses yeux, les principes mêmes de la vie morale.

Ce n'est pas tout. On a remarqué que le caractère des enfants qui vont souvent au cinéma s'altère peu à peu de singulière façon. Non pas que le développement de leur esprit en soit hâté : ce sont toujours psychiquement des enfants. Et cependant... ils ne savent plus jouer..., à peine rire... ; leur spontanéité est comme paralysée. Le Directeur de la Croix-Rouge de la Jeunesse à Melbourne notait ceci ([36]) : « Au point de vue moral, l'esprit se développe d'une façon prématurée ; l'enfant ne se contente plus d'amusements enfantins, son imagination vagabonde à la faveur des scènes vues au cinéma. Un enfant qui fréquente le cinéma est toujours précocement dramatique ». Et M. C. Magnau précisait encore, à la suite d'une enquête faite dans une école de filles de 600 élèves ([37]) : « chez celles qui fréquentent les vues animées, la sensibilité s'émousse, le cœur s'endurcit, elles sont vieillies, sceptiques... ».

---

tion sur ce point soit incomplète. Nous touchons ici à la question du cinéma, école de criminalité. Voir à ce sujet de pénétrantes remarques dans *Dossiers A.P.*, 1935, p. 1428-1437. Les discussions au sein du C.P.E. se résument en ceci : si le cinéma pour adultes n'est pas par lui-même école de criminalité, il le devient facilement pour des enfants dont la santé physique et morale, du fait surtout d'un milieu familial taré, laisse à désirer. Par ailleurs, l'excitation au délit la plus dangereuse vient de ce que, dans beaucoup de films, « la criminalité est présentée comme une profession qui en vaut une autre ».

(36) *Rapport du Secrétariat de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge*, 2e session du C.P.E., 1926, p. 123.

(37) Cité dans *Le cinéma démoralisateur*, *l.c.*, p. 1202.

Ce n'est pas sans tristesse ni inquiétude que nous recueillons ces constatations. Il y a longtemps qu'on a remarqué que le desséchement du cœur est le résultat fatal d'une initiation malsaine et trop précoce aux mystères de la vie. Nous touchons ici au danger le plus grave du cinéma pour adultes : il donne aux enfants, — et de la façon la plus directe — une éducation sentimentale (38) ; il leur donne aussi indirectement, ou du moins, en excitant une curiosité latente, il les invite à chercher une initiation sexuelle. Éducation sentimentale, que vaut-elle ? Ce que nous avons dit précédemment suffit à montrer combien elle est irréelle et immorale. Sans aucun égard à la hiérarchie des valeurs, l'amour est présenté comme maître incontestable et irrésistible de la vie, comme source seule véritable du bonheur. C'est bien ainsi, en définitive, qu'on l'envisage. Il n'est plus question de désintéressement ; des deux mouvements synchrones de l'amour : exigence passionnée du don de l'autre, et don magnifique de soi, le second est supprimé : il ne reste que l'égoïsme. Des éléments de l'amour vrai, éléments proprement spirituels, spécifiquement humains, qui appartiennent à la volonté et à l'intelligence, et éléments d'ordre inférieur, sentimentaux et physiologiques, les seconds seuls sont retenus. Seulement, ainsi isolés, devenus le tout de l'amour, ils perdent et lui font perdre à lui aussi toute possibilité d'ennoblissement, et même toute raison d'être. Quant à l'initiation sexuelle, ce n'est pas auprès de ceux qui pourraient la lui donner en toute sécurité morale que l'enfant ira la chercher : les mystères de la vie sont déjà pour lui des mystères honteux, dont on ne parle qu'en cachette. Irait-il d'ailleurs trouver ceux qui ont pour mission de l'éclairer, que ceux-ci se heurteraient presque à une impossibilité : à cet enfant prématurément inquiet, il faudrait dire beaucoup plus que ne comporte son âge, plus surtout que ne permet le désarroi malsain qui le trouble.

Car si le cinéma agit profondément sur l'âme, en ce qui concerne les choses de l'amour, il agit profondément aussi sur le corps, en hâtant, chez le garçon surtout, l'éveil des sens. Tout y conspire : l'amoralisme du thème, l'audace des scènes, l'obscurité de la salle, la musique, la psychologie collective de la salle : très vulgaire et dangereusement contagieuse, en-

(38) Voir à ce sujet P. Rigaux, *L'éducation du sentiment chez les jeunes*, *l.c.*

fin cette impression de « fuite », d'« évasion » hors de la vie présente et de ses obligations, qu'on éprouve au spectacle de la fantaisie ou de l'irréel.

S'il s'agit du tout jeune enfant « pour lequel l'instinct n'a pas encore point à l'horizon de la conscience, la vision érotique peut ne provoquer aucune réaction émotive, mais l'impression suscitée se dépose dans le subconscient pour réapparaître demain, avec le trouble intérieur d'un souvenir confus » (39). A fortiori pour l'adolescent, l'impression se dépose pour réapparaître demain : « S'il est vrai, écrit Mauriac (40), d'une vérité presque inavouable, tant elle est amère, que nous ne commettons jamais un acte mauvais, fût-ce avec horreur, sans désirer tôt ou tard de le commettre une fois encore (car l'habitude commence avec le premier acte), la peinture même impitoyable de certains désordres, en nous en rendant complices par l'imagination, risque de nous inciter à une expérience plus concrète, car l'image amorce, elle aussi, une habitude, une accoutumance ». Mauriac dit cela du roman ; combien plus faut-il le dire du film qui ne se contente pas de décrire, mais qui fait voir... Voici d'ailleurs comment le Docteur Fabio Pennachi décrit les effets du cinéma sur l'adolescent (41) :

« La sensation qui, par la vision, arrive aux centres nerveux, provoque des émotions érotiques qui sont exaltées par l'obscurité du lieu, par la promiscuité des sexes, par la musique qui rend plus suggestives les scènes passionnelles projetées sur l'écran. Cette excitation précoce des sens ... a des conséquences très fâcheuses pour l'adolescent ; sa conscience est troublée par la préoccupation sexuelle qui influe sur son humeur en la déprimant, et sur son attention en la détournant de ses occupations ordinaires ; l'étude lui devient pénible ; il en est de même des travaux habituels qu'il fait sans goût et avec nonchalance. Le désir sexuel, au contraire, se fait plus vif et pousse l'adolescent à la recherche de nouveaux excitants et de nouvelles émotions. Et l'éducation ne pourra pas toujours remédier au dommage qui en résulte.

« L'effet intense et profond produit par tout cet ensemble

(39) Dr Fabio Pennachi, cité dans *Le cinéma démoralisateur*, p.1203.
(40) F. Mauriac, *La littérature et le péché*, dans *Figaro littéraire*, samedi 12 mars 1938.
(41) Cité dans *Le cinéma démoralisateur*, p. 1204.

de choses sur la psychologie de l'adolescent explique la place qu'a prise le cinéma parmi les causes des maladies nerveuses et mentales. »

Conclusion.

Nous avions annoncé des jugements sévères : ils le sont. Rappelons encore qu'ils n'atteignent pas le cinéma en général et à priori, mais le cinéma pour adultes, seul accessible, aujourd'hui, à la majorité des enfants.

S'il fallait résumer brièvement nos observations, nous dirions ceci :

1° Tant par lui-même que par les circonstances qui l'accompagnent, le cinéma n'est pas bon pour la santé des enfants (42).

2° L'abus du cinéma risque de compromettre dangereusement l'évolution intellectuelle de l'enfant.

3° Surtout, le mélodrame cinématographique moderne est fatal au développement moral de l'enfant. Au point qu'il ne soit pas excessif de parler du cinéma « école d'immoralité et de criminalité ».

« On peut affirmer, déclare le Rapport de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge (43), que la vie de l'enfant moderne est envahie par le cinéma et par un cinéma presque entièrement inadapté à son but. »

« Tous savent, écrit Pie XI (44), combien de mal les mauvais films produisent dans l'âme. Ce sont des occasions de péché ; ils poussent la jeunesse dans les voies du mal parce qu'ils sont la glorification des passions ; ils montrent la vie sous un faux jour, offusquent l'idéal, détruisent l'amour pur, le respect du mariage, l'affection pour la famille. Ils peuvent même créer des préjugés entre les individus, des malentendus entre les nations, entre les classes sociales, entre des races entières. »

P. ALLARD, S. I.

(42) Nous devons signaler que certains, entre autres M. Rollet (France) et le marquis de' Calboli (Italie) estiment qu'on a tendance à exagérer les inconvénients pour la santé, en particulier pour la vue. 2e session du C.P.E., 1926, p. 29. — Nous ne pensons pas que ce soit exact en ce qui concerne les inconvénients pour le système nerveux.

(43) *2e session du C.P.E.*, 1926, Annexe 5, p. 124.

(44) Encyclique « Vigilanti cura », col. 263.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

S. CONGREGATION DU SAINT-OFFICE.

N. B. — Le décret du S. Office des 21-24 février 1940, sur la stérilisation directe, publié et commenté dans la *N. R. Th.*, 1940, p. 329, a été promulgué aux *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 73.

Interdiction pour les apostats d'accuser la nullité de mariage. — (Décret des 10-15 janvier 1940. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 62).

Un décret du S. Office du 18 janvier 1928, ad I (1), avait déclaré, en se basant surtout sur le c. 87, que les acatholiques, baptisés ou non, ne pouvaient intervenir comme demandeurs dans les procès en nullité de mariage. Si toutefois il existait des raisons spéciales de le leur permettre, il faudrait, pour chaque cas, recourir au Saint-Office.

Cette décision a été reprise à l'art. 35, § 3 de l'Instruction de la S. C. des Sacrements du 15 août 1936 sur la manière de traiter les causes de mariage dans les tribunaux diocésains. Dans sa réunion du 10 janvier 1940, le Saint-Office a examiné la question de savoir si les apostats étaient à ranger parmi ces acatholiques, à qui l'on interdit d'introduire un procès matrimonial. La réponse affirmative, approuvée par le S.-Père le 11 janvier, est publiée par le décret du 15.

Cette décision, tout autant que celle du 18 janvier 1928, peut s'appuyer sur le c. 87. Il est normal que le législateur dénie à celui qui s'est séparé totalement de l'Eglise (c. 1325, § 2) et qui est excommunié (c. 2314, § 1) le droit d'intenter une action devant les tribunaux ecclésiastiques (c. 1647 ; cfr aussi le c. 1628, § 3).

Du point de vue du vocabulaire juridique, cette décision peut être rapprochée de celle du 17 février 1930, ad IV, qui faisait rentrer également les apostats sous l'appellation d'acatholiques (2).

D'après le c. 1325, § 2, l'apostat est le baptisé « qui a fide christiana totaliter recedit ». Notion claire dans ses termes, surtout lorsqu'on l'oppose à l'hérésie ou au schisme, l'apostasie sera parfois difficile à déterminer dans les applications concrètes. Y a-t-il en fait, dans tel cas déterminé, rejet total de la foi chrétienne ? La question pourrait être particulièrement opportune en ce qui concerne certaines séparations officielles d'avec l'Eglise, fréquentes de nos jours (Kir-

(1) *A. A. S.*, XX, 1928, p. 75. — *N. R. Th.*, 1928, p. 448.
(2) *Comm. d'interpr. du Code*, rép. du 17 févr. 1930. — *A. A. S.*, XXII, 1930, p. 195. — *N. R. Th.*, 1930, p. 520.

chenaustritt). Qu'il suffise de rappeler ici la divergence de vues d'auteurs contemporains sur la qualification canonique de ces ruptures avec l'Eglise (1).

E. BERGH, S. I.

Condamnation de deux ouvrages d'E. Fleg. — (Décret des 28 fév.-4 mars 1940. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 120).

Les deux ouvrages d'Edmond Fleg, intitulés *L'enfant prophète* et *Jésus raconté par le juif errant*, prohibés déjà en vertu du c. 1399, ont été mis au catalogue de l'Index, par décret du Saint-Office du 4 mars 1940.

S. CONGREGATION DES RELIGIEUX.

Religieux mobilisés. — Nous reproduisons ci-dessous les normes données au début de 1940 par la S. C. des Religieux aux Supérieurs, qui l'interrogeaient sur la situation canonique des religieux mobilisés. La *Revue des Communautés religieuses*, 1940, p. 49, a reproduit un document semblable adressé sur le même sujet, le 23 janvier 1940, par le Secrétaire de la S. C. des Religieux au Secrétaire de la S. C. de la Propagande. Ce document n'a pas été publié aux *A. A. S.*

1°) Le décret *Inter reliquas* du 27 août 1910 regarde les religieux *primitus ad militiam vocati*. Les solutions des doutes soulevés à propos de l'application du dit décret, publiées le 1er février 1912, dans les *Acta Apostolicae Sedis*, ont toujours en vue les *primitus vocati*.

2°) En ce qui concerne les rappelés aux armées, à l'occasion de la mobilisation générale, la Sacrée Congrégation des Religieux (d'après une audience accordée par le Saint-Père au Cardinal Préfet, le 2 janvier 1940) suit ces principes :

a) Lorsqu'il s'agit de religieux qui ont déjà émis les vœux perpétuels (simples ou solennels), la Sacrée Congrégation considère ces rappelés ou mobilisés, pendant toute la durée de leur service extraordinaire, comme des *exclaustrati ad normam iuris*.

b) S'il s'agit, au contraire, de religieux qui n'ont émis que des vœux temporaires, ils restent liés par ces vœux jusqu'à leur expiration. Ils ne sont pas admis, pendant le service militaire, aux vœux perpétuels. Les légitimes Supérieurs peuvent, cependant, leur accorder de renouveler « ad annum » les vœux temporaires déjà émis.

c) S'il s'agit, enfin, des « ajournés » — c'est-à-dire de ceux qui n'ont jamais fait le service militaire mais qui n'ont pas été déclarés définitivement inaptes à ce service — ils ne peuvent émettre dans la

(1) Voir les remarques de N. Hilling, dans *Archiv für kath. Kirchenrecht*, t. 118, 1938, p. 302, sur l'ouvrage de A. Hagen, *Die kirchliche Mitgliedschaft*, Rottenburg, 1938. Cfr *N. R. Th.*, 1939, p. 858.

condition où ils se trouvent les vœux perpétuels (simples ou solennels) « quia lex civilis non concedit eisdem exemptionem a servitio militari, sed retardationem, et proinde remanent subiecti militiae ». Dans le cas où ces religieux seraient appelés au service militaire, ils seraient alors à considérer comme des « primitus vocati » et si, dans la période d'ajournement, ils avaient émis les vœux perpétuels — soit simples soit solennels — sans un indult du Saint-Siège, ces vœux seraient nuls.

S. PENITENCERIE.

(Section des indulgences).

Sommaire des faveurs accordées à l'Archiconfrérie de la Doctrine chrétienne. — (Sommaire approuvé du 21 décembre 1939. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 58).

Le Sommaire précédent de l'Archiconfrérie de la Doctrine chrétienne datait du 6 juin 1912 (1). La comparaison entre ce document et la présente concession permet de constater que les différences ne sont pas très notables : le nouveau Sommaire reflète les caractères de la pratique actuelle de la S. Pénitencerie : souci de clarté, de plus grande simplicité, suppression des « quarantaines ».

E. BERGH, S. I.

Prière à Jésus Crucifié. — (Concession d'ind. du 15 janvier 1940. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 60).

Une prière à réciter le Vendredi saint, à 15 heures, en l'honneur du Sauveur Crucifié, a été enrichie de 500 jours d'indulgences. Les *A. A. S.* en donnent le texte italien ; on en trouvera des traductions française et néerlandaise dans les *Collect. Mechliniensia*, 1940, p. 341.

TRIBUNAL DE LA ROTE.

Son activité en 1939. — (*A. A. S.*, XXXII, 1940, pp. 84-102).

L'exercice 1939 accuse une diminution assez notable du nombre de sentences rendues par la Rote : 59 contre 77 en 1938, et 82 en 1937. Sur 56 causes en nullité de mariage, 14 seulement ont abouti ; 41 ont été rejetées (pour deux d'entre elles, l'on a admis le recours au Saint-Père pour la dispense *super rato*) ; la solution d'une affaire (XXVII) est, pour nous, incertaine. L'on remarquera que ce n'est donc

(1) *A. A. S.*, IV, 1912, p. 587. — *N. R. Th.*, 1912, p. 735. — Beringer-Steinen, *Les Indulgences*, 4e édit. fr., t. II, n. 260 : histoire de l'Archiconfrérie et traduction franç. du Sommaire de 1912.

que le quart des affaires proposées qui ont amené une déclaration de nullité : proportion sensiblement moindre que pour l'année 1938, au cours de laquelle un peu plus du tiers des procès avaient eu une issue favorable au demandeur.

A une demande de séparation, une sentence du 7 juin a répondu: « affirmative, ad quinquennium, culpa mariti ».

Trente affaires de mariage et dix autres d'objets divers ont été également, en 1939, l'objet de décisions de la Rote, soit le plus souvent pour constater un péremption d'instance, soit pour se prononcer sur le rejet du libelle d'introduction.

E. BERGH, S. I.

COMMISSION D'INTERPRETATION DU CODE.

I. Excuse du service choral. — (Rép. du 19 janvier 1940. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 62).

D. An excusatio a choro, de qua in canone 420, § 1, n. 4, extendatur ad servitium paroeciae non capitularis.

R. Negative.

Le c. 420, § 1 dresse la liste des causes pour lesquelles les chanoines sont excusés du service choral, tout en gardant le droit de percevoir les revenus de leur prébende et les distributions quotidiennes.

Le n. 4 de ce canon donne ainsi comme excusé : Vicarius paroecialis aliusve e Capitulo sive parochus sive coadjutor ab Episcopo deputatus, dum paroecialibus vacat officiis.

La question s'est posée de savoir si un chanoine vaquant au ministère paroissial en dehors de l'église du chapitre peut invoquer cette excuse et participer aux distributions quotidiennes. Résumant la doctrine commune avant le Code, Lavitrano répondait déjà négativement (1). Après le Code, on trouve la même remarque faite par Chelodi (2) et Matthaeus Conte a Coronata (3). La réponse officielle de la Commission sanctionne cette manière de voir.

II. Commutation d'œuvres prescrites pour le gain d'indulgences. — (Rép. du 19 janvier 1940. — *A. A. S.*, XXXII, 1940, p. 62).

D. An confessarii, vi canonis 935, commutare possint visitationem ecclesiae determinatae, etiam ad lucrandas indulgentias *toties quoties* et *Portiunculae* nuncupatas.

R. Affirmative.

(1) *De la puntatura corale*, dans *Il Monitore ecclesiastico*, vol. XXVIII (1915), p. 267.

(2) *Ius de personis*, edit. alt., p. 353, note 4.

(3) *Institut. iuris canonici*, vol. I, edit. alt., n. 445, p. 532, n. 9.

Le canon 935 donne aux confesseurs le pouvoir de commuer, dans le cas d'empêchement légitime, les œuvres prescrites pour le gain des indulgences.

Malgré la nature spéciale des indulgences locales — c.-à-d. de celles qui sont attachées à un certain lieu, à la visite, p. ex., d'une église déterminée — on n'hésitait pas à admettre le pouvoir du confesseur de commuer cette visite en d'autres œuvres. Tel était d'ailleurs, partiellement, l'objet exprès du décret de la S. C. des Indulgences du 18 septembre 1862 (1). On pouvait se demander si cette faculté s'étendait même aux indulgences locales extraordinaires, comme celle de la Portioncule. Beringer n'hésitait pas à répondre affirmativement, parce que le texte du c. 935 ne contient aucune restriction (2). Cappello se montrait favorable à cette opinion (3).

La réponse de la Commission d'interprétation consacre cet avis. Qu'il s'agisse d'une indulgence *toties quoties*, comme il en est accordé pour la visite de certaines églises, ou de la Portioncule proprement dite, le confesseur a le pouvoir de commuer la visite du sanctuaire désigné en une autre œuvre moralement équivalente.

Nous pensons cependant qu'il y a lieu de rappeler ici la remarque faite par certains auteurs: cette commutation ne peut se faire que pour les indulgences à gagner à l'endroit où l'on se trouve (4). Ce serait une modification substantielle de la faveur et non une commutation que de permettre à ceux qui ne peuvent se rendre à Rome, ou en un autre lieu de pèlerinage, de gagner les indulgences attachées à la visite des sanctuaires de ces endroits. Rappelons enfin que les confesseurs peuvent faire usage de cette faculté au profit de toute personne sur laquelle ils ont juridiction et cela même en dehors du sacrement de pénitence.

E. BERGH, S. I.

---

(1) *C. I. C. Fontes*, VII, n. 5065.

(2) Beringer - Steinen, *Les Indulgences*, 4e édit. fr., 1925, t. I, n. 127.

(3) *Tractatus can. mor. de Sacramentis*, vol. II. De Poenitentia, n. 975, 3°.

(4) Genicot - Salsmans, *Institutiones theol. moralis*, 14e édit., t. II, n. 404 ; Gougnard, *Tractatus de indulgentiis*, 5e édit., p. 48.

BIBLIOGRAPHIE

ÉCRITURE SAINTE.

Ancien Testament.

G. CLOSEN. — *Wege in die Heilige Schrift. Theologische Betrachtungen über religiöse Grundideen des Alten Bundes.* Ratisbonne, Pustet, 1939, 23 × 15 cm., 304 p. Prix : 6,20 Mk.

Le R. P. Closen nous indique dans le sous-titre de son ouvrage la voie qui conduit le mieux à l'intelligence pleine et entière de l'Ecriture Sainte. Se plaçant au point de vue du croyant, il estime que Dieu, auteur principal de tous les écrits inspirés, y marque l'établissement progressif du régime chrétien, qui se fonde sur l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. S. Augustin disait déjà : « Novum Testamentum in Vetere latet ; Vetus Testamentum in Novo patet ». Il s'agit donc de dégager dans les livres de l'Ancien Testament les idées religieuses qui, sous l'action divine, sont parvenues, dans le Nouveau Testament, à leur complète éclosion. C'est la tâche que le R. P. Closen s'est assignée.

L'exégèse moderne avec ses multiples exigences critiques doit céder le pas aux considérations théologiques, ascétiques et mystiques ; et la diversité des auteurs secondaires humains ne nous empêche pas de suivre dans la Bible entière, depuis le Pentateuque mosaïque jusqu'à l'Apocalypse de S. Jean, la pensée de Dieu qui est l'auteur principal de toutes les écritures. Cette pensée est éternelle, mais se traduit dans le temps en langage humain. On peut y voir, avec le R. P. Closen, une sorte d'incarnation, comparable à l'incarnation du Verbe de Dieu, devenant homme et habitant parmi nous. Envisagée de cette manière, et s'éclairant à la lumière chrétienne, la religion de l'Ancien Testament prend aussitôt des aspects insoupçonnés. Au jugement du R. P. Closen les premiers vestiges de la doctrine de la grâce se constatent déjà dans la Genèse ; la perpétuité du règne messianique et la nature transcendante de la nouvelle Alliance nous sont annoncées par les prophètes ; la dignité du Fils de l'Homme, avec toutes les prérogatives que Jésus revendiquait comme roi et comme prêtre, est proclamée dans les psaumes et dans la célèbre prophétie de Daniel (ch. VII) ; l'amour du Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis est célébré dans le psaume XXIII (XXII). La Croix elle-même n'est pas étrangère à l'Ancien Testament : on en voit l'idée naître et grandir dans l'annonce progressive de la mort expiatrice de l'Homme-Dieu. Il importe de signaler ici les deux belles études (8 et 9) consacrées à la passion du « servus Jahve », l'homme de douleurs, célébrée dans la seconde partie des prophéties d'Isaïe (ch. LII,13-LIII,12). On sait quelle importance a prise dans l'Eglise chrétienne cette prophétie, que les Juifs refusaient de comprendre. Il va de soi que le R. P. Closen, pour aboutir à ces résultats, ne peut pas se contenter du sens littéral des textes, et qu'une interprétation spirituelle, symbolique et typique, lui est d'un grand secours. Personne ne s'étonnera

non plus de le voir marquer con amore la parenté entre les idées retrouvées ainsi dans la Bible et celles qui nous sont présentées par S. Ignace dans son livre des Exercices spirituels.

C. H.

J. GOETTSBERGER. — *Die Bücher der Chronik oder Paralipomenon, übersetzt und erklärt.* Coll. Die Heilige Schrift des Alten Testamentes, IV, 1. Bonn, Hanstein, 1939, 25 × 18 cm., XIV-416 p., 4 cartes. Prix : 12,80 Mk.

Commentaire approfondi, dû à un exégète de grande valeur, auteur d'une excellente : « Einleitung in das Alte Testament » (N.R.Th., 1931, p. 184) et d'un commentaire du livre de Daniel (N.R.Th., 1929, p. 690), déjà présentés à nos lecteurs. Comme, depuis l'ouvrage, du reste inachevé, du P. von Hummelauer en 1905, aucun commentaire catholique du livre des Chroniques n'a été publié, auteur et éditeur se sont entendus pour élargir ici les limites habituelles de l'« Heilige Schrift für das Alte Testament » : tout en tâchant de laisser son travail accessible aux non spécialistes, prêtres, séminaristes et laïques, M. Goettsberger a voulu rendre également service aux exégètes catholiques : richesse d'érudition, études de sources, critique du texte, exposés d'objections et de problèmes, discussions d'historicité, tout cela fait du volume un ouvrage technique très informé, qui sera précieux du point de vue de la recherche scientifique.

Voici les conclusions générales de l'auteur sur le livre des Chroniques, telles qu'il les expose dans son Introduction (p. 1-25). La date la plus vraisemblable de la composition est le 3e siècle avant le Christ; l'auteur était sans doute un Lévite, peut-être même, comme plusieurs l'ont conjecturé depuis Ewald, membre d'un des groupes de chantres si volontiers mis en évidence dans le livre. L'auteur a conçu le règne de David et de Salomon et leur époque comme son idéal national et l'a présenté sous des traits idéalisés répondant à ses espoirs d'avenir. Après la perte de l'indépendance nationale, c'est vers les biens religieux seuls subsistants : loi, temple et culte, que se reportent toutes ses affections et tout son intérêt. Il a connu les Livres de Samuel et des Rois, mais ceux-ci ne furent pas sa source habituelle ; il a plutôt voulu les compléter ; il a eu lui-même directement accès à des sources utilisées dans Samuel et Rois ; c'est cette hypothèse qui, d'après M. Goettsberger, explique le mieux les contacts et les divergences entre les deux groupes d'écrits. La méthode de travail du Chroniqueur n'a rien d'un effort de synthèse et de composition unifiée ; il procède par emprunts joints l'un à l'autre à la façon d'une mosaïque. L'introduction s'achève par une discussion nuancée des opinions critiques sur la valeur historique du Livre des Chroniques, par une étude sur le texte et par une brève histoire de l'exégèse.

J. Levie, S. I.

F. ZORELL, S. I. — *Psalterium ex hebraeo latinum.* Edit. altera revisa. Rome, Institut biblique pontif., 1939, 18 × 12 cm., XXXII-434 p. Prix : 25 lires.

Le « Psalterium ex hebraeo latinum » du Père Zorell (1re édition, 1928), si avantageusement connu des prêtres et des étudiants, paraît en seconde édition. La présentation extérieure est toute différente : à l'ouvrage austère de grand format est substitué un petit volume

très maniable, élégant et de papier plus fin ; l'auteur espère ainsi le rendre plus aisément utilisable par les prêtres, qui cherchent à comprendre leur bréviaire ; pour le même motif, il a visé à une typographie et à une disposition aussi claires que possible, mettant l'argumentum de chaque psaume en tête, marquant plus nettement encore la division en strophes, etc. Par ailleurs l'ouvrage est resté ce qu'il était : traduction latine visant à être très fidèle et très simple (« fidelis imago verborum originalium » et « simplicitas ingenua dictionis » dit l'auteur ; toutefois le P. Zorell n'a pas cherché, comme le P. Calès, à garder tout ce qu'il pouvait de la Vulgate) ; bref résumé de chaque psaume et indication du rythme ; quelques notes brèves de critique ou de traduction ; en tête une introduction d'une trentaine de pages, dont une dizaine sur le rythme ; en fin de volume quelques notes critiques. A chaque page on constate le soin de la revision nouvelle, le plus souvent dans les notes, mais aussi, à l'occasion, dans la traduction.

J. Levie, S. I.

A. SCHULZ. — *Die Psalmen und die Cantica des römischen Breviers verdeutscht.* Ratisbonne, Pustet, 1939, 20 × 12 cm., 272 p. Prix : 3,60 Mk.

M. Schulz a écrit cet ouvrage à l'intention de tous ceux qui, prêtres, clercs ou religieux, sont, dans les pays de langue allemande, tenus à la récitation du bréviaire. Il estime à bon droit qu'une traduction nette et claire leur fera mieux comprendre les psaumes et les cantiques de leur office. Il ne s'agit pas ici d'un travail proprement scientifique. L'auteur s'est volontairement abstenu de tout commentaire, et de toute indication bibliographique ou critique. Il se contente, dans une sorte d'appendice, de formuler quelques brèves remarques sur le contenu des psaumes. La traduction elle-même s'appuie cependant sur les données de la science biblique : elle suit le texte original et tient souvent compte des corrections proposées par les exégètes. M. Schulz s'est efforcé aussi de cadencer les phrases allemandes suivant un rythme qui, sans être celui de l'auteur sacré, facilite la lecture des psaumes. Une double table par ordre numérique et par ordre alphabétique aurait été la très bien venue, et faciliterait singulièrement les recherches.

C. H.

J. ZIEGLER. — *Septuaginta. Vetus Testamentum Graecum XIV : Isaias.* Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1939, 24 × 16 cm., 370 p. Prix : 32,20 Mk.

Cette édition du texte d'Isaïe se distingue de celle des autres livres de la version grecque des Septante, par l'établissement d'un double appareil critique. A l'appareil critique de la tradition manuscrite directe, l'édition ajoute un second appareil distinct pour la tradition hexaplaire. Les hexaples d'Origène ont conservé de nombreux fragments des traductions plus récentes d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. Tout en n'appartenant pas directement à la tradition manuscrite des Septante, ces traductions ont fortement influencé la tradition manuscrite directe. L'édition annonce que la même disposition sera suivie pour les cas similaires, où la tradition hexaplaire est abondante. L'œuvre éditrice a pu réunir des commentaires de Théodoret et d'Eusèbe de Césarée, beaucoup de matériaux hexaplaires qui n'avaient pas encore été ordonnés et complètera de ce fait les éditions

scientifiques antérieures. Le Dr A. Möhle chargé de l'édition d'Isaïe ayant quitté l'entreprise, la tâche fut confiée au Professeur Dr Joseph Ziegler dont les « Untersuchungen zur Septuaginta des Buches Isaias », Alttestam. Abhandl., XII. 3 (1924) avaient été remarquées et qui le préparaient à cette œuvre nouvelle.

La base manuscrite sur laquelle repose l'édition est extrêmement large. Outre les trois groupes onciaux A...Q : Alexandrinus et Codex Marchalianus, le Sinaïticus (S) sous ses différentes recensions, le Vaticanus (B) et le Venetus (V), l'éditeur n'a pas collationné moins de 55 minuscules, parmi lesquels un témoin nouveau intéressant par son antiquité, le Chester-Beatty Papyrus (965). Les commentaires des Pères Grecs : d'Eusèbe de Césarée, qu'on ne connaissait que par les choix de Catenae publiés par Montfaucon, mais dont la société éditrice possède une copie manuscrite du texte complet (Rahlfs 49) ; S. Basile, S. Jean Chrysostome, Théodoret et S. Cyrille d'Alexandrie. Les anciennes versions : les fragments de la « Vetus latina » ; la version copte dans ses différentes formes : bohaïrique ; sahidique, fajumique ; la version syriaque : syrohexaplaire ; syro-lucienne ; syropalestinienne. La portée messianique du livre d'Isaïe l'a fait citer abondamment par les Pères ; ces citations peuvent servir de tradition indirecte.

Le professeur Ziegler fait une étude détaillée des différents groupes : le texte Alexandrin ; les groupes et textes isolés de la recension hexaplaire, la recension de Lucien avec leurs caractéristiques, le groupe des Catenae. Très fouillée, cette étude s'appuie sur l'apport et la comparaison de nombreux détails suggestifs. Les recherches de l'éditeur sur le texte des Septante du Livre d'Isaïe (Untersuchungen, dans « Alttestamentliche Abhandlungen » XII. 2) lui fournissent des critères précieux pour le discernement entre les diverses leçons manuscrites. Il en cite quelques exemples caractéristiques dans son introduction. Comme l'édition utilise dans le second appareil critique les fragments des versions plus récentes de l'Ancien Testament dues à Aquila, Symmaque et Théodotion, Mr Ziegler consacre quelques pages de son introduction à la présentation de cette source et des témoins qui la représentent. Comme les sections précédentes, celle-ci abonde en observations intéressantes présentées d'une manière fort suggestive.

Dans l'établissement du texte, M. Ziegler a introduit certaines corrections originales et judicieuses, par exemple X 7 ἀπαλλάξαι ; XIII 3 ἁγιάζω (au lieu de ἐγὼ ἄγω) et καλῶ (pour le 2e ἄγω) ; XVI 3 ποίει τε ; XXVI 18 supplée οὐκ devant ἐποιήσαμεν ; XLI 29 πλάσσοντες (pour πλανῶντες) etc. Cette édition est remarquable par l'ampleur de ses bases et la richesse de son apparat critique.

A. De Bil, S.I.

A.-G. BARROIS, O. P. — *Manuel d'archéologie biblique. Tome I.* Paris, Picard, 1939, 23 × 14 cm., VIII-522 p., 1 carte, 199 illustrations. Prix : 85 frs.

Dans la remarquable collection : « Manuels d'archéologie et d'histoire de l'art » éditée par la maison A. Picard, paraît un « Manuel d'archéologie biblique » (tome I), que recommandent particulièrement la compétence de l'auteur le P. Barrois, la richesse et la solidité du contenu et l'opportunité même de semblable synthèse des nombreuses

fouilles palestiniennes. Ce Manuel comprendra deux volumes. L'auteur a pris un soin particulier (Introduction, p. 1-9) à délimiter exactement son sujet et sa méthode d'exposition : il n'entreprend pas ici une histoire de la civilisation palestinienne ; s'il veut exposer scientifiquement « les conditions de vie, les us et coutumes » des habitants de la Palestine, c'est en partant des « monuments » et en étant introduit par eux à « l'intimité concrète du milieu où vécurent les anciens ». Omettant, comme peu pratique ici, la division habituelle en « Antiquités privées, antiquités sociales, antiquités religieuses », le P. Barrois a réparti ses matériaux en quatre grandes sections : 1°) Les faits d'habitat (ch.I-VII) ; 2°) Les activités de production (ch.VIII-XII). Ces douze chapitres constituent le premier volume. 3°) Les faits sociaux (ch.XIII-XVII) ; 4°) Les faits religieux (ch.XVIII-XXIII). On voit la différence entre cette conception et celle, par exemple, de G. Contenau, qui a envisagé son « Manuel d'archéologie orientale » comme une vaste Histoire de l'art oriental (Elam, Mésopotamie, Syrie et Palestine, Est de l'Asie Mineure) des origines à Alexandre le Grand, selon l'ordre chronologique. C'est à l'intérieur de chaque chapitre que le P. Barrois devra, lui, recourir éventuellement à l'ordre chronologique, par exemple pour étudier la maison palestinienne (ch.VI, 1re partie) : Maison primitive et maison absidale ; maison palestinienne classique (successivement aux époques du bronze I, du bronze II, du bronze III, du fer I) pour finir par les « types étrangers ». Ailleurs la division chronologique se révélera peu opportune, par exemple dans l'étude de la fortification (ch.IV), et l'ordre géographique sera préféré : c'est par régions que seront décrites et interprétées les diverses enceintes : Negeb avec Tell Djemmeh, Tell el-Fâr'a, Tell el-'Ajjûl, Zone des collines avec Tell el-Hésy, Tell Zakariyah, Tell es-Sâfy, et ainsi de suite.

Voici le plan du tome I. Après une introduction très dense, comprenant, entre autres, (p. 26-73), un précieux résumé des fouilles palestiniennes (moins détaillé toutefois que celui de M. Hennequin dans le « Supplément » du Dict. de la Bible, signalé dans la N.R.Th., 1937, p. 690), douze chapitres, les sept premiers consacrés aux « faits d'habitat » : I. La vie nomade ; II. Les villes anciennes ; III. La technique architecturale ; IV. La fortification (long chapitre, p. 127-212, riche de renseignements) ; V. Installations hydrauliques ; VI. L'habitation ; VII. L'urbanisme. Suivent cinq chapitres consacrés aux « activités de production » ; VIII. L'activité rurale ; IX. L'outillage et la métallurgie ; X. La céramique ; XI. L'industrie textile ; XII. Les arts décoratifs.

Ainsi se rejoignent et se renforcent mutuellement les excellents instruments de travail fournis aux exégètes en ces dernières années ; la maison Picard envisage ce « Manuel d'archéologie biblique » comme « trouvant son complément naturel dans l' « Histoire d'Israël » de G. Ricciotti » (qui sera analysée ici bientôt) ; la « Géographie de la Palestine » du P. Abel, souvent citée par le P. Barrois, a sa place marquée à côté de ce Manuel ; et le « Manuel d'archéologie orientale » de M. Contenau devra souvent intervenir comme terme de comparaison et comme cadre plus général.

Rappelons que le P. Barrois a publié en 1935 dans la « Bibliothèque catholique des sciences religieuses » un « Précis d'archéologie biblique » qui est comme un résumé du présent manuel.

J. Levie, S. I.

A. FERNANDEZ, S. I. — *Problemas de topografía palestinense.* Coll. Colectánea bíblica, I. Barcelone, Edit. Litúrgica Española, 1936, 24 × 15 cm., 224 p. Prix : 2,25 doll.

Ce volume inaugure une nouvelle collection espagnole, « Colectánea bíblica », qui comprendra des commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament et des monographies sur des sujets d'Ecriture Sainte. L'ouvrage présent n'est pas une « Géographie biblique », mais un ensemble d'études particulières sur divers points de topographie palestinienne ; l'auteur, professeur d'Ecriture Sainte, résidant depuis de longues années à Jérusalem, à l'Institut biblique pontifical, est évidemment bien armé pour de semblables recherches ; plusieurs d'entre elles se rattachent de près à des commentaires de l'Ancien Testament qu'il prépare ou a déjà publiés, par exemple au Commentaire de Josué, sorti de presse en 1938. C'est le cas notamment pour le premier chapitre (p. 5-90) « Límites de las tribus » (Josué, XV-XIX). Suivent divers essais d'identification de sites ou villes bibliques : Astarot Qarnaim ; Ramot Galaad, Masfa, Datema ; Mahanaim, Penuel, Succot ; Hasor ; la montée et la descente de Betoron ; le défilé de Michmas ; Ephraim de Jean XI 47-54 (pages 91 à 138). Le dernier chapitre (p. 139-196) est consacré à Jérusalem, la partie principale étant constituée par une étude sur les murs de la ville et sur l'authenticité du S. Sépulcre qui en est une question connexe. Les limites de ce compte rendu ne nous permettent pas d'exposer et d'étudier les solutions proposées par le P. Fernandez dans chacune de ces recherches ; l'auteur s'est toujours fait un devoir de présenter complètement les raisons qui appuient les principales opinions existantes, tout en indiquant ses propres préférences ; on est frappé par la grande clarté pédagogique des exposés et des discussions, qui rend très aisée la consultation, même rapide, du volume.

J. Levie, S. I.

Cl. F.-A. SCHAEFFER. — *Mission de Ras-Shamra. III : Ugaritica. Etudes relatives aux découvertes de Ras-Shamra. 1re série.* Coll. Bibliothèque archéologique et historique, t. XXXI. Paris, Geuthner, 1939, 28 × 23 cm., VIII-330 p., 32 planches, 135 figures. Prix : 200 frs.

Ugaritica est, en résumé, un livre qui complète et un livre qui fait le point et oriente. C'est un recueil d'articles divers qui complètent les publications, déjà si nombreuses, dues à la Mission de Ras-Shamra. Les nouveaux renseignements obtenus par les dernières fouilles obligent à corriger de-ci de-là l'histoire d'Ugarit largement décrite déjà dans le tome I (cfr Virolleaud, Ch. La légende phénicienne de Danel ; N.R.Th., 1939, p. 818). De là un premier article. Les relations entre Ras-Shamra-Ugarit et le monde égéen et mycénien fournissent le sujet d'une seconde étude. Une troisième, d'horizon plus restreint, est consacrée à l'examen d'une hache d'armes mitanienne (découverte en 1937 et qu'on peut dater du XVe siècle avant J.C.). Les résultats des dernières découvertes et leur importance du point de vue de l'art syrien au IIe millénaire avant J.C. sont mis en relief dans un quatrième article. Les deux dernières nomenclatures, elles, font le point et orientent pour ainsi dire. L'une consiste dans la bibliographie tenue à jour de la littérature qui a paru depuis le début des fouilles de Ras-Shamra (512 numéros sont signalés) et l'autre constitue un index très complet (110 pages in-4°) des publications de la Mission de Ras-

Shamra et des principales autres parues ailleurs. Cet index rendra d'inestimables services.

M. C.

A. L. WILLIAMS. — *The Doctrines of modern Judaism considered.* Londres, S. P. C. K., 1939, 19 × 12 cm., XII-170 p. Prix : 5 sh.

L'auteur de ce livre, chanoine anglican retraité, élève, dans sa jeunesse, de Lightfoot et de Westcott, semble, à en juger par ses œuvres antérieures, s'être appliqué, maintes fois durant sa carrière, à l'apostolat chrétien parmi les Juifs. Il renvoie lui-même (p. 40) à son « Manual of Christian Evidences for Jewish People » et (p. 164) à d'autres écrits de même but comme « A short Introduction to the New Testament for Jewish Readers ». C'est ce qui explique le caractère de l'ouvrage présent. Sans doute il n'est pas d'abord destiné à des lecteurs juifs, mais plutôt à des Chrétiens, auxquels il veut exposer les doctrines du Judaïsme moderne ; mais il est surtout l'expression de « l'apologétique chrétienne » de l'auteur, de sa comparaison entre les deux religions, de l'exposé des points de contact et de la supériorité finale de la pensée chrétienne. Ni dans la présentation du Judaïsme, ni dans la mise en regard du Christianisme, M. Williams n'a visé à la profondeur de la synthèse non plus qu'à la richesse des détails : du point de vue de l'érudition, la différence est sensible avec un livre comme « Sur les ruines du temple » du P. Bonsirven. M. Williams s'est borné aux traits les plus saillants, appuyés par diverses et intéressantes citations d'auteurs juifs modernes ; il leur oppose les thèses chrétiennes, très simplement, comme il le ferait — et l'a sans doute fait souvent — dans une conversation avec un Juif. Le livre est de lecture aisée et intéressant ; la conception du christianisme qu'a l'auteur n'est pas toujours identiquement la nôtre, mais celui qui parle est un chrétien croyant et qui aime les âmes.

J. Levie, S. I.

Nouveau Testament.

* F. BUECHSEL. — *Die Hauptfragen der Synoptikerkritik. Eine Auseinandersetzung mit R. Bultmann, M. Dibelius und ihren Vorgängern.* Coll. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie, Bd. 40, Heft 6. Gütersloh, Bertelsmann, 1939, 23 × 15 cm., 94 p. Prix : 2,40 Mk.

Intéressante brochure d'un protestant croyant, qui rappelle en bien des points la controverse catholique anti-moderniste des débuts du siècle. L'auteur veut réfuter les deux principaux défenseurs de la formgeschichtliche Methode : M. Dibelius et R. Bultmann ; il s'arrête surtout à ce dernier, parce que, à son hypercriticisme évangélique qui laisse si peu subsister du fond historique des évangiles, Bultmann prétend joindre, et maintenir comme valeur religieuse, une « christologie dialectique », qui se passe du Christ historique. Après un bref exposé des influences qui ont agi sur la pensée de Bultmann et Dibelius (surtout Wrede, Wellhausen, Bousset), M. Buechsel met en relief les lacunes théologiques qui faussent leur exégèse et les empêchent de comprendre le vrai « point de vue » des évangiles ; leurs

* Les ouvrages de sujet religieux écrits par des auteurs non catholiques sont marqués d'un astérisque.

recherches et découvertes de détail peuvent être partiellement suggestives ; elles n'aboutissent pas à un résultat durable et complet, parce qu'elles ne s'encadrent pas dans une synthèse religieuse qui les mette à l'unisson de la pensée des écrivains sacrés.

J. Levie, S. I.

* H. J. EBELING. — *Das Messiasgeheimnis und die Botschaft des Marcus-Evangelisten.* Coll. Beihefte zur Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft, 19. Berlin, Töpelmann, 1939, 24 × 16 cm., XVI-224 p. Prix : 13 Mk.

Ce livre n'est pas banal : il appelle l'objection et la discussion — l'agacement aussi parfois — par ses affirmations catégoriques et son indomptable assurance ; il suscite toutefois l'intérêt et provoque la réflexion par sa façon personnelle de poser les problèmes et par certaines intuitions pénétrantes voisinant avec les outrances singulières d'une dialectique passionnée. L'auteur unit un scepticisme très accentué sur la valeur historique des évangiles (de Marc qu'il étudie particulièrement) à une foi, nettement affirmée, dans le miracle du Christ comme intervention de Dieu dans l'histoire. La lecture des conclusions de sa première partie, p. 95 à 113, est instructive et intéressante du point de vue de la philosophie religieuse et de l'apologétique ; ce n'est pas strictement la position moderniste malgré certains points de contact.

D'après M. Ebeling, l'évangile de Marc n'est, d'un bout à l'autre, que l'expression de la foi de la communauté primitive dans le Christ ressuscité, dans le Christ éternellement vivant ; il n'est pas d'abord — et il n'est même guère — un écho de souvenirs historiques concrets ; les prémisses dogmatiques commandent toute présentation des faits. Le point central de l'étude est la question de la conscience messianique de Jésus. M. Ebeling fait, dans toute sa première partie (p. 1-95), l'histoire des systèmes qui, depuis Wrede (1901) jusqu'à Bultmann, Buechsel et Schniewind (après 1930) ont traité cette question: tout cela pour tâcher de montrer que le scepticisme de Wrede était légitime et, après la disparition de l'auteur, a fini par s'imposer à la critique, en particulier depuis les progrès de la formgeschichtliche Methode. Mais Wrede a eu tort, déclare M. Ebeling, de nier la conscience messianique chez Jésus ; il aurait dû seulement constater l'impuissance de l'histoire à l'établir directement par nos documents existants ; il aurait dû chercher la solution dans la foi même de la communauté primitive, qui s'exprime à travers tout l'évangile de Marc et ne trouve sa justification dernière — non plus historique, mais supra-historique — que dans la transcendance du Christ. La seconde partie de l'étude (p. 114-220) vise à réfuter directement les négations de Wrede à l'aide des principes exposés.

Nous n'entreprendrons pas de discuter ici la thèse de l'auteur ; ce serait tout un article à écrire. L'esprit de système, le développement unilatéral d'une hypothèse jusqu'à ses dernières conséquences, joue ici un rôle considérable et souvent néfaste. Mais de l'étude du volume, malgré toutes ses déviations et ses erreurs, on gardera certains aperçus suggestifs et un sentiment plus vif de la complexité du problème évangélique ; M. Ebeling montre bien que nombre d'historiens, qui se croient objectifs et impersonnels, sont déterminés à plus d'une conclusion par des principes étrangers à l'histoire, situés à un plan supérieur à l'histoire.

J. Levie, S. I.

* E. PERCY. — *Untersuchungen über den Ursprung der Johanneischen Theologie. Zugleich ein Beitrag zur Frage nach der Entstehung des Gnostizismus.* Lund, Gleerupska Universitetsbokhandeln, 1939, 24 × 16 cm., XX-370 p.

L'auteur veut réexaminer le problème de l'origine des idées religieuses contenues dans l'Evangile et les épîtres de S. Jean, tel qu'il a été posé depuis les travaux de Reitzenstein, Boussset, etc. Par manière d'introduction l'auteur nous donne un aperçu succinct des diverses opinions selon lesquelles l'on prétend faire dépendre S. Jean de la littérature mandéenne ou de la gnose occidentale ou de quelque autre source commune. Puisque, de plus en plus, l'on se voit forcé de nier dans l'Evangile de S. Jean, ainsi que dans le gnosticisme, la spéculation grecque, pour y reconnaître au contraire les caractères d'une religiosité orientale, l'auteur avoue que c'est surtout le matériel mandéen qui doit être pris en considération ; cette littérature, dans sa forme actuelle du moins, présentant une conception religieuse à base orientale. Pour examiner le milieu historico-religieux de S. Jean il est naturel que l'auteur prenne pour points de comparaison, entre S. Jean et le mandéïsme (ou d'autres systèmes), précisément ces conceptions religieuses qui sont plus caractéristiques de S. Jean et qui en même temps offrent le plus de points de contact avec les autres systèmes ; d'où la division de l'ouvrage : 1) le dualisme, exprimé par les antithèses : lumière — ténèbres ; vérité — mensonge ; monde céleste — monde infernal ; 2) le Rédempteur ; 3) la Rédemption. Conformément à ses principes, l'auteur examine longuement les textes mandéens qui peuvent présenter quelque ressemblance avec S. Jean, ensuite, brièvement, quelques autres sources gnostiques. Les concepts religieux dans S. Jean lui-même ne sont analysés que très succinctement ; la position de l'auteur, toutefois, ne laisse pas de doute. Cet ouvrage, à l'encontre du commentaire de Bauer sur le 4e évangile, ne se contente pas d'une ressemblance superficielle de quelques textes tronqués. Pour M. Percy les différences entre S. Jean et ses prétendues sources sont trop marquantes pour que l'on puisse reconnaître à ces dernières l'importance qu'on voulait leur attribuer. On peut regretter que l'auteur n'ait pas été toujours aussi explicite qu'il l'est dans la conclusion de la deuxième partie (p. 301 s.), où il dit que la source de la conception johannique du Christ préexistant ne peut être cherchée dans le mandéïsme pas plus que dans le livre d'Hénoch (« Fils de l'Homme »), ni dans la Sagesse (ces derniers toutefois peuvent expliquer la possibilité de l'idée johannique et peuvent avoir eu une certaine influence) ; la vraie source est à chercher dans le fait que la personne historique de Jésus était pour la conscience religieuse des Evangélistes (resp. la Communauté primitive) tellement unie à Dieu qu'elle devait avoir été avec Dieu de toute éternité. En dernière instance la source de la conception johannique ne peut être que l'impression que le Maître a faite sur ses premiers disciples. — On peut ne pas partager l'opinion de l'auteur en certains points ; on ne pourra cependant pas méconnaître le mérite de cet ouvrage.

J. Volckaert, S. I.

A. OLIVIER. — *La strophe sacrée en S. Jean. Contribution à la critique textuelle de l'Apocalypse, du IVe Evangile et de la Ie Epître.* Paris, Geuthner, 1939, 28 × 21 cm., 32 p., 8 annexes.

L'ouvrage que nous avons analysé en mai 1939 (p. 604), « La Clé de l'Apocalypse » de M. A. Olivier a soulevé pas mal d'objections, par exemple de M. Maurice Coguel, de M. Terrien, du P. Benoît, O. P. ; nous avons nous aussi dit notre scepticisme sur les résultats de l'auteur et sur sa méthode. Ce nouveau volume « La strophe sacrée en S. Jean » est en grande partie une tentative de justification, en même temps qu'un essai de preuve, fondé sur des exemples choisis (Annexes). Les graves difficultés opposées à l'auteur nous semblent subsister.

J. Levie, S. I.

* F. BUSCH. — *Zum Verständnis der synoptischen Eschatologie ; Markus 13 neu untersucht.* Coll. Neutestamentliche Forschungen, Vierte Reihe : Heft 2. Gütersloh, Bertelsmann, 1938, 22 × 15 cm., XIV-158 p. Prix : 5 Mk.

* W. OEHLER. — *Das Wort des Johannes an die Gemeinde. Evangelium Johannis 15-17. Johannes-Briefe und Offenbarung des Johannes.* Gütersloh, Bertelsmann, 1938, 22 × 15 cm., XII-238 p. Prix : 5 Mk.

* K. WEISS. — *Urchristentum und Geschichte in der neutestamentlichen Theologie seit der Jahrhundertwende.* Coll. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie, Bd. 40, Heft 4. Gütersloh, Bertelsmann, 1939, 22 × 14 cm., 226 p. Prix : 1 Mk.

* W. A. HAUCK. — *Calvin und die Rechtfertigung.* Gütersloh, Bertelsmann, 1939, 24 × 16 cm., 84 p. Prix : 2,40 Mk.

Un but commun anime ces quatre livres : rendre plus profonde la foi des protestants et réconforter les fidèles, au milieu des difficultés présentes, par la doctrine évangélique. Si nous sommes antiromains et antibolchéviques, nous sommes avant tout évangéliques, affirme Hauck (p. 7). C'est par la souffrance du Christ et par la nôtre unie à la sienne que nous nous acheminons vers la parousie (Busch, p. 157). Dans la lutte contre le culte des Césars, les premiers chrétiens trouvaient leur consolation dans l'apocalypse et les épîtres de S. Jean (Oehler, p. 234) : partout où les lois du gouvernement s'opposent à la religion, le courage de la foi doit être puisé aux mêmes sources. Enfin, chez Weiss, c'est un appel à tous les chrétiens qui est lancé, afin que tous travaillent à réduire les désaccords entre histoire et dogme : l'histoire est à la base des études exégétiques et dogmatiques ; il ne faut donc pas, quand on l'applique au Nouveau Testament, qu'elle le vide de tout son contenu dogmatique : ce qui s'est produit depuis Harnack et Seeberg, jusqu'à la nouvelle école de l'Histoire des Religions.

Chez les quatre auteurs, l'exposé est clair et scientifique. Relevons chez Hauck la tendance à l'union de toutes les forces religieuses. Traitant une matière où Luthériens et Calvinistes se rencontrent, il n'a, pour les catholiques, aucune parole désagréable. De Busch, nous retiendrons l'ardeur de la jeunesse jointe à une réflexion sérieuse : son travail nous introduit dans le séminaire exégétique de Schniewind, Professeur à l'Université de Königsberg.

H. Bruders, S. I.

H. FELDER, O. M. Cap. — *Jésus de Nazareth.* Traduit de l'allemand par le P. Modeste Vesin, O. M. Cap. Saint-Maurice (Suisse), Œuvre S. Augustin ; Paris, Beauchesne, 1938, 21 × 14 cm., 485 p. Prix : 45 frs. (6 frs. suisses).

La tendance de cet ouvrage est nettement apologétique. Prouver que « ni la sagacité, ni la science de l'homme ne sont parvenues à effacer une seule ligne du portrait évangélique du Christ ». Ce sont les efforts des critiques libéraux qui sont visés dans cette phrase ; on partagera la joie de l'auteur à constater comment — en tous points — ces efforts ont connu l'échec par la force même de la science et des savants qu'ils avaient voulu mobiliser pour battre en brèche la christologie catholique. On savourera le piquant de mainte page où Mgr Felder a laissé le soin à quelque autorité du dehors — Harnack par exemple — de prononcer l'oraison funèbre des nouveautés découvertes par le criticisme indépendant.

Nous nous plaisons à reconnaître ici deux très grands mérites que nous ne sommes pas encore habitués à voir si bien se fondre et se compléter dans les travaux de ce genre. C'est d'abord une grande sûreté de méthode, une parfaite clarté, une vaste information au service de la preuve historique élaborée et qui se résume en ceci : les Evangiles sont authentiques et authentique en tous points le portrait qu'ils nous livrent de la personnalité de Jésus de Nazareth. Mais c'est aussi et surtout une grande richesse de psychologie, un sens délicat des finesses, une mise en valeur pénétrante du contexte, en un mot un humanisme scientifique très délié qui a su se libérer de la simpliste et pédante philologie. De là ce caractère constructif et vivifiant que prend ce livre dont le but était à première vue polémique.

Et c'est pourquoi, tout en gardant ses qualités de sérieux, il est — nous n'hésitons pas à employer le mot — un vrai poème. Il n'en fallait d'ailleurs pas moins pour traiter le problème nuancé et complexe de cette destinée humaine qui, subitement apparue dans le remous si contrarié des aspirations religieuses juives, s'adjuge les titres obscurs de Christ et de Fils de Dieu. Si Mgr Felder a réussi pleinement et victorieusement, c'est avant tout parce que, à une question de cette ampleur, il a su apporter une âme profonde et riche, qui ne rétrécit pas les discussions à des études de mots, qui, situant le mystère en son vrai plan — celui de la psychologie — se montre par le fait même capable de découvrir les vrais éléments de sa solution, même comme historien.

N. Polet, S. I.

E. IGLESIAS, S. I. — *El Salvador de los Hombres.* 3 volumes. Mexico, Buena Prensa, 1937-40, 23 × 16 cm., 340, 322 et 336 p.

L'auteur nous présente dans ce volume un recueil systématique de conférences données devant un auditoire de laïcs instruits. Au vrai ce n'est pas une « vie » de Notre-Seigneur au sens ordinaire du mot, mais plutôt l'explication détaillée du troisième évangile. L'auteur préfère saint Luc aux autres synoptiques en raison de son plus grand souci historique. Si, parfois, les nécessités de la prédication ont trop accentué le ton oratoire et rendu la lecture un peu pénible par endroits, l'ouvrage est fermement scientifique et le P. Iglesias a un souci spécial de l'exactitude exégétique ; certains passages difficiles, comme les tentations de Notre-Seigneur, sont traités avec une ob-

jectivité remarquable. Ces trois volumes révèlent à chaque page l'enthousiasme d'un prêtre instruit et le zèle d'un apôtre.

J. R.

* W. L. KNOX. — *St Paul and the Church of the Gentiles.* Cambridge, University Press, 1939, 24 × 16 cm., XII-262 p. Prix : 15 sh.

« Les Epîtres de S. Paul sont un essai pour exprimer en termes de théologie contemporaine un fait ultime de son expérience. Il était en Christ ou le Christ était en Lui. Le fait de son expérience peut n'avoir été rien de plus qu'une illusion, mais, pour lui, c'était un objet de certitude immédiate. D'où il suivait que rien d'autre n'avait de réelle importance... et que la vérité pouvait s'exprimer en n'importe quels termes capables de persuader d'autres de la vérité qui lui avait été révélée. Les écrits de S. Paul, qui sont la première formulation d'un système de théologie chrétienne, ne peuvent se comprendre qu'interprétés dans la lumière du langage conventionnel de théologie hellénistique dans lequel S. Paul s'adresse à un monde grec ». C'est ce milieu théologique que l'auteur veut retrouver ; ce début de sa préface fait entrevoir l'intérêt du livre en même temps que les points critiques.

Selon le Rev. W. L. Knox, S. Paul a commencé sa prédication en essayant de raviver les anciennes espérances eschatologiques que le stoïcisme et le judaïsme de la Diaspora (— sous un angle différent —) avaient professées depuis longtemps. Après l'échec d'Athènes, S. Paul se replie sur la philosophie hellénistique, qui elle-même fera place, plus tard, à l'homilétique. — Dans l'Epître aux Romains la « délivrance » ne s'effectue plus par l'eschatologie, le salut est présenté sous l'aspect cosmogonique. — Plus d'une fois, Jésus apparaît comme supérieur aux puissances cosmogoniques, c'est lui qui nous délivre de leur emprise sur nous ; mais s'il est supérieur aux astres, il faut, en bonne logique grecque, qu'il leur soit antérieur, et même identique à la Sagesse créatrice. — Tout ce que le Judaïsme dit de la Loi et de la Sagesse, Paul l'applique au Christ, usant pour cela de la méthode exégétique rabbinique, ce qui ne l'empêche pas d'imiter également les prédicateurs juifs de la Diaspora proclamant p. ex. la délivrance du péché, en des termes qui étaient empruntés aux promesses de salut employées dans les initiations de la religion hellénique. — L'Eglise présentée comme un corps, dont les individus sont les membres, dérive du lieu commun des Stoïciens qui comparaient l'Etat à un corps dans lequel chaque membre a à jouer son rôle. Passer de la conception du « chef » d'Etat, à celle de « chef » du cosmos, n'offrait aucune difficulté à Paul. Cette transposition était déjà un lieu commun de la théologie populaire.

Ces quelques exemples, pris entre beaucoup d'autres, montrent par eux-mêmes l'intérêt en même temps que la fragilité de certains rapprochements. En tout cas, le Rev. Knox insiste sur la différence qui subsiste toujours entre le christianisme paulinien et la religion hellénistique : c'est que le christianisme paulinien est une religion qui est centrée sur le Jésus historique, exprimée en termes de théologie populaire ; tandis que les figures centrales des cultes helléniques, là où elles se lèvent au dessus du niveau de religion païenne, se perdent en des abstractions vagues symbolisant une divinité projetée du cerveau humain dans le cosmos. Nul doute que ceux qui se contentent de lire l'auteur dans le texte courant le liront avec intérêt ;

ceux qui voudront le suivre jusque dans les notes, n'accepteront, probablement, sa justification documentaire que sous certaines réserves.

J. Volckaert, S. I.

J. BONSIRVEN, S. I. — *Exégèse rabbinique et exégèse paulinienne.* Coll. Bibliothèque de théologie historique. Paris, Beauchesne, 1939, 24 × 15 cm., 406 p.

Le P. Bonsirven, dans un nouveau volume de première valeur, continue à transmettre aux exégètes les fruits de sa persévérante et pénétrante étude des écrits rabbiniques (cfr N.R.Th., 1936, p. 83 ; 1937, p. 556) ; œuvre d'initiateur et de guide, que réclamaient les nécessités présentes de l'exégèse et qui, réalisée comme elle l'est ici, fait grand honneur à la science catholique. Le titre résume parfaitement l'ouvrage : deux parties le composent (I. Exégèse rabbinique ; II. Exégèse paulinienne), qui doivent sans doute fonder un parallèle, mais qui, par souci d'objectivité scientifique, se présentent en fait comme indépendantes, comme se suffisant chacune à elle-même. L'étude de l'exégèse rabbinique (p. 9-260) ne se borne pas aux procédés qui peuvent se retrouver chez S. Paul, mais vise à être une synthèse complète de la méthode d'interprétation de l'Ancien Testament suivie par les rabbins d'Israël ; elle est donc, de ce point de vue, une sorte d'introduction à la lecture des Midraschim et des Talmuds. Toutefois la comparaison envisagée avec le Nouveau Testament a naturellement limité l'enquête à l'exégèse rabbinique la plus ancienne, celle des rabbins tannaïtes (I^er^ et II^e^ siècles après J.C.). Le P. Bonsirven a réussi à grouper la multitude de ses observations, et des exemples très utiles qui l'appuient, sous quatre rubriques, qui forment les chapitres II à V : exégèse simple, exégèse dialectique, exégèse philologique, exégèse parabolique. Dans chaque groupe, aussi bien les procédés des rabbins que leur terminologie sont catalogués et interprétés : tout cela pour aboutir (p. 252-259) à un jugement d'ensemble très nuancé, qui constitue un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage. En cours de route, le lecteur aura glané maintes observations précieuses p. ex. p. 13 : « Notons dès maintenant que cette exégèse (rabbinique) n'invente pas, mais seulement justifie une loi qui tire toute sa valeur de la tradition ; et c'est un principe reçu qu'un raisonnement ne peut fonder une loi si elle n'a déjà autorité ».

La II^e^ Partie commence par établir et interpréter, en un premier chapitre (dont nos lecteurs ont eu la primeur, N.R.Th., 1938, p. 129-141), le principe d'exégèse propre à S. Paul et aux Chrétiens, voyant dans la foi au Christ Jésus le seul moyen de comprendre pleinement l'Ancien Testament : étendue et portée de ce principe, mode — parfois emprunté au rabbinisme — de ses diverses applications. Au ch.II, continuant maints travaux antérieurs, par exemple de A. Clemen, W. Dittmar et surtout O. Michel (cfr N.R.Th., 1932, p. 177-178), le P. Bonsirven s'attache à cataloguer et caractériser les citations de l'A. T. — explicites ou implicites — chez S. Paul et peut ainsi comparer son usage à celui des rabbins. Ce sont les deux chapitres suivants : III. Les exégèses de S. Paul, p. 294-324 ; IV. Les citations bibliques considérées dans leur matériel, p. 325-345 (p. ex. formules d'introduction des citations ; modes de combinaison de textes ; modifications du texte, etc.) qui sont proprement à mettre en parallèle avec la I^e^ partie, bien que, ici non plus, l'auteur n'établisse pas lui-

même systématiquement la comparaison ; il se borne à noter au passage les contacts et les différences. Nous ne pouvons songer à résumer ici les nombreuses remarques utiles accumulées dans ces pages, ni à exposer les conclusions finales (p. 348-356) ; plus d'une observation retiendra particulièrement l'attention, par exemple p. 350 sur la liberté d'interprétation de S. Paul, indépendante de son éducation rabbinique. Quatre index donnent au volume sa pleine valeur d'utilisation et contribuent ainsi à en faire un instrument de travail indispensable aux exégètes.

J. Levie, S. I.

J. CHAINE. — *Les Epîtres catholiques : La seconde épître de S. Pierre ; Les épîtres de S. Jean ; L'épître de S. Jude.* Coll. Etudes Bibliques. Paris, Gabalda, 1939, 25 × 17 cm., XVI-356 p. Prix : 100 frs.

Du commentaire des épîtres catholiques, M. Chaine a publié en 1928 un premier volume, « L'épître de saint Jacques » (N.R.Th., 1928, p. 127) ; il interprète ici cinq autres épîtres (2ª Petri, 1, 2, 3 Joh., Jude), laissant la 1ª Petri à son collègue de Lyon, M. Gelin. La méthode suivie est la même que pour l'épître de S. Jacques ; on retrouve ici les qualités déjà manifestées alors : caractère exhaustif de la documentation : M. Chaine a, d'une façon très approfondie, dépouillé les travaux antérieurs ; il marque clairement l'état de l'exégèse, expose les avis divers en matière controversée et justifie soigneusement ses propres préférences ; son interprétation apparaît bien étudiée, modérée, judicieuse. Le commentaire est plutôt analytique que synthétique ; on aurait aimé à voir synthétiser de-ci de-là certains aspects plus généraux p. ex. de la théologie des épîtres johanniques, ou bien développer un peu davantage les pages 114 et 115 de l'introduction. La traduction vise plutôt à l'exactitude littérale qu'à l'élégance ou à la vigueur et au relief. On appréciera particulièrement la discussion des questions d'authenticité, toujours méthodique et serrée, par exemple de l'épître de Jude (p. 261-286), de la 1ª Johannis (p. 97-119), du verset des trois témoins (p. 126-137) ; les pages consacrées à l'authenticité de la 2ª Petri (p. 1-31) seront probablement, dans ce volume, celles qui attireront le plus l'attention; elles mettent bien en relief les graves difficultés de cette question et la complexité du problème; l'auteur a eu aussi le courage d'en essayer une solution nouvelle, sorte de compromis entre les deux avis opposés; il reconnaîtrait sans doute lui-même que celle-ci ne résout pas encore toutes les objections qui pourraient lui être opposées par les deux parties en présence ; adhuc sub iudice lis est ; mais tous lui sauront gré de la franchise et de la solidité de son exposé aussi bien que de son effort loyal vers une conclusion répondant à toutes les données du problème; ce n'est que par de semblables efforts que cette question — une des plus difficiles du Nouveau Testament — pourra progresser et être amenée à la lumière.

J. Levie, S. I.

J. DU PLESSIS. — *Le sens de l'Histoire. III. Les derniers temps d'après l'Apocalypse.* Paris, Téqui, 1936, 19 × 12 cm., 448 p.

Nous avons indiqué, en 1938, p. 634, le plan général de l'ouvrage de M. du Plessis ; ce volume est le second de la seconde partie. Nous y lisons cette déclaration : « L'apocalypse apparaît nettement comme

une prophétie historique dans « l'Evangile du royaume ». L'auteur y fait un bref historique de l'exégèse de l'Apocalypse et se range à la théorie des sept âges ; de la page 80 à 88 il donne un plan de l'Apocalypse. Les chapitres suivants fournissent l'application détaillée de la théorie des sept âges. Il distingue trois prophéties : la cité de Dieu sur la terre ; la guerre de la cité du monde contre la cité de Dieu ; la cité de Dieu dans le ciel et ses victoires. Nous ne pouvons dans ce bref compte rendu suivre l'auteur dans ses divisions ingénieuses avec leurs parallélismes. On ne peut s'empêcher de lui reconnaître une grande érudition.

A. De Bil, S. I.

F. CEUPPENS, O. P. — *Theologia biblica, vol. III : De Incarnatione ac Redemptione, pars 1 : De Incarnatione.* Rome, « Angelicum », 1939, 24 × 17 cm., 292 p.

Le R. P. Ceuppens s'est imposé la tâche de déterminer avec précision l'apport de la Bible à la théologie dogmatique; il estime à juste titre que les arguments scripturaires doivent être fortement charpentés et capables d'affronter toute critique même la plus malveillante. Les « loca probantia » dont on a parfois abusé devront donc se plier aux exigences d'une exégèse sévère et rigoureusement scientifique. Dans les deux premiers volumes de sa « Theologia biblica » le R. P. Ceuppens a loyalement appliqué ce principe aux traités dogmatiques « De Deo uno » et « De Sanctissima Trinitate » ; dans le nouveau volume que nous annonçons ici, il examine les arguments bibliques utilisés dans le traité de l'Incarnation. Il va de soi qu'un dogme aussi fondamental doit se prouver par des textes clairs et nets, dont l'interprétation ne saurait être douteuse. Il convient de rendre hommage aux procédés exégétiques de l'auteur. Il commence par remettre les « loca probantia » dans leur cadre littéraire et leur milieu « historique » ; une analyse pénétrante parvient alors à en dégager le sens. Et il n'est pas rare de discerner dans la marche progressive de la révélation divine elle-même, par quels stades la foi dans le Dieu incarné et rédempteur a passé, avant de s'affirmer avec sa netteté actuelle, dans les écrits du Nouveau Testament. Signalons ici en particulier le chapitre consacré à la doctrine paulinienne sur le Christ-Homme et chef de l'Eglise (pp. 92 et suiv.), la discussion fortement raisonnée (pp. 121-145) sur le grand discours eschatologique et apocalyptique de Jésus dans les Synoptiques (Matth. XXIV et XXV ; Marc XIII ; Luc XXI), et le bel exposé dogmatique du sacerdoce du Christ d'après l'Epître aux Hébreux (pp. 216-242). Le R. P. Ceuppens qui, à la page 3, exprimait son intention de rendre service aux professeurs et aux étudiants de théologie dogmatique, a largement tenu sa promesse. Il est possible — certain même — que certaines interprétations, patronnées par lui, n'obtiendront pas l'adhésion de tous les exégètes ; inutile de détailler ici ces divergences d'opinion. Ce qui ne sera contesté par personne, c'est la haute valeur pratique du livre, et, par suite, le désir de voir bientôt la « Theologia biblica » s'enrichir du nouveau volume annoncé déjà : « De Christo Redemptore ».

C. H.

* G. KITTEL. — *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* (en collaboration avec de nombreux exégètes). Band IV, fascicules

I-XI, Λαγχάνω-μέμφομαι, Stuttgart, Kohlhammer, 1938-1939, 31 × 22 cm., VIII-704 p. Prix : 2,90 Mk le fascicule.

Ce dictionnaire étant maintenant bien connu de nos lecteurs par nos comptes rendus successifs (le dernier en janvier 1939, p. 112), il nous suffira d'indiquer quelques articles plus importants parus dans ces neuf premiers fascicules du tome IV : λαός, p. 29-57, par Meyer (R) et Strathmann ; λέγω, λόγος, p. 69-140 et ἐκλέγομαι, ἐκλογή et dérivés, p. 147-197, par six auteurs différents ; λεῖμμα, p. 198-221, par Schrenk et Hentrich ; λῦτρον et composés, p. 341-359, par Büchsel ; μανθάνω, μαθητής et dérivés, p. 392-465 par Rengstorf ; μαρτύς et dérivés, p. 477-520, par Strathmann; μεσίτης, p. 602-629 par Oepke; μιμέομαι, p. 661-678 par Michaelis ; le début de l'article μισθός, p. 699 suiv. par Preisker et Würthwein. L'ouvrage s'impose de plus en plus comme de grande valeur.

J. Levie, S. I.

* E. SJOEBERG. — *Gott und die Sünder im Palästinischen Judentum nach dem Zeugnis der Tannaiten und der apokryphisch-pseudepigraphischen Literatur.* Coll. Beiträge zur Wissenschaft vom Alten und Neuen Testament, Heft 27. Stuttgart, Kohlhammer, 1939, 24 × 16 cm., XXIV-288 p.

Etude très consciencieuse, fondée sur un contact personnel avec les textes. L'auteur cherche à préciser quelle fut, en Palestine, aux deux premiers siècles chrétiens, la doctrine juive commune sur les rapports entre Dieu et les pécheurs : justice de Dieu, miséricorde de Dieu, conversion du pécheur, soit dans le cas de Juifs, soit par rapport aux païens. On devine l'intérêt de l'étude pour le Nouveau Testament et sa doctrine de la pénitence et de la conversion ; toutefois M. Sjöberg s'est volontairement abstenu, par raisons de méthode, de tout rapprochement avec le Nouveau Testament, se réservant de revenir ultérieurement à cet aspect de la question. Son enquête a porté d'abord sur les écrits des rabbins de l'époque tannaïte : 1re partie, p. 1-190, ensuite sur la littérature « apocryphe et pseudépigraphe » (nos deutérocanoniques et apocryphes de l'A. T.) : 2e partie, p. 191-264. La méthode a consisté à rechercher attentivement et à grouper systématiquement les textes les plus significatifs de la doctrine courante ; les conclusions sont exposées avec grande clarté, p. 184-190 et p. 261-264 (en y joignant p. 93-94). On pourra les nuancer parfois autrement que l'auteur en les replaçant dans une synthèse plus générale de la pensée juive ; on sera d'accord pour apprécier la grande utilité de ce travail ainsi que l'objectivité de la recherche.

J. Levie, S. I.

* R. ASTING. — *Die Verkündigung des Wortes im Urchristentum dargestellt an den Begriffen « Wort Gottes », « Evangelium » und « Zeugnis ».* Stuttgart, Kohlhammer, 1939, 24 × 17 cm., XVI-750 p. Prix : 36 Mk.

Ce serait se laisser égarer par le titre de cet ouvrage que de le croire parallèle à la monumentale « Mission und Ausbreitung des Christentums ». Très systématiquement composé, d'après la méthode très

minutieuse qui présidait déjà à son livre de 1930, « Die Heiligkeit im Urchristentum », avec une parcimonie de références, une absence presque complète de bibliographie et sans tables, le volume n'a rien de l'allure érudite ni de la facilité de lecture et de consultation de l'œuvre correspondante de Harnack ; il s'en écarte aussi par le ton très affirmatif, presque imperturbable, de ses conclusions personnelles. Déjà considérables et pas toujours exempts de truismes (p. ex. p. 129), ses développements devaient se prolonger encore dans une suite de volumes, que la mort a empêché l'auteur d'entreprendre. C'est doublement dommage, car l'achèvement et l'aboutissement des grandes lignes de sa construction auraient servi à éclairer et à contrôler la valeur des fondements. Professeur d'exégèse néotestamentaire à Oslo, mais élève de l'université de Marburg, où il a beaucoup écouté Bultmann, et convaincu des lacunes de la « Formgeschichtliche Schule » pour expliquer l'origine des écrits néotestamentaires, l'auteur a voulu réexaminer toute la question des origines chrétiennes, par une voie assurément nouvelle, ingénieuse sans doute, mais non moins artificielle, en groupant autour de trois idées centrales, celles de parole de Dieu (p. 6-299), d'Evangile (p. 300-457), de témoignage et de témoin (p. 458-712), toute la présentation du christianisme primitif. Pour lui, toute l'histoire du christianisme antique est l'histoire de sa prédication : d'après les besoins, ou les sympathies, ou les circonstances de chaque groupe de communauté, se serait formé un certain nombre de genres. De cette triple recherche, une quatrième partie, très brève (p. 713-749), dégage l'essence même de cette prédication : résultat eschatologique, qui couronne toute l'œuvre de Dieu et qui est en même temps histoire et réalité présente. Dense et touffu, sur une matière où les idées subjectives et quelques présupposés jouent un grand rôle, coupé de lignes de démarcation et de statistiques un peu rigides, confiné à quelques concepts trop isolés de tout le reste, un livre pareil ne peut pas se discuter en quelques lignes, devant une tombe à peine fermée. L'auteur a donné une part assez grande à l'évolution sémantique des mots, surtout dans sa première partie ; utile à plus d'un égard, et souvent fascinatrice, la sémantique toutefois ne suffit pas à nous représenter l'état d'âme des générations successives. Mais il est impossible de ne pas rendre hommage à la sincérité de l'auteur, à l'énorme quantité de travail qu'il a accumulée, à la somme des enquêtes effectuées et au désir incontestable de traiter avec équité et respect ceux dont il ne partage pas l'avis, et dont son premier ouvrage avait trop négligé les contributions.

J. de Ghellinck, S. I.

* H. D. WENDLAND. — *Geschichtsanschauung und Geschichtsbewusstsein im Neuen Testament.* Goettingue, Vandenhoeck und Ruprecht, 1938, 24 × 16 cm., 84 p. Prix : 3,80 Mk.

En opposition à Dempf (Sacrum Imperium), qui, partant du Nouveau Testament, poursuit le même sujet à travers tout le moyen-âge, Wendland, exégète protestant de l'université de Kiel, se restreint aux seuls livres du N. T. Il peut ainsi corriger d'une main habile par endroits les résultats obtenus par D. tout en approuvant et acceptant les grandes lignes tracées par celui-ci dix ans auparavant dans son livre beaucoup plus étendu. Ce qu'il attaque avant tout, c'est que D. renferme dans un système unique de théologie de l'histoire même les tout premiers siècles qui diffèrent essentiellement des formations et

des développements aux troisième et quatrième siècles, suivant la conception protestante commune. Les livres spécialement interprétés sont les épîtres de S. Paul, la lettre aux Hébreux et l'apocalypse de S. Jean.

H. Bruders, S. I.

G. J. VAN VELDHOVEN. — *Inleiding tot de kerkinrichting, 2e éd.* Hilversum, Brand, 1939, 24 × 16 cm., 46 p., 4 planches. Prix : 0,75 flor.

M. le professeur Van Veldhoven n'est pas théologien. Il s'est spécialisé dans l'étude des institutions politiques et de l'influence qu'elles exercent sur la vie nationale. Entre les deux il y a une relation de cause et d'effet qui permet de mettre bien en relief la portée exacte des institutions elles-mêmes. Peut-on en dire autant des institutions religieuses ? Peut-on, en étudiant les livres du Nouveau Testament, où l'évangile se révèle dans sa vivante réalité, retrouver les institutions données à l'Eglise catholique par son divin fondateur ? Il ne s'agit pas ici de scruter tel ou tel texte isolé, mais de réunir et de grouper les multiples renseignements qu'on doit y rencontrer presque à chaque page. A cette question M. Van Veldhoven répond : oui ; et la présente brochure, qui traite successivement de la fondation et du gouvernement de l'Eglise, des droits et des devoirs qui incombent aux ministres sacrés, des sept sacrements et du sacrifice de la messe, nous fournit en faveur de l'Eglise catholique un ensemble superbe d'indications historiques et doctrinales. Les textes empruntés aux saints livres s'enchaînent sans effort et s'éclairent mutuellement, sans que l'auteur doive y insérer beaucoup d'explications personnelles ; et à tout esprit non prévenu la conclusion bien connue s'impose : Credo in unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam. A l'intention de ses compatriotes protestants qui refusent le témoignage de la tradition, M. Van Veldhoven restreint sa documentation aux seules données bibliques. L'argument « ad hominem » n'en devient que plus frappant et irréfutable.

C. H.

A. SCHMOLLER. — *Handkonkordanz zum griechischen Neuen Testament* (Text nach Nestle). 7e édit. Stuttgart, Württembergische Bibel-Anstalt, 1939, 25 × 17 cm., 536 p.

Septième édition de la concordance abrégée de O. Schmoller, qui fut publiée pour la première fois en 1869, reprise en 1913 (4e édition) par son fils Alfred Schmoller et publiée à présent par le petit-fils A. Schmoller. Il n'est plus nécessaire de redire ici les avantages de cette concordance (par exemple format maniable, modicité du prix, excellente impression typographique) et certains de ses inconvénients (entre autres la coutume de ne donner, en certains cas, la référence des textes évangéliques parallèles de Marc et de Luc qu'à l'occasion et à côté de ceux de Matth., ce qui rend moins aisée la consultation). La septième édition se distingue par deux améliorations : d'abord la comparaison avec la langue de la version des Septante : on note d'un signe spécial tous les mots du Nouveau Testament qui ne se rencontrent pas dans les Septante ; ensuite par l'indication du ou des mots latins de la Vulgate qui traduisent le mot grec. Ajoutons que, dans les dernières éditions, cette concordance tient de plus en plus compte

des variantes, dignes de mention, du texte grec. Si on la compare avec la 4e édition, on constate les progrès réalisés : citations plus étendues des textes allégués, impression grecque plus nette, disposition typographique plus sensible à l'œil, etc. L'usage de la concordance en divers pays a amené à substituer, dans les explications, le latin à l'allemand. La préface est donnée successivement en allemand, en latin et en anglais.

J. Levie, S. I.

* F. RIENECKER. — *Urtextstudium. Bd. I : Sprachlicher Schlüssel zum Griechischen Neuen Testament. Hefte I-X.* Neumunster, Ihloff, 1938-39, 15 × 10 cm., 793 p. Prix : 10,50 Mk.

Dans une solide pochette, dix petits fascicules, brochés, de format commode. Ils forment ensemble le premier de trois volumes, trois « clefs » du Nouveau Testament : 1°) linguistique : « sprachlicher Schlüssel » ; 2°) conceptuelle : « begrifflicher S. » ; 3°) réelle : « sachlicher S. » ; les trois volumes, réunis, constitueront un « commentaire manuel pratique du Nouveau Testament ». Ces dix fascicules parus (I. Matthieu ; II. Marc, etc.) sont exactement des « préparations », telles que l'enseignement moyen les connaît, nombreuses, pour les auteurs classiques grecs ou latins. La connaissance du grec supposée chez le lecteur est rudimentaire, car à peu près tous les mots sont traduits et éventuellement expliqués, avec de fréquentes références à des commentaires connus dans les cas plus complexes. Aucun effort de discussion étymologique ou sémantique, non plus que de synonymie ou d'étude des nuances d'un sens. Le mot grec brièvement analysé (par exemple : aoriste de...) et traduit. C'est tout, ordinairement. Fréquents renvois à Zahn et à Schlatter. Les débutants trouveront aide et profit ainsi que gain de temps à se servir de ces brochures.

J. Levie, S. I.

V. CRAMER und G. MEINERTZ. — *Das Heilige Land in Vergangenheit und Gegenwart. Gesammelte Beiträge und Berichte zur Palästinaforschung. Band. I.* Coll. Palästinahefte des deutschen Vereins vom heiligen Lande, II. 17-20. Cologne, Bachem, 1939, 24 × 15 cm., 328 p., 24 planches.

G. MEINERTZ. — *Im Lande des Herrn.* Donauwörth, Auer, 1939, 20 × 11 cm., 96 p., 74 grav., 4 cartes.

Collection de travaux, remplaçant l'excellente revue catholique : « Das Heilige Land », supprimée par les autorités nazistes en février 1938. Trois sections dans le volume. D'abord les études d' « archéologie ». Elles sont consacrées, les unes aux derniers résultats des fouilles de Chirbet el Minje et de Tabgha au nord du lac de Génésareth (cfr sur ces fouilles notre article de N.R.Th., 1935, p. 626-634), l'autre aux Lettres de Lachisch, découvertes par Starkey en 1935 et récemment publiées par Torczyner (cfr sur ce sujet Simons dans N.R.Th., 1939, p. 67-72). La seconde section du volume comprend des recherches et monographies historiques : « Quellen und Forschungen » : la plus importante est celle de M. V. Cremer : « Kreuzpredigt und Kreuzzugsgedanke von Bernhard von Clairvaux bis Humbert von Romans » (p. 43-204). Enfin la troisième section est constituée par les « Be-

richte » sur la situation actuelle de la Palestine, qui paraissaient naguère dans la revue « Das Heilige Land ». L'année 1938 en Terre Sainte est ainsi longuement étudiée sous divers aspects, non sans quelques préventions nationales. L'ensemble du volume est une œuvre de valeur, comme on devait l'attendre de la direction du secrétaire actuel du « Deutscher Verein », M. G. Meinertz.

C'est à lui qu'est dû également un élégant petit volume, offert en don aux membres du Verein : « Im Lande des Herrn » : environ 75 vues de Palestine avec un commentaire succinct, destiné à faire mieux comprendre les souvenirs du Christ en Palestine.

J. Levie, S. I.

THÉOLOGIE FONDAMENTALE.

Apologétique.

E. MASURE. — *La grand'route apologétique.* Paris, Beauchesne, 1939, 19 × 12 cm., 192 p. Prix : 21 frs.

Ces pages pénétrantes mériteraient plus qu'un simple compte rendu. Elles éclairent vivement le problème de la méthode apologétique. L'auteur commence par étudier de plus près le processus de l'argumentation classique : preuve de l'existence de Dieu, de l'insuffisance de la religion naturelle, de l'existence d'une religion surnaturelle. Cette argumentation, théoriquement irrésistible, n'est pas toujours parvenue, en fait, à réduire l'incrédulité qu'elle devait enfermer dans l'illogisme. D'où les suppléances basées sur l'intuition auxquelles, depuis Pascal, on a tenté d'avoir recours. Vain remède, incomplet en tout cas. Par une analyse serrée, on nous montre que l'apologétique traditionnelle perd sa valeur probante, dès qu'elle est présentée en esprit déductif et syllogistique. Car voilà le seul défaut de cette démonstration, c'est d'avoir été interprétée et adaptée par des cerveaux cartésiens. Si l'on en est réduit à découvrir la surnature par voie d'inclusion formelle, on est bien assuré de n'aboutir à rien, la grâce ne pouvant être postulée par notre nature. C'est donc à l'induction qu'il faudra recourir : c'est ce qui nous est expliqué dans la deuxième partie. Et nous voici amenés sur l'unique voie, sur la grand'route que suit implicitement toute apologétique victorieuse. Ce qui nous mène à Dieu, ce sont des signes. « Un signe est une réalité qui subsiste sur deux plans... c'est une valeur composée, dont l'élément matériel révèle le contenu spirituel, grâce à leur union indissoluble fondée tantôt sur la ressemblance et tantôt sur la causalité, et presque toujours sur les deux à la fois ». En deux mots nous dirions : c'est une inférence sensibilisée. Elle n'a donc de valeur que dans sa composante dynamique ; dissociez le visible de l'invisible, et le signe même disparaît comme signe. De beaux textes de saint Augustin et de saint Thomas sont invoqués à l'appui de cette thèse nullement nouvelle.

Toutefois, puisqu'il y a signe, il y a passage du connu à l'inconnu, dans l'hypothèse même, du connaturel au surnaturel transcendant toute prévision ou pré-conception. Où trouver le bien-fondé de ce rattachement dynamique de ces deux plans qui ne peuvent se confondre ? L'auteur répond, derechef avec les deux grands docteurs et le témoignage des convertis : dans le désir. C'est l'expérience en creux de

ce que Dieu me donnera, s'il le veut bien et, quand il m'enverra son don, je le reconnaîtrai d'emblée par son affinité avec la préformation de mon désir. Ce désir définit vraiment l'homme et sa destinée, non pas dans sa puissance active, dans sa nature ou son essence, à la manière aristotélicienne qui juge d'un être à ce qu'il est capable de faire, mais bien plutôt par sa puissance obédientielle, c'est-à-dire d'après ce que Dieu est capable d'en faire.

Reste à appliquer ces vues sur le signe et l'induction à la preuve par les miracles qui sont les grands signes de crédibilité d'après le Vatican. C'est ce qui est réalisé dans une troisième partie. Dans la perspective inférentielle étudiée plus haut, on établit tout naturellement la notion vraie du miracle, sa valeur démonstrative, sa place dans la religion. Pour cela, l'auteur juge nécessaire d'exorciser cette pseudo-notion d'ordre naturel qui n'est que le faux produit d'une science agnostique et myope. Dieu et la nature collaborent toujours plus ou moins : la créature y met plus ou moins d'élan. « Lorsque le monde poursuit sa marche lente et que Dieu n'insiste pas, c'est ce que nous appelons le règne de la nature ; quand sur un point la créature se soulève dans un élan de prière et, anticipant sur les solutions à venir, se laisse conduire par l'Esprit, c'est le royaume du surnaturel et du miracle ». Celui-ci portera donc toujours, avec le sceau de la puissance divine, celui de l'humilité invocante, du vide aspirant de la créature. Et l'auteur d'indiquer en passant comment une religion enfantée dans le signe se développera aussi dans le signe ; comment le signe dira l'amour après l'appel : le miracle fera place au sacrement.

Dans une quatrième partie, confirmation de la thèse est cherchée dans des recoupements doctrinaux et expérimentaux. Lumières projetées sur l'acte de foi ; intégration dans cet unique système de toutes les suggestions fécondes faites depuis Pascal jusqu'à nos jours, en passant par le cardinal Dechamps, Newman, Rousselot et bien d'autres ; témoignages tirés des confidences des âmes religieuses, leçons dégagées des échecs.

N. Polet, S. I.

N. M. NEGUERUELA. — *Lecciones de Apologética.* 5e édit. Tomes I-II. San-Sebastian, Libreria Internacional, 1939, 22 × 16 cm., XVI-276 et 484 p. Prix : 15 pesetas les 2 volumes.

Voici un excellent ouvrage dont le grand succès dans tous les pays de langue espagnole est pleinement justifié. Les qualités de ce travail ont été maintes fois révélées par plusieurs revues anglaises, françaises et américaines. La cinquième édition, qui apporte encore des améliorations, sera accueillie, à n'en pas douter, avec un vif enthousiasme par tous ceux qui s'occupent de l'éducation religieuse de la jeunesse. Tout en demeurant un livre d'apologétique au sens strict du mot, il nous semble que le contenu de cet ouvrage dépasse de beaucoup ce que son titre suggère. Mais il n'en reste pas moins que c'est grâce aux ouvrages de cette envergure que les élèves des collèges catholiques peuvent sortir de leur Alma Mater bien munis contre les attaques de l'incrédulité. L'étendue même de l'ouvrage — presque 800 pages — serait peut-être un signe qu'aux études apologétiques il faut consacrer plusieurs heures par semaine dans les programmes d'enseignement secondaire.

J. Restrepo, S. I.

K. PRUEMM, S. I. — *Christentum als Neuheitserlebnis. Durchblick durch die christlichantike Begegnung.* Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., XVIII-500 p. Prix : 9,40 Mk.

Les Pères expriment souvent le sentiment, basé sur des motifs d'ordre intellectuel, que le christianisme apportait au monde un renouvellement des conceptions religieuses, une lumière nouvelle sur toutes les questions fondamentales, lumière qui se centrait sur le dogme de la rédemption et du salut. C'est ce point de vue que l'auteur a choisi pour établir cette confrontation de la vérité chrétienne avec le résidu religieux païen. Les grandes divisions du livre font saisir l'ampleur avec laquelle le sujet est traité. Après une première section consacrée aux catégories fondamentales de la religion : Dieu, le monde et l'homme, le temps, l'auteur passe à l'essence même du message chrétien : II. la réalisation du salut ; le rédempteur : l'Homme-Dieu ; le motif du salut : acte de Dieu, notion du péché ; l'acte du salut : la mort rédemptrice du Sauveur ; Marie dans le plan rédempteur. III. L'application du salut : baptême et conception chrétienne de la vie ; foi et dogme ; esprit et vie d'esprit — Eucharistie. IV. L'être du chrétien : insertion en Dieu, dans l'Eglise hiérarchique, le corps mystique. V. Les états de vie chrétienne : sacerdoce — mariage. Les voies de perfection : martyre et virginité. VI. La conservation et l'épanouissement du salut : l'Eglise et l'Etat et la culture antique — la pénitence chrétienne ; l'économie des sacrements chrétiens, sacrements et mystères ; la nouvelle eschatologie. Cette vaste synthèse de problèmes, qu'on trouve d'ordinaire traités dans des monographies, ne se contente pas d'effleurer les « summa capita ». On y rencontrera tous les problèmes détaillés avec une bibliographie à jour. C'est dire que cet ouvrage est fort touffu et n'est donc pas d'une lecture facile. D'autre part on saisit aisément quels précieux services il peut rendre aux professeurs de théologie qui y trouveront un guide excellent pour tous les problèmes que soulève le contact entre le christianisme et le paganisme antique. L'auteur y fait preuve d'une immense érudition et de connaissances bibliographiques qui n'ont rien d'unilatéral. Des registres développés facilitent l'utilisation de cette mine de renseignements.

A. De Bil, S. I.

A. BREMOND, S. I. — *Religions of Unbelief.* Milwaukee, Bruce Publishing Company, 1939, 22 × 14 cm., XIV-164 p. Prix : 1,75 doll.

Ce qui caractérise l'athéisme de notre époque, c'est qu'il est tout pénétré du besoin de Dieu. Le rationalisme, qui prétendait se contenter de la science et d'une philosophie de l'univers et de la raison, a démontré de façon si péremptoire ses insuffisances et pour définir toutes les valeurs humaines et pour combler toutes les aspirations de l'homme, qu'il n'est plus guère, de nos jours, qu'une pièce de musée. Dieu est réintroduit partout. Mais quel est ce Dieu ? C'est la question à laquelle le père André Bremond se propose de répondre. Et comme bon nombre de nos religieux incroyants se réclament de la pensée grecque, dont ils prétendent continuer la tradition de rationalisme le plus pur, il était opportun de montrer, tout d'abord, chez les philosophes de la Grèce, par delà ou au dedans des préoccupations philosophiques, les préoccupations religieuses. Le besoin de se mettre en contact avec la divinité, on le retrouve chez tous, même chez Aristote, chez qui la distinction est établie, de façon non équi-

voque, entre la raison et un pouvoir d'intuition par quoi l'homme appréhende le divin.

Ce préambule posé, l'auteur entreprend la critique de l'idée de Dieu chez quelques-uns de nos philosophes modernes et contemporains. C'est tout d'abord Spinoza. Sans doute, du système de la raison, la prière et la Providence sont exclues, mais voici que, cédant à une nécessité plus impérieuse que toute logique, Spinoza prie, et c'est le Pater qu'il récite. D'où il apparaît bien que sa dialectique s'est révélée impuissante à rendre compte du tout de l'homme. C'est ensuite Russel, pour qui la religion essentiellement consiste dans « le culte impartial de l'infini ». Et cet infini qu'est-il donc ? C'est tout bonnement l'univers sans limites. Et nous voilà retombés dans l'ornière du panthéisme. C'est encore Well. Son « roi invisible », son dieu, « né de notre détresse, qui meurt avec nous », qui est notre courage toujours renouvelé dans notre lutte contre le mal, n'est-ce pas tout bonnement une hypostase de notre moi le meilleur ? Ainsi donc chez ces auteurs, le Dieu transcendant qu'ils ne peuvent admettre, voici que subrepticement ils le retrouvent, en dotant d'un caractère absolu ce qui est fini : l'univers et l'homme.

Mais en réalité, se demande l'auteur, l'antinomie, que ces philosophes essaient de résoudre à leur manière, existe-t-elle vraiment ? Faut-il nécessairement opposer la science à la religion, l'histoire à Dieu, le souci de l'humaniste d'être ouvert à toutes les réalités enrichissantes et l'attitude du croyant ? Le catholicisme, compris dans toute sa splendeur de vérité, est là pour nous répondre, et nous montre, sans cesse, tant par sa doctrine que par l'exemple concret des hommes qui en vivent, l'admirable synthèse entre l'humain et le divin. C'est là le sens, toujours actuel, du mystère de l'Incarnation.

Et reprenant à son compte le mot très heureux du chanoine T. Guy Rogers, l'auteur dénonce, comme une des raisons de la désaffection de nos contemporains pour la religion, le particularisme des multiples formes de la croyance. Et, dès lors, comme il n'est pas de haine plus forte que celle d'un amour trompé, c'est le besoin de Dieu, demeuré insatisfait ou compromis par tant de confessions particulières, qui a engendré finalement le dégoût de la Vérité.

F. Taymans, S. I.

* L. BRUNSCHVICG. — *La raison et la religion.* Coll. Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Paris, Alcan, 1939, 23 × 14 cm., 268 p. Prix : 30 frs.

Nous ne pouvons dire assez combien la lecture de cet ouvrage est décevante. En 264 pages, on va juger et condamner toutes les religions positives, qui, depuis l'Egyptien de la III^e^ dynastie, jusqu'à Pascal, ont influé sur la pensée humaine. Et cette sentence, sur quelle documentation étendue est-elle appuyée ? Pour les religions égyptiennes, sur quelques ouvrages de M. Moret : Les Trésors des rois d'Our (paru dans le Temps, 1928), Le Nil et les civilisations Egyptiennes, Rois et dieux en Egypte. Pour la religion chrétienne, sur diverses réminiscences de la Bible et du Nouveau Testament, qui trahissent l'ignorance de l'exégèse. Sur les Pensées de Pascal aussi. Et c'est à peu près tout. Des Pères de l'Eglise, on se souvient de saint Augustin pour citer un passage de l'Hortensius. Des religions de l'Orient : pas un mot. Cela, sous prétexte que « l'Orient ne nous rapprocherait que très indirectement de notre but. L'Orient, en effet,

n'a pas organisé sa mémoire, ordonné son passé » (p. 79). Affirmation creuse, qui fera hausser les épaules à quiconque a tant soit peu étudié des religions comme celles de l'Inde, par exemple. Veut-on un échantillon de la manière dont l'enquête est menée ? Voici : Il s'agit de la place qu'occupe la magie dans le culte égyptien. « Il est vrai, dit l'auteur, l'idéal d'une justice supra-terrestre, que prières ni offrandes, pas plus que menaces ne sauraient fléchir, demeure trop souvent théorique ». Suit un texte de Moret : « L'Egyptien moyen, en péril devant le tribunal de Râ et d'Osiris appelle à son secours le magicien ; le témoignage de sa conscience, s'il a péché, ne prévaudra pas contre une formule qu'il récite ». Et l'auteur de conclure : « On sent déjà poindre le débat qui mettra plus tard aux prises Rome et la Réforme, sur la valeur des Sacrements, les Jésuites et Port-Royal, sur l'orientation de la casuistique » (p. 32). A une époque comme la nôtre, qui possède des études aussi sérieuses que le « Golden Bough », de Fraser, ou « Der Ursprung der Gottesidee », de W. Schmidt, le livre de M. Brunschvieg est un anachronisme.

M. Brunschvieg élabore une théorie — sa théorie — de ce que doit être la religion. Libre à lui de le faire. Mais s'il veut que ses conclusions aient quelque chance de retenir l'attention, il faut qu'au préalable il ait montré qu'il juge des religions en connaissance de cause. Car le philosophe pénétrant qu'il est, s'il lui arrive de lire un travail sur Descartes, par exemple, ou sur Spinoza, élaboré avec autant de légèreté qu'il en a mis lui-même à instruire la cause des religions positives, nous croyons qu'à bon droit il prononcerait un jugement très sévère.

F. Taymans, S. I.

E. ROUPAIN. — *Avons-nous la foi ?* Coll. La vie intérieure. Paris, Aubier, 1939, 19 × 12 cm., 280 p. Prix : 20 frs.

La collection « Vie Intérieure » offre avec le présent volume, des Etudes d'apologétique et de dogmatique tout imprégnées d'esprit intérieur. Les lecteurs, que nous souhaitons nombreux à ce livre qui « voudrait ne parler que du Cœur plein d'amour et de bonté du Dieu qui nous sauve » (p. 6), ne doivent pas redouter la sécheresse de travaux de spéculation purement abstraite. C'est la vie même, la vie chrétienne fervente ou tiède, que l'auteur prend pour thème de ses exposés, de ses critiques et de ses exhortations. Des citations appropriées sont mises à la fin des chapitres sous la rubrique : références. Nous croyons pouvoir résumer les principales qualités de ce livre en disant que la haute tenue intellectuelle de l'ouvrage empêche les exhortations spirituelles de tomber dans la mièvrerie et que l'onction toute spirituelle, qui accompagne les développements de l'apologétique et du dogme, empêche ceux-ci d'être desséchants.

F. Taymans, S. I.

A. ANTWEILER. — *Unser Glaube. Christliche Wirklichkeit in der heutigen Welt.* Munich, Kösel und Pustet, 1938, 20 × 14 cm., 212 p. Prix : 3,50 Mk.

Voici un exposé de la doctrine catholique, destiné au grand public cultivé. L'auteur veut montrer que le catholicisme contient la plénitude des valeurs religieuses, et que, sans paralyser l'activité profane, il permet de la sanctifier. Le livre mérite une chaude recommandation.

Ed. Dhanis, S. I.

S. ZIMMERMANN. — *De religione naturali et supernaturali.* Zagreb, Chez l'auteur, 1940, 24 × 17 cm., 70 p.

— *Religio qua obiectum philosophiae et theologiae.* Extr. ex « Antonianum ». Rome, « Antonianum », 1939, 24 × 17 cm., pp. 361-372.

— *Quomodo philosophia religionis scientifice construenda est ?* Excerptum ex « Acta Pont. Academiae romanae S. Th. Aq. et religionis catholicae », nova series, vol. III, 1936. Zagreb, chez l'auteur, 1936, 24 × 17 cm., 18 p.

— *Josephus Geyser et Philosophia perennis. Occasione septuagesimi eius anni natalis.* Bulletin international de l'Acad. Yougoslave..., 12. Zagreb, chez l'auteur, 1940, 23 × 15 cm., 26 p.

Ces brochures du Dr. Zimmermann se rapportent à la philosophie de la religion. L'auteur aborde des questions fondamentales qui commandent toute la conception que l'on se fera du domaine et de la méthode de cette discipline. Ces études probes, attentives et pénétrantes ne seront pas négligées par les philosophes et les théologiens.

E. D.

P. BATIFFOL. — *Cathedra Petri. Etudes d'Histoire ancienne de l'Eglise.* Coll. Unam sanctam, 4. Paris, Editions du Cerf, 1938, 23 × 15 cm., VIII-336 p. Prix : 40 frs.

Sous ce titre de leur choix, les éditeurs d'« Unam Sanctam » ont recueilli une quinzaine d'études de Mgr Batiffol, les unes déjà publiées ailleurs, mais dont l'auteur avait corrigé ou complété le texte, les autres demeurées manuscrites. On les a groupées de manière a obtenir, nonobstant leur diversité, un effet d'ensemble et une progression du général au particulier : dans une première partie, « Faits et problèmes de l'histoire des origines de la papauté » ; puis « Quelques titres de la primauté » ; en troisième lieu, « Le siège de Rome et l'Orient ». A son tour, chacune des parties comprend plusieurs études, indépendantes les unes des autres. Signalons quelques-unes des inédites : les fondements de la « potestas » papale, Principatus, Ecclesia principalis, Sedes apostolica.

Cette publication n'est pas seulement un pieux hommage à la mémoire du défunt, elle est un service précieux qui nous est rendu : quelque quinze années ont déjà passé depuis la mort de l'auteur : elles n'ont pas diminué la valeur de ses travaux. Du moins, en ce qui concerne les deux premières parties, pour ne rien dire des trois études sur l'Orient. Du moins, encore, quant à la substance de ces études : peut-être l'auteur retoucherait-il aujourd'hui (très légèrement) ses lignes sur la « principalitas » chez Irénée (pp. 35 suiv.); de même, on peut estimer qu'il écarte trop catégoriquement de chez Tertullien l'idée de « Petrus, initium episcopatus » (p. 101); le fameux passage « ...omnem ecclesiam Petri propinquam... » n'impliquerait-il pas cette notion, s'il désignait, comme il est à penser, toute Eglise dite parente de Pierre, pour avoir eu Pierre à l'origine de son apostolicité ? Pareillement, d'autres menues corrections seraient à faire. Mais, une fois de plus, l'ensemble demeure intact.

Toutefois, cette « actualité », seule la possède le chapitre spécial de l'ecclésiologie qu'est la « Cathedra Petri »; sans doute, la « Cathedra Petri » est-elle, justement, le seul objet traité dans cet ouvrage ; encore, l'auteur ne le traite-t-il pas sans y impliquer une ecclésiologie

générale, d'ailleurs apparente, ici et là ; or celle-ci porte sa date ; aujourd'hui, elle est dépassée. Jusqu'à la fin, l'auteur semble en être resté à une conception qui fait de l'Eglise universelle une confédération des églises ; il n'a pas vu qu'il fallait, dans l'esprit de la première génération chrétienne, penser les églises comme des manifestations de la grande Eglise, première par l'importance, et signifiée en chacune de ses réalisations locales (cfr introduction, et « L'Eglise naissante et le catholicisme », 6e édit., 1913, p. 90). Ensuite et surtout, l'Eglise ne s'est guère révélée à lui que sous la forme d'une institution hiérarchique en face et donc, pour ainsi dire, en dehors de laquelle se trouve le croyant, et non comme une communauté organique, et un corps du Christ, dont chaque fidèle est une vivante cellule. En conclusion du présent ouvrage « Cathedra Petri », les éditeurs semblent avoir cherché une œuvre de leur auteur où celui-ci avait exprimé ses vues d'ensemble sur l'Eglise ; ils l'ont trouvée dans une allocution de 1907 et ils l'ont intitulée « L'Eglise » ; c'est sur elle que nous fermons le livre; justement, les lignes que voici ne sont-elles pas significatives : « L'Eglise est une société visible et une société gouvernée. Il faut ajouter un trait encore... une cause instrumentale de salut » (p. 322) ? Ainsi en est-il, assurément, mais ce n'est pas là l'Eglise tout entière. Nous le savons mieux aujourd'hui : à fixer en ces seuls traits l'image de l'Eglise, l'historien ne restitue pas, tant s'en faut, l'image des origines.

L. Malevez, S. I.

I. LO GRASSO, S. I. — *Ecclesia et Status. Fontes selecti.* Rome, Université Grégorienne, 1939, 21 × 14 cm., XX-344 p. Prix : 34 lires.

Composé à l'usage des « séminaires » des Facultés de théologie, ce petit recueil de droit public ecclésiastique se recommande à tous ceux qu'intéresse la question du pouvoir de l'Eglise en matière temporelle. Nous y trouvons, disposés chronologiquement, un ensemble de textes d'écrivains ecclésiastiques et de documents pontificaux et impériaux relatifs aux rapports de l'Eglise et de l'Etat. Dans l'abondance du sujet, l'auteur a dû faire un choix : l'usage suggérera les amendements désirables. Notes sommaires sur les auteurs, les dates, les sources, la bibliographie. Ouvert sur un passage de la « Prima Clementis », le livre se termine par les actes de Pie XI, parmi lesquels figure, cela va sans dire, le traité de Latran. Entre ces extrêmes, on distinguera, parmi tous les autres, les textes de saint Augustin, ceux de Grégoire VII, et les encycliques particulièrement explicites de Léon XIII.

L. Malevez, S. I.

E. IGLESIAS, S. I. — « *El Reino* ». *2e édit.* Mexico, D. F., Buena Prensa, 1939, 24 × 18 cm., 260 p.

Trois parties composent cet ouvrage : « La constitution du royaume » ; « L'aspect social du royaume » ; Les sources de la révélation chrétienne ». Les deux premières parties sont un abrégé de la doctrine catholique sur l'Eglise telle qu'elle est exposée généralement par les écoles de théologie. Prenant comme base le fameux texte de Matthieu XVI, 13-19, l'auteur en fait un examen approfondi afin d'en extraire les éléments constitutifs du royaume. Celui-ci, d'ailleurs, représente pour l'auteur un équivalent de l'Eglise, au point que, les

deux termes, pris dans leur acception la plus large, coïncident parfaitement. Signalons la compétence apportée par l'auteur dans l'interprétation des diverses paraboles qui traitent du royaume et qui en montrent un triple aspect réalisé dans l'Eglise : l'aspect intérieur ou de transformation intime des âmes ; l'aspect visible ; l'aspect eschatologique. La seconde partie contient des études remarquables sur les membres de l'Eglise ; le but de l'Eglise ; le pouvoir du Magistère ; le pouvoir de juridiction. Quant à la partie consacrée aux « Sources de la Révélation chrétienne », elle est écrite de main de maître. Dans ces pages, d'une présentation agréable, parfois éloquente, on devine le théologien soucieux des derniers progrès de la science biblique. Deux points nous semblent dignes d'être relevés : les pages consacrées à l'inerrance et celles consacrées à la Tradition.

J. Restrepo, S. I.

A. MINON. — *L'attitude de Jean-Adam Moehler (1796-1838) dans la question du développement du dogme.* Universitas catholica Lovaniensis, T. VI, fasc. 5. Extrait des *Ephemerides Theologicae Lovanienses,* 1939, t. XVI. Louvain, 1939, 24 × 16 cm., 60 p.

Malgré sa brièveté, cette monographie n'en termine pas moins une vaste enquête à travers les œuvres de Moehler et dans la littérature considérable qu'elles ont suscitée. Dans leur ensemble, les conclusions de l'auteur semblent bien fondées et ont chance de rencontrer la sanction des nombreux Moehlériens d'aujourd'hui. Nous doutons pourtant que Moehler se fût reconnu dans ces lignes : « Le Christ a apporté à l'humanité une vérité objective qui consiste en un ensemble de concepts bien déterminés » (p. 355). Sauf erreur, ces mots signifient qu'aux yeux de Moehler le contenu de la tradition, dans sa forme primitive, eût consisté en une somme de propositions, ou, comme on a dit, en un quantum de credenda. Conception que refusent, me semble-t-il, les textes cités par Vermeil, p. 139. Ce point a son importance : pour avoir vu dans le dépôt de la foi autre chose qu'un agrégat de concepts, Moehler écartait par là même — mais par là seulement — une « implication » exclusivement logique des énoncés nouveaux dans la pensée ancienne ; et ce n'est qu'à condition de lui prêter une conception non purement notionnelle, mais réelle et « exercée » ou « vécue » du contenu de la foi, qu'on peut le rapprocher, ainsi que le fait l'auteur, de M. Blondel. Il est vrai, M. Minon admet l'idée chez Moehler d'un état « confus » des concepts appelés par ailleurs « bien déterminés » ; peut-être lui suffirait-il de s'expliquer sur cette confusion et sur cette « détermination », pour rendre vaine notre objection. Au surplus, y eût-il là erreur effective, la valeur du présent travail n'en serait guère amoindrie : il figurera parmi les beaux hommages du centenaire. On eût souhaité seulement une érudition plus discrète et une langue plus châtiée.

L. Malevez, S. I.

P. SIMON, K. MEISSINGER, O. URBACH. — *Zum Gespräch zwischen den Konfessionen.* Munich, Kösel-Pustet, 1939, 24 × 17 cm., 50 p. Prix : 1.20 Mk.

La rédaction de la revue « Hochland » réunit en un fascicule trois articles publiés naguère par elle sous la signature d'écrivains catholiques et protestants : L'Eglise et les églises, de Paul Simon (catholi-

que) ; L'œcuménicité chez Luther, de Karl Meissinger (protestant) ; Pour que les confessions puissent se parler, d'Otto Urbach (protestant). Divers par leur contenu, ces articles procèdent d'une volonté commune : celle de voir des « frères séparés », sinon se réunir, du moins se comprendre, dans l'énoncé de leurs credos respectifs, non sans condamner d'avance toute trop facile compromission.

L. Malevez, S. I.

C. LIALINE, O. S. R. — *De la méthode irénique* (Extrait d'*Irenikon*, t. XV, 1938). Chèvetogne, Prieuré des bénédictins d'Amay, 1939, 21 × 14 cm., 82 p. Prix : 6 frs.

La brochure est une réponse à une critique d'un théologien orthodoxe, V. Zěnkovskij. Celui-ci, tout en déclarant bien haut Irenikon très supérieur aux autres revues catholiques similaires, lui reprochait cependant d'être trop peu irénique, « d'un cœur de pierre » pour le protestantisme. Or, d'après lui, la réconciliation de l'Occident doit se faire avant l'union avec l'Orient, le catholicisme doit comprendre le protestantisme et s'unir à lui avant de vouloir comprendre l'orthodoxie.

Irenikon ne relève pas le premier compliment ; quant à nous, nous nous réjouissons de voir apprécier, même en dehors de l'Eglise, la vaillante Revue. A la critique l'auteur répond par une théorie générale de la méthode irénique, il en montre les moments et les desiderata, la mentalité qu'elle demande, les progrès qu'elle peut faire réaliser, la façon dont elle est possible, même et surtout à un catholique qui croit de tout son cœur à l'unique excellence de son Eglise. Dans cet ensemble fort riche d'indications et de conseils, on apprendra la délicatesse et la complexité des problèmes qui touchent à la psychologie, à l'histoire, à la formation intellectuelle de peuples et de races différentes.

E. Mersch, S. I.

* TH. SIEGFRIED. — *Das protestantische Prinzip in Kirche und Welt*. Coll. Theologische Arbeiten zur Bibel-, Kirchen- und Geistesgeschichte, VIII. Halle, Akademischer Verslag, 1939, 24 × 17 cm., XV-528 p. Prix : 15,80 Mk.

Ce gros volume de plus de 500 pages, sans titre courant et sans tables, est divisé en deux sections inégales : foi et monde (p. 9-191), église (p. 192-528) ; une troisième section, sur la communauté culturelle, a été supprimée à cause des vastes dimensions de l'œuvre. Au théologien qui veut suivre jusque dans ses extrêmes conséquences l'interprétation du protestantisme, l'ouvrage sera utile. L'auteur, qui s'est déjà fait connaître par trois volumes sur l'autorité et la liberté (1933), ne recule pas devant une systématisation rigide, empreinte d'un radicalisme assimilant à peu près le monde et l'Eglise. Il part de l'idée que le protestantisme est une protestation en faveur des relations immédiates de la personnalité humaine avec Dieu, de la place de l'homme dans le monde et d'une révolution dans le concept de l'Eglise. Il faut reconnaître que dans l'énoncé de ses principes et dans les développements de leurs conséquences, l'auteur applique une pensée vigoureuse, nettement tranchée, plus d'une fois cependant abstruse, d'autres fois diffuse, mais très souvent aussi capable d'énoncer très clairement, dans des phrases aux arêtes vives, hiérarchi-

quement divisées, les grandes affirmations de sa construction. Dans le remous des idées religieuses depuis une dizaine d'années, certains chapitres ou paragraphes ne manqueront pas d'attirer le théologien, comme la « découverte » du prochain (p. 100), la solidarité dans la faute et dans la culpabilité (p. 197), famille et éducation (p. 281), justification et royaume de Dieu et développement historique de la pensée protestante (p. 301), le but éducatif du protestantisme (p. 384), la foi et la personnalité (p. 403), la théologie de l'histoire (p. 502), etc. Il est intéressant de voir comment l'auteur comprend et développe les idées maîtresses déposées par Luther dans le protestantisme. Il est regrettable que la troisième partie n'ait pas paru ; on aurait pu y trouver de la lumière pour mieux saisir la portée de plus d'un des développements et en contrôler la solidité par la légitimité de leurs applications. Une table des noms propres et matières aurait dû faciliter au lecteur la consultation de ces pages touffues où la pensée, parfois impétueuse comme un torrent, se porte sur une foule d'objets importants qu'elle aborde ou qu'elle côtoie.

J. de Ghellinck, S. I.

J. MALEGUE. — *Pénombres, glanes et approches théologiques.* Paris, Edit. Spes, 1939, 16 × 13 cm., 236 p. Prix : 15 frs.

Peut-être un lecteur superficiel trouverait-il l'unité de ce livre un peu lâche, et son style assez contourné. Mais les considérations de M. Malègue, très notamment sur la foi, sont appuyées en plein sur la vie. L'on y retrouve les plus fines analyses d'« Augustin ou le Maître est là », le même et constant désir d'interpréter fidèlement la mouvante grandeur et misère des âmes. Cela ne se fait qu'avec respect, précaution et nuances. Mais comme on y gagne !

J. Masson, S. I.

T. MOREUX. — *Mon curé chez les savants.* Paris, Bonne Presse, 1939, 19 × 12 cm., 224 p., 12 grav. Prix : 15 frs.

Sous forme de conte, résolution des soi-disant antinomies en lesquelles on s'est plu parfois à opposer la science et le catholicisme : l'homme, la création du monde, la vie d'après la Bible ou le dogme d'une part, d'après les récentes découvertes des savants d'autre part. Attitude du croyant en face de l'hypothèse transformiste ou évolutionniste. La liberté et le déterminisme. Toutes ces questions sont clairement posées, ramenées à leurs vraies proportions et résolues, par déclaration de non-lieu. Cette apologétique emporte la conviction parce qu'elle est menée par un homme qui peut doubler la rigueur de sa dialectique du poids de son incomparable compétence en la matière controversée.

N. Polet, S. I.

THÉOLOGIE DOGMATIQUE.

L. LERCHER, S. I. — *Institutiones Theologiae dogmaticae in usum scholarum. Vol. I : De vera religione, De Ecclesia Christi, De Traditione et scriptura.* Edit. tertia curante F. Schlagenhaufen, S. I. *Vol. II. De Deo uno et trino. De Deo creante et elevante.* Edit. tertia. Innsbruck-Leipzig, Rauch, 1939-1940, 24 × 16 cm., 440-482 p. Prix : 9 et 9,50 Mk.

Etant donnée l'abondance des manuels de théologie, lorsqu'apparaît une nouvelle série d'« Institutiones Theologicae » on se défend mal contre l'impression toujours fâcheuse du pléonasme. Les deux premiers volumes des « Institutiones Theologicae Dogmaticae » du Père Lercher, retouchés par des professeurs du Canisium, donnent un sérieux démenti à ce pressentiment fatal. C'est qu'ils ont tout d'abord le grand mérite de la concision. Sur chaque question l'essentiel est donné en peu de mots et avec clarté. Ils sont ensuite, au point de vue de la bibliographie, bien à jour. Ils offrent donc ce double avantage d'être à la fois une source abondante d'information et un aide-mémoire des plus utiles pour le professeur. A ces mérites il convient d'ajouter celui d'oser prendre position sur les diverses questions controversées, avec intelligence et sans pusillanimité. Traitant, par exemple, dans le « De Deo Uno », de la connaissance que l'homme a de Dieu, l'auteur ne craint pas de dire que si l'assentiment donné à cette vérité « Dieu existe » dépasse en fermeté l'assentiment donné à toute autre vérité naturelle, ce n'est pas à cause de l'évidence intrinsèque des arguments qui prouvent l'existence de Dieu, mais par l'influx qu'exerce la volonté libre sur l'intelligence (t. II, p. 8).

On reprochera peut-être à ces ouvrages l'absence de systématisation. Ne gagnerait-on pas à présenter les divers problèmes théologiques, non comme des blocs de maçonnerie, que l'on juxtapose ou que l'on superpose — chaque question étant traitée d'ailleurs à fond, comme un tout qui se suffise — mais dans leur contexture vivante. Le premier volume nous offre, par exemple, à la suite d'un « De Vera Religione » assez copieux, du « De Ecclesia » et « De fontibus », un « De fide » présenté sous forme d'appendice : « Appendicis instar » (p. 369). Plus d'un lecteur, je pense, préférerait voir traitée la question de la crédibilité en liaison avec la foi qui est sa raison d'être et qui seule la justifie de façon adéquate.

F. Taymans, S. I.

R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P. — *De Deo uno. Commentarium in primam partem S. Thomae.* Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 25 × 17 cm., 582 p. Prix : 115 frs.

C'est beaucoup, pour un étudiant en théologie, d'avoir à sa portée la Somme de saint Thomas, commentée, expliquée, émondée de certaines excroissances : le tout présenté en un langage sobre et clair où vient se réfléchir l'opinion des grands commentateurs. Le Père Garrigou-Lagrange n'a ménagé ni sa peine ni sa plume pour rendre ce service à la théologie. Maîtres et élèves lui en seront reconnaissants. En 582 pages, le « De Deo Uno » nous est ainsi offert, question après question, article après article, selon la « Iª Pars » de saint Thomas. Pour qui veut se souvenir des positions du Docteur angélique, en la plupart des questions controversées, le recours à cet ouvrage copieux sera toujours très utile. Nous regrettons cependant qu'un travail de cette ampleur ne projette pas, sur certaines grandes questions qui divisent les théologiens, la lumière, à la faveur de quoi la théologie puisse faire un pas en avant. Ce regret, nous le formulions en lisant les pages qui traitent du « desiderium naturale » de la vision béatifique. L'auteur reproduit, mais à l'état schématique, les diverses interprétations jusqu'ici proposées, sans risquer lui-même aucun essai de solution. Ce même regret nous paraît fondé à propos de la prescience divine. Sans doute la science moyenne y est-elle discutée lon-

guement, trop longuement pour qui se convainc que la science moyenne est étrangère à la Somme — et c'est la Somme que le R. P. commente, — mais aucun essai d'explication n'y est substitué. Seul un bref raccourci des positions communes aux thomistes vient clore un débat, qu'on ne s'attendait guère à voir se rouvrir. Regret enfin, toujours le même, à propos des problèmes de la prédestination. Tout cela nous semble insuffisant à fournir une réponse aux questions les plus vitales que se posent aujourd'hui, sur Dieu et sur le mystère de la vocation à la vie surnaturelle, croyants tout autant qu'incroyants.

F. Taymans, S. I.

F. DIEKAMP. — *Katholische Dogmatik nach den Grundsätzen des hl. Thomas. Band II, 8e et 9e édit.* Munster, Aschendorff, 1939, 23 × 15 cm., X-582 p. Prix : 12,85 Mk.

Comme on le sait, cette Dogmatique comprend trois volumes. Son succès a imposé d'incessantes réimpressions. Le tome III atteignait sa 7e et 8e édition, en 1937 ; en 1938, on retirait pour la 8e et la 9e fois le tome I ; il faut faire de même à présent pour le tome II. Cette histoire vaut à elle seule les plus chaudes recommandations. Abstraction faite de la valeur intrinsèque des thèses qui y sont développées, l'ouvrage nous paraît déjà d'un grand prix rien que par son abondante bibliographie. En tête de chaque chapitre et en fin de chaque paragraphe, l'auteur nous énumère toute une littérature à consulter, non pas seulement les études classiques en la matière, mais encore nombre d'autres et, en particulier, quantité d'articles de revues. Soulignons en passant que dans ces références la langue allemande ne tient la place ni prépondérante ni exclusive. Les Français sont largement cités ; les Italiens, les Espagnols, les Hollandais et Flamands. Seul, ce qui est d'expression anglaise semble être laissé de côté. Remarquons en outre que cette bibliographie a été tenue à jour et est poussée, dans ce tirage, jusqu'à l'année 1938. Il n'y a pas lieu de répéter ici les vifs éloges que dès les premières parutions la plupart des théologiens ont dispensés à cette Dogmatique telle qu'elle a été conçue. Nous avons en vue surtout la claire présentation en thèses bien articulées et où l'on dégage très nettement l'état de la question ou, si l'on veut, le problème à résoudre. Nous voulons dire aussi cet harmonieux agencement des diverses sources de preuves : scripturaire, traditionnelle, dogmatique et — soulignons-la — de raison théologique. C'est en cette dernière que saint Thomas est surtout exploité, et avec bonheur.

N. Polet, S. I.

J. P. ARENDZEN. — *The Holy Trinity. A theological Treatise for modern Laymen.* The Ark Library. Londres, Sheed and Ward, 1939, 19 × 13 cm., VIII-154 p. Prix : 3,6 sh.

Pour bien des chrétiens, qui sont familiarisés avec les mystères de la personne et de la vie du Sauveur, le dogme de la Sainte Trinité reste encore une vérité à l'usage des seuls théologiens. Le livre de M. Arendzen contribuera sans aucun doute à rendre à toutes les âmes soucieuses de vie intérieure la certitude que ce mystère, comme il est à l'origine de la sanctification du chrétien, est aussi l'épanouissement de toute la vie de la foi. L'ordre des questions exposées

par l'auteur n'est guère différent de celui des traités de théologie. Le livre est donc à bon droit intitulé: « un traité de théologie à l'usage du laïc moderne ». Nous pensons que l'auteur n'a pas tort de présenter d'abord le mystère au regard de la raison. Il importe en effet que dès les débuts celle-ci reconnaisse tout ensemble et ses limites et son pouvoir d'intellection à partir du donné révélé. Nous regrettons seulement que le chapitre sur les relations de l'âme du juste avec les trois Personnes divines soit si court. C'est pourtant sur ce point que les fidèles ont besoin d'être instruits, car la certitude de leur participation à la vie des trois Personnes divines a chance d'amener les âmes, que rebuterait peut-être une vérité d'apparence trop abstraite, à s'intéresser profondément au mystère de la sainte Trinité.

F. Taymans, S. I.

P. GALTIER. — *L'unité du Christ. Etre... personne... conscience.* Paris, Beauchesne, 1939, 23 × 14 cm., XX-378 p. Prix : 40 frs.

Comme l'indique le sous-titre, le savant ouvrage du P. Galtier se divise en trois grandes parties. La première (pp. 3-88), sous le titre « Unité d'être » traite en fait de l'unité de personne dans le Christ. Elle retrace avec toute la sûreté et la clarté qu'on pouvait attendre de la compétence reconnue de l'auteur, l'histoire du dogme christologique. On s'attache surtout à montrer que les deux conciles, que l'on se plaît parfois à opposer, d'Ephèse et de Chalcédoine, loin de se contredire, se complètent et se continuent, n'ajoutant rien à ce que le Christ a révélé de lui-même. La seconde partie (pp. 91-234), sous le titre « Unité de personne », examine le problème que pose l'absence de personnalité humaine dans le Christ et s'attache surtout à montrer que, contrairement à ce que pensent les thomistes, la solution n'est pas à chercher dans un « esse unicum ». Il ne nous semble cependant pas que l'exégèse fouillée à laquelle se livre l'auteur pour faire témoigner saint Thomas contre les thomistes soit convaincante. Ceux qui ont fréquenté le magistral traité de l'auteur « De Incarnatione et Redemptione » (Paris, 1926) se retrouveront jusqu'à présent en pays connu. L'apport vraiment original de ce volume se trouve dans la troisième partie (pp. 237-371) : L'unité de conscience. Malgré la présence en lui d'une conscience divine et d'une conscience humaine, parfaitement distinctes l'une de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le comportement du Fils de Dieu incarné une réelle unité psychologique. Quel en sera le foyer ? Non pas, comme on serait tenté de le croire, la conscience divine, qui lui est commune avec le Père et le Saint-Esprit, mais sa conscience d'homme, dans laquelle toutes ses œuvres vraiment personnelles s'enregistrent. Idée féconde, que l'auteur met bien en valeur.

E. Druwé, S. I.

B. H. MERKELBACH, O. P. — *Mariologia. Tractatus de beatissima Virgine Maria Matre Dei atque Deum inter et homines Mediatrice.* Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 22 × 15 cm., 424 p. Prix : 35 frs.

La Mariologie est à l'ordre du jour. De plus en plus on se rend compte qu'il ne suffit pas de quelques thèses, accrochées tant bien que mal aux traités classiques de peccato originali, de Verbo incarnato, etc. Seule une étude d'ensemble systématique de toutes les prérogatives mariales permettra de prendre position en connaissance

de cause à l'égard du mouvement qui porte le peuple chrétien à vénérer en Marie la médiatrice de toutes les grâces, la corédemptrice du genre humain. Cette synthèse, le R. P. Merkelbach nous la présente ici avec les qualités de méthode, de précision et de clarté, qui distinguent sa « Summa theologiae moralis ». La division de l'ouvrage peut paraître artificielle, les trois premières parties rapportant Marie successivement à Dieu, à elle-même, aux hommes, tandis qu'une quatrième partie étudie nos rapports à elle. En réalité le tout est dominé par un principe unique, que l'auteur formule ainsi (p. 91) : Marie est la Mère du Dieu-Rédempteur comme tel ; elle est inséparablement la Mère et l'Associée de ce Dieu-Rédempteur. C'est somme toute l'idée de Scheeben, que l'auteur cite à diverses reprises, en particulier pour adopter ses vues sur le « caractère personnel » de Marie (p. 58). Il va sans dire que le problème de la médiation mariale tient dans cet ensemble la place qu'il mérite (pp. 306-381). Pour étudier les questions mariales on trouvera dans ce livre un guide incomparable.

E. Druwé, S. I.

J.-E. JANOT, S. I. — *Les sept fontaines*. Paris, Beauchesne, 1939, 19 × 12 cm., 196 p.

Une gravure en frontispice nous livre — si toutefois il en est besoin — le sens du titre. Sept fontaines, c'est-à-dire, les sept sacrements qui nous dispensent le sang de l'agneau, ainsi que l'évoque le célèbre rétable des frères Van Eyck. On ne retrouvera pourtant pas ici une étude sur chaque sacrement en particulier ; c'est la théorie générale de l'économie sacramentaire que l'auteur a voulu exposer succinctement à l'intention du laïc. Tous les points essentiels sont abordés : histoire du mot et des erreurs, notion, ce qu'il faut entendre par auteur immédiat des sacrements, quelle est leur causalité, qui en est le ministre. Partout où diverses opinions sont en présence, le P. Janot commence par les expliquer très nettement, donne les raisons pour ou contre et finalement indique ses préférences en les justifiant. On ne peut faire preuve à la fois de plus de probité, de pensée personnelle et de modération. C'est d'ailleurs un record, en un volume aussi réduit, d'avoir pu traiter toutes ces questions d'une manière aussi complète en restant clair et nuancé.

Relevons spécialement le premier chapitre — dont l'idée est reprise et développée un peu partout dans la suite. Il dégage en quelque sorte la perspective du « monde sacramentel » et ses aperçus sont très riches. Il fait apparaître la convenance des sacrements en les centrant sur le Christ qui, en s'incarnant, a consacré notre chair, a posé le principe de la collaboration de la matière à l'œuvre de la grâce, se ménageant pour venir à nous « des chemins de chair » comme l'a dit le P. Sertillanges cité ici. On ne saurait, nous semble-t-il, assez mettre en relief cette idée. Pour notre part, nous aurions encore renforcé ce thème dans le premier paragraphe en montrant que, dans l'économie actuelle de la sanctification, toute foi — si théorique et absolue qu'elle soit — ne prend conscience de tout ce qu'elle est que lorsqu'elle est « agie » dans la complexité substantielle du sujet humain. N'est-ce pas la teneur même du message johannique : « Ut credatis... et ut credentes, vitam habeatis in nomine eius » ?

N. Polet, S. I.

C. DE CLERCQ. — *Ordre, mariage, extrême-onction.* Coll. Bibliothèque catholique des sciences religieuses, 83. Paris, Bloud et Gay, 1939, 19 × 12 cm., 184 p.

Exposé très clair, très complet, très à la page de tout ce qui peut étayer les origines historiques et le développement des trois derniers sacrements. On trouvera ici, sobrement mais nettement mis en œuvre, tout ce que la critique scientifique sérieuse peut apporter en faveur de nos positions traditionnelles. Grâces soient rendues à l'auteur qui nous a tenus, pour cela, en contact étroit avec les textes et les faits. Cela nous donne une telle impression de sécurité. Notons aussi la place plus large faite aux Eglises orientales. Sur certains points de droit et de rituel, il nous paraît que c'est de nature à renouveler les questions.

N. Polet, S. I.

N. ROCHOLL. — *Vom Laienpriestertum.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1939, 20 × 12 cm., 184 p. Prix : 3,60 Mk.

Le sacerdoce du laïcat ! Est-ce là plus qu'une encourageante image, trouvaille des promoteurs d'action catholique ?

Nomen, omen. Laïc, au sens étymologique, donc au sens des origines chrétiennes, désigne celui qui fait partie du peuple saint, qui a donc part aux prérogatives du Christ étendues à tout le corps des rachetés. Signification ordinairement toute positive et très riche que nous avons abusivement ramenée à la notion étique et négative de « non consacré ». Car, il serait faux de croire que le laïc n'a qu'un rôle purement passif à jouer dans l'Eglise. Le simple chrétien n'est pas un enfant voué à rester en perpétuelle tutelle. Il doit, selon saint Paul, atteindre à la majorité, c'est-à-dire prendre conscience de l'héritage qui est le sien, le prendre à son compte personnel et l'utiliser activement. Au laïc incombe une vraie responsabilité et est réservée une réelle initiative au sein de l'organisme chrétien. C'est d'ailleurs un vœu exprimé par prêtres et fidèles de l'heure présente soit que ceux-ci regrettent de ne pas avoir assez la confiance de leurs pasteurs, lesquels ont assumé des tâches qui leur revenaient, soit que les curés se plaignent que leurs ouailles se soient rendu le prêtre si étranger. Entre les unes et les autres il y a lieu à une collaboration active ; s'il a la direction, le sacerdoce n'a pas toute la responsabilité ni tous les rôles. Un seul esprit, mais dons multiples. A son rang, à sa manière le fidèle œuvre avec le Christ la sanctification du monde, puisque par la grâce il a été associé à sa vie, enrôlé pour continuer sa mission, appelé à partager son « royal sacerdoce ». Il en reçoit d'ailleurs un caractère spécial par les sacrements de baptême et de confirmation. Cette thèse fondamentale ouvre au chrétien de magnifiques avenues. Dans les trois derniers chapitres, l'auteur en donne le tracé principal : part active du chrétien au culte, surtout au saint sacrifice de la messe ; collaboration à l'expansion de la Rédemption ; enfin, le sacerdoce du mariage. Ceux que cette dernière expression troublerait, n'auront qu'à relire ce que dit saint Thomas de cette mission commandée du fidèle s'offrant à doter le Christ de nouveaux membres.

Somme toute, les affirmations de ce petit livre n'apparaîtront étonnantes qu'à ceux qu'un laïcisme inconscient a fait mentalement déchirer l'Eglise, créant une sorte de cassure, de discontinuité entre la hiérarchie et le peuple de Dieu. Ceux, au contraire, qui auront

saisi, avec Paul et la tradition, la vivante unité de l'Eglise, corps mystique du Christ, trouveront que tout ceci est logique et va de soi.

N. Polet, S. I.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

* *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte.* Tubingue, Mohr, 1935-39, 23 × 15 cm., 8 fascicules. Prix : 1,50 Mk. le fasc.

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter à nos lecteurs plusieurs des collections de « conférences » ou « leçons » à sujets religieux destinées à l'élite intellectuelle protestante d'Allemagne (cfr N.R.Th., 1938, p. 1007 ss.). La « Sammlung gemeinverständlicher Vorträge » est certainement aujourd'hui l'une des plus représentatives d'entre elles ; voici les derniers fascicules parus (178-185) : G. Kuhlmann, « Die Theologie am Scheidewege », 1935, 44 p. ; R. Otto, « Die Lehrtraktate der Bhagavad-Gītā », 1935, 48 p. ; G. Kuhlmann, « Theologische Anthropologie im Abriss », 1935, 44 p. ; H. Leube, « Der Jesuitenorden und die Anfänge nationaler Kultur in Frankreich », 1935, 36 p. ; H. Schmökel, « Altes Testament und heutiges Judentum », 1936, 28 p. ; E. Seeberg, « Wer ist Christus ? », 1937, 58 p. ; L. Fendt, « Die Bedeutung der wissenschaftlichen Theologie für das praktische Leben », 1939, 36 p. ; E. Seeberg, « Krisis der Kirche und des Christentums heute », 1939, 30 p. Les noms de MM. Kuhlmann, Otto, E. Seeberg, Fendt, indiquent suffisamment et la valeur et la tendance des contributions. On ne s'étonnera pas que plus d'un des fascicules parus depuis 1935 ait eu pour thème quelque sujet de brûlante actualité : quelle position la théologie protestante, ou le protestantisme allemand tout court, va-t-il avoir à prendre vis-à-vis de la dogmatique totalitaire du national-socialisme ? Qu'il s'agisse d'exégèse, de pastorale, d'ecclésiologie, partout le national-socialisme a ses positions nettement établies, souvent en contradiction formelle avec les données traditionnelles chrétiennes. Jusqu'à quel point sera-t-il licite au protestant d'« adapter » son christianisme (ne faudrait-il pas souvent plutôt dire de « vider » son christianisme pour l'adapter ?) à la pensée nationale-socialiste, sans renoncer à sa foi elle-même ? Tout le monde sait combien ces problèmes sont graves. L'on pourra, avec toute facilité, suivre les réactions des théologiens protestants dans ces fascicules, courts et lisibles, destinés, comme leur nom l'indique, aux lecteurs de culture générale et désireux de s'instruire.

Ch. Martin, S. I.

H.-D. PIRE, O. P. — *Pitié ou insensibilité ? Le témoignage de Clément d'Alexandrie.* Coll. « Orientations ». Thuillies, Ramgal, 1939, 20 × 15 cm., 48 p.

Etude intéressante et bien menée sur la manière dont Clément d'Alexandrie, si chrétien et si épris de l'idéal grec, a pu concilier la recherche de l'apatheia stoïcienne et de la miséricorde chrétienne.

E. Mersch, S. I.

H. HAGENDAHL. — *La prose métrique d'Arnobe. Contribution à la connaissance de la prose littéraire de l'Empire.* Göteborgs Högs-

kolas Aersskrift, Acta Universitatis Gotoburgensis, 1936, t. XLII. Göteborg, Wettegren-Kerbers Verlag, 18 × 25 cm., XII-265 p. Prix : 20 kr.

L'attention donnée de nos jours à l'étude du style et de la langue des écrivains ecclésiastiques, et l'utilité qui en dérive pour l'intelligence de la patristique et du développement de la pensée chrétienne antique, a fait se multiplier depuis quelques années dans ces pages les revues rétrospectives sur les travaux consacrés à ces matières en Amérique surtout, en France et en Hollande. Tout n'y a pas toujours été jugé digne d'éloges (voir par exemple 1939, p. 356-360, 614-616, 820-823). Cela nous autorise à présenter aujourd'hui au lecteur un travail que les circonstances n'ont mis que récemment en contact avec la revue. La haute valeur du mémoire, les résultats en partie inattendus auxquels il aboutit et la largeur des horizons que la compétence de son auteur lui permet d'ouvrir et d'éclairer, sont des titres suffisants pour signaler l'œuvre, malgré le retard de plus de trois ans. Paru en français dans l'annuaire de 1936 (p. 1-265) de l'université de Göteborg, ce travail de M. Harald Hagendahl sera le bienvenu chez tous ceux qui s'occupent de ces questions. Très bien au courant de tout ce qui a paru sur la matière et des discussions qu'elle a soulevées, très personnel dans ses jugements, mais de ton modéré, judicieux et remarquablement clair, son livre, qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici par le détail, a le grand avantage, par son exposé large et ajouré, de reposer l'esprit des monographies trop étroites et des statistiques trop rigides qui emprisonnent la pensée. Pour le développement de la langue latine des chrétiens, il y a beaucoup à y apprendre, même si l'on ne voulait pas admettre chacune de ses appréciations.

J. de Ghellinck, S. I.

S. GONZALEZ, S. I. — *La formula* Μία οὐσία τρεῖς ὑποστάσεις *en San Gregorio de Nisa.* Coll. Analecta Gregoriana, vol. XXI. Series Facultatis theologicae, sectio B (n. 11). Rome, 1939, Univ. Grég., 23 × 16 cm., XX-146 p.

Plus d'une fois déjà, les « Analecta Gregoriana » ont ouvert leurs fascicules à des travaux sur la doctrine trinitaire du IV^e^ siècle et sur la théorie du néonicénisme dogmatique, inaugurée incidemment par Zahn en 1867 et popularisée par Harnack vingt ans plus tard. L'attitude doctrinale des Cappadociens, leurs rapports avec la terminologie de Plotin et surtout l'adaptation que celle-ci trouve chez saint Basile, méritent une étude spéciale, dont la publication du lexique plotinien depuis longtemps souhaité permet d'espérer des résultats définitifs. Visiblement, le P. Gonzalez se propose d'étendre un jour ses recherches ; pour commencer, il a sagement restreint dans son travail actuel son champ d'investigation. Il s'est contenté d'étudier la formule des trois hypostases dans saint Grégoire de Nysse. Défendue dans une soutenance qui avait fait impression en 1936, sa thèse a abouti à prendre corps dans un livre de 150 pages qui, à part le mauvais goût de la couverture, mérite pleinement éloges. Une introduction nous renseigne sur l'évolution historique de la formule et la conception qu'en a Grégoire de Nysse ; puis, dans un ordre qui pourrait être meilleur, car le premier serait mieux en sixième place, six chapitres examinent les principaux aspects du problème : le soi-disant trithéisme de Grégoire de Nysse, le réalisme

platonicien de la nature humaine (p. 38), ensuite l'identité d'opération dans les trois personnes (p. 53), les perfections communes (p. 71), l'inséparabilité et l'immanence (p. 86), le mode d'origine des trois personnes (p. 111). Une conclusion (p. 134) résume les principaux résultats, et un appendice, un peu bref celui-ci (p. 137), situe ce symbole au milieu des autres symboles de Cappadoce. D'un bout à l'autre, l'œuvre témoigne d'une étude très objective des textes et des sources, et de connaissances déjà très vastes dans toute l'histoire dogmatique de la période. Par endroits, un groupement un peu systématique pourrait être avantageusement atténué, comme aussi le choix de quelques autorités directes pour la fixation du sens de la terminologie grecque antique. Sur les origines de la formule, problème qui devient fascinateur pour peu qu'on y touche de plus près, l'auteur aurait dû davantage dégager la position du groupe de Basile d'Ancyre de celle des Cappadociens en général. Il a raison de parler d'origénisme, mais il y avait lieu d'y insister davantage ainsi que sur les adaptations plotiniennes. De ce point de vue, il aurait pu faire avancer la question du témoignage de Marius Victorinus, comme aussi de celui de Basile qui se défend à un moment donné dans son « De Spiritu sancto » (XVI, 38, PG, XXXII, 136b) d'enseigner les trois hypostases principales de la sagesse du siècle, c'est-à-dire de Plotin (voir P. Henry, « Les états du texte de Plotin », p. 182, etc.). Dans son étude de la formule, il insiste avec raison sur sa première partie μία οὐσία, mais dans son chapitre sur l'origine, c'est surtout la seconde partie, les trois hypostases qui attirent son attention plutôt que la présentation simultanée des deux parties. Le « De Trinitate ad Eustathium » (p. XIII), mutilé dans Migne, est convenablement édité dans Oehler, 1838, p. 158. Ces remarques ne sont données ici que pour montrer l'estime que nous faisons du livre et des belles promesses qui s'en dégagent pour une étude approfondie et complète de toute la période. De l'auteur, comme de plusieurs autres de ses collègues espagnols, qui se sont vaillamment et brillamment mis comme lui à la besogne, l'on peut attendre de substantiels travaux sur les symboles et formules de foi de l'antiquité chrétienne.

J. de Ghellinck, S. I.

Z. BURGIELSKI. — *Nieśmiertelność duszy Ludzkiej w świetle nauki św. Augustyna.* Leopol, chez l'auteur, 1939, 23 × 15 cm., 70 p.

Dissertation doctorale présentée à l'université d'Innsbruck. Elle comprend l'analyse critique des quatre arguments par lesquels saint Augustin a voulu démontrer l'immortalité de l'âme. L'auteur en montre l'origine dans les œuvres des philosophes grecs. — Un résumé latin de deux pages achève la dissertation. N.

E. BOULARAND. — *La venue de l'homme à la foi d'après saint Jean Chrysostome.* Coll. Analecta Gregoriana, vol. XVIII. Rome, Université Grégorienne, 1939, 24 × 16 cm., 192 p. Prix : 15 lires.

De cette étude strictement historique, entreprise sans préjugé, ressort un fait que l'auteur ne cherchait nullement à établir. Grand esprit et grande âme, saint Jean Chrysostome n'était pas homme à séparer la religion concrète et la vue claire des vérités théologiques. Sa prédication s'adressait à des êtres vivants, mais elle avait pour objet le révélé avec les questions qu'il pose.

Sans doute, la venue de l'homme à la foi n'est pas chez le saint Docteur l'objet d'un traité, une doctrine abstraite. Mais il donne « un enseignement vivant, à la forme infiniment variée, illustré d'exemples typiques, qui lui ont permis d'étudier, à propos d'états d'âme fort dissemblables, la collaboration ou les luttes mystérieuses de la grâce et de la liberté ». On peut donc interroger Chrysostome sur la foi-connaissance, son objet, son fondement, ses rapports avec la raison. Ceci requiert une étude fort nuancée de la « sagesse humaine ». L'auteur explique avec finesse (pages 54-64) la sévérité de Chrysostome pour les philosophes, sans nier pour autant la valeur de la raison. Et même, une apologétique solide se dégage de cette prédication concrète. Autres questions difficiles : liberté de la foi, nécessité de la grâce, première initiative surnaturelle, mode d'action de la grâce, efficacité ou inefficacité de l'appel divin. On pourrait croire que l'auteur pose ses questions en termes trop modernes. Sa méthode est pourtant irréprochable. Il fait constamment parler Chrysostome, pour nous donner en même temps et la pensée et le ton du grand orateur. Ses conclusions se dégagent avec leur degré de probabilité ou de certitude. Et si l'on déclare a priori qu'un prédicateur du IV^e^ siècle n'a pu donner sur des thèses spéculatives une esquisse de solutions scolastiques, on méconnaît les faits que présente cet ouvrage, et l'on méconnaît aussi le pouvoir de la vérité sur une intelligence vigoureuse. — L'auteur aurait même eu le droit de mettre en parallèle la description des obstacles à la foi (pages 120-122 et 128-137) et la réfutation moderne du déterminisme psychologique.

Un tel travail demandait une recherche attentive dans une œuvre complexe, beaucoup de probité scientifique et en même temps cette sympathie pour Chrysostome qui était condition d'objectivité. Il fallait même plus : pour voir dans son héros l'harmonie entre la prédication vivante et la prescience des solutions théologiques, l'auteur devait posséder lui-même ces deux qualités. C'est une heureuse synthèse que nous trouvons dans ce livre excellent.

G. Isaye, S. I.

J. VAN DEN DRIES. — *The Formula of Saint Cyril of Alexandria*, Μία Φύσις τοῦ Θεοῦ Λόγου σεσαρκωμένη. A dissertation for the Doctorate in the Faculty of Theology of the Pontifical Gregorian University. Rome, Université Grégorienne, 1939, 26 × 18 cm., 172 p. Prix : 5 sh.

Il faut féliciter l'auteur de n'avoir pas reculé devant un sujet aussi compliqué que la formule christologique de Cyrille d'Alexandrie, prise en fin de compte à Apollinaire sous le couvert de pseudépigraphes grégoriens et athanasiens, et, dix siècles après les controverses monophysites, redevenue l'objet d'études et de discussions sans fin depuis Petau jusqu'à nos jours. Sérieusement étudié, le travail se divise en deux parties : d'abord la discussion des interprétations données jusqu'ici au mot φύσις dans la formule, et que l'auteur réduit à deux groupes : les uns y voient une personne concrète, un individu, les autres une réalité substantielle, impersonnelle. Les motifs présentés par la première interprétation, la plus communément courante, sont ramenés à trois chefs d'arguments que l'auteur examine successivement, pour ne leur reconnaître qu'une force apodictique réduite et signaler leurs inconvénients. L'auteur prend parti pour la seconde interprétation, à laquelle il reconnaît moins d'inconvénients qu'à la première et c'est en fonction de

cette préférence qu'il aborde la seconde partie (p. 113), c'est-à-dire l'interprétation de la formule cyrillienne ; il la divise, d'après les mots mêmes de la formule, en trois grandes parties : la nature, une, incarnée. Il arrive ainsi à sa conclusion (p. 167), qui interprète la formule cyrillienne dans le sens de substance divine, et non pas attribut, individualisée dans le Verbe, celui-ci sans changement, mais identique ἄσαρκος ou ἔνσαρκος, unie non pas moralement à la chair ou nature humaine comme deux personnes, mais dans une seule et même personne. Sans entrer dans les développements que demanderait l'importance des questions débattues, contentons-nous de relever les qualités de cette très consciencieuse étude, claire et personnelle, loyalement présentée, basée sur une très compréhensive recherche. L'auteur s'est bien rendu compte que la terminologie n'est pas tout, le fond de l'idée importe davantage. Par moments, le choix des auteurs analysés et surtout certaines juxtapositions un peu disparates mêlent ceux qui ont un avis original et ceux qui sont sans compétence spéciale. Chez les scolastiques figurent seuls Pierre Lombard et saint Thomas. La tournure syllogistique du résumé des avis (p. 43, 58), quelques tâtonnements et confusions (par exemple, p. 36 et 40, n. 1 et 2), quelques affirmations trop absolues (par exemple, p. 89) sont des défauts qui s'élimineront par l'accoutumance avec pareils travaux. L'auteur a voulu traduire les passages grecs : excellente idée ! Mais pourquoi, dans une matière aussi délicate, n'avoir pas accompagné chaque traduction du libellé original en note ?

J. de Ghellinck, S. I.

W. J. HALLIWELL. — *The Style of Pope St. Leo the Great.* The Catholic University of America, Patristic Studies, LIX. Washington, Cath. Univ. of America Press, 1939, 23 × 15 cm., XVI-98 p. Prix : 2 doll.

La série des Patristic Studies de l'Université de Washington consacre son fascicule LIX au style de Léon le Grand, mais un titre comme les « Figures de rhétorique dans les œuvres de Léon » serait plus conforme au contenu. Basé sur une consultation sérieuse des meilleurs textes critiques des lettres (Silva Tarouca et Schwartz) et sur l'édition des Ballerini pour les sermons, le travail prend modèle sur les autres volumes du même genre de la série, aussi bien dans son inspiration générale et dans l'arrangement des matières, qui demeure trop esclave des figures de style, que dans les préoccupations statistiques, trop dépendantes d'un souci exagéré de comptabilité. Mais il a l'avantage d'avoir dégagé parmi les résultats de ses prédécesseurs bon nombre de points de comparaison ; certains paragraphes de la conclusion (par exemple p. 95) sont lumineux à cet égard ; il a donné aux « Epistolae » la part d'attention dont jusqu'ici les « Sermones » seuls avaient bénéficié, et, dans les limites qu'elle s'est assignées, l'étude est menée avec un soin très consciencieux, minutieux même. Mais ces limites sont trop étroites: un harmonieux artiste du style comme saint Léon, à la pensée majestueuse et ferme, fine et élevée, raffinée même parfois jusqu'à la recherche, méritait surtout dans les conclusions plus et mieux qu'un travail de découpage trop mécanique, assurément bien mené, mais incomplet. Car il fallait atteindre la personnalité de l'écrivain et de l'homme qui déborde largement le cadre de la rhétorique, malgré la majestueuse sonorité d'une dizaine de figures, de mots ou de pensées, qui font toute la table des matières. Un problème aussi passe inaperçu : la part que saint Léon lui-même

ou ses secrétaires de chancellerie, peut-être Prosper d'Aquitaine, ont eue dans l'arrangement harmonieux de ses phrases ou la rédaction de ses lettres ?

J. de Ghellinck, S. I.

W. TILL und P. SANZ. — *Eine griechisch-koptische Odenhandschrift (Papyrus copt. Vindob. K. 8706)*. Coll. Monumenta biblica et ecclesiastica, 5. Rome, Institut biblique pontifical, 1939, 27 × 19 cm., 112 p., 2 planches. Prix : 60 lires.

Edition d'un recueil d'odes de l'Ancien et du Nouveau Testament conservées en grec et en copte dans un volume de papyrus (Vindob. K. 8706) datant vraisemblablement de la 2e moitié du VIe siècle (26 feuillets plus une vingtaine de fragments conservés). L'Introduction signale tout particulièrement la disposition en parallèle des textes grec et copte, chacun en une colonne unique. Cette disposition montre qu'il s'agit d'un de ces rarissimes témoins encore conservés de la forme primitive des papyri bilingues. De plus, en ce qui concerne les odes grecques, notre recueil est le premier recueil d'odes bibliques indépendantes, c'est-à-dire ne faisant pas suite, dans le codex, au psautier. Du point de vue textuel, de la division des stiques, de la succession des odes, il se rapproche le plus du recueil du même genre contenu dans le codex alexandrinus. Enfin, pour ce qui est du choix des odes, il appartient au type égyptien dans sa forme primitive. En ce qui concerne les odes coptes, ce manuscrit nous offre la recension de loin la plus ancienne qui soit aujourd'hui connue, et en tant qu'écrit en sahidique, un unicum. On pourra se rendre compte par ces quelques détails de l'importance de cette publication. Pour ce qui est du soin apporté à l'édition, le nom de M. Till est déjà une garantie.

Ch. Martin, S. I.

L. BAUER. — *De Christo vivificatore sancti Gregorii Magni doctrina*. Dissertatio doctoralis... Facultati theol. S. Mariae ad Lacum. Mundelein, Ill., St Mary of the Lake Seminary, 1938, 23 × 15 cm., IV-86 p.

L'originalité de Grégoire le Grand réside ailleurs que dans son œuvre strictement dogmatique; mais l'ascendant exercé par ses écrits dans la formation de la mentalité médiévale en général justifie l'analyse de quelques points centraux de ses idées. L'auteur place au centre l'idée christologique : il n'a pas tort, encore qu'il n'eût pas été superflu de mieux établir les titres de cette interprétation, en contraste, par exemple, avec l'idée des bonnes œuvres et de la vie morale, ou celle des jugements de Dieu et de ses châtiments, ou éventuellement d'autres. Le mérite du travail y eût gagné. Mais une fois cette manière admise, le relevé qui lui fait passer en revue les divers aspects de la doctrine christologique est logiquement bien divisé pour nos mentalités depuis longtemps adaptées à ce plan : le Verbe créateur de vie (p. 24), réparateur de vie par son incarnation (p. 35), restituteur et conservateur de vie (p. 50), modèle de vie (p. 65), consommateur et juge (p. 73). L'était-il aussi nettement pour saint Grégoire ? En tout cas, exposé riche et très condensé, qui recourt par concision à de nombreuses références, entrecoupées de quelques citations seulement, mais celles-ci bien choisies. A propos de saint Grégoire et de la Scolastique (p. 2), il y

avait mieux à dire, de même à propos de ses initiatives liturgiques (p. 8) ; l'édition de saint Grégoire, à la préface de laquelle l'auteur fait diverses fois appel, ne figure pas parmi les meilleures des Mauristes.

J. de Ghellinck, S. I.

D. R. DRUHAN, S. I. — *The Syntax of Bede's Historia Ecclesiastica.* The Catholic University of America, Studies in Mediaeval and Renaissance Latin, language and literature, vol. VIII. Washington, The Catholic University of America Press, 1938, 23 × 16 cm., XXIV-224 p. Prix : 2 doll.

K. BRAZZEL. — *The Clausulae in the Works of St Gregory the Great.* Même recueil, XI, 1939, XIV-82 p. Prix : 2 doll.

J. S. NELSON. — *Aeneae Silvii De liberorum educatione.* A translation, with an Introduction. Même recueil, XII, 1940, X-232 p. Prix : 2 doll.

Outre les « Patristic Studies » déjà mentionnées plus haut, une autre série de Washington, consacrée primitivement au latin du moyen âge et de la renaissance, puis aussi à leur littérature, nous donne des travaux du même genre, mais fait pénétrer plus de variété dans son choix. Le fascicule XI rentre complètement dans le moule des « Patristic Studies », avec leurs qualités de minutieuse analyse mais aussi leurs défectuosités. Les fascicules VIII et XII se meuvent dans une région plus ouverte. Le travail sur les clausules dans les œuvres de saint Grégoire le Grand demeure fidèle presque servilement à la manière précédente de Delaney, Mann et Herron déjà analysée dans la revue (1936, p. 663 ; 1938, p. 361 et 362-363). Mais ses conclusions (p. 75-79) sont intéressantes et peuvent aider au contrôle des constructions théoriques ; d'après l'auteur, les clausules des « Epistolae » sont en général métriques, mais conformes aux lois du cursus accentuel, ce qui en ferait un document de transition particulièrement intéressant au moment où la fidélité au « cursus » est à la veille de disparaître. Mais il n'y a pas lieu de discuter ici ces conclusions. L'auteur aurait dû aussi ouvrir un aperçu sur la participation de la chancellerie pontificale à la rédaction des lettres et y trouver des parallèles ou des contrastes utiles pour l'appréciation stylistique des autres œuvres.

L'étude de la syntaxe de Bède dans son « Historia ecclesiastica » d'Angleterre, son chef d'œuvre, est beaucoup mieux aérée: dès le début, l'auteur, le P. David Ross Druhan, présente quelques idées générales sur l'histoire du latin, bagage d'importation chez les Anglo-Saxons, sur l'utilité de pareilles études, sur les problèmes qu'elles soulèvent ; il connaît, et s'en inspire, de bons travaux sur le latin médiéval, entre autres ceux de Löfstedt. Ses résultats, qui ne changent pas substantiellement les appréciations courantes sur le latin de Bède, mais les précisent et les établissent tout autrement solidement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, montrent que le latin de Bède est habituellement une langue apprise, artificiellement sans doute, mais vivante et souple, nourrie de classicisme, mais vivifiée aussi par toute la tradition subséquente. Il aurait pu élargir son horizon en donnant plus d'attention aux grammairiens contemporains de Bède, aux traités grammaticaux qui circulent sous son nom et à l'application qu'il fait de leurs principes.

Avec le fascicule XII, la série des « Studies » nous fait entrer dans le domaine de la pédagogie de la renaissance et de son histoire, comme elle l'avait déjà commencé avec ses fascicules I et X. L'auteur a eu le mérite de faire précéder sa traduction d'une substantielle introduction littéraire et historique (p. 3-84) ; il établit aussi une comparaison avec les traités pédagogiques précédents de Vincent de Beauvais, de Gilles de Rome, de Maffei Vegius ; il aurait pu remonter plus haut, et donner plus de place à Hugues de Saint-Victor et aux traités didactiques du XII[e] siècle, pour en marquer les différences ou éventuellement l'héritage. Le texte n'est pas une édition nouvelle : après la publication par Wolkan dans les « Fontes rerum Austriacarum », t. LXVIII, du manuscrit de Melk corrigé par l'auteur lui-même, il n'y avait rien de mieux à faire. Mais cette publication étant rare en dehors des grandes bibliothèques, il faut remercier l'auteur de l'avoir reproduite. Une bonne traduction rend l'ouvrage accessible aux lecteurs de langue anglaise. Pour l'histoire des idées chrétiennes dans l'éducation et l'infiltration de l'idéal cultivé par les grands éducateurs païens, ces traités de la renaissance provoqueront chez les théologiens de nos jours un légitime intérêt.

J. de Ghellinck, S. I.

C. E. LUTZ. — *Ioannis Scotti Annotationes in Marcianum.* Coll. The Mediaeval Academy of America. Publication n° 34. Cambridge (Mass.), The Mediaeval Academy of America, 1939, 26 × 17 cm., XXX-244 p. Prix : 3,50 doll.

L. W. LAISTNER. — *Bedae Venerabilis. Expositio actuum apostolorum et retractatio.* Même collection, n° 35. XLVI-176 p.

Parmi les bonnes publications de la « Mediaeval Academy of America », ces deux éditions de Jean Scot et de Bède, qui intéressent au plus haut point théologiens et médiévistes, prennent une place de choix. Du premier, Miss Lutz nous donne la seule œuvre restée inédite ; l'attribution à Scot est raisonnablement présentée. Du second, grâce à Laistner, qui a beaucoup étudié le mouvement intellectuel du haut moyen âge, nous avons enfin une bonne édition des deux commentaires sur les Actes des Apôtres, l'un, l'« Expositio », datant de peu après 709, l'autre, la « Retractatio », remanié longtemps après, entre 725 et 731, et dont nous n'avions jusqu'ici, comme pour toutes les œuvres théologiques de Bède, que l'édition très fautive de Giles (1842-43) reproduite par Migne. Chacun des deux éditeurs a fait précéder le texte d'une sobre mais sérieuse étude critique, avec une attention spéciale donnée aux témoins du texte, à l'orthographe et aux sources, qui pour Scot sont bien commun de l'école irlandaise. Des « Annotationes » de Scot, le témoin unique du texte est un manuscrit de Paris, dont d'autres avaient déjà entrevu l'importance, mais que l'éditrice a soumis à un nouvel examen très approfondi. Pour Bède au contraire, les témoins du texte sont sans nombre, car ses œuvres ont joui d'un succès immédiat intense qui le font retrouver jusqu'en Espagne peut-être même du vivant de l'auteur. Laistner en a étudié près de soixante-dix pour l'« Expositio » et plus de vingt-cinq pour la « Retractatio », sans compter ceux qui mêlent les deux œuvres. Tout cela nous est un garant du soin qui a présidé à ces éditions. La présentation typographique est remarquablement claire, ce à quoi nous avaient depuis longtemps habitués les textes de la « Mediaeval Academy ». Uniformes

d'un bout à l'autre, les titres courants auraient dû davantage tenir compte des divisions et des sous-divisions des matières. Si le commentaire de Scot sur le « De Nuptiis Philologiae et Mercurii », dont se sont nourries toutes les écoles du moyen âge, s'adresse surtout aux médiévistes, il sera le bienvenu aussi chez les théologiens et les philosophes, car Prudence de Troyes accusait Jean Scot de s'être laissé égarer par la dialectique de Marcianus Capella (p. 81-106). L'œuvre de Bède se recommande par elle-même à l'étude théologique que facilitera beaucoup la belle édition de Laistner.

J. de Ghellinck, S. I.

A. PIOLANTI. — *Il Corpo Mistico e le sue relazioni con l'Eucaristia in S. Alberto Magno.* Rome, Anonima Libraria cattolica Italiana, 1939, 25 × 18 cm., XVI-216 p.

Après une introduction, où il indique les œuvres du saint sur lesquelles il s'appuiera et leur date, l'auteur cherche quelle est la doctrine du corps mystique chez saint Albert le Grand : la tête, les membres, la structure du corps et sa vie (pp. 31-140), puis (p. 141-208) il cherche quelle relation le saint montre entre l'eucharistie et le corps mystique : le symbolisme eucharistique, la causalité de l'eucharistie par rapport au corps mystique, le sacrifice de la messe et le corps mystique. Spécialement dans cette dernière partie on trouvera des textes bien intéressants. Le travail est bien fait. Nous aurions aimé cependant y trouver ne fût-ce qu'un procès-verbal de carence sur certaines idées, qui apparaissent chez saint Thomas, et que nous croyons très importantes pour la doctrine du corps mystique, sur le genre d'action que le Christ peut exercer sur ses membres à titre d'instrument de la divinité, per efficientiam.

E. Mersch, S. I.

P. DE LETTER, S. I. — *De ratione meriti secundum sanctum Thomam.* Coll. Analecta Gregoriana, vol. XIX, Series Facultatis Theologicae sectio B (n. 9). Rome, Univ. Grégorienne, 1939, 23 × 16 cm., XVIII-152 p. Prix : 20 lires.

Il est peu de concepts plus difficiles que celui du mérite théologique. L'ordre de justice, auquel on le rapporte communément, pour autant qu'il s'applique aux rapports entre l'homme et Dieu, dérive en droite ligne d'une conception de l'Ancien Testament, suivant laquelle les grâces divines sont représentées souvent comme l'exécution d'un contrat bilatéral. Terminologie reprise par saint Paul, qui y verse une doctrine plus parfaite de la grâce. Trois parties dans cette étude : l'aspect juridique (ou, comme dit aussi l'auteur, « personnel ») du mérite théologique ; l'aspect ontologique ; la conciliation entre l'un et l'autre, par le moyen du concept de charité. Dans chaque chapitre les textes de S. Thomas sont analysés en tenant le plus grand compte du développement de sa pensée: dans « In Sent. ». S. Thomas rapporte le mérite à la justice distributive (gloire proportionnelle à la grâce d'un chacun ; action de Dieu proportionnée à sa nature tout comme celle de l'homme est proportionnée à la sienne ; proportionnalité) ; dans la Somme, davantage à la justice commutative (égalité entre l'œuvre et sa récompense, notamment dans la mesure où l'œuvre procède aussi de la motion du Saint-Esprit, cause,

même efficiente, de la vie éternelle ; Ia IIae, q.114, a. 3, c et ad 3um). Dans la seconde partie, cette proportion et ordination intrinsèque est étudiée plus profondément, à l'aide de purs concepts métaphysiques non empruntés à l'ordre empirique de la justice humaine. Le lien entre les deux développements se fait par l'analyse de la vertu de charité, principe principal du mérite. Mais en quel sens alors peut-on encore parler d'un aspect juridique ? A la lecture des premières pages on se trouvait saisi de voir l'auteur admettre un peu facilement l'équation « ordre juridique » = « relations entre personnes ». Tout rapport personnel est-il juridique ? Honneur ? Amour ? La charité est entre personnes, mais elle a un aspect physique : c'est un don créé, terme positif de l'amour de Dieu pour nous, fondant l'ordination ontologique d'un être raisonnable vers la vision intuitive de Dieu. Telle est la solution de l'aporie. Ce « ius », à présent entre guillemets (p. 138), finit par être réduit à l'expression de la Sagesse divine (p. 143-144). Ajoutons que, lorsque saint Thomas étudie la justice proprement dite, celle qui règle les rapports entre humains, la notion de mérite ne paraît pas intervenir. Nouvel indice qu'elle appartiendrait à une justice tout à fait sui generis, qui est principalement liberté, libéralité, charité.

Etude remarquable, non seulement par la documentation, mais par la pénétration de pensée. Souhaitons que l'auteur reprenne d'une façon proprement théologique, et non plus seulement historique, les importantes conclusions des prémisses posées.

P. Henry, S. I.

H. BECK, O. S. B. — *Vorsehung und Vorherbestimmung in der theologischen Literatur der Byzantiner.* Coll. Orientalia christiana analecta, 114. Rome, Pont. Instit. Orient. Studiorum, 1937, 24 × 16 cm., XXIV-270 p. Prix : 60 lires.

B. SCHULTZE, S. I. — *Die Schau der Kirche bei Nikolai Berdiajew.* Même collection, 116. Ibidem, 1938, 252 p. Prix : 50 lires.

F. DIEKAMP. — *Analecta patristica. Texte und Abhandlungen zur griechischen Patristik.* Même collection, 117. Ibidem, 1938, 252 p. Prix 62 lires.

U. MONNERET DE VILLARD. — *Storia della Nubia cristiana.* Même collection, 118. Ibidem, 1938, 250 p. Prix : 60 lires.

Les publications de l'Institut oriental pontifical se succèdent avec une régularité exemplaire. Nous ne pouvons songer à nous étendre de manière égale sur le contenu des quatre dernières parues et annoncées ci-dessus. Elles touchent à des sujets très divers quoique toujours en relation avec les études ecclésiastiques. Celle de dom Beck introduit en plein dans la théologie byzantine. Providence et prédestination sont deux thèmes qu'elle possède en commun avec la théologie occidentale, bien qu'elle ne les classe pas exactement de la même manière qu'elle dans sa systématisation doctrinale. Pour la théologie orientale, Providence et prédestination sont généralement traitées ensemble, en fonction de l'homme et de sa fin surnaturelle. L'auteur a limité considérablement son enquête (elle ne comprend que les auteurs inclus entre les VIII[e] et XV[e] siècles). De plus, il a consacré la plus grande partie de son effort et de son ouvrage à une vue d'ensemble sur les sources littéraires relatives à la question. Le résultat en est que la systématisation doctrinale proprement dite, en soi la partie la plus importante, a pris un caractère très succinct et très général.

L'ouvrage aurait sans doute beaucoup gagné en vigueur et en profondeur si l'auteur s'était contenté de consacrer un seul chapitre aux sources, brièvement groupées et analysées. Tel quel, il contient un bon aperçu général et des directives qui pourront faciliter une étude ultérieure.

L'ouvrage du R. P. Schultze s'occupe d'un écrivain et penseur orthodoxe actuellement très étudié et discuté. La personnalité intellectuelle, philosophique et religieuse de Berdiaev s'impose à l'attention, même du catholique, mais c'est un véritable problème que de la saisir dans toutes ses nuances et surtout dans son atmosphère adéquate. Non seulement l'œuvre de Berdiaev s'échelonne sur un nombre considérable d'années, mais les conceptions du maître, toujours personnelles et individualistes, ont évolué fondamentalement. Le R. P. Schultze s'est efforcé d'établir la doctrine de l'Eglise chez Berdiaev, avec ses présupposés philosophiques et sous ses aspects variés. Faudra-t-il s'étonner qu'il ait rencontré nombre d'imprécisions, de variations d'idées, de contradictions même, et, en ce qui concerne l'intelligence par Berdiaev de la doctrine catholique, d'inexactitudes ? La pensée du maître n'en reste pas moins très originale, moderne, vivante et enrichissante.

Les « Analecta patristica » de Mgr Diekamp retiendront incontestablement l'attention des patrologues et des historiens du dogme, auxquels ils apportent une ample moisson de textes inédits et de détails biographiques nouveaux. L'occasion de ces trouvailles a été ses études préparatoires à la « Doctrina Patrum de Incarnatione ». Après trente ans d'attente et de lente élaboration, ces textes, la plupart fragments de florilèges, voient enfin le jour. L'édition est accompagnée d'un commentaire, et souvent précédée d'une véritable étude biographique qui rectifie ou précise en de nombreux points les conceptions courantes. Nous ne pouvons songer à présenter ici la liste des ouvrages attestés. Athanase, Cyrille de Jérusalem, Grégoire de Nysse, Gélase de Césarée, Pierre de Myre, Gennade de Constantinople, Hypatius d'Ephèse, Etienne de Hierapolis, André de Césarée, Théodore de Raithou, Aréthas de Césarée sont représentés. Partout se manifeste l'érudition étendue et la précision de jugement de Mgr Diekamp. Nous ne l'avons surprise en véritable déficience qu'à propos d'Aréthas. Mgr Diekamp semble ignorer que la lettre à Constantin a déjà été éditée par Sp. Lambros dans le « Neos Hellenomnemon », t. XIII, 1916/17, p. 205-210, d'après le même manuscrit d'Oxford, et attribué par lui au même auteur. La connaissance de l'ouvrage de S. B. Kougeas, Aréthas de Césarée et son œuvre (en grec), aurait aussi simplifié son introduction. La concordance générale des conclusions de Mgr Diekamp avec celles de ces deux études montre, en tout cas, la solidité de ses déductions.

En ce qui concerne la dernière publication, la « Storia della Nubia cristiana », disons simplement que son auteur, M. Ugo Monneret de Villard, est très avantageusement connu déjà pour ses publications archéologiques sur les monastères et les églises de l'Egypte ancienne et plus récemment encore par son étude sur la Nubie médiévale (1935). Sa présente histoire de la Nubie chrétienne, qui va des origines jusqu'à la ruine du royaume chrétien au XIV^e^ siècle, a pu profiter d'un accroissement considérable de matériel nouveau (inscriptions, etc.), fruit d'une mission de six années dans le pays. Elle est pour ainsi dire œuvre d'avant-garde, de pionnier, car elle est la première, en somme, à embrasser, dans un aperçu général et fortement documenté, l'ensemble de l'histoire religieuse de ce pays.

Ch. Martin, S. I.

L. PFEIFER. — *Ursprung der kathol. Kirche und Zugehörigkeit zur Kirche nach Albert Pigge.* Wurzbourg, Rita-Verlag, 1938, 22 × 15 cm., 98 p. Prix : 3 Mk.

Originaire de Campen en Hollande, Pigge — ce nom est encore fréquent en Flandre et en Westphalie — fit des études à l'université de Louvain, de 1507 à 1509. Il devint dans la suite un excellent controversiste. Ce petit livre expose ses principales idées sur l'Eglise : on y retrouve certaines pensées chères aux Pères : l'Eglise existant depuis Adam et Eve ; se développant déjà au cours des siècles de l'Ancien Testament ; définitivement établie au temps de Notre-Seigneur (auctore Christo, doctore Spiritu Sancto, per ministerium apostolorum) ; absolument nécessaire pour le salut, bien que la miséricorde divine envers ceux qui ne s'y trouvent pas sans qu'il y ait de leur faute soit sans bornes. A propos de Pigge, notons encore en terminant que, dans son excellent article du Dictionnaire de Théologie catholique, E. Amann prête à ce nom une forme italienne Pighi. Sur Pigge a paru une très bonne monographie de Hubert Jedin (Studien über die Schriftstellertätigkeit) en 1931 : en 1935 E. Amann ne semble pas la connaître.

H. Bruders, S. I.

P. HOFFER. — *La dévotion à Marie au déclin du XVII^e siècle. Autour du Jansénisme et des « Avis salutaires de la B. V. Marie à ses Dévots indiscrets ».* Paris, Editions du Cerf, 1938, 20 × 13 cm., 414 p. Prix : 40 frs.

En 1673 paraissait à Gand, muni de l'imprimatur, un petit livret anonyme : « Monita salutaria B. V. Mariae ad cultores suos indiscretos ». Dans le feu de la querelle janséniste, qui battait son plein, on y vit une attaque partie de la secte. L'idée s'est maintenue jusqu'à nos jours, d'autant plus que le Saint-Office avait mis le libelle à l'Index. En réalité, l'auteur était un pieux et savant avocat, Adam Widenfeld, qui occupait ses loisirs à écrire des livres de controverse antiprotestante. Il mourut à Cologne, le 2 juin 1678, âgé de 60 ans. Il n'avait rien d'un janséniste. Mais affligé de voir les protestants tirer parti de certains excès de la dévotion mariale populaire, il prit sur lui de réagir. Il le fit maladroitement, hélas, faute de goût et de tact. Mais il ne peut être question d'un complot janséniste. Pour retracer l'histoire de cette légende, le P. Hoffer a dépouillé avec soin l'immense dossier de pamphlets et libelles passionnés écrits pour et contre. Il en a tiré une page intéressante et instructive d'histoire de la dévotion mariale.

E. Druwé, S. I.

J. H. NEWMAN. — *Apologia pro vita sua ou Histoire de mes opinions religieuses.* Traduit de l'anglais par L. Michelin Delimoges. Introduction et notes de M. Nédoncelle. Paris, Bloud et Gay, 1939, 23 × 14 cm., LXXXVIII-430 p., 11 gravures.

Nouvelle traduction de l'« Apologia pro vita sua », de Newman, précédée d'une remarquable introduction et accompagnée de notes abondantes. Les deux traductions françaises existantes (une anonyme en 1865 à Tournai chez Casterman ; celle de du Pré de Saint-Maur à Paris, chez Douniol, en 1866), très anciennes toutes deux, étaient introuvables ; M. Michelin Delimoges, tout en se servant de ses prédécesseurs, les a certainement surpassés ; une comparaison

rapide entre la traduction de du Pré de Saint-Maur et la sienne le manifeste clairement. Ce qui est particulièrement précieux, ce sont les notes précises et nombreuses dont M. Nédoncelle a pourvu le texte de la traduction : notices succinctes consacrées aux nombreux personnages dont Newman rappelle le souvenir ; explication des institutions ou coutumes auxquelles il fait allusion ; précisions sur divers événements ou doctrines qu'il évoque ; parfois aussi rappel d'autres pensées de Newman qui éclairent le texte présent : tout cela rend singulièrement plus féconde la lecture de l'« Apologia » et manifeste la riche information et la compétence de l'éditeur. L'Introduction de M. Nédoncelle, après tant d'études déjà consacrées à Newman, a réussi à apparaître originale, suggestive, nuancée et riche d'intérêt.

J. L.

M. J. SCHEEBEN. — *Briefe nach Rom*, herausgeg. von H. Schauf und A. Erösz. Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., 150 p. Prix : 3,80 Mk.

Scheeben reste pour la théologie d'aujourd'hui un initiateur et un exemple, par son effort pour faire résonner la théologie spéculative dans la vie concrète de l'âme chrétienne. Ces 41 lettres, qui s'étendent sur toute la durée de son enseignement et jusqu'à quinze jours avant sa mort (1859-88), seront très utiles à ceux qui voudront connaître son âme et l'inspiration profonde de ses œuvres. Elles sont précédées d'une étude documentée sur la personnalité du grand théologien.

R. C.

* P. ALTHAUS, G. KITTEL, H. STRATHMANN. — *Adolf Schlatter und Wilhelm Lütgert zum Gedächtnis*. Coll. Beiträge zur Förderung christlicher Theologie, Bd. 40, 1. Gütersloh, Bertelsmann, 1938, 22 × 15 cm., 56 p.

* R. BREZGER. — *Das Schrifttum von Professor D. A. Schlatter*. Même coll. Bd. 40, 2. Ibid., 150 p.

On sait que les deux éditeurs des « Beiträge », Schlatter et Lütgert, sont décédés au cours de l'année 1938. Leur successeur, Althaus, fait revivre la mémoire de ses deux prédécesseurs tout en caractérisant leurs travaux pour les « Beiträge » (p. 1-15). Kittel ajoute une sorte de discours funèbre sur Schlatter et dresse un tableau de sa théologie systématique. Strathmann présente le théologien Lütgert (p. 41-44). Enfin, le pasteur Brezger a dressé un répertoire de tout ce que Schlatter a publié, dans le but très pratique de rendre service en particulier à tous ceux qui ont déjà été aidés par les ouvrages du défunt.

H. Bruders, S. I.

H. VOLK. — *Emil Brunners Lehre von der ursprünglichen Gottebenbildlichkeit des Menschen*. Emsdetten, Lechte, 1939, 24 × 16 cm., XIV-230 p. Prix : 4,80 Mk.

Le groupe des théologiens dialectiques n'a pas conservé longtemps sa cohésion. Emile Brunner, séparé de Karl Barth, se vit contraint, en conséquence de cette rupture, et par la logique de sa propre pensée, à reconsidérer les thèses protestantes fondamentales sur les rapports de la nature et de la grâce, sur l'homme, image de Dieu. Révision qui aboutit à la publication de plusieurs ouvrages, entre lesquels

se distingue par son ampleur « Der Mensch in Widerspruch ». M. Volk, théologien catholique, expose ici le système du théologien réformé. Non dans son intégrité, cependant : omettant l'image restituée par le Christ sauveur, il borne son exposé à l'image originelle et à sa destruction par le péché. On doit savoir gré à l'auteur de cette monographie : elle initie clairement et solidement à un sujet aussi difficile qu'important. Selon Brunner, l'essence de l'homme n'est pas dans sa rationalité ; pour l'avoir pensé après Aristote, les philosophes catholiques ont manqué à l'authentique anthropologie biblique ; suivant cette dernière, la grâce même constitue la nature : l'homme est naturellement un appelé, un interpellé par Dieu ; naturellement : entendons que sa vocation au « consortium divinae naturae » n'est pas adventice, ni conférée par surcroît à une existence spirituelle absolument possible et intelligible sans elle ; c'est en vertu de son être même qu'il se voit mis en communion de la vie trinitaire, et en la similitude de Dieu qu'est l'amour dans l'Esprit-Saint. Mais, dira-t-on, puisque le péché anéantit cette similitude, ne devrons-nous pas admettre avec Barth qu'il abolit du même coup l'humanité même, pour assimiler l'homme à un simple « truncus et lapis » ? Brunner croit pouvoir échapper à cette conséquence extrême, non plus certes, à la manière des premiers réformateurs, par la notion d'un « reste » d'image épargné par le péché — notion trop quantitative — mais par une distinction entre l'élément matériel et l'élément formel de l'unique image originelle : le premier élément, réponse amoureuse de l'homme à l'appel divin est, effectivement, ruiné de fond en comble par la révolte de l'homme ; mais le second — esprit, liberté, personnalité, corps lui-même, autant de principes ontologiques que posait dans l'être la réponse amoureuse à Dieu comme des conditions de sa propre réalisation — tous ces principes, encore que détournés de leur finalité naturelle, n'en subsistent pas moins dans le péché et après lui.

Chemin faisant, Brunner ne manque pas d'étudier ces principes constitutifs de l'homme à la lumière de la grâce dont ils reçoivent leur être et leur intelligibilité tout ensemble. Anthropologie essentiellement théologique, qui compose, croyons-nous, la partie la plus originale comme aussi la plus assimilable, plus exactement la seule partiellement assimilable, de toute son œuvre. Et une fois de plus, M. Volk nous donne de tout cela une juste idée. Mais moins réussie nous paraît la partie critique de ce dernier : l'exposé catholique des rapports de la nature et de la grâce est demeuré en surface ; au surplus, la fréquence des répétitions trahit la hâte de la composition.

L. Malevez, S. I.

* F. HOLMSTROEM. — *Das eschatologische Denken der Gegenwart. Drei Etappen der theologischen Entwicklung des zwanzigsten Jahrhunderts.* Gütersloh, Bertelsmann, 1936, 24 × 17 cm., XX-424 p. Prix : 15 Mk.

Malgré sa masse et sa densité, cet ouvrage n'est pourtant que l'édition abrégée d'une étude publiée, dès 1933, en langue suédoise. Faut-il dire que l'exploration de l'auteur s'est bornée à la théologie protestante, la seule théologie chrétienne qui soit sans doute, à ses yeux, digne de ce nom ? Davantage : s'il va de soi que son enquête n'a pas ignoré la littérature scandinave, elle n'a pas voulu aller au delà des pays de langue allemande.

Au départ, l'objet de la recherche devait être fixé sans équivoque. On aurait pu vouloir interroger les théologiens du XX^e^ siècle sur leurs opinions en eschatologie spéciale : comment interprètent-ils l'enseignement de leurs églises sur la mort, sur l'au-delà, sur les sanctions, sur le jugement universel ? Mais on pouvait aussi porter la question sur le « motif eschatologique » dans son ensemble : quelle importance la théologie contemporaine lui donne-t-elle dans le message chrétien ? A la différence de la théologie postritschlienne, n'estime-t-elle pas qu'il détermine et informe, pour ainsi parler, la totalité de la bonne nouvelle ; et si oui, comment comprend-elle précisément cette fonction qu'elle lui reconnaît ? C'est bien cette deuxième question qui, seule, en principe, a intéressé M. Holmström, et la réponse qu'il nous donne ici est appuyée par une étude critique de textes très nombreux.

Notons tout d'abord qu'une évolution eut le temps de se produire, durant cette courte période, dans l'intelligence du motif eschatologique. Puis: dans cette évolution, trois étapes se laissent assez nettement distinguer. Dans la première, où se présentent tour à tour J. Weiss, A. Schweitzer, W. Hermann, Einer Billing (théologien suédois), Troeltsch, M. Kähler, l'eschatologie biblique reçoit une interprétation strictement historique et temporelle : selon ces auteurs, c'est bien sur le prolongement du temps de notre expérience et en continuité avec notre histoire que se situera, dans la pensée de Jésus, — dans sa pensée normative, et non pas seulement périphérique —, l'avènement définitif du Règne de Dieu. Tout au contraire, avec Karl Barth, voici qu'apparaît — suivant M. Holmström — une théologie eschatologique foncièrement atemporelle ; et la voix de Barth obtient un tel écho, chez des professionnels de l'exégèse, comme Lohmeyer et R. Bultmann, non moins que chez des « systématiciens », comme Brunner et Althaus, qu'on est autorisé à parler d'une seconde période, d'ailleurs assez brève, puisque, commencée en 1922, elle se clôt dès 1927. Depuis lors, en effet, un retour à des conceptions plus sainement « historiques » semble se dessiner, même chez les théologiens dialectiques, non toutefois sans que cette phase nouvelle, au reste encore indécise, n'ait bénéficié des justes critiques adressées, par la précédente, à l'« historisme ».

Le lecteur de langue française trouvera une analyse assez détaillée de cet ouvrage dans un article de O. Cullmann, « La pensée eschatologique d'après un livre récent », dans la « Revue d'histoire et de philosophie religieuses », publiée par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, t. XVIII, 1938, pp. 347-355. Cette analyse s'accompagne de quelques remarques critiques. Mais celles-ci ne portent pas sur une des thèses, assez contestable selon nous, de M. Holmström, aux yeux de qui K. Barth aurait varié à ce point qu'on distinguerait trois moments dans sa pensée. En réalité, et en dépit d'indices en sens opposé, la pensée de Barth a toujours gardé, nous paraît-il, son identité foncière sous des divergences assez insignifiantes. Les corrections faites récemment par Barth lui-même (Die kirchliche Dogmatik, I, 2, 1938, p. 55) ne modifient pas, sur ce point, notre opinion. Barth nous semble être toujours demeuré fidèle à la volonté de penser un Christ tout à la fois supra-historique, c'est-à-dire non déterminé, dans son incarnation et sa résurrection, par les causalités phénoménales dont les effets déroulés « horizontalement » dans le temps composent l'étoffe de l'histoire — et tout ensemble, néanmoins, vraiment événement, « Ereignis » en un sens très strict, et non point exclusivement un Logos nécessaire et éternel. Dans le même sens, nous contesterions que la conception barthienne s'origine, chez son auteur, beaucoup moins à la Bible qu'à

une influence de la philosophie platonicienne ou même kantienne, et que son contenu, l'ἔσχατον, coïncide avec l'absolu métaphysique. Il y a plus : s'il faut reconnaître, avec Holmström, que le refus barthien de penser les fins dernières comme une « Schlussgeschichte » (comme une conclusion en continuité temporelle avec l'histoire qu'elle termine) n'est pas conforme à la représentation biblique — celle-ci, en effet, lie la parousie à l'histoire, mais aux yeux de Barth cette liaison n'est qu'une « figure » inévitable (« Gleichniss ») — toutefois, ce refus n'entend pas enlever à ces fins leur caractère d'accomplissement contingent et de réalité « éventuelle ». Et sans doute, encore, Barth ne réussit pas — et ne peut pas réussir — à concevoir positivement cette réalité, à rendre intelligible un fait, ou, plus exactement, une action, un « drame » non nécessaire, qui, tout en n'étant pas lui-même dans le temps, est en relation étroite avec lui. Mais l'idée n'en est pas logiquement absurde : Kant, en tout cas, ne l'a pas pensé, puisque, par exemple, c'est bien comme une libre décision, tout à la fois transcendante au temps et néanmoins efficace sur le plan temporel du caractère sensible, qu'il conçoit le « caractère intelligible ». Et puis reste que Barth d'intention du moins, garde, nous l'avons dit, à l'instauration du Règne son essence dramatique, si impensable que soit, hors du temps, pour notre esprit, cette dernière. Cela ne suffit-il pas, sinon à fonder sa prétention à une fidélité substantielle envers l'eschatologie chrétienne, du moins à lui donner un sens ?

L. Malevez, S. I.

H. S. ALIVISATOS. — *Procès-verbaux du premier congrès de théologie orthodoxe à Athènes. 29 nov.-6 déc. 1936.* Athènes, « Pyrsos », 1939, 26 × 19 cm., 540 p.

Ce volume, d'une belle présentation extérieure, contient les Actes et les communications du premier Congrès tenu en 1936 à Athènes par les professeurs des Facultés universitaires de théologie orthodoxe. Il constitue un document purement et simplement capital pour qui veut se rendre compte de la pensée actuelle des théologiens orthodoxes sur les principaux points doctrinaux de leurs Eglises : interprétation des Ecritures, Tradition, ecclésiologie, etc. Ils expriment en même temps de la manière la plus vivante la volonté de renouveau intellectuel et doctrinal qui se fait très nettement sentir depuis une vingtaine d'années dans le monde orthodoxe. Nous nous plaisons en particulier à souligner la correction et la modération d'expression avec lesquelles les rapporteurs ont marqué les divergences (déjà connues pour l'essentiel) qui les séparent de Rome. Cette dignité de ton et cet effort vers une sympathique compréhension, auxquels feront certainement écho les catholiques, aideront sans aucun doute à rapprocher les âmes en attendant le moment, connu de Dieu seul, où se fera l'accord complet des intelligences et des volontés.

Ch. Martin, S. I.

* *Harvard Divinity School Bulletin. Issue containing the Annual Lectures and Book Reviews for the Academic Year 1938-39.* Cambridge, Harvard University Press, 1939, 21 × 14 cm., 118 p.

Bulletin annuel de la Faculté de théologie de la « Harvard University ». En voici le contenu. M. I. Rostovtzeff, « The Mentality of the Hellenistic World and the After-Life » ; H. W. Schneider, « Natural

Religion » ; A. D. Nock, « Scholarship and Religion » ; « Dean's Letter » ; Book Reviews par Pfeiffer, Cadbury, La Piana, Auer, etc.

N.

THÉOLOGIE MORALE.

T. A. JORIO, S. I. — *Theologia moralis, iuxta methodum compendii Ioannis P. Gury, S. I. et R. Tummolo, S. I. Vol. I-II.* Edit. sexta. Pontificia Facultas theologica S. Aloisii ad Pausilypum. Naples, d'Auria, 1938-39, 24 × 16 cm., XX-298 et 836 p. Prix : 18 et 40 lires.

Cette sixième édition du manuel du P. Tummolo — intitulée non plus « Compendium Theologiae Moralis », mais « Theologia Moralis » — n'est pas une simple réimpression : d'assez nombreux changements ont été introduits. L'ouvrage se présente en trois volumes (le 3e à paraître) : I, De Principiis ; II, De Praeceptis ; III, De Sacramentis. Un souci de logique a fait déplacer certaines matières. Un certain nombre de questions ont été refondues ; en particulier : « de voluntario indirecto », « de scandalo », « de abortu », « de bello », « de luxuria », « de mutuo », « de violatione directa sigilli sacramentalis et de usu scientiae sacramentalis ». D'autres sont abordées pour la première fois ou développées avec une ampleur toute nouvelle, en particulier dans le « de contractibus ». Quant à la méthode, l'auteur, guidé par son but qui est de former des confesseurs, reste fidèle à celle de ses prédécesseurs : méthode à la fois théorique et casuistique : énoncé de principes (« propositiones ») clairement expliqués et prouvés, puis applications pratiques (« quaesita », « resolves », « casus »). Quant au fond, doctrine sûre et large ; en général bien informée du progrès des sciences qui touchent à la morale. On regrette cependant que l'auteur ne fasse pas état de récentes controverses quand il traite des lois pénales, des œuvres serviles, du jeûne, de la guerre, du secret professionnel, et qu'il ne parle pas des limites du droit du propriété, ratione dominii alti Status. On regrette plus encore qu'il ne dise rien des rapports entre la justice et la charité. Ce n'est cependant pas la justice seule qui doit, dans la loi nouvelle, régler les rapports humains et sociaux : c'est la justice pénétrée de charité.

P. Allard, S. I.

S. A. LOIANO, O. M. Cap. — *Institutiones theologiae moralis ad normam iuris canonici. Vol. III. Theologia specialis.* Pars IV, V, VI. Turin, Marietti, 1937, 22 × 15 cm., 1004 p. Prix : 20, 25, 40 l.

Ce manuel est une nouvelle édition, refondue et mise à jour, de l'ancien ouvrage du P. Gabriel de Varceno, déjà retravaillé et réédité précédemment par le P. Maurus a Grizzana. Le Ier volume (Theologia fundamentalis) a paru en 1934 (cfr N.R.Th., 1935, p. 759) ; le IIe volume (Theologia specialis : vertus théologales, Décalogue, commandements de l'Eglise) en 1935 ; le IIIe (Theologia specialis : partes IV, V, VI : justice, contrats, status particulares, etc.) en 1937. Les prix des volumes sont respectivement 20, 25 et 40 lires.

N.

A. ZIVKOVIĆ. — *Osnovno moralno Bogoslovlje.* Coll. Katoličko moralno Bogoslovlje I. Svezak : Opći dio. Zagreb, chez l'auteur, 1938, 25 × 18 cm., XII-408 p.

Ce livre de M. Živković, professeur à la Faculté de théologie de Zagreb, vise trois buts pratiques : 1° rendre plus facile l'étude de la théologie morale à ceux des séminaristes yougoslaves qui n'ont pas fait les humanités classiques ; 2° mettre un sommaire de théologie morale en langue maternelle à la disposition du clergé qui, soit en chaire soit au confessionnal, doit instruire le peuple chrétien ; 3° enfin rendre cette étude possible aux laïcs qui, aujourd'hui, désirent une connaissance plus approfondie de leur religion. Ce nouveau manuel manifeste une connaissance approfondie des ouvrages et manuels antérieurs, par exemple ceux de Vermeersch, Noldin, Tillmann, etc. Toutefois, dans sa méthode, l'auteur procède plutôt à la manière de saint Thomas d'Aquin, en particulier par la place importante donnée à la justification doctrinale, aux arguments de raison appuyant les préceptes chrétiens. Ceci apparaît surtout dans les chapitres « de fine hominis », « de lege », « de peccato », où non seulement la méthode, mais l'exposé même de saint Thomas sont fidèlement suivis. Le volume présent — premier de trois — comprend la partie plus théorique (« de principiis »). Au second volume est réservée l'étude des « vertus ». L'auteur se propose, là aussi, de consacrer à ce sujet une discussion doctrinale plus approfondie qu'on n'a l'habitude de le faire.

F. Mikulašek, S. I.

P. LUMBRERAS, O. P. — *De Fortitudine et Temperantia (2ª 2ae 123-170)*. Coll. Praelectiones scholasticae in secundam Partem D. Thomae, XI. Rome, « Angelicum », 1939, 23 × 15 cm., XII-224 p.

Les caractères généraux de ce commentaire de la Somme ont déjà été signalés dans cette Revue, à propos du « De iustitia » (N.R.Th., 1939, p. 1117). A cause de l'importance très grande donnée aux vertus, étudiées soit en elles-mêmes soit dans leurs relations avec les autres vertus, ces traités complèteront heureusement — mais sans les remplacer aucunement — les ouvrages de théologie morale qui suivent la méthode de saint Alphonse. Les vices opposés aux vertus sont étudiés de façon très sommaire et abstraite : le « De luxuria » en particulier, très bref, nous semble trop exclusivement théorique. On s'étonne un peu de ce que, dans ces matières morales, le nom de saint Alphonse de Liguori ne soit mentionné qu'une seule fois : dans une citation du P. Merkelbach, p. 118.

P. Allard, S. I.

L'Eglise et le mariage. Comnte rendu du Congrès international de la Famille chrétienne, 1937. Paris, Editions Mariage et Famille, 1937, 23 × 14 cm., XIV-208 p. Prix : 30 frs.

En 1937 pour la première fois, afin de répondre à un désir exprimé par le Saint-Père, l'Association du Mariage chrétien transforma son Congrès annuel en un Congrès international ; il se tint à Paris, les 25, 26 et 27 juin et prit comme sujet : « L'Eglise et le Mariage ». Les travaux se groupèrent autour de trois chefs : le rôle et les formes de l'amour dans le mariage ; les relations de la famille avec l'Eglise et l'Etat ; l'éducation familiale de la jeunesse et l'opinion publique. Les rapports publiés in extenso dans ce volume prolongeront l'effet utile du Congrès ; ils sont dus à des prêtres et des laïques particulièrement qualifiés par des travaux antérieurs sur le sujet et représentent de nombreux pays : France, Belgique, Suisse, Autriche, Espagne.

N.

N. ROCHOLL. — *Le mariage, vie consacrée (Document).* Traduit de l'allemand. Coll. Bibliothèque Orientations. Thuillies. Edit. Ramgal, 1938, 20 × 15 cm., 176 p. Prix : 15 frs.

Un livre sur la théologie du mariage, écrit par un laïc, adressé à des laïcs. Sans doute M. Rocholl ne convaincra ni tous les exégètes ni tous les théologiens de la justesse de ses vues. Cependant le théologien aura profit à lire ses pages sur « le mystère du mariage chrétien ». La conception trop « moraliste » du sacrement — moralité supérieure dans les choses sexuelles, secours spécial de la grâce divine permettant d'observer la morale naturelle dans le mariage — est légitimement combattue ; l'auteur essaie de montrer avec beaucoup de ferveur comment les richesses du mariage naturel sont transfigurées par le sacrement.

R. Boigelot, S. I.

A. W. HOEGEN. — *Over de zin van het huwelijk. Een moraal-theologische studie.* Tweede herziene druk. Utrecht, « Het Spectrum », 1939, 24 × 17 cm., 352 p.

Le titre de cette réédition indique déjà que l'auteur se classe parmi ceux qui veulent exprimer la morale catholique du mariage en termes actuels. Mais pour parler du « sens » du mariage il n'abandonne pas les grandes vérités traditionnelles et met au point, d'une manière ferme et nuancée, la doctrine proposée par certains écrivains allemands (voir N.R.Th., 1939, p. 5-33 ; 513-550). Fortement rattachée à saint Thomas, s'éclairant des données récentes de la psychologie et de conceptions juridiques nouvelles, discutant soigneusement l'abondante production littéraire catholique suscitée par l'Encyclique Casti Connubii, cette « étude » se présente en un solide traité, où, en deux grandes parties : Le mariage comme institution, le mariage comme état de vie, toutes les questions importantes sont scrutées avec une pénétration et une profondeur peu communes. Nous notons spécialement les questions suivantes : La mise au premier plan du caractère social du mariage ; le mariage, « contrat » très particulier « entre deux personnes en vue et au sujet d'une troisième », et le respect de la liberté humaine ; la sanctification de la personnalité par le mariage chrétien ; la signification de l'amour dans la société conjugale ; le « mariage parfait » de Van de Velde ; l'existence et la détermination d'un devoir de procréation ; la continence périodique jugée du double point de vue de la procréation et de la fin personnelle du mariage ; la pudeur des époux étudiée en rapport avec la signification complète du mariage. Nous recommandons au public instruit cet ouvrage de grande valeur, présenté au surplus dans une belle et large impression sur papier fort.

R. Carpentier, S. I.

K. MUND. — *Vinculum. Werkbuch christlicher Eheerziehung.* Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., XII-324 p. Prix : 4,40 Mk.

Ce « livre de travail » réunit une abondante documentation pastorale sur le mariage. La première partie expose les principes d'une éducation chrétienne du mariage : doctrine, psychologie de l'amour, préparation dès l'enfance et la jeunesse, tâches éducatives des parents. L'originalité, le réalisme de l'auteur met vigoureusement en relief les exigences actuelles d'une formation positive à la vie con-

jugale chrétienne, exigences conçues souvent en vue des pays de langue allemande. Le lecteur distinguera sans peine ce qui ne serait pas applicable chez lui. A noter les pages sur la confession des jeunes gens, orientée vers l'éducation positive de la chasteté (pp. 76-83). Tout en reconnaissant les grands mérites de cette première partie, nous regrettons qu'elle dépende trop étroitement, surtout dans ses cinquante premières pages, des auteurs qui voient le sens de la vie matrimoniale dans l'acte conjugal, comme en un sommet où les époux atteignent leur perfection personnelle. Nous ne pouvons admettre qu'on interprète l'union des corps comme « le mélange de deux personnalités pour en former une seule » dénommée « der ganze Mensch », l'homme total. Une telle conception met involontairement en œuvre une mystique qui matérialise la personne humaine. La deuxième partie de l'ouvrage fournit de nombreux matériaux : textes, thèmes, documents, fiches, pour l'instruction des fiancés, la prédication de la doctrine et des devoirs du mariage, l'explication de l'Encyclique Casti Connubii, les allocutions de messes et de retraites. Enfin une intéressante bibliographie de langue allemande, pour prêtres et laïques, et une liste de films sur le mariage et la famille.

R. Carpentier, S. I.

P. ABELLAN, S. I. — *El fin y la significatión sacramental del matrimonio desde S. Anselmo hasta Guillermo de Auxerre.* Coll. Biblioteca teologica granadina, S. I., vol. 1. Grenade, Colegio S. I., 1939, 24 × 17 cm., XXIV-212 p.

Etude très fouillée de la doctrine des scolastiques sur la fin et la signification sacramentelle du mariage, depuis 1100 environ jusqu'à l'apparition des grands théologiens du XIII[e] siècle. Elle est divisée en deux grandes parties, la première consacrée à l'examen des sources littéraires, la seconde à un aperçu doctrinal systématique. Tant dans l'une que dans l'autre de ces parties l'auteur a révélé ses nombreuses qualités : érudition et connaissance presque exhaustive de la littérature de cette époque ou sur cette époque (de nombreux manuscrits même ont été consultés) ; acribie et précision dans l'interprétation des textes; enfin netteté et clarté dans l'exposition. Cet ensemble de qualités font de l'étude du R. P. A. une œuvre vraiment solide et achevée, qui fait honneur à la Faculté théologique renaissante de Grenade, et inaugure brillamment la « Biblioteca teologica granadina ».

M. C.

H. MUCKERMANN. — *Der Sinn der Ehe. Biologisch, ethisch, übernatürlich.* Bonn, Verlag der Buchgemeinde, 1939, 24 × 18 cm., 304 p., 16 planches. Prix : 5,40 Mk.

Le titre du livre, « Le sens du mariage », évoque une question qui est à l'ordre du jour. C'est du reste moins au côté théorique de la question qu'aux multiples problèmes pratiques qui s'y rattachent qu'est consacré ce luxueux volume, destiné au grand public. Savant distingué, spécialisé dans les questions d'hérédité et d'eugénisme et prédicateur de renom, l'auteur joint à la compétence le prestige du style. Après avoir brossé à grands traits l'histoire du mariage, depuis son institution divine au paradis terrestre, à travers ses fluctuations chez divers peuples (primitifs, Grecs, Romains, Germains), jusqu'à sa restauration surnaturelle par le Christ, avec un tableau de la situation actuelle (p. 9-81), l'auteur aborde le cœur de son sujet. La différenciation des

sexes, l'amour sexuel, l'institution sacramentelle du mariage, tout s'oriente vers l'enfant (p. 82-147). On étudiera donc soigneusement les conditions (biologiques, sociales, morales, etc.) d'une progéniture saine, que l'auteur suit à travers toutes les étapes de l'éducation (p. 148-287). Un beau chapitre sur l'amour de renoncement, dans la vie religieuse et sacerdotale, termine dignement cet intéressant et attrayant volume.

E. Druwé, S. I.

A. GENNARO. — *De periodica continentia matrimoniali.* Turin, L. I. C. E. — Berruti, 1938, 22 × 14 cm., 126 p. Prix : 6 lires.

Après d'utiles notes historiques et scientifiques sur la question telle qu'elle se présentait avant les découvertes Ogino-Knaus et telle qu'elle se pose depuis, l'auteur discute avec soin les arguments apportés pour et contre la licéité de la « continence périodique ». Il se prononce pour la licéité, non seulement quand il y a indication médicale, eugénique, sociale, mais encore sans ces indications, supposé le consentement mutuel et l'absence du danger d'incontinence. Seule est déclarée illicite la continence périodique qui, « voulant éviter la descendance, cherche la seule satisfaction libidineuse et en même temps exclut positivement toutes les fins secondaires du mariage ». Ne faudrait-il pas cependant ajouter que la génération « prudente » des enfants est pour les conjoints le devoir d'état, et que par conséquent, bien que ce devoir ne porte pas sur telle période déterminée de la vie matrimoniale, ils ne peuvent pas s'en dispenser en tout ou en partie sans motifs proportionnés ? L'auteur n'a pas encore pu utiliser les Acta et decreta Concilii Mechliniensis parus en 1938, qui déclarent que « à moins de motif très grave, si cette pratique est admise pendant toute ou presque toute la durée de la vie matrimoniale, elle s'oppose au dessein de la Providence sur la propagation du genre humain, elle est gravement injurieuse pour le mariage et principalement pour la dignité de l'épouse, et elle crée aux époux de grands dangers » (d.47). L'auteur se conforme d'ailleurs à cette sévérité dans sa « partie pastorale » où il recommande au confesseur la plus grande prudence et déplore la publication en langue vulgaire d'ouvrages qui répandent inconsidérément cette pratique.

R. Carpentier, S. I.

M. GUERIN. — *Mariage et stérilité. Les problèmes médicaux et moraux de la continence périodique.* Paris, Legrand, 1938, 24 × 16 cm., 212 p. Prix : 20 frs.

Dans cet ouvrage très documenté, le Dr Guérin étudie, du triple point de vue médical, moral, social, la méthode dite « de continence périodique ». La partie médicale reproduit l'essentiel d'une thèse de doctorat en médecine d'Etat, à laquelle le jury de la Faculté de médecine de Toulouse a décerné la mention « Très honorable » et qu'il a admise à l'honneur de l'échange avec les universités étrangères. L'auteur non seulement refuse d'admettre que la « théorie » Ogino-Knaus soit autre chose qu'une « hypothèse », mais affirme que cette hypothèse est entièrement fausse (p. 122). Elle se base sur ce présupposé que, chez la femme, les trois cycles : cycle menstruel, cycle œstrien (période qui sépare une ovulation de l'évolution suivante en cas d'activité génitale ininterrompue) et cycle hormonal (caractérisé par l'alternance de libération dans le sang de la femme de folliculine et de lutéine) sont en étroite relation de causalité et de temps : on peut conclure du symp-

tôme de l'un à l'évolution de l'autre. Or, d'après l'auteur, ce présupposé est faux. Les symptômes des cycles menstruel et hormonal ne fournissent pas d'indication valable sur le développement du cycle œstrien, et l'on ne possède pas de données scientifiques précises sur le phénomène de l'ovulation. Il semble néanmoins de plus en plus probable que celle-ci peut se produire à n'importe quel moment du mois menstruel. Il ne nous appartient pas d'apprécier cette partie médicale de l'ouvrage. Notons cependant que l'auteur passe trop facilement peut-être du probable au certain (par exemple, à propos du rapport entre les cycles : p. 42 : indépendance totale ; p. 44 : une certaine indépendance ; p. 55 : les trois cycles sont indépendants l'un de l'autre). De même, il semble exagéré de parler de « trois erreurs fondamentales » sur lesquelles se base l'hypothèse Ogino-Knaus : tout au plus peut-il conclure que ce sont des propositions dont la preuve s'avère de plus en plus difficile. Ajoutons que tout n'est pas négatif dans cet exposé : ses constatations faites, par exemple, sur la « réaction de défense » de l'organisme féminin lors de l'arrivée du spermatozoïde et sur une certaine « imprégnation », cause de stérilité (p. 59 sq.) sont fort intéressantes.

Au point de vue moral, l'auteur attaque très vivement la méthode de continence périodique. Celle-ci est, dit-il (p. 11), « contraire aux fins premières du mariage ». Il ne le prouve pas ; et, si c'était vrai, aucun usage de la continence périodique ne serait licite, or il admet cette licéité (p. 145). L'auteur s'élève contre l'assertion d'après laquelle la continence périodique est en soi moralement bonne (p. 128) ; mais les théologiens disent simplement que, de soi indifférente, elle reçoit son caractère moral, bon ou mauvais, de l'intention de ceux qui agissent. Enfin, à propos des « indications sociales », il en appelle (p. 147) au Concile de Trente, sess. 6, ch. 2 : « Personne ne doit prononcer... sous peine d'anathème... qu'il est impossible à l'homme justifié d'observer les préceptes de Dieu ». Cette proposition vise les protestants qui, à ne considérer que la nature humaine, et non pas les conditions sociales dans lesquelles les hommes peuvent se trouver, prétendaient que cette nature est tellement viciée qu'il lui est tout à fait impossible... etc... Le point de vue de ceux qui permettent la continence périodique est très différent : ils supposent le cas d'un père de famille qui se trouve dans des circonstances sociales (salaires, logement, travail de la femme...) telles qu'il ne peut plus avoir de nouveaux enfants ; quoi qu'en pense l'auteur, dans certains milieux ces cas peuvent être fréquents. Faut-il imposer la continence totale, alors que les conditions matérielles — pour ne parler que de celles-là — obligent les époux à une intimité de vie continuelle ? C'est risquer de les voir s'adonner à l'onanisme. Ne vaut-il pas mieux, puisqu'elle est, de soi, moralement indifférente, leur proposer la continence périodique qui leur permettra de réaliser les fins secondaires du mariage ? On comprend dès lors la réflexion du R. P. Mayrand, que l'auteur prend à partie de façon fort désobligeante (p. 148). En somme, l'auteur, très soucieux d'abus possibles — et réels —, semble d'abord condamner la continence périodique de façon absolue. Il en admet cependant la licéité à titre d'exception, comme un moindre mal. Mais, la plupart des arguments qu'il invoque dépassent leur but ; ils sont dès lors contestables. L'ouvrage est accompagné d'une bibliographie morale et d'une copieuse bibliographie médicale. Le « prière d'insérer » nous avertit qu'il a reçu l'Imprimatur de l'évêché de Poitiers.

P. Allard, S. I.

J. E. SCHULTE. — *Erfelijkheid en eugenetiek. II. Toepassing der erfelijkheidsleer.* Haarlem, De Erven F. Bohn N. V., 1939, 27 × 21 cm., XVI-621 p., 103 figures, 60 planches. Prix : 12,60 flor.

Ce bel ouvrage mérite d'être connu et répandu. Le premier volume en a été recensé ici même (1938, p. 1128). Ce second volume a toutes les qualités de son devancier, et à peu près le même développement et la même présentation. Nous pouvons donc nous contenter d'en signaler brièvement le contenu. Des deux parties de l'ouvrage la première étudie la formation des races et les phénomènes d'hérédité observés chez l'homme ; la seconde, les applications à l'homme des données de la génétique. Dans cette seconde partie, l'auteur examine, avec tout le détail désirable, les divers modes d'application de l'eugénique négative et les apprécie très franchement, des points de vue génétique, médical et moral. Le dernier chapitre insiste sur les mesures d'eugénique positive auxquelles il attribue, à bon droit, une importance considérable.

P. Henrard, S. I.

L. BENDER. — *Huwelijksprocessen. Schandaal of laster ?* Coll. Waarheid en Leven. Hilversum, Brand, 1939, 19 × 15 cm., 122 p. Prix : 1,20 flor.

Le R. P. Bender a déjà consacré plusieurs opuscules de cette collection à l'exposé des principes et des conclusions de la morale catholique ; comme dans les œuvres antérieures, son exposé se caractérise par sa netteté et sa sincérité. Il ne passe à côté d'aucune difficulté, mais les signale et les expose toutes avec force et relief. Le catholique cultivé trouvera dans le présent opuscule à s'instruire d'abord lui-même, puis de quoi répondre aux calomnies et aux déformations si fréquentes de la doctrine et de la pratique de l'Eglise en cette matière. Les adversaires de bonne foi et ceux qui se préoccupent d'exactitude et de rigueur scientifique, même en traitant de la religion et de l'Eglise catholiques, pourront y puiser la connaissance nécessaire pour écrire avec quelque compétence sur ce sujet. Après un chapitre d'introduction sur le droit et la jurisprudence ecclésiastique, l'auteur passe à la question des procès de mariage ; procès en nullité, leur nature, leur but, les mesures protectrices de l'indissolubilité, le cours du procès en nullité, le procès simplifié, les frais du procès ; le procès en dissolution du mariage « ratum sed non consummatum », la séparation de corps et de biens ; publicité ou secret. Enfin, l'auteur s'en prend à un livre calomnieux pour l'Eglise, « Dokter Vlimmen » de M. Toothart.

A. De Bil, S. I.

Urgue, obsecra, increpa... Rileggendo l'Enciclica di S.S. Pio XI «Casti Connubii». Versione del Sac. Dott. Paolo Gallizia. Da « L'Ami du Clergé », 12-19 Marzo, 1931. Milan, Ghirlanda, 1938, 19 × 11 cm., 96 p. Prix : 3,50 lires.

Les conseils donnés dans cette brochure sont exempts de tout rigorisme. L'auteur juge avec raison que le mari ne peut poser l'acte conjugal si sa femme use d'un instrument anticonceptionnel avant ou pendant l'acte. Nous serions un peu plus sévère que lui pour les confesseurs qui absolvent facilement les onanistes.

J. C.

A.-M. CARRE. — *Compagnons d'éternité. Le sacrement de mariage.* Coll. Chrétienté, I. Paris, Edit. du Cerf, 1938, 20 × 14 cm., VI-58 p. Prix : 5 frs.

La grandeur du mariage est d'être la réponse à une vocation divine, à un appel que Dieu adresse à l'homme par la voix de la nature. Elle est aussi d'être une participation à l'union qui existe entre le Christ et l'Eglise. Elle est enfin d'être un état où les deux conjoints se sanctifient l'un l'autre, par leur union d'âme et de vie. Ce sont ces trois pensées, d'une belle et vivante théologie, que le P. Carré expliquait à des étudiants dans une salle du Quartier latin et qui, après remaniements, forment les trois parties du présent opuscule. Nous y signalons spécialement la première partie, cette idée de vocation, d'appel à un état et une fonction, bien mise en lumière, qui sera une leçon de noble et chrétienne fierté pour les pères et mères des baptisés. Belle et vivante théologie, oui.

E. Mersch, S. I.

A. THEMMEN. — *La passion de l'amour.* Tournai, Casterman, 1939, 19 × 12 cm., 118 p. Prix : 9 frs.

Résumé logique et vigoureux du but providentiel de la « passion de l'amour », de sa moralité et de ses désordres. Pour le grand public.

R. C.

A. CHRISTIAN. — *Ce Sacrement est grand. Témoignage d'un foyer chrétien.* Paris, Edit. Familiales de France (A. M. C.), 1938, 19 × 12 cm., 308 p.

Son caractère de « témoignage » fait le charme et la valeur de ce livre ; c'est la notation sincère et au jour le jour d'une expérience familiale : la montée de l'âme et la recherche de la sainteté dans et par le mariage. Les théologiens et les philosophes mettent en lumière les principes religieux et les exigences vitales du mariage, mais jamais jusqu'ici, croyons-nous, un vrai foyer chrétien n'avait montré par écrit comment il avait conçu la réalisation de ces théories ; l'avoir osé et l'avoir aussi noblement réalisé est tout à l'honneur de l'auteur et fait que ce volume est non seulement un beau livre mais aussi une belle action.

J. Lemaire, S. I.

B. LAVAUD, O. P. — *L'idée de la vie religieuse.* L'état religieux dans la vie chrétienne et dans l'Eglise. Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 13 × 10 cm., 192 p. Prix : 10 frs.

Ce petit ouvrage nous fait espérer dans sa préface une étude plus étendue sur le sujet : « Perfection de la charité et vie religieuse ». Tel quel, il est déjà un exposé fort net de la plus authentique doctrine thomiste sur l'état religieux, comme moyen consacré par l'autorité et l'expérience de tendre à la perfection de la divine charité. A cet exposé théorique fait suite une partie pratique très opportune, montrant aux diverses catégories de fidèles (parents, jeunes gens, religieux) l'estime qu'ils doivent avoir pour cet état. Enfin, un recueil de textes particulièrement significatifs de Tauler, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, font saisir les relations entre la charité, l'union à Dieu et les moyens mis à la disposition des religieux par leur vie sous les vœux et les observances régulières.

E. Bergh, S. I.

F. TER HAAR, C. ss. R. — *De occasionariis et recidivis. Juxta doctrinam S. Alphonsi aliorumque probatorum auctorum. Edit. 2ª.* Turin, Marietti, 1939, 22 × 15 cm., XVI-456 p. Prix : 35 lires.

Cette seconde édition de l'étude très sérieuse de feu le R. P. Ter Haar C. SS. R. sur une grave question de théologie morale a fourni à l'auteur l'occasion de préciser de-ci de-là sa pensée, de défendre ses opinions. Ce qui restera malgré tout la source des controverses entre moralistes, c'est l'emploi dans un sens différent de certaines expressions comme « probabile, certitudo moralis ». En fait cependant et pour les conclusions pratiques dans l'administration du sacrement de pénitence, ils sont peut-être moins éloignés les uns des autres que ne le laisseraient entendre les énoncés de thèses. Cette constatation résulte, nous semble-t-il, par exemple, de la confrontation des thèses 19e et 22e de cet ouvrage avec la position de Génicot-Salsmans en la matière. Cette nouvelle édition ajoute à la précédente un bon index alphabétique.

E. Bergh, S. I.

F. TER HAAR, C. ss. R. — *Casus Conscientiae. Vol. I-II.* Editio altera recognita. Turin, Marietti, 1939, 22 × 15 cm., VIII-184 et 202 p. Prix : 12 lires le volume.

Utile réédition d'un ouvrage sérieux traitant de cas de conscience actuels (cfr N.R.Th., 1936, p. 215 ; 1937, p. 208)..

A. D.

R. GUILLAUME. — *Nouveau vade-mecum du prêtre mobilisé. Memento de morale et de liturgie.* Tournai, Casterman, 1940, 16 × 10 cm., 144 p. Prix : 10,80 frs.

Clair, pratique, ce petit livre indique, à l'usage du prêtre mobilisé (français), non seulement les pouvoirs et dispenses particuliers au temps de guerre, mais encore les principales règles générales (morales, canoniques, liturgiques) et les formules dont il peut avoir besoin dans son ministère.

R. C.

THÉOLOGIE PASTORALE.

T. MATHYSSEK et RICARD. — *Memento de Pastorale. Apostolat individuel.* Paris, 1938, Edit. « Alsatia », 20 × 13 cm., 308 p. Prix : 22 frs.

Excellent traité de pastorale, bien fondé en doctrine et appuyé sur une riche expérience. Il est clair et concis. Trois parties principales : au confessionnal ; auprès des malades ; visite pastorale, plus un appendice d'une soixantaine de pages. La traduction est due à M. Ricard, P.S.S., supérieur du grand séminaire de Blois.

N.

W. MEYER und P. NEYER, O. F. M. — *Gestaltkräfte Lebensnaher Seelsorge. Wegweisung durch die religiösen Ideen der Zeit für den Klerus deutscher Zunge* (tome II de *Lebendige Seelsorge*). Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., VIII-328 p. Prix: 6,40 Mk.

Cette revue a rendu compte naguère (N.R.Th., 1939, p. 243) d'une première série d'études sur l'orientation à donner actuellement à la pastorale dans les régions de langue allemande. Le présent ouvrage qui s'intitule : « Forces organisatrices en vue d'un apostolat mieux adapté à la vie » est constitué, comme le précédent, par une série d'études substantielles abordant des aspects originaux du ministère sacerdotal : Sacramentalisme de l'Eglise, dévotion mariale, culte des saints, éducation et enseignement de la religion, développement du mouvement liturgique. Comme le besoin d'un apostolat mieux adapté aux exigences psychologiques de nos contemporains se fait sentir partout, cet ouvrage rendra dans tous les pays de réels services. Signalons entre autres l'étude du Dr Jürgensmeier : « Christus heri et hodie » et celle du Dr C. Feckes sur le culte marial.

A. Darquennes, S. I.

W. MULDER. — *Parochie en Parochiegeestelijkheid.* Nimègue, Dekker & Van de Vegt, 1939, 25 × 16 cm., XII-316 p. Prix : 3,60 flor.

Ce livre bien documenté, destiné à ceux qui ont charge d'âmes dans le ministère paroissial, mériterait certainement, par ses considérations tant d'ordre juridique que parfois d'ordre pastoral, d'être le vade-mecum du clergé des paroisses. C'est un exposé clair et systématique de toute la législation de l'Eglise concernant la paroisse, à l'exception toutefois du droit matrimonial. L'auteur traite d'abord des éléments « réels » de la paroisse : église paroissiale et culte, sépulture ecclésiastique, institutions paroissiales telles qu'écoles catholiques et œuvres de charité, biens et revenus paroissiaux ; ensuite de ses éléments « personnels »: du curé (sa provision canonique, ses droits et obligations, sa démission), des autres membres du clergé paroissial, des paroissiens. Cet exposé tient compte non seulement des canons du Code et de ses déclarations et compléments ultérieurs, mais aussi de la législation particulière de la province ecclésiastique néerlandaise et de ses statuts diocésains.

J. Goetghebuer, S. I.

Card. J.-E. VAN ROEY. — *Au service de l'Eglise*, texte français et flamand. Vol. I-II. Turnhout, Brepols, 1939, 23 × 15 cm., 376 et 416 p. Prix : 35 frs le vol.

Sous ce titre expressif, qui résume le programme de toute sa vie, Son Eminence le cardinal Van Roey a réuni l'ensemble de ses actes, discours et mandements. La plupart d'entre eux ont été publiés dans la Collection des lettres pastorales tandis que certains étaient inédits. Les uns se rattachent aux différentes dates de la carrière épiscopale de l'auguste Prélat, les autres forment un magnifique corps de doctrine. Voilà pourquoi il faut savoir gré à Son Eminence de les avoir réunis, de nous y donner par là un accès plus facile et de nous permettre d'en mesurer l'ampleur et la profondeur. Prêtres et fidèles y trouveront et une réponse autorisée aux problèmes que soulève notre époque troublée et de bienfaisantes directives pour l'ordonnance de leur vie au service du Christ et de l'Eglise. Les prêtres surtout pourront y lire le magnifique épanouissement de leur vocation et de leur vie sacerdotale.

A. De Bil, S. I.

Actuecle Zielzorgproblemen. Priesterstudiedagen Aartsbisdom Utrecht 1939. Utrecht, Sint-Gregoriushuis, 1939, 24 × 16 cm., 134 p. Prix : 1 flor. 50.

Le titre ouvre de vastes perspectives : problèmes actuels de l'apostolat pastoral. Le livre se contente d'en examiner un seul, qui est très important, et il le fait bien. Les « Journées sacerdotales », dont il constitue le compte rendu, ont étudié le mariage chrétien. Préparation au mariage, luttes spéciales que doit engager et où doit triompher notre jeunesse, continence périodique, la paroisse et la famille : on voit qu'il s'agit d'angoissantes questions. Signalons que les rapports ne sont pas rédigés par des prêtres seulement : comme il convient, on a fait appel aux médecins ; et les prêtres ont été choisis dans le ministère paroissial comme dans l'enseignement ou la prédication. Un livre qui mérite une étude attentive.

L. D. C.

K. MAIER. — *Dorfseelsorge.* Fribourg e. Br., Herder, 1937, 21 × 15 cm., XIV-222 p. Prix : 2,50 Mk.

Cet ouvrage de théologie pastorale fait bien comprendre la portée des problèmes posés par le ministère paroissial dans les campagnes. Les mœurs paysannes, elles aussi, évoluent dans un sens qui n'est pas nécessairement au désavantage de la religion. Toute la question est de corriger une attitude, parfois routinière, selon les besoins des temps présents.

G. V. C.

F. CHARRIERE. — *Ego te absolvo... Réflexions sur le sacrement de pénitence à l'usage du clergé.* Mulhouse, Edit. Salvator ; Paris, Casterman, 1939, 19 × 12 cm., 140 p. Prix : 11 frs.

Les confesseurs sauront gré à l'auteur de ce petit livre d'attirer leur attention sur un aspect parfois trop oublié du sacrement de pénitence. Celui-ci est sans doute ordonné à la remise des fautes par l'infusion de la grâce, mais il a non moins comme effet propre l'acquisition et le développement de la vertu de pénitence. Cette remarque à elle seule justifierait la pratique de la confession fréquente. L'auteur analyse avec beaucoup de clarté la notion de la pénitence chrétienne. Il en tire de fécondes conclusions morales : comme son pénitent, le confesseur, plus spécialement uni par son sacerdoce à la religion expiatrice du Christ, doit marquer toute sa vie de l'esprit de pénitence. L'auteur traite enfin dans quelques brefs chapitres certains points qui peuvent faire difficulté au confesseur : intégrité de l'aveu, certitude morale dans le jugement à porter, satisfaction à imposer.

E. Bergh, S. I.

J. C. HEENAN. — *Priest and Penitent. A discussion of Confession.* Londres, Sheed and Ward, 1937, 19 × 12 cm., X-196 p. Prix : 7,6 sh.

Exposé complet et précis de la doctrine catholique du sacrement de pénitence. L'auteur s'est placé surtout au point de vue pratique, bien qu'il n'omette pas, quand il y a lieu, l'aspect dogmatique et même apologétique. L'agrément et la limpidité du style, les remarques d'une fine psychologie, toujours surnaturellement optimiste, rendront aisée

et utile, aux confesseurs comme aux pénitents, la lecture de cet ouvrage vraiment bien réussi.

E. Bergh, S. I.

E. SORRET. — *Chasteté et vocation.* Nouvelle édition, revue et complétée. Nivelles, chez l'auteur, 1939, 22 × 14 cm., 48 p.

Excellente brochure fournissant aux confesseurs des normes très sûres. Destinée aux membres d'une Congrégation religieuse apostolique, elle envisage les divers stades de formation et propose pour les différents cas qui peuvent se présenter des règles aussi précises que possible. Cette étude s'appuie sur l'autorité d'excellents moralistes et les directions très fermes de l'Eglise en cette matière.

E. Bergh, S. I.

M. FISCHER, O. S. C. — *Le ministère du prêtre au chevet des malades.* Traduit de l'allemand par l'abbé R. Guillaume. Mulhouse, Salvator ; Tournai, Casterman, 1938, 20 × 13 cm., 338 p.

Ni manuel de théologie morale ni traité de médecine pastorale, ce livre veut surtout familiariser le lecteur, spécialement le jeune prêtre, encore dépourvu de l'expérience du ministère, avec l'état d'esprit des malades, avec les réactions produites sur eux par la maladie, avec la mentalité de leur entourage. Mais, à parcourir simplement les titres de la plupart des chapitres, on s'aperçoit qu'il s'occupe surtout de pastorale. En voici des exemples : Comment se fait la visite des malades ; Le malade et la prière ; Les sacramentaux ; La confession des malades ; La communion des malades ; L'extrême-onction ; Le prêtre au chevet du mourant. L'édition allemande s'ouvrait par un exposé de 118 pages sur la constitution de l'organisme humain, la maladie en général, les traits caractéristiques des principales maladies. Le traducteur a bien fait de réduire fortement cette introduction qui ne nous semble guère utile pour la plupart des prêtres. La traduction française a également adapté certains chapitres, comme par exemple : « Les obligations particulières des aumôniers d'hôpitaux à la législation et à la jurisprudence françaises ». Nous pourrions dire de ce beau livre qu'il est une somme pour le prêtre au chevet des malades. Il ne s'occupe pas seulement des prêtres de paroisse, mais des aumôniers. Même aux ecclésiastiques expérimentés sa lecture sera profitable. Elle renouvellera leur zèle et leur suggérera, pour ce ministère si délicat, mais souvent si fécond et si consolant, de nouveaux moyens d'action.

E. de Moreau, S. I.

Moderne Volksmissie. Coll. Zielzorg voor onzen tijd, IX. Anvers, Geloofsverdediging, 1939, 22 × 14 cm., 96 p. Prix : 10 frs.

Depuis deux ans les prédicateurs de missions populaires des différents ordres et congrégations se sont groupés en « Conférence ». En juin se réunit le second Congrès annuel pour étudier la grave question de la mission adaptée aux temps présents. Les rapports et les discussions sont publiés dans cette brochure. Les ordres et congrégations les plus importants étaient représentés et ont dit leur avis. C'est dire l'intérêt et l'actualité de cette étude. La question de la mission, qui se pose à tous les prédicateurs, à tous les prêtres et aussi à bien des laïcs, trouve ici, sinon une réponse décisive, du moins une orientation autorisée.

L. Arts, S. I.

MGR PETIT DE JULLEVILLE. — *Le Ministère Sacerdotal dans un collège secondaire.* Coll. « Collège et famille ». Paris, édit. L'Ecole, 1939, 19 × 12 cm., 92 p.

Le préfet de division, pivot de la méthode d'éducation de l'Ecole Sainte-Croix de Neuilly, est un prêtre qui assume la responsabilité de l'éducation d'une grosse centaine d'élèves d'une même classe. C'est pour lui tout d'abord que ces pages ont été écrites. Le préfet ne fait pas la classe, mais il excite, contrôle et dirige le travail de ses élèves. Il ne surveille ni l'étude ni le dortoir, mais est mêlé à la vie de ses enfants aux récréations, aux promenades, aux repas. Il remplit auprès d'eux un ministère spirituel par les catéchismes, l'« Avis » de chaque jour, la prédication et la direction. C'est en vivant devant eux qu'il exerce son apostolat ; c'est en vivant avec eux qu'il apprend à les connaître et à les diriger. Les conseils qui sont donnés à ce prêtre-éducateur par l'ancien directeur de l'école, aujourd'hui archevêque de Rouen, sont de ceux que nous avons déjà entendus, mais comme on les sent ici dictés par une longue et profonde expérience, par un sens pédagogique tout pénétré d'esprit chrétien et de surnaturel ! Chaque page lui recommande le renoncement intérieur, le zèle, la charité, la largeur d'âme. Elle l'avertit qu'il aura une existence chargée et fatigante et devra veiller à diriger son action. Mais elle le réconforte aussi, le persuadant de l'efficacité de ses sacrifices et l'enthousiasmant pour cette collaboration étroite à l'œuvre de Dieu qui appelle à lui ces âmes d'adolescents. Et c'est par là que cette brochure dépasse le cadre étroit d'une maison d'éducation et s'adresse à tous ceux qui ont compris la grandeur de leur rôle d'éducateur chrétien et veulent trouver auprès d'un maître des règles fermes et des conseils de prudence.

Ch. Pety de Thozée, S. I.

J. S. CAMMACH, S. I. — *Moral Problems of mental Defect.* Coll. The Bellarmine series, 2. Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1939, 22 × 14 cm., XII-200 p. Prix : 7,6 sh.

Cette thèse se présente comme une première contribution à l'étude du problème de la responsabilité chez les anormaux mentaux, en vue d'éclairer la théologie morale et pastorale. Elle étudie d'abord l'anormalité mentale héréditaire et relève les théories actuelles sur l'influence de l'hérédité ainsi que les évaluations de cette influence d'après les observateurs de plusieurs pays. L'auteur montre ainsi que la science est encore très indéterminée en cette matière. Il résume les données actuellement acquises en quelques propositions prudentes qui trouvent leur application dans les pronostics du mariage et dans une critique sévère de la stérilisation. L'auteur en arrive alors à analyser la notion de « déficience morale » — « moral defect » —, qui dans la législation anglaise est considérée comme une entité médico-légale, — distincte du « mental defect ». Simple mesure administrative, dit-il, pour permettre l'internement des délinquants anormaux qui, ne présentant pas un quotient d'intelligence anormal, se montrent insensibles aux sanctions et, comme tels, dangereux pour l'ordre social. Mais cette notion légale a donné lieu à une explication par la théorie du « sens » moral, que l'auteur expose et critique. Le sens moral assurerait « les sentiments d'honneur, de chevalerie, d'idéal altruiste ». En fait on lui attribuerait les fonctions que la philosophie traditionnelle donne à la conscience : il percevrait le caractère moral des actions. C'est donc lui qui serait en cause (« moral defect ») dans

les sujets anormaux moralement dans lesquels on ne découvre pas de déficience notable de l'intelligence générale. Cette explication, au jugement de l'auteur, ne peut valoir comme explication scientifique adéquate. En cherchant plus profondément, il croit pouvoir suggérer, dit-il en se résumant, « que le problème de la déficience morale est en réalité un problème de déficience tempéramentale, à expliquer elle-même par une déficience du facteur constance (« perseverative factor ») laquelle à son tour est due, partiellement du moins, à une cause fondamentalement organique, savoir l'inélasticité du milieu psycho-physique de l'activité psychique ».

Ce volume, par les cas concrets qu'il décrit et les interprétations qu'il discute, instruira tous ceux qui, par devoir pastoral, s'intéressent aux problèmes de la responsabilité.

R. Carpentier, S. I.

H. BLESS. — *Traité de psychiatrie. Psychopathologie, morale, thérapeutique, direction.* 2e édition. Bruges, Beyaert, 1939, 23 × 15 cm., XXIV-232 p. Prix : 35 frs.

La première édition de cette traduction a paru en 1936 (voir N.R.Th., 1938, p. 496). Des changements importants répondent aux progrès réalisés en psychiatrie pendant ces trois ans. On ne peut trop recommander à tous ceux qui ont mission de conduire les âmes d'étudier l'aspect psychique des problèmes de conscience. Ils s'éviteront bien des erreurs et rendront beaucoup plus de services à ceux qui s'adressent à eux. Ce livre est écrit avec toute la prudence désirable, Pour une nouvelle édition, la traduction devrait être perfectionnée en maints endroits où elle fait tort à l'original.

R. C.

DROIT CANONIQUE.

Sylloge praecipuorum documentorum recentium summorum pontificum et S. Congregationis de Propaganda fide necnon aliarum SS. Congregationum Romanarum. Coll. Urbaniana, 1. Rome, Typ. Polygl. Vaticanis, 1939, 22 × 15 cm., X-788 p.

La dernière collection officielle de documents intéressant l'apostolat missionnaire — les Collectanea S. Congregationis de Propaganda Fide — remontait à 1907. Les deux forts volumes in-4°, publiés alors en seconde édition, embrassaient une période de près de trois siècles (1622-1906). Le grand essor du mouvement missionnaire sous les derniers pontificats rendait hautement souhaitable une publication de documents nouveaux. C'est ce que réalise la « Sylloge ». Son but, essentiellement pratique, est de fournir tant à la hiérarchie des pays des missions, qu'à tous ceux qui étudient l'histoire, la pastorale, ou le droit missionnaire les renseignements les plus importants parmi les nombreuses décisions romaines qui les intéressent. La « Sylloge » compte un ensemble de 250 documents les plus variés, s'échelonnant entre le 4 février 1907 et le 14 juillet 1938. On y trouve le texte intégral d'un certain nombre d'encycliques ou autres documents émanant des Souverains Pontifes eux-mêmes et qui ont une portée spécifiquement missionnaire ou au moins une importance particulière dans les pays de

missions (par exemple l'encyclique de Pie XI sur le sacerdoce). Beaucoup de documents de la Curie romaine (S. Office, S. C. de la Propagande, des Sacrements ou des Rites) nous étaient déjà connus par leur publication aux « A.A.S. ». Mais un bon nombre d'autres sont inédits et ont été empruntés aux Archives de la Propagande : ils concernent par exemple l'épineuse question des cautions pour les mariages mixtes (n. 172 et 206 bis), l'assistance des missionnaires, comme officiers publics, à des mariages civils (n. 60, 102, 206 quater ad II) ; l'interdiction aux Réguliers missionnaires de suivre leur calendrier liturgique propre (n. 202) ; l'illicéité et l'invalidité des confessions entendues par un prêtre d'un autre rite dans une église ou oratoire soumis à la juridiction exclusive d'un prélat de rite différent (n. 173, 175). De nombreux documents ont trait à l'établissement de délégations apostoliques en pays de missions ou contiennent des consignes adressées par la Congrégation aux délégués. Une table analytique détaillée rend plus aisée l'utilisation de cette intéressante collection.

E. Bergh, S. I.

M. CONTE A CORONATA, O. M. Cap. — *Institutiones iuris canonici ad usum cleri. Vol. I-II. Editio altera aucta.* Turin, Marietti, 1939, 22 × 15 cm., 980 et 520 p. Prix : 60 et 30 lires.

Les Institutiones du R. P. M. Conte a Coronata doivent être rangées parmi les meilleurs manuels de droit canonique. Cette seconde édition, outre le mérite d'avoir tenu compte de tous les documents officiels parus depuis 1928-1931, et d'avoir maintenu la numérotation de la première (ce qui facilitera la besogne de consultation), s'est accrue de deux sections : au début, l'on trouvera un commentaire des tout premiers canons du Code ; au n° 667 bis une brève étude sur les groupements d'Action catholique. L'A. les considère comme des associations ecclésiastiques, ne rentrant toutefois dans aucune des trois catégories reconnues par le Code : tiers-ordres, confréries, pieuses unions. Un petit regret : l'index alphabétique promis à la dernière page du premier volume est cherché en vain à la fin du second.

E. Bergh, S. I.

C. LEFEBVRE. — *Les pouvoirs du juge en droit canonique.* Paris, Recueil Sirey, 1938, 25 × 17 cm., 342 p. Prix : 75 frs.

L'idée qui a inspiré cette dissertation est la suivante : le juge peut-il et dans quelle mesure suppléer au silence de la loi ? L'auteur, docteur en droit civil et canonique, a cherché la solution de ce double problème dans la législation ecclésiastique qui, comme de juste, est particulièrement soucieuse d'équité. Mais le texte si suggestif du c. 20, qui fournit la réponse, doit se comprendre lui-même à la lumière d'une longue tradition canonique. C'est ce que M. l'abbé Lefebvre a réalisé dans ce travail où l'ampleur des recherches sur l'évolution historique des doctrines se joint au souci de la construction juridique personnelle, de la pensée originale. Il fallait établir d'abord l'existence des lacunes de la loi, ce qui ne peut se faire qu'en démontrant que le domaine de la loi n'est pas illimité et ceci, à son tour, est fonction de la nature même de la loi : de là, une première section importante sur la « Ratio legis ». Comme corrolaire naturel de la présence de lacunes en droit positif, l'auteur expose le rôle du juge. Le pouvoir de celui-ci est important, mais pas arbitraire. Il devra avant tout essayer

d'intégrer la solution à donner dans le cadre législatif existant. Il le fera en se servant de la théorie de l'analogie et des principes généraux du droit — (il s'agit bien, estime justement l'auteur, des principes formellement canoniques). L'équité, bien qu'elle soit citée en dernier lieu parmi les éléments rationnels auxquels le juge recourra, joue cependant un rôle capital, puisqu'elle inspire l'application même de l'analogie et des principes généraux. Une longue étude historique s'imposait ici pour fixer le sens, ou les sens divers, de cette notion complexe d'équité. L'auteur l'a faite, très détaillée. Il aime à souligner le caractère humain et miséricordieux que doit présenter l'application du principe d'équité en droit ecclésiastique. Les deux dernières sections de l'ouvrage, fort intéressantes elles aussi, traitent des éléments positifs qui doivent guider les solutions du juge ; le stylus curiae et la doctrine commune des auteurs. A la fin de sa préface, l'auteur déclare n'avoir voulu faire qu'un essai, amorçant des études ultérieures sur l'interprétation en droit canonique et sa notion même du Droit. Ce remarquable « essai » fait souhaiter vivement que M. l'abbé Lefebvre poursuive au plus tôt les études de philosophie juridique qu'il a commencées à l'école de maîtres particulièrement distingués.

E. Bergh, S. I.

A. VAN HOVE. — *Commentarium Lovaniense in codicem iuris canonici. Vol. I, Tom. V. De privilegiis. De dispensationibus.* Malines, Dessain, 1939, 24 × 16 cm., XX-466 p.

Par ce cinquième volume, M. le Prof. Van Hove achève son magistral commentaire du I^er^ livre du Code. Empressons-nous de dire que cette étude sur les privilèges et les dispenses mérite le même jugement très favorable que celui qui a été porté unanimement sur les volumes qui ont précédé. L'auteur est resté fidèle à sa méthode hautement scientifique : après avoir retracé, avec un grand souci d'érudition, l'histoire de l'évolution doctrinale du point qu'il a à traiter, il propose un commentaire approfondi, toujours sodidement justifié et vraiment personnel des dispositions législatives actuelles en la matière.

On sait combien la théorie elle-même des privilèges — sans parler de l'histoire des concessions, du « Mare magnum », par exemple, des Réguliers — soulève de questions compliquées. M. le Prof. Van Hove les a groupées utilement autour des divisions qu'on peut établir dans le Titre V du livre I du Code. C'est ainsi qu'à l'occasion du c. 63, qui indique les principaux modes d'acquisition, il fournit une étude très détaillée des diverses espèces de privilèges. On notera qu'il s'est refusé à proposer une définition commune à tous, étant données les différences radicales qui existent entre eux, selon que, par exemple, ils émanent d'un acte particulier du législateur ou résultent de la prescription. Signalons à ce propos l'exposé très précis, qui intéressera autant les moralistes que les canonistes, des conditions de la prescription en droit ecclésiastique. Le commentaire du c. 66 sur les facultés habituelles retiendra certes l'attention des Ordinaires. La question délicate de l'interprétation des privilèges (par la même occasion l'auteur traite des dispenses) et celle de la révocation, notamment par changement des circonstances (c. 77) constituent aussi l'objet de sections fort intéressantes. Le traité des dispenses fait, comme de juste, une large part à la question historique des pouvoirs des évêques à l'égard des lois générales de l'Eglise. Quant au commentaire du

c. 81, il fournira des solutions sûres pour les cas vraiment pratiques — on en a fait l'expérience de nos jours.

En achevant cette première partie du Commentarium Lovaniense, M. le Prof. Van Hove exprime modestement le souhait d'avoir amorcé des études ultérieures sur les questions controversées en cette matière des « Normes générales ». Qu'il nous permette de lui reconnaître à lui-même le mérite d'avoir été, depuis les « Prolegomena » de 1928, un des maîtres les plus autorisés de la science canonique contemporaine. Pour ses progrès subséquents, il restera un guide dont on ne pourra se passer.

E. Bergh, S. I.

M. BELARDO. — *De iuribus S. R. E. cardinalium in titulis.* Rome, Anonima Libr. Cattol. Ital., 1939, 24 × 17 cm., 82 p.

Cette monographie traite assez brièvement des titres cardinalices, de leur origine historique, de leur nature d'après le Droit canonique, des privilèges et des obligations qu'ils confèrent.

A. Darquennes, S. I.

L. RESTREPO ARIBE. — *De episcoporum ordinaria dispensandi facultate.* Medellin (Colombie), tipogr. Bedout, 1939, 21 × 14 cm., XXXII-200 p. Prix : 2 Doll.

La première partie de cet ouvrage est d'intérêt historique. Elle expose systématiquement l'enseignement des moralistes et des canonistes, entre le concile de Trente et le Code, sur le pouvoir ordinaire de dispense des évêques. La seconde partie, se basant sur le Code et ses principaux commentateurs, établit avec clarté et précision le pouvoir que l'on doit actuellement reconnaître aux évêques et cela tant au point de vue des principes généraux que des diverses applications prévues par le Code. Cet ouvrage peut rendre de bons services à tous ceux qui, dans le ministère pastoral, doivent savoir à qui ils peuvent recourir pour obtenir une dispense.

A. Darquennes, S. I.

A. SCHEUERMANN, O. F. M. — *Die Exemtion nach geltendem kirchlichen Recht.* Coll. Görres-Gesellschaft. Veröffentlichungen der Sektion für Rechts- und Staatswissenschaft. Heft 77. Paderborn, Schöningh, 1938, 24 × 16 cm., 256 p. Prix : 14 Mk.

C'est dans toutes ses applications que la notion juridique « d'exemption » a été examinée par l'auteur de cette monographie. Il traite en effet, tant au point de vue historique qu'au point de vue du droit canonique actuel, de l'exemption active des Abbés et Prélats nullius, des Ordinaires d'armée, et de l'exemption passive des Réguliers. Le premier chapitre retrace, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette institution, spécialement pour les Ordres religieux. L'exposé sobre, méthodique, par périodes nettement déterminées, du Concile de Chalcédoine aux schémas du Concile du Vatican, permet de se faire une idée suffisamment nette de l'évolution juridique de l'exemption des Ordres. Le second chapitre est consacré à la législation actuelle pour les Instituts religieux exempts au sens plénier. Encore l'auteur n'entend-il exposer que le droit commun, ce qu'il fait d'ailleurs avec beaucoup de clarté et un remarquable usage de tous les textes qui peuvent être invoqués. On se rendra compte de

l'étendue de ses recherches par le relevé final de tous les canons allégués, qui tient lieu de table alphabétique des matières. A la p. 104, les Salésiens auraient dû être indiqués comme congrégation exempte. Le chapitre troisième expose l'exemption active des Abbés et Prélats nullius, puis de l'aumônerie militaire, très spécialement en Allemagne. Vient enfin un dernier chapitre sur l'exemption partielle de certaines institutions, par exemple les séminaires. Etude solidement documentée, exhaustive dans sa partie canonique, d'une consultation facile par sa bonne ordonnance.

E. Bergh, S. I.

G. PARASILITI. — *Il Clero secolare e la vita comune (Dal sec. XVI al sec. XIX).* Rome, Anonima Libr. cattol. Italiana, 1938, 25 × 17 cm., 72 p. Prix : 8 lires.

On trouvera dans cette monographie des renseignements précis sur les documents ecclésiastiques officiels favorisant la vie commune du clergé et sur les réalisations concrètes à partir du Concile de Trente jusqu'à nos jours.

E. Bergh, S. I.

F. M. CAPPELLO, S. I. — *Tractatus canonico-moralis De sacramentis. Vol. III, pars I-II : De Matrimonio.* Edit. 4ª. Turin, Marietti, 1939, 20 × 13 cm., XII-676 et VIII-608 p. Prix : 50 lires.

Cette quatrième édition, en deux volumes, ajoute à la précédente 1°) le texte complet des encycliques « Arcanum » et « Casti connubii » sur le mariage chrétien ; 2°) un index bibliographique de 15 pages bien denses des travaux les plus importants sur cette matière. De-ci de-là, toutefois, cette bibliographie n'est pas parfaitement à jour. Il est inutile de redire ici l'étendue et la compétence avec lesquelles le P. Cappello traite des fiançailles et du mariage dans cet ouvrage à la fois canonique et moral. Cette nouvelle édition, tout en gardant, de manière habituelle, la numérotation de la précédente, introduit à divers endroits de substantiels exposés nouveaux : p. ex. au n. 70 la question de l'examen médical prénuptial. Nous nous permettons de signaler de légères erreurs dans des références que nous avons eu l'occasion de contrôler. Au n. 67, le document du S. Office indiqué comme du 26 sept. 1837 date en fait du 19 avril (cfr Coll. de Prop. Fide, I, 857) ; au même endroit, dans la citation du document de la Propagande du 23 août 1852, il s'agit du n° 1079 des Collectanea, ad 5um.

E. Bergh, S. I.

A. DE SMET. — *Praxis matrimonialis ad usum parochi et confessarii.* Edit. tertia quam recognovit A. Verhamme. Bruges, Beyaert, 1939, 22 × 14 cm., 180 p. Prix : 23 frs.

Les éditions successives de cette « Praxis matrimonialis », inspirée de l'ouvrage classique du Chanoine De Smet vont toujours s'améliorant. Outre le droit commun, avec ses interprétations authentiques les plus récentes, on trouve, dans cette troisième édition, les normes édictées par les IV^e^ et V^e^ Conciles provinciaux de Malines et celles des statuts diocésains de Bruges. Plus que jamais, pour éviter la multiplication des procès en nullité de mariage, il convient que les curés et les confesseurs aient sous la main un guide complet de tout ce qu'ils

ont à faire dans cette importante fonction de leur ministère. La « Praxis matrimonialis » leur rendra cet excellent service.

E. Bergh, S. I.

P. BERTON. — *La conception de la nullité de mariage en droit civil français et en droit canonique moderne. Etude de droit comparé.* Paris, Recueil Sirey, 1938, 25 × 17 cm., 206 p. Prix : 40 frs.

Il est aisé de comprendre que, dans la lutte contre l'extension désastreuse du divorce, l'on ait songé à étudier plus à fond la question de la nullité du mariage tant en droit civil qu'en droit canonique ; il est incontestable aussi qu'à ce point de vue la législation ecclésiastique peut fournir au droit civil des enseignements très nets et très suggestifs. L'étude de droit comparé de M. Berton répond à ces préoccupations et constitue une utile contribution à la solution du problème. Le premier point que l'auteur examine est la question, passablement controversée au cours du siècle dernier par les juristes, de la notion même de nullité de mariage en droit civil. La position canonique à ce sujet est très ferme et rationnelle. Puis, il poursuit la comparaison des deux législations au point de vue des causes de nullité, du droit d'action et de sa prescription, de la revalidation du mariage nul. Travail bien documenté, clair dans son exposé, dénotant une connaissance sérieuse des deux régimes à comparer.

E. Bergh, S. I.

A. L. BALLINI. — *Il valore giuridico della celebrazione nuziale cristiana dal primo secolo all' età giustinianea.* Coll. Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore, Scienze giuridiche, vol. LXIV, Milan, « Vita e Pensiero », 1939, 25 × 17 cm., X-84 p. Prix : 8 lires.

Cette monographie se rattache à un ensemble d'études sur les relations entre le christianisme et le droit romain. La méthode proposée naguère par l'éminent juriste Mgr Roberti et qui consiste à chercher dans la littérature patristique des premiers siècles des traces de réaction mutuelle du droit ecclésiastique et du droit romain est appliquée ici à un objet très intéressant : l'influence de la forme religieuse sur la valeur juridique du consentement matrimonial. L'on n'assiste encore, semble-t il, en ces premiers siècles du christianisme, qu'à une préparation lointaine, quoique assez nettement esquissée déjà, de ce qui sera admis plus tard comme élément essentiel par le droit civil et canonique : la participation de l'Eglise à la célébration du mariage.

E. Bergh, S. I.

P. CIPROTTI. — *De prole legitima vel illegitima in iure canonico vigenti.* Pontificium Institutum utriusque iuris. Rome, Pont. Inst. utriusque iuris, 1939, 26 × 18 cm., 62 p. Prix : 10 lires.

A lire cette brochure, on est frappé du soin minutieux que l'auteur prend de n'omettre aucune hypothèse. C'est peut-être à ce souci que nous devons la supposition, pour le moins inattendue, de l'ignorance totale de la nature du mariage, même après rapports conjugaux (n° 44, note 9). L'auteur nous permettra de lui marquer notre désaccord sur un point. La restriction apportée par le canon 1114 à la légitimité des enfants ne doit, selon nous, s'entendre que de l'empêchement d'ordre sacré ou de vœu solennel survenant après mariage. Nous ne

voyons pas comment, dans la position contraire que l'auteur adopte au n° 8, il pourrait justifier le mot « antea » du canon cité. Une simple suggestion : lors d'une réédition, nous espérons qu'un meilleur usage des ressources de la typographie, dégageant mieux les grandes lignes de cette synthèse si complète, en rendra la consultation plus facile, plus rapide, donc plus fructueuse.

L. Renwart, S. I.

AGATHANGELUS A LANGASCO, O. M. Cap. — *De Institutione clericorum in disciplinis inferioribus (Legislatio canonica). Dissertatio.* Rome, Université Grégorienne, 1939, 26 × 18 cm., XVI-292 p. Prix : 25 lires.

Comme le titre l'indique, cette thèse a pour objet les études d'humanités des élèves des Petits-Séminaires ou des candidats à la vie religieuse. On saura gré à l'auteur d'avoir choisi ce thème vraiment nouveau de dissertation et de l'avoir traité de façon complète et avec beaucoup de clarté. De manière fort méthodique, il indique, dans une partie préliminaire, ses sources et les principes de droit public ecclésiastique en matière scolaire ; il y aborde également quelques questions intéressantes au point de vue pédagogique (rapports entre sciences profanes et formation religieuse, classiques chrétiens) ; enfin, il retrace dans ses grandes lignes l'histoire des études inférieures dans les écoles de l'Eglise et celles de l'Etat. Signalons en passant la documentation solide qui fonde les opinions de l'auteur. La partie principale de la thèse est consacrée à l'exposé historico-juridique du droit ecclésiastique régissant les études inférieures des futurs clercs (c. 1353, 1354, 1364). L'auteur établit que les écoles apostoliques des religieux doivent être comprises dans les « Studiorum sedes » dont il est question au c. 587. Une dernière section expose les rapports entre la législation ecclésiastique et civile. En appendice, des tableaux permettant de se rendre compte de l'organisation scolaire dans différents pays, notamment au sujet de la répartition des heures de cours d'après les diverses branches de l'enseignement. D'après l'index bibliographique des sources et la table analytique des matières, on peut juger de l'ampleur des recherches faites par l'auteur et de la multiplicité des questions traitées dans cette étude aussi utile qu'intéressante.

A. Darquennes, S. I.

V. BARTOCCETTI. — « *Ne cui sua culpa prosit* ». *De ratione procedendi in causis matrimonialibus coniugum culpabilium.* Extr. de *Apollinaris*. Rome, Pont. Instit. Utriusque Iuris, Anonima Libr. Cattol. Ital., 1938, 24 × 17 cm., 34 p. Prix : 3 lires.

Deux articles parus en 1937, p. 570-588 et en 1938, p. 201-214 dans l'« Apollinaris » sont réunis dans cette brochure. Elle traite de la faculté faite aux conjoints, causes coupables de la nullité de mariage, de recourir au promoteur de justice pour l'introduction d'une cause qu'ils ne peuvent eux-mêmes porter devant les tribunaux ecclésiastiques. L'auteur, promoteur de justice à la Rote, fait preuve d'une grande sévérité et estime que pratiquement jamais ne se réalisent les conditions dans lesquelles cette intervention du ministère public se justifierait. Publication manifestant à l'évidence la tendance à réagir contre la multiplication des procès matrimoniaux.

E. Bergh, S. I.

P. BERNIER. — *De patrimonio paroeciali. Pars prior : De patrimonio paroeciali in Iure canonico.* Coll. « Angelicum ». Québec, chez l'auteur, 1938, 26 × 18 cm., 164 p. Prix : 1,50 doll.

Cette thèse de doctorat en droit canonique expose la nature, la constitution, l'acquisition, la propriété et l'administration du patrimoine paroissial d'après le Code du Droit canonique. Ce volume sera bientôt suivi d'un autre, faisant corps avec le présent et traitant des biens paroissiaux d'après le Code civil de Québec. Dans les circonstances actuelles, qui exigent une administration saine et perspicace des biens de la paroisse, le chapitre sur les Fabriques d'Eglise (pp. 76 ss.) mérite une attention particulière. D'ailleurs tout l'exposé, érudit et bien documenté, sera consulté avec fruit non seulement par des professeurs de droit, mais surtout par les curés et ceux qui les aident dans l'administration de la paroisse.

A. Darquennes, S. I.

P. ANDRIEU-GUITRANCOURT. — *Les Principes sociaux du Droit Canonique contemporain.* Préface du R. P. J. Lebreton. Paris, Recueil Sirey, 1939, 23 × 14 cm., X-152 p.

La présente publication ne contient que les principaux chapitres d'un rapport présenté au Congrès international de droit comparé de La Haye, en 1937, sur les « idées sociales dans le droit canonique ». Empressons-nous de faire remarquer que le mot social n'est pas pris ici dans le sens restreint des relations de classes, mais dans son acception beaucoup plus générale de tout ce qui appartient à l'homme vivant en société avec d'autres hommes jusques et y compris la communauté internationale. Pour qui sait ce qu'est l'Eglise et les principes de charité et d'unité qui sont à la base de toute son activité, il est évident que dans sa doctrine, son histoire et son droit — qui n'est qu'une expression concrète de sa vie — l'on trouvera l'exposé le plus riche qui puisse s'imaginer de conceptions vraiment sociales. C'est ce tableau très suggestif que l'auteur nous propose avec une réelle maîtrise. Si l'enchaînement des grandes parties du livre ne s'impose pas à l'esprit à première vue, c'est bien sans doute à cause de la richesse du sujet, qui peut être abordé de diverses façons. Aperçu du droit constitutionnel interne de l'Eglise tout d'abord ; puis, long exposé de la doctrine catholique sur les relations de classes, sur les rapports de l'individu à la société (section importante sur la propriété ecclésiastique), sur le développement même de la vie physique, intellectuelle et sociale, entre autres par l'économie sacramentaire. Ensuite, en une vingtaine de pages, l'auteur fournit l'essentiel d'un traité sur les relations entre l'Eglise et la société civile. Enfin, une dernière partie sur la mission sociale de l'Eglise montre les ressources que la législation canonique (écoles, procès et peines) met au service de l'humanité. Cette analyse trop brève ne permet de se rendre compte ni de la multiplicité des connaissances positives — historiques et juridiques — de l'auteur, ni surtout de la bienfaisante impression d'ensemble qui se dégage de cette étude. Elle a parfaitement atteint son but : montrer, dans l'ordonnance canonique contemporaine les principes de vie qui ont fait et continueront à faire de l'Eglise la grande initiatrice de toute paix sociale et de tout développement vraiment humain.

E. Bergh, S. I.

Consultationes Iuris canonici. Vol. II. Rome, Pontificium Instit. Utriusque Iuris, 1939, 25 × 18 cm., 376 p. Prix : 25 lires.

Nous avons dit à propos du 1er volume de ces Consultations (N.R. Th., 1935, p. 672) l'utilité de cette publication. Ce nouveau volume, qui contient 101 cas de droit canonique, rangés d'après l'ordre du Code, mérite la même recommandation.

E. Bergh, S. I.

J. ROSSI. — *Decretum « Lex sacri coelibatus » die 18 aprilis 1936 a sacra Poenitentiara datum brevissime explanatur.* Turin, L. I. C. E.-R. Berruti, 1938, 22 × 15 cm., 88 p. Prix : 3 lires.

Commentaire fort détaillé du c. 2388, § 1 ainsi que du décret et de la déclaration de la Pénitencerie qui ont fixé en 1936 et 1937 la procédure à suivre pour l'absolution de cette censure. La partie la plus originale de cet opuscule est celle dans laquelle l'auteur soutient que l'obligation du célibat des clercs est fondée uniquement sur la loi ecclésiastique (c. 132, § 1) et non pas sur le vœu émis tacitement à la réception du sous-diaconat. Pour écarter une objection à cette thèse, l'auteur reconnaît à l'Eglise le droit de commander ou de défendre des actes purement internes ; il fait consister la malice sacrilège de tout acte — même interne — contre la chasteté dans le fait que la personne même du clerc in maioribus est persona sacra.

E. Bergh, S. I.

P. PELLE. — *Le droit pénal de l'Eglise. Des délits, des peines, censures latae sententiae du Code.* Paris, Lethielleux, 1939, 22 × 14 cm., 512 p. Prix : 50 frs.

Il n'est pas très fréquent de trouver des commentaires en langue vulgaire du Code, et à plus forte raison d'une partie du Code, aussi développés que celui de M. l'abbé Pellé sur le droit pénal. Préparé par son enseignement, rédigé et publié surtout à l'intention des ministres du sacrement de pénitence, cet ouvrage rendra en effet de réels services à tous ceux qui veulent s'assurer une doctrine vaste, solide en cette matière. L'auteur ne se contente pas de donner des solutions ; il expose aussi les controverses. Manifestement, il attache une grande importance au « De censuris » du P. Cappello. Le résumé final, p. 459-478 se recommande par sa grande netteté. Il est suivi de la solution des principaux cas pratiques. Bref, étude sérieuse, qui pourrait même aider des juristes laïques à se faire une idée exacte de la perfection du droit pénal ecclésiastique.

E. Bergh, S. I.

LITURGIE.

P. OPPENHEIM, O. S. B. — *Institutiones systematico-historicae in sacram liturgiam. Series II : Liturgia fundamentalis. A. Tractatus de iure liturgico, pars 1-2.* 2 volumes. Turin, Marietti, 1939, 20 × 14 cm., XIV-240 et VIII-170 p. Prix : 10 et 12 lires.

Il serait difficile, pensons-nous, de trouver un ouvrage exposant avec plus de détail les institutions liturgiques, ou, pour nous servir de l'expression employée par la Sacrée Congrégation des séminaires et universités, les « Institutiones systematico-historicae liturgiae ».

Tandis que le premier volume donnait un aperçu bibliographique, le volume II (et il en sera de même du vol. III) est consacré au droit liturgique, en particulier aux différents législateurs et à la loi écrite et non-écrite.

Nous recommandons spécialement les pages où le R. P. traite des traditions en matière liturgique (t. II, 1re partie, pp. 9-26) et des mesures liturgiques prises par les papes (t. II, pp. 64-94). Ici, il ne veut naturellement pas être complet ; il s'attarde spécialement, pour la période moderne, aux mesures ayant trait au chant et à la musique sacrée. Mentionnons encore le paragraphe consacré aux congrégations romaines (pp. 98-143) et, dans la seconde partie, les développements donnés à la question de l'obligation des rubriques (pp. 71-99). Comme on peut le voir notamment à la fin de cette dernière dissertation, l'auteur se laisse guider par son amour de l'Église, sans cependant jamais renoncer à l'esprit juridique.

E. de Moreau, S. I.

G. PERARDI. — *La dottrina cattolica. Il culto : parte I : Liturgia. Vol. I : Nozioni generali di Liturgia. Vol. II : Funzioni liturgiche. Vol. III-IV : Le Feste.* Turin, L.I.C.E., R. Berruti, 1938-1939, 22 × 14 cm., 416, 456, 492 et 506 p., plusieurs planches. Prix : 67 lires les 4 volumes.

Monseigneur Perardi n'est pas un inconnu pour nous. Les quatre volumes qu'il livre aujourd'hui viennent compléter et presque achever une série imposante d'ouvrages parus entre 1929 et 1935 et traitant de la foi (3 vol.), de la morale (2 vol.), de la grâce (3 vol.) et des vertus et des péchés (2 vol.). Cette œuvre d'envergure ne cherche pas à atteindre les élèves des collèges italiens, mais apporte aux professeurs et catéchistes un exposé étendu et substantiel de toute la doctrine catholique. Les quatre volumes sur le culte que nous avons sous les yeux ne le cèdent en rien aux tomes précédents. Mêmes exposés substantiels, même documentation historique, même richesse de comparaisons et d'exemples. Ajoutons encore que de nombreuses planches, judicieusement choisies, illustrent ces ouvrages. Le premier volume s'ouvre sur les notions générales et se poursuit par l'étude très détaillée de tous les objets du culte. Dans le second volume, l'auteur expose les diverses fonctions liturgiques. Relevons spécialement les chapitres approfondis sur la sainte messe. Ouvrages que prêtres et catéchistes auront grand profit à consulter. Ils leur épargneront de longues recherches dans des auteurs plus spécialisés peut-être, mais certainement moins accessibles. Les deux derniers volumes : Les fêtes : cycle temporal et sanctoral contiennent plus de soixante instructions qui déroulent à nos yeux l'Année liturgique, une vingtaine de fêtes consacrées à Notre-Dame et celles des principaux saints. Toujours, à côté de la note historique, chaque fête est remise dans son contexte, l'esprit en est indiqué, les prières et des cérémonies expliquées et commentées. Un bel effort pour répandre l'esprit liturgique et apprendre à « sentire cum Ecclesia ».

A. M. M.

J. A. JUNGMANN, S. I. — *Die liturgische Feier.* Ratisbonne, Pustet, 1939, 19 × 12 cm., 112 p. Prix : 2,60 Mk.

D'une lecture facile et attachante sont ces quelques chapitres que le R. P. Jungmann consacre à exposer l'essence et les principes les plus fondamentaux de la liturgie. Qu'est-ce que la liturgie ? Quels en

sont les ministres ; les propriétés : beauté, adaptation à la masse ; la structure : lecture, chant, prière du peuple et du prêtre. L'avantage de ce petit livre est de dégager en termes rapides, clairs, et bien adaptés à la généralité des lecteurs cultivés ces « Grundlinien » de la liturgie catholique. Le livre, qui n'est pas grand, sera vite lu, mais en le fermant, le lecteur aura la satisfaction d'avoir appris et surtout systématisé davantage les idées qu'il pouvait avoir en ce domaine. Nos lecteurs savent que le P. Jungmann a publié dans notre revue en 1938 une remarquable étude dogmatique, « L'Eglise dans la vie religieuse d'aujourd'hui », et est, entre autres œuvres, l'auteur d'un important volume : « Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung » (Ratisbonne, Pustet, 1936).

M. C.

A. BAUMSTARK. — *Liturgie comparée. Conférences faites au Prieuré d'Amay.* Edition refondue. Chevetogne, Monastère d'Amay, 1939, 21 × 14 cm., X-276 p. Prix : 27 frs.

M. Baumstark est l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la liturgie et surtout de celle des liturgies orientales. Ayant fait, en 1933, aux moines de l'Union d'Amay-sur-Meuse dix conférences, il en donne aujourd'hui une édition refondue. Elles ont trait à la méthode qu'affectionne spécialement ce savant, à savoir la méthode comparative. Celle-ci est tout indiquée pour une science qui travaille sur un grand nombre de textes parallèles : tous les rites chrétiens remontant à l'institution du Christ et s'étant développés, au moins pendant quatre siècles, d'une façon bien semblable. Là-même son emploi n'est certes pas sans danger, bien qu'elle ne soit pas aussi difficile à manier en liturgie que, par exemple, dans l'histoire des religions. M. Baumstark l'applique dans ses dix conférences à la structure des grandes unités liturgiques, comme la messe et l'office divin ; aux textes liturgiques en prose ; aux formules liturgiques brèves (p. ex. « Humiliate capita vestra Deo ») et aux formules stéréotypées (p. ex. « Te rogamus audi nos ») ; à la poésie liturgique (p. ex. le « Gloria in excelsis Deo ») ; à la psalmodie et aux lectures liturgiques ; aux actes liturgiques (comme le lavement des mains) ; aux anciennes grandes fêtes ; enfin au Sanctoral. Nous avons laissé de côté dans notre énumération la deuxième conférence, à cause de son intérêt spécial. L'auteur y énonce certaines lois que permet de découvrir la méthode comparative, celle-ci par exemple : les états anciens se maintiennent avec le plus de ténacité dans les temps les plus sacrés de l'année liturgique (p. ex. le « Humiliate capita vestra Deo », et l'« Oratio super populum », en carême).

Donc ouvrage fort suggestif et dont on ne peut que recommander la lecture.

E. de Moreau, S. I.

F. MERCENIER et F. PARIS. — *La prière des églises de rite byzantin. Tome II, 1.* Amay-sur-Meuse, Prieuré, 1939, 21 × 14 cm., LXXII-362 p. Prix : 32 frs.

On se souvient (N.R.Th., 1938, p. 120) que le tome premier de cet ouvrage, paru en 1937, nous donnait la première traduction française intégrale de l'Ordinaire de l'Office divin, des Liturgies et des sacrements pour l'Eglise byzantine. Dans la première partie du tome II nous trouvons les grandes fêtes fixes du calendrier. Fêtes du Seigneur: Noël, les Théophanies, Présentation au Temple, Transfiguration, Exal-

tation de la Sainte Croix ; et les fêtes de la Vierge : Nativité, Entrée au Temple, Annonciation et Dormition. Il suffit de parcourir ces formulaires pour remarquer leurs différences avec ceux des liturgies occidentales. Nous nous bornerons à en signaler une. Tandis que le rite romain, comme d'ailleurs l'ancien gallican, met surtout en relief l'aspect humain du Sauveur dans le mystère de Noël, dans la Passion, dans la Résurrection, les liturgies orientales aiment surtout à nous faire contempler le Dieu-Homme. Il serait intéressant de rechercher minutieusement dans les deux arts, byzantin et latin, les conséquences de ces points de vue divers. La liturgie de Noël, que nous avons étudiée de plus près, abonde en pièces de la plus haute poésie. Elles sont riches de pensée et remplies d'allusions à l'Ecriture. Les catholiques de nos pays qui prendront la peine de lire ce volume en seront payés par un enrichissement spirituel.

Permettons-nous de suggérer une amélioration pour le tome ou les tomes encore à paraître. Les traducteurs feraient bien d'y joindre un lexique des termes techniques. Pour les avoir rencontrés dans le premier volume, on ne les a pas nécessairement retenus et on n'a pas toujours celui-ci sous la main.

E. de Moreau, S. I.

A. CROEGAERT. — *Les rites et les prières du S. Sacrifice de la Messe.* Plans pour sermons et leçons. II-III : *La Messe des fidèles.* 2 vols. Averbode, Bonne Presse ; Paris, Casterman, 1939, 20 × 15 cm., X-300 et X-392 p., 18 et 16 gravures. Prix : 30 frs le volume.

Si déjà le premier tome de cet ouvrage nous a paru précieux pour les prédicateurs et les professeurs de religion, que dirons-nous du deuxième et du troisième ? Car ils ne traitent plus de la messe des catéchumènes, mais de celle des fidèles. L'aspect théologique du saint sacrifice y est spécialement étudié et, de ce point de vue, nous recommandons spécialement la lecture des paragraphes II et III de l'aperçu préliminaire, intitulés : La liturgie eucharistique de la dernière Cène ; et Le saint sacrifice de la messe ; ainsi que les paragraphes VII et VIII de la section I : Quels sont les offrants du saint sacrifice de la messe ? Quelle est la victime du saint sacrifice de la messe ? Nous avons trouvé en ces pages bien des considérations originales et vraiment pieuses. Attentif surtout aux données d'ordre historique, nous tenons à dire que jamais nous n'y avons découvert la moindre erreur. Il faut ajouter que la bibliographie dressée par l'auteur à la fin de chacune des XXI divisions de son œuvre est, en général, fort riche. Notre compte rendu du premier tome s'est contenté de mentionner les illustrations. Celles-ci méritent mieux. Aussi voulons-nous attirer l'attention du lecteur sur celles qui figurent dans ces deux volumes. Ce sont ou bien des reproductions de tableaux célèbres, comme la dernière Cène de Thierry Bouts ; ou, beaucoup plus souvent, des vases sacrés, surtout des calices, comme celui d'Ardagh en Irlande (VIII[e] siècle ?) ; ou encore des miniatures prises, par exemple, au missel de Mathias Corvin, conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; et, enfin, des diptyques anciens en ivoire, utilisés pour les prières d'intercession ou les canons, par exemple celui du trésor de Monza. Nous nous permettons simplement d'exprimer le regret qu'une table spéciale, placée à la fin des volumes, n'ait pas groupé ces monuments, dont plusieurs sont peu connus des profanes.

E. de Moreau, S. I.

A. CROEGAERT. — *Aan de bronnen der liturgische Godsvrucht.* Averbode, Goede Pers, 1938, 21 × 15 cm., 144 p., 1938. Prix : 12 frs.

Cet ouvrage nous fait connaître d'une manière claire et précise les fondements des deux chefs-d'œuvre de M. le Chan. Croegaert : « Uitgewerkte plannen voor sermoenen en lessen over het H. Misoffer » et « De Liturgie van het H. Misoffer ». Cette nouvelle édition d'un ouvrage paru antérieurement a été sérieusement retravaillée. Sa division systématique est un fil conducteur très utile pour tous ceux qui n'ont pas le temps d'étudier à fond les ouvrages plus volumineux du même auteur sur la Sainte Messe.

M. v. S.

R. DUBOSQ. — *Le guide de l'autel. Directoire pour bien célébrer la messe.* Tournai, Desclée, 1938, 17 × 11 cm., XXXVI-680 p. Prix : 18 frs.

Pour bien célébrer la messe, il ne suffit pas de bien observer les rubriques ; il faut encore se pénétrer du sens et de la valeur du grand mystère qu'on accomplit. C'est pourquoi l'auteur ne s'est pas résigné — comme plus d'un autre — à n'aborder que l'aspect rituel du sacrifice ; il a voulu — et il y a réussi parfaitement — se faire avant tout professeur de piété éclairée, profonde, solide, qui s'édifie par l'histoire et s'enracine dans le dogme. Le néomyste n'est initié au secret des rubriques qu'après avoir médité la grandeur de son rôle, après avoir répété l'essentiel de la théologie de la messe et suivi un très suggestif cours d'histoire touchant la forme, les vêtements, le livre et les divers accessoires du culte sacrificiel. C'est pourquoi nous recommandons chaudement ce manuel.

N. Polet, S. I.

F. C. VAN BEUKERING. — *De Mis. Met een leerstellige inleiding door Mgr Callewaert.* Bruxelles, « Onze Tijd », 1939, 19 × 13 cm., 184 p. Prix : 32 frs.

Ce livre de feu M. l'abbé Fréd. Van Beukering est le premier d'une série qu'éditera ultérieurement M. l'abbé Wuyster. F. Van Beukering fut le pionnier de l'Action liturgique aux Pays-Bas. Il ne faut pas chercher dans son œuvre un exposé fouillé des évolutions historiques ; mais, avant tout, une explication nette, sobre et pratique du texte sacré et des cérémonies. Nous voudrions voir ces leçons entre les mains de tous les fidèles, même des jeunes ; ils les liront avec plaisir, parce qu'elles furent écrites par un enthousiaste.

J. Van der Linden, S. I.

Missale romanum. Editio Taurinensis iuxta typicam. Turin, Marietti, 1940, 16 × 10 cm., CXII-912-[266] p., cartonné.

Edition manuelle du « Missale romanum », très bien imprimée sur papier léger et non transparent, d'un format commode et d'une lecture aisée. Elle fait honneur à la Maison Marietti.

N.

Canon Missae ad usum episcoporum ac praelatorum solemniter vel private celebrantium cui accedunt formulae variae e pontificali romano depromptae. Editio prima Taurinensis. Turin, Marietti, 1940, 30 × 22 cm., 114 p.

Ce qui constitue surtout le mérite de ce « Canon Pontificalis », c'est son caractère très pratique et sa grande maniabilité: d'un format qui n'est pas trop grand (30 × 22) et n'ayant guère qu'un centimètre d'épaisseur, il pourra très facilement se mettre derrière le calice au milieu de l'autel ; avec cela des caractères qui ne sont pas dépourvus d'une certaine élégance, et assez grands pour être lus facilement pour peu que l'éclairage de l'autel soit convenable.

La disposition du texte est heureuse : le « Gloria » et le « Credo » peuvent se lire, sans devoir tourner les pages ; de même, chacune des préfaces avec chant occupe deux pages en regard et est suivie du « Sanctus » donné en entier; les préfaces sans chant, à l'exception de la seule préface commune, sont également imprimées de telle façon que pendant leur récitation on ne doive pas tourner la page, et ici encore on trouvera sur cette page même ou sur la page en regard le texte complet du « Sanctus ». On pourrait relever également avec éloges d'autres exemples de disposition avantageuse. Une remarque de détail encore : dans le rite de la confirmation on lit « Pontifex supra rochetum, vel, si sit Regularis, supra superpelliceum, paratus »... Ceci n'est plus exact depuis que par son « motu proprio » du 25 avril 1920 (A.A.S., XII, p. 149. Cfr N.R.Th., t. 47, p. 501), Benoît XV a accordé à tous les évêques sans distinction l'usage du rochet ; et la rubrique a été changée en conséquence : « Pontifex supra rochetum paratus... ».

J. P.

M. G. HAESSLY. — *Rhetoric in the Sunday Collects of the Roman Missal.* Cleveland, Ohio, Ursuline College for Women, 1938, 25 × 17 cm., X-204 p.

Le titre de ce livre et la lecture de plusieurs de ses pages consacrées à une analyse littéraire très formelle, ou au relevé statistique d'asyndetons, d'hyperbates, d'allitérations, de chiasmes, d'épanaphores et de figures de mots, de pensée ou de style, pourraient induire en erreur sur ses vrais mérites. C'est vrai, il y a trop de formalisme dans l'étude ; il s'y rencontre des appréciations qui ne sont que des truismes ; la grande lacune est la suppression, malheureusement consciente et voulue, de l'étude historique et de ses attaches. Mais il faut prendre l'ouvrage en entier et l'on verra que l'auteur, une religieuse des Sœurs Ursulines, a été en contact intime avec son sujet et qu'elle aboutit à justifier son admiration émue pour la beauté de ces collectes dont elle a disséqué tous les éléments. L'ouvrage aurait gagné à avoir plutôt concision qu'abondance. Il aurait surtout gagné à replacer sur une base tout à fait ferme, philologique et historique, les appréciations et les interprétations qu'il donne des collectes. Pourquoi n'y avoir pas fait entrer aussi les autres oraisons ? Le Missel romain, qui les contient actuellement, s'est formé au cours des siècles par des couches rédactionnelles successives, des emprunts et additions, des suppressions, des substitutions, des changements de nature diverse ; même la nature métrique ou rythmique des membres de phrase, souvent d'une majestueuse harmonie, aurait dû entrer en ligne de compte. Pourquoi tant s'abstraire des préoccupations de l'espace et du temps ? Celles-ci donnent plus d'une fois la clef de l'herméneutique. Mais l'essai, surtout si l'on élague son abondance, a de bonnes qualités et son résultat inspire une haute estime pour les formules si riches de la collecte.

J. de Ghellinck, S. I.

R. HOORNAERT. — *Werkmethode voor Akolietenaktie.* Steenbrugge, Liturgisch Volksapostolaat, 1937, 14 × 12 cm., 115 p. Prix : 7 frs.

Une bonne méthode de recrutement, de formation et de persévérance des acolythes, dans un milieu de grande ville et de campagne, et dans un milieu fermé. Cette brochure est une source de précieux renseignements pratiques, fruits d'une riche expérience.

M. v. S.

K. MOHLBERG, O. S. B. — *Das fränkische Sacramentarium Gelasianum in alamannischer Ueberlieferung (Codex Sangall. n° 348).* St Galler Sacramentar-Forschungen I. Coll. Liturgiegeschichtliche Quellen. Heft 1/2. 2e édition. Munster, Aschendorff, 1939, 25 × 16 cm., CII-342 p. Prix : 17,60 Mk.

Le succès de la première édition de ce sacramentaire gélasien a rendu nécessaire une réédition, chose peu banale en matière d'édition de textes liturgiques spéciaux. La deuxième édition apporte peu de changements par rapport à la première. On les rencontrera surtout dans l'Introduction et dans certains perfectionnements de présentation. Comme la première la présente édition se fait remarquer par le soin minutieux et la précision du texte et de l'apparat critique. Une table des incipit et une concordance des paragraphes assurent à l'ouvrage une plus grande maniabilité.

Ch. Martin, S. I.

M. ANDRIEU. — *Le pontifical romain au moyen âge. Tome I: Le pontifical romain du XIIe siècle.* Coll. Studi e Testi, 86. Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1938, 25 × 18 cm., XX-308 p.

Dans le champ des recherches liturgiques, un livre de l'éminent professeur de Strasbourg est toujours un événement, un peu peut-être à cause de l'espacement de ses publications, certainement à cause de la haute valeur de ses travaux. Sept ans après son premier volume sur les « Ordines romani du haut moyen âge » (« Spicilegium sacrum Lovaniense », t. XI, 1931), dont on souhaite partout avec impatience la deuxième partie, celle des textes, le savant liturgiste reprend aujourd'hui l'histoire du « Pontifical », ou Livre des cérémonies normalement réservées à l'évêque, dont il avait fourni en 1931 les éléments de la préhistoire. Cette savante étude commence avec la pénétration à Rome du Pontifical gallicano-germanique, à l'époque de la restauration impériale des Othons en Italie ; elle contient, pour une nouvelle édition éventuelle du Pontifical romain, des renseignements dignes d'être dits définitifs. Le public lettré, en effet, même chez les théologiens, ne soupçonne habituellement pas l'importance du Pontifical, ni la complexité de son contenu, jadis beaucoup plus ample et plus varié, pour toutes les matières qui intéressent l'histoire même interne de l'Eglise, celle de ses rites et de son culte, celle du droit canonique, celle des dogmes sacramentaires, où plus tard le rituel lui a partiellement succédé, celle des institutions ecclésiastiques et, chose trop peu remarquée jusqu'ici, celle de l'influence exercée sur l'élaboration de ce livre par les circonstances mêmes de l'église romaine. Un exemplaire, composé à l'abbaye de Saint-Alban à Mayence peu après 950, est utilisé à Rome en 996 par Grégoire V. Avec cette pénétration dans les sphères ro-

maines du Pontifical « romano-germanique du X^e siècle », comme M. Andrieu propose de l'appeler, se prépare l'élaboration du Pontifical romain du XII^e siècle. L'auteur distingue trois périodes dans le développement du Pontifical romain, périodes précisées par une étude très minutieuse des témoins et de leur classement, ce dont il est coutumier. Ces témoins représentent trois groupes : la couche archaïque, où l'on voit les adaptations romaines du vieux Pontifical venu de Mayence, avec le reflet de la liturgie romaine, telle qu'elle se développe depuis le pontificat de Grégoire VII jusque vers la fin du XII^e siècle. Le principal témoin est un Pontifical transcrit en 1214 sur une rédaction plus ancienne pour le siège d'Apamée en Syrie, suffragant de l'archevêché latin d'Antioche, et conservé dans une copie (Lyon, mss 570) faite jadis pour dom Martène. Au XIII^e et au XIV^e siècle se multiplient les représentants, peu diversifiés, du Pontifical romain, dont l'archétype remonte au temps d'Innocent III. Mais un concurrent issu vers la fin du XIII^e siècle, le Pontifical de Guillaume Durand, nommé par Boniface VIII au siège de Mende, devenait peu à peu un dangereux rival, dont le triomphe dès le milieu du XV^e siècle allait aboutir à sa promulgation par Innocent VIII en 1485 ; il s'y introduit quelques données venues des cérémoniaires romains, et depuis lors il n'a plus subi de modification essentielle. Ces deux dernières étapes seront présentées chacune, comme la première, dans un volume distinct, conçu sur le plan de ce premier : après l'exposé sagace des manuscrits (p. 1-119), l'édition du texte. Par ses notes et sa disposition fréquente en colonnes parallèles, celle-ci (p. 121-302) nous donne le grand avantage de pouvoir suivre le travail d'élaboration et d'adaptation successivement réalisé. Souhaitons pour un avenir prochain la suite de cette remarquable publication et celle des « Ordines romani » qui servent de lointain ancêtre au Pontifical.

J. de Ghellinck, S. I.

J. CASPER. — *Geheimnisse unseres Glaubens.* Fribourg, Herder, 1939, 20 × 13 cm., X-220 p. Prix : 3,40 Mk.

Exposé, pour laïques, du dogme catholique dans l'esprit et du point de vue de la liturgie. Le livre prendra place utilement à côté d'autres exposés synthétiques de la religion chrétienne et pourra souvent les compléter.

N.

B. CAPELLE, O. S. B. — *Liturgique et non-liturgique.* 2^e édit. Coll. La liturgie catholique, 5. Louvain, Abbaye du Mont-César, 1939, 22 × 14 cm., 20 p. Prix : 1,75 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

L. STURZO. — *Church and State.* Londres, The Centenary Press, Geoffrey Bles, Publishers, 1939, 25 × 17 cm., 584 p. Prix : 21 sh.

Cette œuvre de Don Sturzo, composée en italien, avait paru en une traduction française aux « Editions internationales » en 1938. La traduction anglaise a été faite sur le texte original. L'ouvrage n'est pas un exposé théorique des relations de l'Eglise et de l'Etat, mais une histoire de l'Eglise du point de vue de ses relations avec l'Etat. On y reconnaît nettement l'influence des idées sociologiques de Don

Sturzo, non seulement dans la conception mais même dans le vocabulaire, l'Eglise et l'Etat formant une dyarchie dans laquelle se manifeste une tendance à l'unification. Dans toute société on peut distinguer un double courant l'un organisationnel et stabilisateur, l'autre mystique vers un incessant renouveau. Les conflits de ces deux forces sans cesse en action produisent le dynamisme de l'histoire. L'auteur fait preuve, dans son exposé, d'érudition et d'une grande fermeté de doctrine. L'histoire est divisée en trois grandes périodes. L'Eglise et la Chrétienté ; l'Eglise et l'Etat moderne ; l'Etat laïcisé et l'Eglise. La première période est divisée elle-même en quatre sections : l'Eglise et l'empire romain ; Césaropapisme et organisation de l'Eglise depuis la chute de l'empire d'Occident à Charlemagne ; la papauté et l'empire 1re partie, 962-1153 ; 2e partie, 1153-1313 de Frédéric Barberousse jusqu'après Boniface VIII. La 2e période embrasse l'histoire des relations de l'Eglise avec l'Etat moderne dans ses diverses phases, de la fin du moyen âge au XIXe siècle. L'examen des événements de la 3e période se poursuit jusqu'à nos jours avec ses divisions marquées par les grands mouvements politiques sociaux et intellectuels qui en définissent les sections. Belle œuvre de synthèse d'un esprit clair et profond (1).

A. De Bil, S. I.

Chiesa e Stato. Studi storici e giuridici per il decennale della conciliazione tra la Santa Sede e l'Italia. I. Studi storici. II. Studi giuridici. Pubblicazioni dell' Università Cattolica del S. Cuore. Scienze giuridiche, vol. 65-66. Milan, « Vita e Pensiero », 1939, 25 × 17 cm., XX-546 et VIII-542 p. Prix : 125 lires les 2 volumes.

Suivant le caractère historique ou juridique des trente-quatre études dont se composent ces deux volumes on peut dire qu'on y trouve une histoire complète des relations de l'Eglise et de l'Etat, au moins en Italie, et un exposé des principes qui règlent leurs rapports actuels, surtout depuis les Traités du Latran. En effet la plupart des travaux publiés dans ces volumes sont signés par des auteurs italiens et consacrés à l'Italie. Ne se rapportent pas à ce pays deux articles sur les Etats-Unis, un sur la France et un sur la Suisse. Enfin il en est encore un petit nombre de portée plus générale, comme celui du regretté P. de la Brière sur l'œuvre concordataire de Pie XI et celui de M. G. de Reynold sur le mot de romanité. Comme les deux savants que nous venons de nommer, la plupart des collaborateurs de cette collection sont bien connus et ils enseignent en général soit l'histoire du Droit, soit le Droit Canon dans les universités de la Péninsule.

Souveraineté du Saint-Siège dans le Droit public contemporain ; rapports de l'Etat du Vatican, avec le royaume d'Italie, d'une part, avec le Saint-Siège et l'Eglise, d'autre part ; organisation interne de ce petit Etat ; tribunaux ecclésiastiques et tribunaux civils ; situation du clergé, régime des biens ecclésiastiques, législation matrimoniale, d'après le Droit civil ecclésiastique italien ; telles sont les principales questions juridiques abordées dans le tome II. Le pre-

(1) Il est assez étonnant dans cette traduction anglaise de voir présenter le cardinal Wolsey comme archevêque de Canterbury. Ce n'est pas non plus Etienne Langton, alors absent d'Angleterre, mais son frère Simon qu'on trouve parmi les partisans du prince Louis de France.

mier part de l'histoire des relations des deux pouvoirs dans l'Etat romain, d'abord païen, puis chrétien. Il les décrit ensuite au temps des peuples barbares (Ostrogoths, Lombards), des Carolingiens et des empereurs saliens. Les concordats qui ont suivi celui de Worms (1122), p. ex. ceux conclus avec la Sicile en 1156, 1188, 1192, 1198, ont eu pour but de réaliser juridiquement la liberté ecclésiastique. Ceux du XV^me^ (concordats des Nations ou concordats des princes) de réparer les ruines du Grand Schisme et de procurer la réforme de l'Eglise. A l'ère de l'absolutisme, les princes interviennent en tout. Les concordats très nombreux de cette époque, tout en tâchant de faire pénétrer dans la vie de l'Eglise certains décrets du concile de Trente, s'efforcent d'assurer quelques droits de celle-ci et du Saint-Siège contre les empiètements des souverains. Tandis que le concordat passé en 1516 entre Léon X et la France a fait l'objet d'un travail spécial, on est étonné de ne rien trouver dans celui qui porte pour titre : « La Legislazione ecclesiastica nel periodo napoleonico », sur le concordat français de 1801 qui a pourtant influencé tous les autres au cours du XIX^me^ siècle. En effet, à partir de la période napoléonienne, les auteurs se limitent à l'Italie. Quelques pages dues à un professeur bien connu, M. P. S. Leicht, nous parlent de la législation ecclésiastique libérale de ce pays de 1848 à 1914. Parmi les projets nombreux de solution de la question romaine, M. A. Piola ne retient que celui du comte Cavour et celui d'Erzberger. Il les compare entre eux ainsi qu'à la Loi des Garanties et au Traité du Latran. Quelques années avant la conclusion de celui-ci, le fascisme fait preuve d'un esprit tout nouveau. Restitutions d'édifices divers aux églises et aux congrégations, rétablissement des crucifix dans les écoles, secours religieux procurés aux armées, etc., mais surtout travaux de la Commission chargée de remanier la législation ecclésiastique : tout cela manifeste ses intentions conciliantes.

Ces deux volumes sont donc précieux pour les historiens et surtout pour les historiens du droit. Mais comme dans tous les recueils de ce genre, il est des points traités trop rapidement ou presque complètement laissés dans l'ombre ; d'autres au contraire sur lesquels on insiste trop. Enfin, tous les articles n'ont pas la même valeur et la même profondeur.

E. de Moreau, S. I.

H. ELFERS. *Die Kirchenordnung Hippolyts von Rom.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1938, 24 × 16 cm., XX-342 p. Prix : 14,25 Mk.

Cette étude est avant tout dirigée contre R. Lorentz, « De egyptische kerkordening en Hippolytus van Rome » (Leiden, 1929), qui cherchait à démolir la thèse, devenue traditionnelle, de l'attribution de cet écrit à S. Hippolyte. L'intérêt de l'étude de M. E. ne consiste pas tant toutefois dans la réfutation victorieuse de la thèse de E. Lorentz, qui n'a eu aucun écho, que dans l'effort déployé par M. E. pour montrer que, malgré son authenticité hippolytienne, la « Tradition apostolique » doit beaucoup à l'Orient. C'est possible, mais en tout cas la preuve nous en paraît toujours malaisée à fournir, étant donné les incertitudes multiples dont nos connaissances sont enveloppées pour toute la période antérieure et contemporaine à Hippolyte.

Dans la partie de son étude sur la doctrine eucharistique, M. E. a jugé prudent (p. 223, note 30) de ne pas utiliser l'homélie ps.-chrysostomienne, PG, LIX, 735-746, sur la fête de Pâques, attribuée par la tradition manuscrite la plus ancienne à S. Hippolyte. C'était

son droit, puisque nous n'en avons pas encore fait connaître toutes les preuves de son authenticité. Mais même en ce cas, M. E. aurait dû l'utiliser en tant que constitutive du cadre dans lequel s'est mue la pensée de S. Hippolyte. De ce fait, toute la section de son ouvrage ayant trait à la doctrine eucharistique de S. Hippolyte devra forcément être soumise à révision, car cette homélie sur la Pâque ainsi que les cinq qui la précèdent et qui sont du même auteur, constituent peut-être notre meilleure source d'information sur le sujet, pour toute la période contemporaine à la Tradition apostolique.

Ch. Martin, S. I.

W. KOEHLER. — *Omnis ecclesia Petri propinqua. Versuch einer religionsgeschichtlichen Deutung.* Coll. Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, 1937/38, III. Heidelberg, Winter, 1938, 24 × 17 cm., 38 p., 2 planches. Prix : 2,70 Mk.

Qu'il fallût demander au culte des héros le secret de l'édit de Calliste, c'est bien ce qu'aucun lecteur de Tertullien, avant M. Koehler, n'avait soupçonné. Une fois de plus, le comparatisme nous préparait une grosse surprise. Au dire de l'auteur, de nombreux témoignages, empruntés à l'histoire ancienne et moderne des religions, attestent que la force magique du héros mort est censée se conserver et se communiquer aux confréries associées autour de sa tombe et, singulièrement, à leur chef. De cette persuasion, les martyrs chrétiens bénéficièrent. Dans le cas présent, Calliste en attribua le bénéfice à Pierre. Telle eût été sa pensée : Parce que le Christ a communiqué à Pierre une force divine de rémission des péchés, cette force s'est en quelque sorte perpétuée ici, à Rome, au tombeau du grand apôtre ; bien plus, elle se communique à moi, chef de « toute l'Eglise parente de Pierre », c'est-à-dire président de toute la communauté chrétienne romaine, parente de Pierre par cela même qu'elle a Pierre comme fondateur. Evidemment, pour faire accepter cette interprétation, l'auteur doit d'abord supposer non seulement que l'édit est de Calliste (et non de l'évêque de Carthage), mais que Calliste a fondé sa « présomption » sur Mt 16, 18 ; suppositions fort incertaines, surtout la seconde : les mots « si quia dixerit Petro Dominus... » pourraient bien n'énoncer qu'une hypothèse faite par Tertullien, et non reproduire l'argument invoqué par Calliste. Mais accordons même que ce dernier ait fait appel, en personne, à Mt 16, 18 ; l'invraisemblance de l'interprétation proposée n'en demeure pas moindre. Sans doute, elle a pour elle le prix attaché à la possession des corps des martyrs, mais où voit-on que leur « force » était censée se transmettre, par une sorte d'influx magique, aux chrétiens groupés autour de leur tombe ? Au surplus, il s'agit ici non d'une force mais d'un pouvoir moral sur les consciences ; car c'est bien dans ce dernier sens que Tertullien entendait : « potestas delicta donandi » (et éventuellement Calliste, qui a écrit : ἐξουσία, si l'édit fut rédigé en grec — voir, en effet, Mc. 2, 10 ; Jo. 17, 2 — mais non pas δύναμις, comme il le faudrait pour la thèse de l'auteur). Enfin, là où Tertullien écrit : « habet potestatem ecclesia delicta donandi », l'auteur est contraint, par son système, de voir, dans « ecclesia », la seule église parente de Pierre, c'est-à-dire, pour lui, la seule communauté romaine ; restriction que la teneur même de la phrase et que le contexte proche et lointain n'autorise pas.

L. Malevez, S. I.

A. EHRHARD. — *Die altchristlichen Kirchen im Westen und im Osten. I. Die griechische und die lateinische Kirche.* Coll. Die katholische Kirche im Wandel der Zeiten und der Völker. Erster Band : Die Kirche im Bereich der alten Völker. II. Bonn, Verlag der Buchgemeinde, 1937, 24 × 18 cm., 456 p.

Ce volume fait suite à celui « Urkirche und Frühkatholizismus » du même auteur et appartient à ce grand aperçu d'ensemble sur l'histoire de l'Eglise intitulé « Die Katholische Kirche im Wandel der Zeit und der Völker » que Mgr Ehrhard, aujourd'hui hélas enlevé à l'Eglise et à la science catholique, avait rêvé de donner au public cultivé catholique. Le présent volume décrit l'histoire des Eglises latine et grecque, depuis la libération, c'est-à-dire le début du IV^e^ siècle jusqu'au terme de leur apogée c'est-à-dire le milieu du V^e^ siècle, puis en ce qui concerne l'Eglise latine, la décadence jusqu'à l'entrée du moyen âge (S. Grégoire le Grand). Inutile d'ajouter que l'ouvrage, écrit de main de maître, mérite toute confiance quant à la solidité de ses vues, qu'il fourmille d'aperçus généraux intéressants et que, bien adapté au public cultivé auquel il s'adresse, il se lit sans peine.

Ch. Martin, S. I.

S. SCHIWIETZ. — *Das morgenländische Mönchtum. Band 3 : Das Mönchtum in Syrien und Mesopotamien und das Aszetentum in Persien.* Mödling bei Wien, Missionsdruckerei St. Gabriel, 1939, 24 × 16 cm., 440 p. Prix : 10 Mk.

Ce troisième volume de l'ouvrage bien connu, classique même, peut-on dire, de Schiwietz sur le monachisme oriental, paraît, pour diverses raisons, vingt-cinq ans après les deux premiers. Il n'en sera que mieux reçu. Il est consacré à l'histoire du monachisme en Syrie, Mésopotamie et à l'ascétisme en Perse. Ces régions ont connu une efflorescence monastique magnifique à partir du IV^e^ siècle ; elles ont été le théâtre de luttes théologiques, christologiques surtout, plus ardentes qu'ailleurs et dans lesquelles les moines ont pris une part de premier plan. Retracer pour la première fois d'une façon vigoureuse et parfaitement documentée l'histoire du monachisme dans ces régions, était donc synonyme d'entreprise ardue et qui supposait une connaissance approfondie non seulement du monachisme lui-même, mais encore de toute l'histoire ecclésiastique en général. Aussi, même si, de-ci, de-là, l'ouvrage de M. Sch. manifeste des omissions ou des faiblesses, l'ensemble satisfera le critique. On peut aussi reprocher au livre de M. Sch. dans l'effort accompli pour condenser le plus possible les faits, d'être d'une lecture ardue, difficile, indigeste. La forme extérieure même contribue à cette impression.

Ch. Martin, S. I.

T. v. NAGY. — *Die Geschichte des Christentums in Pannonien bis zu dem Zusammenbruch des römischen Grenzschutzes* (en hongrois). Dissertationes Pannonicae, Ser. II, n° 12. Budapest, Pazmany-Univ. Inst. für Münzkunde und Archaeologie, 1939, 30 × 22 cm., 250 p. Prix : 25 P.

Cet ouvrage retrace l'histoire du christianisme dans la Pannonie depuis les origines jusqu'au tournant des IV^e^-V^e^ siècles, époque à laquelle la protection romaine ayant cessé de s'étendre sur cette région, le christianisme eut à subir, et très fortement, les contrecoups des

invasions barbares. L'exposé, très documenté, s'appuyant sur les données de l'archéologie tout autant que sur les écrits des anciens écrivains chrétiens, déborde, pour ce qui est des événements du IV^e^ siècle, le cadre étroit d'une Eglise particulière, et prend presque l'allure d'une histoire générale de l'Eglise. C'est qu'à cette époque la Pannonie est devenue le théâtre des conciles où se sont affrontés les grands partis trinitaires, orthodoxes, photiniens ariens, semi-ariens. De ce chef, on ne peut que regretter que l'ouvrage de M. v. N., écrit en hongrois, soit, en fait, inaccessible à la plupart de ceux qui auraient été désireux de l'utiliser.

C. M.

H.-E. GIESECKE. — *Die Ostgermanen und der Arianismus.* Leipzig, Teubner, 1939, 24 × 16 cm., 222 p. Prix : 10 Mk.

Cet ouvrage est consacré à l'histoire de l'Arianisme chez les Germains orientaux. Il comporte une étude de la vie, de l'enseignement et de l'influence d'Ulfilas, des considérations sur la Weltanschauung des Germains, puis l'histoire de l'arianisme chez les différents peuples germaniques : Ostrogoths, Wisigoths, Burgondes, Vandales, Lombards, etc. L'ouvrage est conçu par son auteur en fonction des préoccupations et des principes chers à certains cercles dirigeants d'outre-Rhin. On ne s'étonnera pas par suite d'y trouver tant sur les attitudes des Germains que celles de l'Eglise nombre de considérations et de jugements qui ne coïncident pas précisément avec ceux que partout ailleurs on considère comme constituant la norme sûre de moralité et d'action.

M. C.

M. A. VAN DEN OUDENRIJN, O. P. — *La vie de saint Za Mika'êl 'Aragawi, traduite de l'é'hiopien avec introduction et notes.* Fribourg (Suisse), Impr. Saint-Paul, 1939, 29 × 21 cm., 84 p. Prix : 9 frs suisses.

L'auteur de cet ouvrage nous apparaît vraiment doué d'une activité aussi universelle qu'infatigable puisque nous lui devons déjà des travaux sur les légendes dominicaines, les missions dominicaines spécialement d'Arménie, l'Ecriture Sainte et plus particulièrement l'Ancien Testament, l'histoire des religions, etc. Aujourd'hui il nous transporte dans le domaine de l'hagiographie éthiopienne en nous fournissant la Vie de saint Za Mika'êl 'Aragawi, le chef, d'après la légende, des neufs saints « romains » missionnaires et fondateurs de couvents, semble-t-il, et en tout cas personnages des plus célèbres dans toute la littérature monastique du pays, mais dont on sait bien peu de choses de précis. L'introduction livre tout l'essentiel sur la question historique et le genre littéraire du gadl, ainsi que sur la vie du personnage ; la traduction française suit, coulante et facile ; les notes enfin, rejetées dans une troisième partie, ont un caractère plus technique.

Ch. Martin, S. I.

W. M. PEITZ, S. I. — *Das vorephesinische Symbol der Papstkanzlei.* Coll. Miscellanea Historiae Pontificiae, edita a Facultate Hist. Eccl. in Pont. Univ. Gregoriana, Vol. I. Rome, Université Grégorienne, 1939, 24 × 17 cm., VIII-130 p., 2 tableaux.

Cette importante série, dont le programme annonce des études du

plus haut intérêt, s'ouvre par un travail du P. Peitz, dont les recherches sur l'extrait de naissance du « Liber diurnus », il y a un peu plus de vingt ans (1918), ont fait sensation. Retournant les positions établies par la savante étude de l'autrichien von Sickel en 1889 et acceptées unanimement jusqu'ici, l'auteur fait du livre de chevet de la chancellerie romaine, non pas une espèce de manuel scolaire, tiré entre autres des lettres de Grégoire le Grand, mais un formulaire officiel bien antérieur, dans sa première origine, à l'époque de ce pontife, quoique continuellement enrichi au cours des âges. Les idées de l'auteur ont rencontré discussion et contradiction. Pendant longtemps, à part son intervention au Congrès d'histoire de Zurich en 1938, Peitz n'était plus intervenu. Aujourd'hui, il reprend ses études à l'aide de deux nouveaux manuscrits, inconnus à Sickel, un de l'Ambrosienne dont s'était occupé le cardinal Ratti avant son élévation au souverain pontificat, et l'autre de l'ancien Collège S. J. de Clermont (Paris) perdu lors de la suppression depuis son utilisation par le premier éditeur, Jean Garnier. Sans polémique, il examine surtout la partie d'histoire des dogmes : il croit pouvoir établir que diverses formules de conciles et de symboles, en connexion avec les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, ont pour base première un recueil romain, la « Fides romana », qui aurait déjà contenu le « Filioque » et le « Theotokos ». On voit d'ici l'importance de ce résultat inattendu, d'autant plus que la résistance de Rome à l'insertion du « Filioque » sous Charlemagne ne s'expliquerait alors qu'avec peine. La discussion de ces conclusions demanderait une étude qu'interdisent les limites d'un compte rendu même développé. Très intéressant à lire, dur à suivre, car les notes sont rejetées à la fin, mais riche en remarques sur les grands ouvrages contemporains de Caspar, de Dvornik, etc., le livre fait manier au lecteur un certain nombre d'hypothèses dont on voudrait tout de suite vérifier les bases. Les annexes finales, disposées en tableaux à déploiement compliqué, sont une gêne pour la lecture. Mais l'ouvrage mérite considération en raison de l'importance des questions soulevées et de la sagacité qui préside à leur examen : l'auteur, à conviction ferme, n'en est plus à son coup d'essai. Souhaitons que des études ultérieures qu'il annonce, malgré la difficulté des temps, reprennent vite le problème sous ses divers aspects et procurent aux lecteurs la satisfaction de voir pleinement établies des conclusions dont l'importance et la nouveauté les fascinent.

J. de Ghellinck, S. I.

W. HAACKE. — *Die Glaubensformel des Papstes Hormisdas im Acacianischen Schisma.* Coll. Analecta Gregoriana. Vol. XX. Series Facultatis theologicae, Sectio B (n. 10). Rome, Université Grégorienne, 1939, 23 × 15 cm., 152 p. Prix : 20 lires..

La formule du pape Hormisdas a joué un rôle décisif dans la conclusion du schisme provoqué par l'évêque Acace de Constantinople. C'est sur sa base que s'est faite la réconciliation, c'est elle que les évêques ont été invités à signer, elle aussi qu'effectivement ils ont signée. Son histoire ne s'arrête pas là. La formule a été reprise par la suite, dans les formules suivantes, sous des façons plus ou moins adaptées aux nouvelles circonstances. Au concile du Vatican lui-même, lors de la discussion de l'infaillibilité pontificale, elle a été de nouveau mise à contribution et partiellement reproduite au chap. IV de la Constitution De Ecclesia I. Son intérêt christologique autant qu'ec-

clésiologique ont incité M. H. à en faire une étude à la fois historique et théologique de manière à mettre pleinement en relief son rôle, sa signification et ses répercussions.

C. M.

W. LAMPEN, O. F. M. — *Willibrord en Bonifatius.* Coll. Patria. Vaderlandsche cultuurgeschiedenis in monographieën onder redactie van J. H. Kernkamp. Amsterdam, Van Kampen, 1939, 20 × 12 cm., 160 p., 15 planches.

Ce livre a été publié, comme beaucoup d'autres études plus ou moins longues, à l'occasion du douzième centenaire de la mort de l'apôtre de la Frise (739). A Willibrord il associe cependant Boniface, qui a travaillé avec lui dans ce pays, de 719 à 722, et qui, dans sa vieillesse, y est revenu, toujours dans un but apostolique, mais y a cueilli bientôt la palme du martyre (754). L'ouvrage du P. Lampen est plus populaire que celui du P. Verbist. Il se montre au courant et remet bien dans son cadre la carrière des deux grands évangélisateurs. Un chapitre très intéressant est consacré au fameux calendrier de S. Willibrord.

Une erreur a échappé à l'auteur. Il assigne encore comme cause au martyre de S. Lambert le zèle de celui-ci à dénoncer les relations coupables de Pépin II avec Alpaïde. Cette explication est abandonnée par les historiens.

E. de Moreau, S. I.

Atti del Congresso internazionale di Studi Bizantini. Roma, 20-26 settembre 1936. I : Storia, filologia, diritto. Coll. Studi Bizantini e Neoellenici, vol. 5. Rome, Istituto per l'Europa Orientale, 1939, 25 × 19 cm., VIII-740 p. Prix : 100 lires.

Ce premier tome des Actes du Congrès des études byzantines de Rome en 1936, attendu avec intérêt et, aussi, quelque impatience, enfin paru en 1939, est l'image fidèle de ce que fut le Congrès : nombre considérable des participants, extrême variété des communications, intérêt de beaucoup d'entre elles.

L'histoire religieuse de Byzance est intimement liée à celle de la nation. On s'en rendrait compte déjà rien que par la consultation de la table des matières du premier tome des « Atti ». Il nous est même impossible ici de signaler toutes les communications qui traitent nommément de sujets religieux. Signalons donc, sans prétendre être exhaustif, quelques articles d'un intérêt plus général, ou signés de noms particulièrement connus : Michel, Amalfi im griechischen Kirchenstreit (1050-1090) ; Binon, La Vie de St Pierre l'Athonite ; Devreesse, Négociations ecclésiastiques arméno-byzantines au XIII[e] siècle ; Grumel, La genèse du schisme photien ; Halecki, La Papauté et Byzance au temps du grand schisme d'Occident ; Ortiz de Urbina, La politica di Costantino nella controversia ariana ; Rouillard, Les actes de Laura à l'époque des Paléologues ; Zeiller, La date du concile d'Aquilée (3 sept. 381) ; Delehaye, La Vie grecque de saint Martin de Tours ; Faggiolo, Sulla discussa autenticità delle due lettere di Gregorio II a Leone III Isaurico ; Jugie, Georges Scholarios, professeur de philosophie ; Vajs, La recensione byzantina e la versione paleoslava dei santi Vangeli ; Alivisatos, Les canons 13, 30 et 55 du Trullanum ; Herman, Zum kirchlichen Benefizialwesen im byzantinischen Reich. Notons encore que le tome premier ne contient

que les communications relatives à l'histoire, à la philologie et au droit. Les « Atti » permettront ainsi de constater la place de choix prise par les recherches religieuses dans tous ces domaines, mais du même coup, aussi, se trouve souligné l'intérêt qu'eux-mêmes présentent à tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des institutions de l'Eglise, surtout en Orient.

Ch. Martin, S. I.

I. HAUSHERR, S. I. — *Jean le Solitaire (Pseudo-Jean de Lycopolis). Dialogue sur l'âme et les passions des hommes*, traduit du syriaque sur l'édition de Sven Dedering. Coll. Orientalia Christiana Analecta, 120. Rome, Pont. Inst. Orient. Studiorum, 1939, 24 × 16 cm., 108 p. Prix : 22 lires.

A. MICHEL. — *Amalfi und Jerusalem im Griechischen Kirchenstreit (1054-1090)*. Même coll., vol. 121. Ibid., 66 p. Prix : 18 lires.

S. BELLO. — *La congrégation de S. Hormisdas et l'Eglise Chaldéenne dans la première moitié du XIX^e siècle*. Même coll., vol. 122. Ibid., VIII-250 p. Prix : 50 lires.

C. PETERS. — *Das Diatessaron Tatians, seine Ueberlieferung und sein Nachwirken im Morgen- und Abendland sowie der heutige Stand seiner Erforschung*. Même coll., vol. 123. Ibid., 240 p. Prix : 50 lires.

P. TEKEYAN. — *Controverses christologiques en Arméno-Cilicie dans la seconde moitié du XII^e siècle (1165-1198)*. Même coll., vol. 124. Ibid., 132 p. Prix : 27 lires.

W. DE VRIES, S. I. — *Sakramententheologie bei den Syrischen Monophysiten*. Même coll., vol. 125. Ibid., 264 p. Prix : 53 lires.

Nous ne pouvons, malgré leur valeur, que mentionner rapidement les si nombreuses publications parues dans cette collection des « Orientalia christiana Analecta ». Elles embrassent les domaines les plus variés des études relatives à l'Orient chrétien.

1. Du R. P. Hausherr, spécialiste attitré des recherches sur l'ascétisme chrétien oriental, byzantin et syrien, paraît une traduction française, avec introduction, du Dialogue sur l'âme et les passions des hommes de Jean le Solitaire. La traduction est faite sur le texte syriaque publié par Dedering. Le R. P. avait déjà montré auparavant que l'auteur de cet écrit n'était pas Jean de Lycopolis, le Voyant de la Thébaïde, et qu'il a dû composer son ouvrage en syriaque. Il insiste ici également sur les aspects les plus originaux de sa doctrine, par exemple le sens non-péjoratif donné par Jean aux deux premières classes de fidèles, les somatiques et les psychiques. Il s'agit là d'une division faite du simple point de vue psychologique, aspect des problèmes ascétiques que l'auteur semble avoir eu spécialement à cœur. Si l'influence doctrinale de Jean le Solitaire, dont il faut placer l'activité littéraire au début du V^e sinon même à la fin du IV^e siècle, a été presque nulle chez les Byzantins, elle a été très considérable, par contre, chez les syriens.

2. De M. Michel, déjà bien connu par ses travaux sur Humbert et Cérulaire, nous avons une courte monographie sur plusieurs questions littéraires qui mettent en particulier relief les contacts religieux entre le Sud-Est de l'Italie, et spécialement Amalfi, avec l'Orient chrétien, dans la seconde moitié du XI^e siècle. Il s'agit avant tout

de l'étude et de la publication de l'« Epistola Layci clerici » pour la défense des Azymes, inédite jusqu'à présent, et de la réponse que lui fit le patriarche Syméon II de Jérusalem. L'auteur replace avec beaucoup de précision, dans leur vrai cadre, ces divers documents et montre leurs rapports littéraires et chronologiques avec d'autres écrits de l'époque, spécialement ceux du cardinal Humbert et de Bruno de Segni, « De sacrificio azymo ». Cette monographie complète très heureusement les études antérieures de M. Michel, et met en plus grande lumière certains points particuliers qui y étaient examinés.

3. La monographie du P. St. Bello relève presque de l'histoire contemporaine puisqu'il s'agit du renouveau religieux créé, dans la première moitié du XIX[e] siècle chez les chaldéens unis, par l'action du R. P. Dambo (1775-1832), restaurateur en ces régions de la vie monastique.

4. L'étude de M. C. Peters avec son abondante bibliographie et son exposé très complet de la question constituera le « Vade-mecum » de tous ceux — et on peut être assuré que le nombre n'en diminuera pas avec le temps — qui s'occupent du « Diatessaron » de Tatien. Les problèmes qui concernent cet ouvrage sont très loin d'être épuisés. Il semble même avec les nouvelles découvertes comme celle de Plooj, de Kraeling (Doura Europos), etc., que leur nombre augmente plus qu'il ne diminue. Les exégètes autant que les patrologues noteront donc avec plaisir l'apparition de cet ouvrage.

5 et 6. Les deux dernières publications que nous signalons ici : celles des RR. PP. T. et De Vr., tous deux professeurs à l'Institut Oriental de Rome s'occupent de questions dogmatiques. Le P. T. s'intéresse à la doctrine christologique des arméniens en une des périodes de leur histoire que la question de l'Union avec Rome et l'éclat tout particulier de science et de sainteté des personnages, Nersès le Gracieux, Grégoire IV et Grégoire VI, enfin, Nersès de Lampron, rendent spécialement intéressante. L'étude du R. P. De Vr. est de plus vaste envergure puisque toute la théologie sacramentaire des syriens monophysites y est traitée. Après avoir signalé les sources pour un tel travail, et l'on peut dire qu'après Bar-Hebraeus il n'en existe plus d'importante, l'auteur expose la doctrine des Syriens monophysites sur les sacrements in genere (c'est-à-dire en tant que mystères, leur causalité, matière et forme, etc.) puis sur chacun d'eux en particulier. Les deux conclusions principales de cette étude sont tout d'abord qu'il n'existe aucune véritable systématisation sacramentaire chez ces chrétiens dissidents, et ensuite, que les points qu'ils admettent ne présentent, dans l'ensemble, aucune différence notable avec notre théologie catholique sacramentaire.

Ch. Martin, S. I.

P. J. KNAPKE. — *Frederick Barbarossa's conflict with the Papacy. A Problem of Church and State.* Universitas catholica Americae, S. Facultas theologica, 55. Washington, Cath. Univ. of America Press, 1939, 23 × 15 cm., XVI-126 p.

Le sujet choisi pour cette dissertation aurait été de nature à effrayer un débutant en histoire, ce qui fait hésiter un peu à féliciter l'auteur d'avoir osé s'attaquer à pareil sujet. Mais il l'a traité avec des qualités qui méritent éloge. On peut différer d'avis sur certains points, et en rectifier un certain nombre ; malgré cela, l'ensemble suppose un fort travail, une réelle aptitude pour les recherches et

une manière de présenter les choses large et synthétique, qui est de bon augure. Il connaît la plupart des bons ouvrages, historiques ou canoniques, sur la matière. Les graves problèmes historiques et canoniques susciteront des appréciations contradictoires, car l'enchevêtrement, dans la trame quotidienne de la vie, des faits matériels, économiques, politiques et religieux, a eu pour résultat d'obnubiler bien souvent les graves problèmes de la doctrine qu'ils recélaient. Rien d'étonnant donc qu'aujourd'hui aussi la reconstitution historique de ce passé et l'appréciation des événements mènent à des divergences assez notables. L'auteur s'appuie de temps à autre sur von Sybel, mais n'hésite pas non plus à se séparer de lui. Les deux chapitres I et V sont surtout d'ordre doctrinal (p. 1 et 96), sur les relations de l'Eglise et de l'Etat avant Barberousse et sur le problème des Investitures. Le chapitre II (p. 20) décrit le caractère de Frédéric et l'on voit que l'auteur sait admirer ce que ce caractère avait d'élevé, d'intelligent et de fascinateur. Les chapitres III et IV (p. 27 et 56) exposent la lutte sous Adrien IV et sous Alexandre III. Avec son résumé critique et sa conclusion, le chapitre VI (p. 105) se distingue par son ampleur, sa fermeté et sa largeur de vues, qui dépasse l'exemple donné par la plupart des dissertations américaines. Quelques détails : malgré son souci de s'inspirer dans les bons auteurs, nous trouvons que la dissertation ne connaît que le Wattenbach de 1866 et le Kirsch Hergenröther de 1904 ; Grousset lui est inconnu. Au chapitre I, les idées de Caspar et de Haller, pour la période antégélasienne de la doctrine des deux pouvoirs, auraient dû attirer son attention.

J. de Ghellinck, S. I.

J. B. VILLIGER. — *Das Bistum Basel zur Zeit Johanns XXII, Benedikts XII und Klemens VI (1316-1352).* Coll. Analecta Gregoriana, Vol. XV. Rome, Université Grégorienne, 1939, 24 × 17 cm., XXVIII-370 p.

L'auteur de ce livre montre à l'œuvre, dans le diocèse de Bâle, la politique de réserve des bénéfices et d'imposition de taxes spéciales pratiquée par les trois premiers papes d'Avignon, Jean XXII, Benoît XII et Clément VI (1316-1352). S'il ne pousse pas plus loin son étude c'est que, pour cette seule période, il n'a pas trouvé aux Archives du Vatican moins de 300 pièces.

La réserve s'est exercée surtout sous Jean XXII et Clément VI. Elle porte sur l'évêché lui-même, sur un bon nombre de canonicats, en particulier de la cathédrale, sur l'abbaye princière de Murbach et sur des prieurés clunisiens. Elle n'atteint donc pas — il s'en faut même de beaucoup — la plupart des bénéfices. Il faut ajouter que presque toutes les cures, bénéfices à charge d'âmes, semblent y avoir échappé et avoir été laissées à la nomination des collateurs ordinaires. Cependant l'on doit avouer que, dans leurs choix, les deux papes nommés ci-dessus, et surtout Jean XXII, se sont trop souvent laissé guider par des raisons politiques et qu'on ne peut les défendre d'arrières-pensées fiscales, Jean XXII, en outre, n'a pas suffisamment observé sa propre bulle qui fixait à deux les bénéfices pouvant être tenus en même temps par chaque titulaire. Quant aux taxes levées dans le diocèse, malgré le zèle de certains collecteurs, elles ne semblent pas avoir donné grand chose. La recette la plus considérable (3314 florins, de 1316 à 1352) paraît avoir été obtenue par le paiement des services communs, à fournir par le bénéficier pourvu par le Saint-Siège.

Ecrit dans un allemand clair et concis, cet ouvrage se lit avec facilité et intérêt. On ne pourrait assez louer la conscience mise par l'auteur dans ses recherches minutieuses et plus encore l'impartialité dont il donne mainte preuve. Tout en faisant valoir les raisons qui militaient en faveur de la politique suivie par les papes d'Avignon en matière de réserve et de fiscalité, il doit bien reconnaître, après tant d'autres, qu'elle n'a pas été heureuse.

E. de Moreau, S. I.

N. M. DENIS-BOULET. — *La carrière politique de sainte Catherine de Sienne (Etude historique)*. Coll. Les Iles. Paris, Desclée de Brouwer, 1939, 20 × 13 cm., 224 p., 5 illustr. Prix : 20 frs.

Dans cette étude très fouillée, dont la plupart des chapitres ont paru en articles dans la revue catholique suisse « Nova et Vetera », l'auteur s'efforce de redresser les exagérations de la thèse italienne qui outrait l'action de la sainte et minimisait l'action et les intentions pontificales. Comme les écrits de Catherine constituent un document de première valeur en la matière et qu'il est souverainement important d'en établir les dates, une introduction critique donne une mise au point de l'état de la question et fournit des détails nombreux et intéressants sur les écrits de la sainte. Son activité politique nous est décrite en cinq chapitres dont le premier trace le tableau de la situation de l'Eglise à l'époque de sainte Catherine. Le 2e étudie les trois grandes questions à l'ordre du jour avant le voyage de Catherine à Avignon : la Croisade, la paix en Italie, la réforme (1370-1376) ; le 3e, le séjour de Catherine à Avignon et le retour des papes à Rome ; le 4e, du retour des papes à l'arrivée à Rome de Catherine ; l'action de la sainte en Toscane, l'élection d'Urbain VI et le début du schisme (1377-1378). Enfin le séjour de la sainte à Rome jusqu'à sa mort et l'action qu'elle exerça (1378-1380). L'attitude des papes d'Avignon n'a pas toujours été jusqu'ici présentée avec assez d'objectivité : les hagiographes ont rabaissé les papes pour mieux exalter leur héroïne. Sans diminuer la grandeur de l'admirable mystique, l'auteur, par des recherches minutieuses, rétablit l'équilibre, qu'avait en outre maintes fois rompu la passion politique.

Comme conclusion l'auteur démontre que si Catherine a travaillé de son mieux à servir les causes qui furent celles des deux derniers papes d'Avignon, elle n'a pu être l'initiatrice de l'action d'Urbain V, vu qu'à la mort de ce pontife elle n'avait que 23 ans. L'étude détaillée et la comparaison des dates et des textes met en lumière l'initiative de Grégoire XI, que seule sainte Brigitte de Suède put influencer à ce point de vue. Catherine ne fut pas « la directrice de l'Eglise au XIVe siècle ; elle en fut la servante géniale et inspirée ». Elle la servit par sa doctrine contemplée et prêchée, par le moyen de ses entretiens et surtout de ses lettres. Elle n'a rien de l'homme d'Etat, du politicien, du diplomate, de l'historien. L'auteur a eu soin de joindre à son livre un tableau synoptique des papes et des souverains cités et des principales dates de la vie de la sainte, indispensable pour éclairer cette époque si complexe.

A. De Bil, S. I.

V. MARTIN. — *Les origines du gallicanisme*. 2 volumes. Paris, Bloud & Gay, 1939, 25 × 17 cm., 368 et 384 p. Prix : 75 frs chaque volume.

Spécialisé depuis longtemps dans l'histoire du gallicanisme, Mgr

V. Martin consacre ces deux gros volumes à étudier ses origines. Et d'abord que faut-il entendre par le gallicanisme ? Ce n'est pas toute tendance à limiter les interventions du Saint-Siège dans l'administration intérieure d'une église locale. Mais voici, d'après le savant auteur, ses notes spécifiques : union, collaboration du clergé et du roi ; limitations de leurs soucis à la France, sans viser à protéger ou à réformer l'Eglise universelle ; prétention enfin de se rattacher à une tradition locale, à d'anciennes franchises ou libertés. On peut donc en donner la définition suivante : L'accord du roi et du clergé pour gouverner l'Eglise de France en contrôlant et en refrénant l'ingérence du Saint-Siège, et en prétendant s'appuyer sur des droits anciennement acquis. De ce gallicanisme l'auteur étudie la formation. Il remonte jusqu'aux temps mérovingiens et descend jusqu'aux ordonnances du 18 février 1409, acte de naissance officiel du gallicanisme, suivies de la déclaration de neutralité vis-à-vis des deux papes, ou plutôt jusqu'à la Pragmatique sanction de Bourges, de 1438, charte, expression la plus nette du gallicanisme. L'auteur retrace longuement d'après les sources, qu'il connaît fort bien et interprète magistralement, la manière dont on est arrivé peu à peu à constituer les franchises ou libertés gallicanes ; dont s'est formée la théorie de l'indépendance absolue du roi de France vis-à-vis du pape dans les affaires temporelles — élément essentiel du gallicanisme, mais qui ne rentre pas à proprement parler dans les libertés gallicanes; enfin dont est née la thèse de la supériorité du concile sur le pape. On se trompe en assignant à celle-ci une origine française. On l'a déduite peu à peu en partant du principe ancien : le pape ne peut être jugé par personne ; mais en cas d'hérésie, il cesse d'être le chef de l'Eglise et l'assemblée épiscopale peut faire une déclaration dans ce sens. C'est encore sur cette théorie que se base le concile de Pise. Mais il n'en est plus de même à Constance. Des allemands surtout, comme Conrad de Gelnhausen et Henri de Langenstein, influencés par Marsile de Padoue et Occam, ont formulé la doctrine de la supériorité du concile.

On pourra peut-être contester les dates que le savant auteur assigne à la constitution définitive du gallicanisme. Mais tout le monde reconnaîtra la valeur de son nouvel ouvrage. Ce rapide compte rendu a déjà touché l'une ou l'autre de ses vues originales. Il y en a bien d'autres, pour les diverses époques étudiées dans ces deux volumes. Signalons encore la discussion de l'attitude de Pierre d'Ailly vis-à-vis des Articles de Constance. Mgr Martin est convaincu que l'archevêque de Cambrai en était partisan, mais que son abstention à leur vote s'explique aisément par la volonté de ne pas rompre avec Jean XXIII.

E. de Moreau, S. I.

A. BOULENGER. — *Histoire générale de l'Eglise. Tome III. Les temps modernes. Vol. VII. XVI^e et XVII^e Siècles. 1517-1648. Première partie : La réforme protestante. Deuxième partie : La contre-réforme catholique.* Lyon, Vitte, 1938-1940, 24 × 17 cm., 290 et 452 p., 70 grav., 5 cartes. Prix : 30 et 45 frs.

L'Histoire générale de l'Eglise de M. le chanoine Boulenger devait compter trois tomes, divisés chacun en trois volumes. Mais voici qu'arrivé aux Temps modernes, l'auteur dédouble le volume VII. Sans doute devra-t-il faire de même pour les deux suivants ou tout au moins pour le dernier. Quoi qu'il en soit, on peut espérer que, dans sa seconde édition, M. Boulenger adoptera un système moins

compliqué de numérotation des volumes. Sur la valeur même de son ouvrage, nous constatons avec plaisir qu'elle ne cesse de s'accroître. L'exposé est exact et détaillé. Les bibliographies, bien que comprenant encore certains livres vieillis ou de moins d'autorité, sont en général au courant et font une large part à des volumes écrits en d'autres langues que le français. Quoique gardant plutôt le mode de présentation des manuels, l'Histoire générale de l'Eglise se lit avec intérêt. Les gravures se sont multipliées. Bref, l'œuvre de M. Boulenger sera certainement une des meilleures du genre.

E. de Moreau, S. I.

J. MACKINNON. — *The Origins of the Reformation.* Londres, Longmans, Green & C°, 1939, 23 × 15 cm., XII-448 p. Prix : 16 sh.

M. Mackinnon a enseigné pendant de longues années l'Histoire de l'Eglise à l'université d'Edimbourg et publié une quinzaine de volumes se rapportant surtout aux périodes ancienne et moderne de cette histoire. Le lecteur de la N.R.Th. connaît déjà son « Calvin et la Réforme ». Aux minutieuses analyses, aux recherches de détail, le professeur émérite préfère les vues synthétiques, claires, quoique toujours aussi complètes et fouillées. On éprouve à lire ses livres, même lorsqu'on est très loin, comme nous le sommes pour notre part, de se rallier à ses idées religieuses, une véritable jouissance, parce qu'on les sent toujours proches des sources, parfaitement au courant des travaux modernes, et parce qu'ils présentent souvent les faits d'une façon neuve qui en montre des aspects trop peu remarqués.

Telles sont les qualités que nous avons retrouvées dans le dernier ouvrage de M. Mackinnon. Il y suit l'ordre chronologique et l'on doit donc refaire avec lui une route bien connue allant de la France de Philippe le Bel et des papes d'Avignon, à l'Angleterre de Wyclif et des Lollards, à la Bohême de Jean Hus et de Jérôme de Prague, à la Suisse de Constance et de Bâle, à l'Italie de Nicolas V, de Pie II, d'Alexandre VI et de Savonarole... Mais le point de vue est original. Il s'agit de montrer comment la réforme se prépare par différentes réactions contre le moyen âge religieux qui se produisent dans l'ordre politique, social, économique, moral, philosophique, religieux. Sur bien des questions spéciales controversées, l'auteur apporte aussi sa solution, par exemple sur celle du sauf-conduit de Hus.

Nous nous contenterons de deux critiques. M. Mackinnon ne signale pas la conclusion pratique du système de Marsile de Padoue : soumission de l'Eglise à l'Etat. Il ne s'applique pas assez à faire comprendre la complexité des relations des deux pouvoirs au moyen âge.

E. de Moreau, S. I.

* M. LUTHER. — *Werke. Kritische Gesamtausgabe. Bd. 56 : Der Brief an die Römer.* Weimar, Böhlaus Nachf., 1938, 27 × 20 cm., LVI-528 p., 4 planches. Prix : 36,60 Mk.

Le commentaire de l'épître aux Romains que Luther enseigna, en 1515-1516, à ses élèves de Wittemberg, s'est acquis une célébrité mondiale, surtout depuis que le P. Denifle montra son importance dans la genèse des doctrines hérétiques du réformateur allemand. M. Jean Ficker, qui vient de publier ce cours dans la grande édition de Weimar des Œuvres de Luther, était particulièrement qualifié pour ce travail. En effet, cet érudit avait, en 1908, retrouvé le texte

même du maître, dont la trace s'était perdue depuis 1846, et il l'avait livré pour la première fois à l'impression (4me édit., 1930).

Le ms. 64 theol. qu. 21 de la bibliothèque de l'Etat prussien à Berlin, magnifiquement relié, comprend deux parties d'étendue inégale. La première est formée d'un texte de l'épître paulinienne imprimé à la demande de Luther, en vue de ses leçons, par Jean Rhaw-Grunenberg. Chaque page ne compte que quatorze lignes d'impression. Beaucoup d'espace est ainsi laissé dans les marges, au haut et au bas des pages et dans les interlignes. C'est là que peuvent se lire les innombrables gloses de Luther, non sans quelque difficulté, car l'écriture cursive est petite, même extrêmement petite, surtout entre les lignes (voir le Facsimilé A, à la fin du volume). Parfois le relieur a entamé certaines de ces notes au haut et au bas des pages. Il y a heureusement moyen de les compléter. Car nous avons aussi conservé une copie de l'original, faite en 1550-1560 par Aurifaber et deux autres scribes. La partie la plus considérable du manuscrit de Berlin (pp. 29-154) est consacrée aux scholies, dans lesquels Luther développe ses pensées d'une manière plus suivie et plus détaillée (Facsimilé B, à la fin du volume). Elle est imprimée dans les pages 157-528 de l'édition de Weimar. La première partie offrait naturellement beaucoup plus de difficulté pour l'impression. L'éditeur a réservé les grasses pour les mots mêmes de saint Paul. Vient ensuite, en caractères ordinaires, le commentaire de ces mots, écrit entre les lignes du manuscrit. Quant aux explications plus développées qui figurent dans les marges, elles sont imprimées dans la seconde partie de la page. Ensuite vient l'appareil critique, puis les notes explicatives.

On se demandera en quoi cette édition diffère des précédentes entreprises également par M. Ficker. Celui-ci s'est appliqué d'abord à conserver autant que possible, sans nuire à la lecture facile, la physionomie de l'original, dans l'ortographe des mots, dans l'allure des phrases, dans l'indication des corrections manuscrites. Il a également poussé plus loin l'étude des sources de Luther, notamment des commentaires antérieurs dont il s'est servi, etc. Dans son introduction, M. Ficker ne se contente pas de nous fournir sur le précieux manuscrit et la manière de l'éditer les renseignements indispensables. Il nous aide surtout à y retrouver le Luther vivant et passionné de 1515. Il nous permet aussi d'apprécier le travail considérable auquel il a dû se livrer pour la préparation de ce cours. L'édition annoncée de certains cahiers d'élèves nous fera encore mieux suivre son enseignement.

Un certain nombre de passages du Commentaire aux Romains ont été traduits en français par M. Strohl, professeur à la Faculté de Théologie protestante de l'université de Strasbourg dans son ouvrage: « L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de 1515 à 1520 », Strasbourg, 1924, sous le titre de Textes essentiels (pp. 17-43). On y trouve notamment une partie des scholies de Rom. IV, v. 7, où M. Strohl voit « l'expression la plus parfaite de la conception de la vie chrétienne » de Luther, et où nous voyons surtout l'exposé clair d'hérésies luthériennes sur le péché originel, le baptême et ses suites, la justification, les bonnes œuvres, etc.

E. de Moreau, S. I.

* M. LUTHER. — *Werke. Kritische Gesamtausgabe. Die Deutsche Bibel. Bd. 9. Erste Hälfte.* Weimar, Böhlaus Nachf., 1939, 28 × 20 cm., XXXVIII-570 p. Prix : 40 Mk.

La traduction de la Bible en allemand est certainement l'œuvre la plus considérable de Luther et sans doute aussi la plus révélatrice de sa personnalité. Il l'a commencée à la Wartbourg, en 1522, et l'a terminée en 1534. Mais l'édition la plus remarquable est celle de 1545, la dernière parue du vivant du réformateur. Dans ce 9me volume que les éditeurs de Weimar consacrent à la « Deutsche Bibel », est imprimée la première moitié de la seconde partie de l'Ancien Testament, à savoir Josué, les Juges, Ruth, les 2 livres de Samuel et le premier des Rois. Les éditions de 1524 et de 1545 sont juxtaposées. L'Avant-propos nous annonce la prochaine publication de la seconde partie de ce volume, puis celle du t. VIII qui nous fournira une introduction générale sur l'histoire de la traduction et les principes suivis dans l'édition actuelle, ainsi que le texte de la première partie de l'Ancien Testament. L'édition du présent tome a été élaborée par le Dr Phil. Erika Kohler, sous la direction du professeur G. Bebermeyer. Les explications théologiques et exégétiques, rejetées à la fin du volume, sont l'œuvre du Dr. theol. habil. Ar. Schleiff, auquel nous devons encore l'introduction où il est question des connaissances de Luther en hébreux, des professeurs de cette langue, de son temps, à Wittemberg et des collaborateurs qui l'ont aidé dans la traduction, Aurogallus, G. Cruciger, J. Foerster, Flacius Illyricus et quelques autres.

E. de Moreau, S. I.

* E. STAEHELIN. — *Das theologische Lebenswerk Johannes Oekolampads.* Coll. Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte, Bd. XXI. Leipzig, Heinsius, 1939, 25 × 17 cm., XXIV-652 p. Prix : 42 Mk.

Cette biographie d'Oecolampade, certainement la plus complète et la mieux documentée qui ait été écrite jusqu'à ce jour, a été conçue en fonction de son œuvre théologique et polémique dont elle veut montrer et expliquer le devenir graduel. Elle est extrêmement riche en renseignements. Elle nous conduit, en vingt-six chapitres largement étoffés, du milieu familial et de la première ambiance intellectuelle à Weinsberg, au Wurtemberg, jusqu'à Bâle, le séjour définitif ; des premières années du futur humaniste, théologien et controversiste jusqu'à l'organisation et la direction de l'Eglise bâloise, et jusqu'aux dernières prédications et la mort en 1531. M. St., professeur à l'université de Bâle, était spécialement armé pour son entreprise. Il avait déjà publié en 1927 et 1934 et dans la même collection deux imposants volumes sur les sources de cette biographie : « Briefe und Akten zum Leben Oekolampads ». Le présent ouvrage est donc comme le couronnement d'une activité persévérante et méritante et comme le panneau central d'un majestueux triptyque.

M. C.

G. CONSTANT. — *La Réforme en Angleterre. II. L'introduction de la Réforme en Angleterre. Edouard VI (1547-1553).* Paris, « Alsatia », 1939, 20 × 13 cm., 590 p. Prix : 65 frs.

Edouard VI, fils de Henri VI et de Jane Seymour, n'avait que neuf ans lorsque s'ouvrit la succession de son père. Son oncle, lord Edward Seymour, devenu duc de Somerset, se fit proclamer par les exécuteurs testamentaires du feu roi Protecteur des Etats et Royaumes de Sa Majesté et Gouverneur de la personne royale. Ambitieux

et rapace, il se montra cependant modéré dans sa politique. Cela ne l'empêcha d'ailleurs pas, pendant les deux années (1547-1549) où il exerça le pouvoir, d'accorder la liberté religieuse aux protestants et de faire voter par le Parlement l'Acte d'uniformité qui imposait le premier « Prayer Book ». Dans celui-ci, toute allusion au sacrifice, à l'offrande dans la Cène, « communément appelée la messe » était soigneusement supprimée. Somerset tombé, sa place fut prise par John Dudley, comte de Warwick et duc de Northumberland, soldat glorieux, diplomate accompli, mais personnage sans scrupules, hypocrite, disciple fidèle de Machiavel. Il usa de son pouvoir absolu pour imposer la réforme. Jamais au XVI[e] siècle l'Angleterre n'alla si loin dans la voie du calvinisme qu'en ces quatre années. Cranmer qui, surtout en matière eucharistique, subissait l'influence d'émigrés étrangers, comme le Polonais Laski, l'Italien Pierre Martyr, l'Allemand Bucer, prépara alors la deuxième édition du « Prayer Book », de toutes la plus radicale. Il composa aussi les LXII Articles, dont Elisabeth fera les XXXIX Articles. Les évêques henriciens furent déposés et remplacés par des prélats d'idées fort avancées et dont plusieurs étaient mariés.

Voilà un rapide aperçu du captivant ouvrage de M. l'abbé Constant. Il a recouru aux sources anglaises et connaît les travaux anglais parus sur cette époque. Quelques passages de rédaction négligée et des fautes d'impression ne nuiront pas au succès de son livre. Pas plus sans doute que certains jugements qui nous paraissent contestables. Ainsi l'article VI des XXXIX Articles ne nous semble pas, comme à lui, conforme à la doctrine catholique. En effet la tradition, pour s'imposer au croyant, ne doit pas pouvoir être prouvée par l'Ecriture, ainsi que le veut cette Confession de foi. Ajoutons qu'en tête de l'édition de celle-ci, nous eussions voulu voir figurer le préambule sur la suprématie de la Reine. Mais peut-être ne se trouve-t-elle pas jointe au texte latin utilisé par M. Constant.

E. de Moreau, S. I.

A. BAUDRILLART. — *St. Philippe Néri (1515-1595) fondateur de l'Oratoire romain.* Coll. « Les Saints ». Paris, Gabalda, 1939, 19 × 12 cm., 196 p. Prix : 15 frs.

Qui n'a pas le temps de lire la biographie critique et sincère de S. Philippe Néri par MM. Ponnelle et Bordet (1928) pourra se contenter de celle-ci. En quatorze chapitres elle groupe l'essentiel sur la vie, le caractère, la sainteté, l'œuvre et la mort du grand apôtre de Rome. La collection « Les Saints » se devait de lui faire place. Signalons une faute d'impression qui ne figure pas aux « Errata ». L'agent de S. Charles Borromée à Rome s'appelait Ormaneto et non pas Ornameto (p. 84).

E. de Moreau, S. I.

J. V. JACOBSEN, S. I. — *Educational foundations of the Jesuits in sixteenth century New Spain.* Berkeley, University of California Press, 1938, 22 × 14 cm., XII-292 p. Prix : 3 doll.

L'œuvre des missionnaires jésuites de la Nouvelle France trouva son panégyriste dans Parkman, leurs « relations » furent éditées par Thwaites en une série monumentale de 71 volumes. Celle au contraire de leurs confrères espagnols en « Nouvelle Espagne » fut laissée dans l'oubli. Une série d'ouvrages, dont le présent volume est le premier

numéro, s'efforcera de faire revivre cette œuvre plus étendue, qui embrasse la période de 1572, date de leur arrivée à Mexico, jusqu'à leur expulsion en 1767. Le P. Jacobsen étudie les fondations et les établissements d'éducation des missionnaires au Mexique. Après un bref exposé des Constitutions et de la formation intellectuelle des Jésuites, en fonction de leur ministère éducatif, un tableau des essais d'organisation de l'enseignement au Mexique avant leur arrivée, l'auteur raconte les fondations et les vicissitudes de leurs établissements à Mexico, à Puebla, à Tepotzotlan et trace le tableau des résultats déjà considérables, atteints à la fin du XVI[e] siècle. Une riche bibliographie et des notes fort intéressantes terminent ce volume d'une lecture agréable.

A. De Bil, S. I.

CH. POULET. — *Histoire du christianisme*, fasc. 22-23. Paris, Beauchesne, 1939, 23 × 18 cm., t. III, p. 1041-1296.

Ce double fascicule, le dernier qui nous soit parvenu, poursuit l'Histoire de l'Eglise au XVII[e] siècle et traite surtout du gallicanisme et du jansénisme (l. XVI et XVII). L'auteur a fait précéder l'Histoire du gallicanisme en France d'un aperçu assez nouveau sur la lutte contre l'étatisme en Italie, où il nous présente notamment la figure du trop célèbre Paolo Sarpi. Au livre XV, intitulé : De Montaigne à Pascal, il a groupé des systèmes de philosophie et de morale opposés au catholicisme, mais qu'il serait impossible de réunir sous une seule étiquette. Ce sont notamment le rationalisme d'un Giordano Bruno et d'un Campanella, auquel l'auteur rattache — ce que nous croyons regrettable — l'affaire de Galilée ; le stoïcisme, le fidéisme, l'épicuréisme discret d'un Montaigne ; la libre pensée d'un Théophile de Viau. Il n'y a pas beaucoup d'unité non plus parmi les apologistes de la foi : Descartes, Malebranche et Pascal. Quant à la morale, elle a été défendue surtout par Bossuet et Bourdaloue. Comme les autres, cette partie de la monumentale Histoire de Dom Poulet se recommande par l'exactitude, la largeur et l'intérêt de l'exposé.

E. de Moreau, S. I.

P. PASCAL. — *Avvakum et les débuts du Raskol. La crise religieuse au XVII[e] siècle en Russie*. Coll. Russie et Chrétienté. Etudes et documents, 1. Paris, Centre d'études russes « Istina », 1938, 25 × 16 cm., XXVIII-620 p. Prix : 80 frs.

« Avvakum et les débuts du Raskol » nous retrace un des épisodes les plus importants de l'histoire du christianisme russe et dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'aujourd'hui. En face de l'Eglise hiérarchique, officielle, intimement rattachée à l'Etat s'est dressée, depuis le XVII[e] siècle, dès avant donc la formation de l'impérialisme des Romanov, une autre Eglise, ou mieux une masse de fidèles a commencé à se détacher de l'Eglise constituée à l'appel mystique d'un réformateur doué d'un talent puissant et d'une rare énergie mise au service d'une foi religieuse indomptable : Avvakum. C'est l'histoire de ce réformateur et des débuts de cette rupture dans le monde religieux russo que l'auteur nous décrit en des pages vraiment attachantes, malgré l'initiation qu'elles supposent, souvent émouvantes et poignantes. L'intérêt du livre est d'autant plus grand que le récit s'appuie sur de nombreuses sources restées ignorées ou du moins inaccessibles jusqu'à présent aux Occidentaux et qui ouvrent sur le sujet de nouvelles et larges perspectives.

Ch. Martin, S. I.

J. SCHMIDLIN. — *Papstgeschichte der neuesten Zeit.* Bd. IV. *Papsttum und Päpste im XX. Jahrhundert. Pius XI (1922-1939).* Munich, Kösel et Pustet, 1939, 25 × 17 cm., 230 p. Prix : 11,50 Mk.

Infatigable travailleur, M. l'abbé Schmidlin est parvenu, malgré la dureté des temps pour tout le monde et spécialement pour lui, à nous donner le quatrième volume de son Histoire des Papes à l'époque contemporaine. Il l'a consacré tout entier à Pie XI. Son plan est fort simple. Après avoir retracé la vie d'Achille Ratti jusqu'après son élection au souverain pontificat, l'auteur divise tout son exposé en quatre grandes parties: I. « Gouvernement spirituel » (Encycliques; allocutions ; promotions cardinalices ; béatifications et canonisations ; action catholique ; activité législatrice ; science et art chrétiens); II. « Rapports avec les pays catholiques » (Italie; France; Belgique et Luxembourg ; Etats nés du démembrement de l'ancien Empire d'Autriche ; Pologne et Lithuanie ; Espagne et Portugal ; Mexique et Amérique centrale; Amérique du Sud; III. « Relations du pape avec les pays à majorité non catholique » (Allemagne; Suisse et Hollande ; Grande-Bretagne et Scandinavie ; Russie soviétique ; Etats baltes et Balkans; Amérique du Nord et Australie); enfin IV. « Pie XI et les missions catholiques » (Généralités ; les tentatives d'union des Eglises ; les Missions dans les pays civilisés de l'Extrême-Orient ; dans les pays non civilisés du reste du monde). Au lieu de terminer le volume par la mort et les funérailles de Pie XI, M. Schmidlin traite encore, en guise d'épilogue, de l'élection de Pie XII.

Moins que personne, le savant auteur ne peut considérer ce volume comme définitif. L'Histoire de l'Autriche s'y termine par l'analyse du concordat de 1934 et les derniers faits mentionnés dans le chapitre réservé à l'Allemagne sont de 1933 ! Il y a donc des interventions fort importantes de Pie XI et des épisodes de premier ordre pour l'histoire religieuse de ces deux pays dont ce livre ne souffle mot. On ne peut évidemment faire grief à M. Schmidlin de ces lacunes profondément regrettables. Mais en d'autres endroits, l'exposé nous a parfois semblé fort sommaire et schématique. Pourquoi, à propos de la persécution au Mexique sous Calles, ne pas même nommer le mouvement des « Libertadores » ? Empressons-nous d'ajouter que, très consciencieusement, l'auteur paraît avoir vu et utilisé les sources actuellement accessibles et qu'il connaît tous les livres et articles ayant paru sur ce grand pontife et sur ses diverses activités. Son ouvrage sera certainement bien accueilli par les historiens.

E. de Moreau, S. I.

Martyrologium Romanum... anno 1749 Benedicti XIV Opera ac studio emendatum et auctum. Editio III. Turin, Marietti, 1939, 22 × 15 cm., CXII-678 p. Prix : 25 lires.

Edition du Martyrologe romain conforme à la « prima post typicam » publiée en 1924. On sait que celle-ci a sensiblement remanié la « typica » de 1914 (voir à ce sujet Analecta Bollandiana, t. XLII, 1924, p. 387-406). Le volume de la Librairie Marietti est d'une typographie élégante, clairement imprimé et d'un prix modéré. Evidemment, la date récente a permis d'insérer les « elogia » des saints canonisés en ces dernières années. Trois index (des saints, des fêtes, des lieux mentionnés) terminent le volume.

J. L.

R. STREIT-J. DINDINGER. — *Bibliotheca missionum, Band XI : Missionsliteratur Indo-Chinas (1800-1909).* Coll. Veröffentlichungen des Instituts für Missionswissenschaftliche Forschung. Aix-la-Chapelle, Franziskus Xaverius Missionsverein, 1939, 25 × 16 cm., 36*-820 p. Prix : 46 Mk.

Devant une œuvre monumentale comme celle-ci, on ne peut que s'incliner : science, clarté typographique, abondance des index, tout y est. Et sans reproche. On se réjouira de voir le travail de bibliographie définitif (1800 à 1909) sur l'une des plus belles missions du monde : l'Indo-Chine. Les index ont leur éloquence. Celui-ci proclame la vaillance des martyrs : turba magna ; les sacrifices et les labeurs des Missions étrangères de Paris et des Dominicains en Indochine. Toute bibliothèque missionnaire qui se respecte mettra dès maintenant le volume XI à côté de ses aînés. On ne peut que souhaiter une chose : que le volume XII suive le plus tôt possible celui-ci.

J. Masson, S. I.

Die Orthodoxe Kirche auf dem Balkan und in Vorderasien. Geschichte, Lehre und Verfassung der Orthodoxen Kirche. Coll. Ekklesia, Band X. Herausgeg. von Fr. Siegmund-Schultze. Leipzig, Klotz, 1939, 24 × 16 cm., 160 p. Prix : 7 Mk.

La collection « Ekklesia », constituée par une série de monographies sur les Eglises chrétiennes, vise à rapprocher les membres de celles-ci par une prise de connaissance mutuelle plus approfondie de leurs constitutions, de leurs situations religieuses, de leurs principes, etc. Ce but est louable. L'intérêt spécial de ce dixième volume réside en ce que ses différents chapitres ont été écrits par des personnalités indiscutées du monde grec orthodoxe, Mgr Chrysostome Papadopoulos(†) évêque d'Athènes et Mgr Strinopoulos, les professeurs à l'université d'Athènes, Balanos, Dyobouniotes, Alivisatos, Stephanides. On trouvera dans ces pages, esquissées en traits généraux, l'histoire de l'Eglise orthodoxe (grecque), de la littérature grecque, de son enseignement, de son droit, de sa liturgie, de ses institutions monastiques, de ses relations avec les autres Eglises. Ce volume complète en quelque manière, du moins en ce qui concerne l'Eglise grecque, ce que livrent les Actes du premier Congrès des théologiens orthodoxes tenu à Athènes et dont nous rendons compte ailleurs.

Ch. Martin, S. I.

A. VANDE KERCKHOVE. — *Histoire de l'Abbaye cistercienne de Val-Dieu à travers les siècles, dès son origine jusqu'à nos jours (1215-1939).* Lichtervelde, chez M. A. Vande Kerckhove, 1939, 23 × 15 cm., 416 p. ; plusieurs reproductions. Prix : 25 frs.

Les cisterciens sont établis à Val-Dieu, au bord de la Berwinne, dans un site charmant du pays de Herve, depuis 1215 ou 1216. Ils y revinrent, après la Révolution, en 1844. C'est à l'un d'eux qu'est dû ce nouveau livre, consacré au vénérable passé de l'abbaye et qui sera reçu avec faveur par tous ceux qui en connaissent le rayonnement actuel. Plus accessible que les articles épars de l'abbé Ceyssens et plus lisible que le sec résumé de Renier, l'ouvrage est conçu comme une ample chronique, un peu candide à vrai dire, mais avec le souci d'une information exacte. L'auteur avertit modestement qu'il n'a pas voulu faire œuvre de critique, et si, en présence de certains procédés de composition, les érudits obligés de le contrôler auront

parfois quelques surprises, ils lui sauront gré d'autre part d'avoir groupé beaucoup de données et cité plusieurs textes d'archives. Tel ou tel détail est particulièrement utile ou alléchant. C'est ainsi qu'à propos de l'abbaye actuelle, on nous apprend que les fils de saint Bernard sont parvenus à regrouper dans leur bibliothèque quelque deux cents volumes dispersés depuis la suppression du monastère, et qu'ils possèdent aujourd'hui une trentaine de manuscrits et autant d'incunables (p. 379). Souhaitons beaucoup de lecteurs à ce livre, qui est bien ce que l'auteur a voulu qu'il soit, une œuvre sérieuse et instructive, un monument de piété.

M. Dykmans, S. I.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

A. ALFÖLDI. — *A Festival of Isis in Rome under the christian Emperors of the IVth Century.* Leipzig, Harrassowitz, 1937, 30 × 22 cm., 96 p., XX planches. Prix : 25 pengö.

Il existe une catégorie abondante de monnaies du IV^e^ siècle ap. J.C. (M. A. en a recueilli et classifié plus de 400 exemplaires) reproduisant le buste de l'une des deux divinités égyptiennes, Isis ou Sérapis, ou des deux ensemble. Les historiens avaient jusqu'ici, et sans examen approfondi, cru reconnaître dans les deux divinités la représentation symbolique de l'empereur Julien et de son épouse Hélène. M. A. aboutit à des conclusions bien différentes. Il s'agit, en réalité, de monnaies destinées à commémorer les « vota publica » du début de l'année, cérémonie d'origine païenne, et à laquelle les milieux païens de Rome s'efforcèrent de conserver, même au temps des empereurs chrétiens, son caractère païen (L'existence de ces monnaies est encore attestée à la fin du IV^e^ siècle). Dans l'exposé historique destiné à confirmer ces considérations numismatiques, M. A. souligne la puissance du culte d'Isis et d'Osiris à Rome, la faveur spéciale que lui porte au IV^e^ siècle le paganisme finissant, les concessions auxquelles la politique impériale dut condescendre à son égard, les possibilités de propagande que fournissaient aux païens les solennités et réjouissances publiques comme les « vota publica » et les monnaies frappées à ces occasions. Toutes ces considérations, neuves à bien des égards, donnent à l'étude de M. A. un intérêt plus qu'ordinaire. Sa thèse fondamentale est si fortement établie qu'on aurait quelque peine à l'ébranler. Son étude, largement basée sur la numismatique et l'examen des institutions au IV^e^ siècle est une contribution aussi importante qu'intéressante à l'histoire des dernières luttes entre le paganisme défaillant et le christianisme triomphant.

Ch. Martin, S. I.

J. MALLON, R. MARICHAL, C. PERRAT. — *L'écriture latine de la capitale romaine à la minuscule.* 54 planches reproduisant 85 documents originaux. Paris, Arts et métiers graphiques, 1939, 31 × 23 cm., 36 p., 54 planches.

Il est inutile d'insister ici sur les ressources que peuvent trouver dans les études paléographiques actuellement à l'ordre du jour les branches auxiliaires de la théologie et les sciences bibliques. Composé en dehors de tout souci de ce genre, l'ouvrage que nous recom-

mandons ici fournit une base très sûre pour la détermination chronologique de spécimens d'écriture, dont il marque l'évolution depuis la capitale romaine jusqu'à la minuscule caroline du IX^e^ siècle ; on sait que celle-ci, ressuscitée par les humanistes du XV^e^ siècle, est entrée ainsi dans l'usage général, à part les caractères gothiques d'Allemagne, et règne toujours dans la typographie mondiale. En 54 planches, reproduisant 85 documents originaux et introduites par un bref exposé, une bibliographie et la transcription des textes, les auteurs ont mis à la disposition des spécialistes des bases de comparaison extraordinairement utiles. Les 8 premiers documents sont pris à des écritures sur matière dure, sur pierre ou sur poterie, les 30 suivants viennent de documents, les 47 autres sont pris à des livres. Il va de soi que la partie patristique est fortement représentée ; quelques autres pièces aussi intéresseront de près le théologien et l'historien de l'Eglise. Une part importante est faite au papyrus, ce qui est précieux pour la reconstitution de l'histoire primitive de la cursive latine. Les documents sont spécialement intéressants par les aperçus lumineux qu'ils ouvrent sur la vie privée quotidienne des premiers siècles.

J. de Ghellinck, S. I.

K. BURDACH. — *Der Gral. Forschungen über seinen Ursprung und seinen Zusammenhang mit der Longinuslegende.* Coll. Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte, Bd. 14. Stuttgart, Kohlhammer, 1938, 24 × 16 cm., XX-580 p. Prix : 18 Mk.

Cet ouvrage est constitué par une série d'études préparées de très longue date déjà par K. Burdach, germaniste connu par ses travaux sur la légende du saint Graal, et dont l'achèvement fut interrompu d'abord par des occupations plus importantes, puis par la mort de l'auteur. Le but poursuivi était de retracer au mieux les influences, même anciennes et lointaines, religieuses, théologiques, liturgiques, magiques, etc., ayant pu agir sur la formation de cette légende. Les thèmes principaux traités ici sont ceux de la Sainte Lance et du repas eucharistique. L'érudition de l'auteur s'y montre extrêmement étendue et embrassant de multiples matières, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au moyen âge. Il y a même là, nous semble-t-il, une source de faiblesse, car les interprétations qu'il nous fait de ces sources, surtout des antiques, sont loin de nous rassurer toutes. M. B. nous semble les avoir trop facilement interprétées en fonction de ses propres préoccupations. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, la façon de concevoir et d'exposer la doctrine eucharistique chez saint Jean Chrysostome lui fait l'effet d'une immense fantasmagorie (Die eucharistische Phantasmagorie des Chrysostomos : titre du chap. VI), due à la richesse d'imagination de cet orateur à la bouche d'or. Pourtant cette doctrine et les expressions par lesquelles saint Jean Chrysostome l'expriment auraient paru bien traditionnelles dans l'Eglise antique si l'auteur avait pris la peine d'en approfondir les autres témoignages. L'ouvrage de M. Burdach devra de ce fait être lu avec circonspection. Il ouvre des aperçus intéressants, mais, dans l'état où il a été laissé, il nous paraît encore loin d'être au point.

Ch. Martin, S. I.

J. CORBETT. — *Catalogue des manuscrits alchimiques latins.* I. *Manuscrits des bibliothèques publiques de Paris antérieurs au XVII^e^*

siècle. Bruxelles, Union académique internationale, 1939, 23 × 15 cm., 368 p.

Ce premier volume du catalogue des manuscrits alchimiques latins rendra de nombreux services, non seulement par les descriptions de manuscrits qu'il contient, mais encore par les excellentes tables, surtout celle des incipit, qui le clôturent. Près de cent manuscrits parisiens, presque tous de la Bibliothèque nationale, sont décrits, la plupart latins, quelques-uns aussi cependant, malgré l'apparence trompeuse du titre de l'ouvrage, français ou mixtes. L'analyse des manuscrits alchimiques est souvent rendue difficile par suite du caractère anonyme des recettes, et de plus, fastidieuse, à cause de leur nombre. L'auteur a pu heureusement trouver quelque aide dans ce labeur, dans l'excellent catalogue de M. W. J. Wilson, « Catalogue of latin and vernacular alchimical Manuscripts in the United States and Canada » (Bruxelles, 1938), et la collection d'incipit qui a été bienveillamment mise à sa disposition par Mrs R. W. Singer.

M. C.

Dictionnaire des Lettres françaises, publié sous la direction de Mgr Georges Grente, de l'Académie française. Vol. I. *Moyen-âge*. Fasc. I. Paris, Beauchesne, 1938, 28 × 23 cm., 128 colonnes. Prix : 24 frs le fascicule.

Dans l'intention de ses directeurs, ce Dictionnaire, destiné à fournir, sous une forme aisément maniable, une documentation aussi précise que possible sur l'histoire de la littérature d'expression française, doit comporter six volumes, in-4° carré, d'environ 1000 pages chacun, indépendants l'un de l'autre et consacrés, le premier au moyen âge, les cinq autres respectivement aux XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^, XIX^e^ et XX^e^ siècles. Dans chaque volume, les auteurs sont rangés par ordre alphabétique ; chaque notice est signée et suivie d'une bibliographie sommaire ; le volume débute par un tableau général de l'époque envisagée, dont la rédaction a été confiée, pour le M.-A. à Edmond Faral et pour les autres volumes à Pierre Champion, Abel Bonnard, Funck-Brentano, André Bellessort et André Chaumeix. 90 fascicules sont envisagés. On prévoit une table par volume et une table générale. Cette manière de procéder permet d'espérer une publication assez rapide de l'ensemble, si toutefois des circonstances imprévues ne viennent pas entraver l'achèvement de ce travail, pourtant si opportun.

Le 1^er^ fascicule du vol. I (articles : Abailard-Athis et Prophilias) permet de concevoir les plus belles espérances. Les notices sont signées par d'éminents spécialistes ; G. Cohen présente le théâtre religieux et profane, G. Millardet les œuvres provençales, A. Jeanroy, Pauphilet, Flutre, Bossuat, Funck-Brentano, R. Barroux et d'autres, les productions épiques, lyriques, historiques et hagiographiques. Parmi les articles susceptibles d'intéresser les théologiens, signalons : Abailard, Pierre d'Ailly et Albert le Grand, tous trois du P. M. M. Gorce O. P., Adam de Perseigne, Anselme de Laon, Anselme de Cantorbéry, Alcuin, etc... On voit par ces noms que les rédacteurs du Dictionnaire font un large accueil aux auteurs latins dont la connaissance est indispensable à l'historien des Lettres françaises. L'introduction au volume sur le moyen âge, due à E. Faral, retiendra particulièrement l'attention ; elle fait justice, et de façon magistrale, de certains jugements sommaires et peu avertis sur la littérature française de cette période. On n'a pas tout dit du moyen âge quand,

après Verlaine, on l'a appelé : « énorme et délicat » ; l'érudition actuelle nous permet des appréciations autrement nuancées et nous manifeste une grande richesse intellectuelle et artistique là où on s'obstine à parler, faute le plus souvent de connaissances précises, de gaucherie, d'indigence et de naïveté.

J. Sonet, S. I.

E. LOUSSE et J. ROLAND. — *Histoire de la civilisation contemporaine.* Namur, Wesmael-Charlier, 1939, 23 × 15 cm., XVIII-286 p. Prix : 25 frs.

Les auteurs de ce manuel partent des principes qui les ont déjà guidés dans la composition de leur « Histoire de la civilisation des Temps modernes ». Ils veulent d'abord en faire un exposé d'ensemble sur la civilisation. Ils considèrent ensuite la civilisation comme le produit de cinq facteurs principaux : la politique intérieure des différents Etats et la politique internationale, l'économie, la culture et la religion. Dans cette histoire contemporaine qui, comme à l'ordinaire, débute en 1789 et va jusqu'à nos jours, les auteurs découpent deux grandes périodes, dont les années 1870-1880 forment la ligne de démarcation. La première est celle du libéralisme, la seconde de la démocratie. C'est dans celle-ci que les principes de la Révolution française ont été appliqués avec le plus de logique. Ajoutons qu'en face des dernières années, depuis 1930, les auteurs se disent embarrassés sur leur caractère. Peut-être apparaîtront-elles plus tard comme le début de temps nouveaux. Aussi le texte se termine-t-il par un appendice qui porte pour titre : « Le temps où nous vivons ». Aux lecteurs de la « Nouvelle Revue Théologique » nous signalerons surtout le ch. IV de la première partie, intitulé : « Le libéralisme et la religion » ; et les ch. III et IV de la seconde : « Le positivisme et l'avenir de l'intelligence » ; « La religion et le matérialisme ». On y trouve admirablement dessinées les grandes lignes de l'histoire interne et externe du catholicisme. L' « Histoire de la civilisation contemporaine » nous semble être un excellent manuel. Très au courant, se lisant sans peine et avec intérêt, bien divisé, bien présenté, il est de nature à ouvrir, à développer l'intelligence des élèves. Mais il doit pour cela être étudié, sous la direction du professeur, seul à même d'en faire l'adaptation à la classe devant laquelle il se trouve.

E. de Moreau, S. I.

J. VERSCHUEREN, S. I., H. BALIEUS et E. SPAEY. — *Algemeene historische Atlas voor staatkundige, economische en cultuurgeschiedenis.* Turnhout, Brepols, 1939, 29 × 23 cm., VII-24 p., 79 pages de cartes. Prix : 50 frs.

En dépit de son volume assez réduit, cet atlas ne compte pas moins de 79 pages, dont la plupart comprennent de deux à quatre cartes consacrées à la situation géographique des pays du monde, aux diverses périodes ou aux moments les plus caractéristiques de son histoire. La première partie traite des régions méditerranéennes et de l'Europe ; la seconde de l'Asie, de l'Océanie, de l'Amérique et de l'Afrique. Dans chacune des deux, l'auteur a placé d'abord les cartes générales (par exemple : l'ancien monde vers 250 avant Jésus-Christ; formation de l'Empire romain ; migrations des peuples du I^er^ au IV^e^ s. ; l'Europe après les migrations de peuples ; l'Europe vers 525,

etc.) ; puis celles des divers pays : Asie antérieure, Palestine, Grèce, Italie, etc. Un tableau fort pratique classe les cartes d'après les périodes. Nous pensons que cet ouvrage ne rendra pas seulement service aux collégiens et aux étudiants. Tout ne nous y a pas plu également. Réunissant toujours la Belgique et la Hollande et s'intéressant surtout au pays flamand, le P. Verschueren signale Tournai, Liége, Mons, Arras, Cambrai et Chimay comme centres de musique néerlandaise ! Un détail encore, mais d'un autre ordre : une carte générale de la première partie nous représente l'Europe après la migration germanique. La date qui suit est ±375. Mais alors les invasions germaniques étaient à peine commencées.

E. de Moreau, S. I.

ACTION CATHOLIQUE.

F. CHARMOT, S. I. — *La doctrine spirituelle des hommes d'action.* Paris, Edit. Spes, 1938, 19 × 14 cm., 352 p. Prix : 20 frs.

En un temps aussi fiévreux que le nôtre, c'est une question bien actuelle que celle de savoir si l'on peut se sanctifier par l'action. La première partie de ce livre résoud le problème doctrinalement et dans ses principes. C'est en s'adressant aux grands maîtres spirituels et en développant les axiomes dogmatiques fondamentaux, plus qu'en faisant une philosophie de l'Action, que le P. Charmot nous apporte sa réponse. Espérons qu'un disciple de Blondel nous montrera un jour comment même métaphysiquement il en doit être ainsi, du fait que l'action est action. La position présente aura pourtant l'avantage de se faire admettre de tous sans distinction d'école. Est-il besoin d'ajouter que cette première partie — comme d'ailleurs un peu tout le livre — en appelle souvent au témoignage de saint Ignace, vivante solution du problème, « contemplatif dans l'action » comme on a dit de lui ?

Les deux sections suivantes passent à l'application aux cas concrets : vie du commun des laïcs d'une part, vie apostolique d'autre part. C'est dans ces pages traitant de la sanctification de l'apôtre par son ministère, que l'auteur nous paraît avoir écrit les lignes les plus originales et les plus pénétrantes et cité les exemples les plus émouvants.

N. Polet, S. I.

A. de SORAS, S. I. — *Action catholique et action temporelle. Simples réflexions sur des expériences.* Paris, Spes, 1939, 19 × 12 cm., 224 p. Prix : 12 frs.

Deux lois fondamentales commandent les rapports de l'Action catholique et de l'action temporelle. Loi « d'incarnation », tout d'abord. Entendue au sens que précisent les premières pages, l'A. C. doit « s'incarner » dans l'action concrète, personnelle et communautaire, de ses militants, comme l'âme humaine dans le corps. Exigée par la grâce, cette incarnation comble le vœu d'une nature appelée à la grâce. Loi « de double franchise », ensuite. Il importe en effet de sauvegarder les distinctions essentielles et l'autonomie relative du temporel en face du spirituel. La distinction entre agir « en » catholique et « en tant que » catholique joue ici un rôle capital et conduit immédiatement à de judicieuses applications sur le terrain de la politique et de l'action syndicale, les autres « techniques » étant traitées beaucoup plus sommairement.

Au maître ouvrage de M. Guerry, ce livre n'ajoute pas un apport nouveau de doctrine, mais plutôt le mérite d'une présentation plus condensée, plus systématique, plus « scolastique », dirions-nous, pour marquer à la fois l'une de ses meilleures qualités, et le danger auquel pourraient exposer certaines expressions que leur succès actuel charge de valeur affective, mais ne rend pas moins abstraites que les antiques formules de l'Ecole. Le lecteur ne conclura pas de ce livre que l'Action catholique constitue un cadre adéquat à « toute » la vie chrétienne. Ce serait l'appauvrir que d'identifier le christianisme d'un étudiant avec la J. E. C., celui d'un ouvrier avec la J. O. C., etc. Mais il ne reprochera pas à l'auteur de ne pas livrer le dernier mot de la solution des problèmes concrets que pose l'exercice de l'Action catholique. Cette solution, en effet, ne peut être apportée toute faite par aucun livre, mais chaque militant doit l'inventer, la conquérir, non par l'application machinale de principes passivement reçus, mais par un effort humble, loyal et persévérant de collaboration intellectuelle avec ceux qui travaillent à construire la théologie, dogmatique et pastorale, de l'Action catholique.

A. Hayen, S. I.

A. MAMPAEY. — *L'Action catholique. D'après les décrets du V^e^ Concile provincial de Malines.* Bruxelles, Edit. Novissima, 1939, 20 × 15 cm., 146 p. Prix : 15 frs.

L'auteur, aumônier général de l'A.C.J.B.F., présente à tous ceux qui s'intéressent à l'Action catholique un commentaire clair et méthodique des décrets du V^e^ Concile Provincial de Malines. S. Em. le cardinal Van Roey s'est déclaré « heureux d'y trouver fidèlement exposée la pensée conciliaire ».

L'on ne pouvait faire meilleur éloge du livre et de son auteur.

P. Dabin, S. I.

P. ARCHAMBAULT, E. BORNE, J. LACROIX, etc. — *Options sur demain. Tâches nouvelles, nouvelles équipes.* Coll. La Nouvelle Journée, 6. Paris, Bloud et Gay, 1939, 20 × 13 cm., 200 p. Prix : 18 frs.

Substantielle et forte brochure où l'idée humaniste ou personnaliste, plus que jamais étroitement liée aujourd'hui à l'idée chrétienne, est brillamment défendue et mise en lumière par une belle équipe de philosophes et d'hommes d'action. L'étude d'E. Borne sur « Tradition augustinienne et tradition thomiste », celle de J. Lacroix sur « Mystique et politique » retiendront spécialement l'attention.

P. Dabin, S. I.

J. P. ARCHAMBAULT, S. I. — *Les voyageurs catholiques. L'apostolat du semblable sur le semblable. Un exemple canadien.* Montréal, L'Ecole sociale populaire, 1939, 19 × 13 cm., 80 p. Prix : 30 sous canadiens.

Ce petit livre résume l'activité de l'« Association catholique des voyageurs de commerce du Canada ». L'œuvre n'existe pas en Belgique. Les réussites du groupement canadien nous invitent à créer en Belgique un mouvement similaire. On a bien compris là-bas qu'une action vraiment apostolique suppose la formation personnelle des militants. Aussi use-t-on de la retraite fermée comme du moyen le plus efficace. Les résultats acquis dans le milieu social lors de la campagne contre le blasphème attestent l'excellence de la méthode. Et nous ne

citons qu'un exemple. En lisant les derniers chapitres de l'opuscule, nous nous sommes posé une question : pourquoi avoir ajouté aux fins exclusivement religieuses de l'œuvre celle d'un syndicat ? N'aurait-on pas gagné à créer un syndicat indépendant ?

A. Wankenne, S. I.

E. BEITIA. — *Apostolado de los seglares.* 2e éd. Madrid, Manuales Studium de cultura religiosa, 1939, 22 × 16 cm., 224 p. Prix : 6 pesetas.

Le but de ce travail est de réunir tous les documents émanés du Saint-Siège sur l'Action catholique. Le Dr. Beitia a étudié à fond ces documents et en fait, très intelligemment, le commentaire. Si l'on peut regretter que jusqu'à présent il n'y ait pas une « théologie » de l'Action catholique et même que les définitions en soient différentes parmi les divers auteurs, cela est dû, dit le Dr. Beitia, à l'absence d'une étude des documents. Et c'est à cette lacune qu'a voulu remédier l'auteur. Rien du reste d'un sec commentaire, car le Dr. Beitia sait agrémenter les textes pontificaux, parfois arides et difficiles, des explications théologiques et philosophiques les plus variées. Livre suggestif qui ouvrira de nouveaux horizons à ceux qui veulent approfondir la science de l'Action catholique.

J. Restrepo, S. I.

R. KOTHEN. — *Le naturalisme.* Extrait du *Bulletin de la Société SS. Cosme et Damien*, oct. 1939. Bruxelles, Société SS. Cosme et Damien, 1939, 24 × 16 cm., 40 p.

Qu'est-ce que le naturalisme et quel est à son égard le jugement de l'Église ? Quelles sont les conséquences pour les pharmaciens, lecteurs de ce bulletin ? Tel est le sujet exposé par l'A. de façon claire et documentée. Cette monographie montre fort bien comment le catholicisme loin de nier la nature ou de la mutiler, l'assume toute entière et l'élève en l'intégrant dans un ordre infiniment supérieur : le surnaturel par quoi toute chose prend sa vraie valeur.

A. de M.

ASCÉTISME ET MYSTIQUE.

Doctrine.

E. PACELLI. — *Discorsi e panegirici. Seconda edizione con l'aggiunta di nuovi discorsi e panegirici (1931-1938).* Milan, « Vita e Pensiero », 1939, 23 × 16 cm., XII-858 p. Prix : 30 lires.

Cette seconde édition de l'œuvre oratoire (1931-1938) de S. Em. le Card. Pacelli a paru peu après son élévation à la Chaire de Saint-Pierre. La richesse spirituelle qui dans ces discours et ces panégyriques double les remarquables dons de l'orateur en acquiert toute l'autorité décernée d'avance par la Providence à celui qu'elle préparait au Suprême Magistère. Ce beau volume est aussi le témoin de l'étonnante facilité de Pie XII à s'exprimer avec éloquence en de nombreuses langues. Les pages françaises y sont très nombreuses. On trouvera dans ce livre l'écho des grands événements ecclésiastiques de 1931-1938 : Congrès à Rome, Lourdes, Lisieux, Buenos-Aires, Budapest, etc. ; mis-

sions diverses confiées au Cardinal Secrétaire d'Etat à Paris, Washington, Rio de Janeiro ; cérémonies, anniversaires, canonisations et béatifications. Les nombreux panégyriques offrent de belles pages d'histoire et de lectures spirituelles.

R. Carpentier, S. I.

V. GEEREBAERT, C. SS. R. — *De God-mensch. Zijn lijden en zegepraal.* Anvers, Standaard-Boekhandel, 1939, 22 × 15 cm., 554 p. Prix : 20 frs.

Notre revue a déjà rendu compte des trois beaux livres du P. Geerebaert sur Notre-Seigneur : ses œuvres, ses paraboles, sa doctrine morale. Ce quatrième volume est, suivant la préface, de loin le plus important par son sujet : la Passion et le triomphe de Jésus. Il a les mêmes qualités solides et agréables que ses devanciers. L'auteur ne prétend pas faire œuvre de science proprement dite, mais sa prodigieuse érudition apparaît particulièrement dans les notes et la riche bibliographie. Il est étonnant de n'y pas voir figurer l'ouvrage du P. Lebreton, S. I., qui traite aussi de la Passion. A certains endroits (p. 127, 247, 293, 370, 427, 488) nous mettrions un point d'interrogation. A la page 107 s'est glissée une distraction regrettable (aanbiddelijke Moeder) et à la page 378 une... formidable faute d'impression : Barrabas pour Barnabas !

Ces détails prouvent que nous avons pris connaissance avec grand intérêt de ce beau travail. Nous le recommandons à tous les lecteurs quelque peu instruits, bien que nous nous demandions s'il est utile à tous de prendre connaissance de toutes ces objections et ces incertitudes. En tout cas ils constateront qu'il y a bonne réponse à toute difficulté et que l'Evangile et la foi chrétienne n'ont rien à craindre d'un examen vraiment scientifique.

J. Salsmans, S. I.

J. LECLERCQ. — *Dialogue de l'homme et de Dieu.* Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 19 × 12 cm., 252 p. Prix : 16 frs.

Dialogue, monologue plutôt, dirions-nous, dans lequel l'auteur se dit à lui-même et dit à son lecteur la conception de la vie et de l'humanité, à laquelle l'a mené une longue et belle expérience sacerdotale. La réflexion se porte successivement sur les grands thèmes essentiels : Dieu, la créature, l'homme, la morale, la société. Rien de banal, aucun optimisme béat, peut-être par instants une certaine assurance désenchantée qui refroidira au moment du contact, mais surtout une pensée loyale et forte, un jugement sincère et personnel sur les problèmes du jour, des opinions que l'on pourra ne pas admettre parfois, mais qui feront toujours réfléchir. « Un livre de cette espèce est très banal ou très profond, le lecteur jugera », dit la notice de l'éditeur. Je viens d'affirmer et je maintiens qu'il n'est pas banal.

E. Mersch, S. I.

F. HERMANS. — *Propos d'ascèse.* Coll. La Vie Intérieure de notre temps. Paris, Bloud et Gay, 1939, 17 × 11 cm., 186 p.

Ces Propos s'enracinent et s'animent dans une brûlante conviction, à savoir qu'ascèse et mystique, qui vont de pair, naissent au jour du baptême quand l'âme est livrée à la grâce. On reconnaîtra ici le disciple de Brémond. D'où ce plaidoyer persuasif et ardent adressé aux laïcs, pour leur montrer combien l'ascèse est leur affaire et combien elle est belle déployée au grand soleil de la grâce. Quelle viri-

lité, quelle poésie, quel sens profond de la tradition, de la littérature ascétique et théologique, quelle science déliée de l'âme humaine, quelle plume aussi, vigoureuse et dorée, l'auteur apporte à se faire apôtre ! Nous espérons que tous les chrétiens le liront et nous sommes sûr qu'ils seront alors conquis.

N. Polet, S. I.

J. DE GUIBERT, S. I. — *Séminaire ou noviciat ? Prêtre dans un diocèse ou dans un ordre religieux ?* Paris, Edit. Spes, 1938, 19 × 12 cm., 190 p. Prix : 12 frs.

C'est sous un aspect nouveau que l'auteur traite avec beaucoup de tact et de perspicacité une question ancienne, et qui donne parfois lieu à des controverses assez irritantes : la comparaison entre la vocation à la vie religieuse et au sacerdoce. A très bon droit, il circonscrit la question à la vocation sacerdotale à réaliser soit comme prêtre diocésain, soit dans un institut religieux. Il parcourt d'abord un certain nombre de raisons à priori qui fournissent des éléments de solution, sans trancher pleinement la question. Ensuite, il se place au point de vue très concret des motifs qui peuvent déterminer un jeune homme à choisir le séminaire ou le noviciat. Dans une analyse fort objective, il montre les avantages ou les inconvénients de chacune de ces orientations. De façon très surnaturelle, il déclare qu'en dernière analyse, c'est à l'action de la grâce qu'il faut attribuer la détermination du candidat. Sous forme d'appendice est retracée l'histoire de cette question aux divers stades de son évolution. Tout en redressant, quand il le faut, les erreurs, même contemporaines, l'auteur est animé d'un désir si vif d'exposé loyal de la question et surtout du sentiment si net des facteurs surnaturels de la solution, qu'il se dégage de ce livre une impression d'objectivité et de sérénité très bienfaisante. On ne pourrait trop en recommander la lecture à tous ceux qui ont à s'occuper de ce grave problème.

E. Bergh, S. I.

Mgr CHEVROT. — *Avent 1939.* Paris, Bloud et Gay, 1939, 16 × 14 cm., 64 p. Prix : 6 frs.

Prédication très surnaturelle : l'objet de notre attente est la venue du Règne de Dieu. Les vertus que l'Avent développe en nous sont la constance, la confiance, la joie et la pénitence. Mettons-nous pendant ce temps de préparation à l'école de Marie ; à l'école de l'Eglise aussi en priant attentivement les grandes antiennes ; le livre se termine par une allocution de Noël. Le dernier mot en est : « La paix ne régnera sur la terre que si nous y faisons reculer le règne du péché ».

J. W. Saatman, S. I.

E. BELLUT. — *La prière est-elle efficace ?* Coll. « Paroles de vie ». Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 14 × 9 cm., 101 p.

J. MAHIEU. — *En Dieu !* Bruges, Ed. de la Vigne, 14 × 12 cm., 52 p. Prix : 3,50 frs.

W. B. ULLATHORNE. — *Humilité et patience.* Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 15 × 10 cm., 154 p.

Maîtres de la vie spirituelle.

A. KEMMER, O. S. B. — *Charisma Maximum. Untersuchung zu*

Cassians Vollkommenheitslehre und seiner Stellung zum Messalianismus. Louvain, Ceuterick, 1938, 25 × 16 cm., X-126 p.

L'examen de la doctrine des charismes chez Cassien forme la première partie de cette étude. La teneur de cette doctrine une fois constatée, sa comparaison avec deux écrits messaliens, le « Liber graduum » et les homélies du ps.-Macaire, conduit l'auteur à la conclusion qu'on trouve chez Cassien une certaine teinte de messalianisme correspondant à la forme mitigée que ces deux ouvrages représentent. Malgré l'effort de démonstration déployé par l'auteur, nous ne parvenons pas à nous convaincre de la parfaite solidité de cette thèse. Bien des rapprochements relevés nous paraissent dus à des conceptions ascétiques courantes dans les milieux monastiques de l'époque plutôt qu'à la doctrine messalienne elle-même. Peut-être serait-il plus juste de parler d'une « atmosphère favorable au messalianisme » (ce qui ne serait pas étonnant, puisque Cassien était oriental d'origine et de formation), que de messalianisme proprement dit. Ramenée à ces proportions plus modestes, les conclusions de l'étude du R. P. K. nous paraîtraient parfaitement acceptables.

Ch. Martin, S. I.

L. SERTORIUS. — *Katharina von Genua.* Munich, Kösel-Pustet, 1939, 20 × 13 cm., 266 p. Prix : 6,30 Mk.

L'ouvrage fait partie d'une collection nouvelle « Gestalten », qui vient prendre place à côté de la célèbre série : « Kirchenväter » de la même librairie. Deux parties principales : la première consacrée à la vie de sainte Catherine de Gênes, et particulièrement à l'esquisse de sa physionomie et à l'exposé de sa doctrine mystique ; la seconde donnant un choix de ses œuvres et, au complet, le traité sur le purgatoire. Volume très utile et fruit d'un travail compétent et approfondi.

N.

GABRIEL DE Ste M.-MADELEINE. — *Sainte Thérèse de Jésus, Maîtresse de vie spirituelle.* Traduit de l'italien. Coll. Bibliothèque du Carmel thérésien, section : Etudes. Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 20 × 14 cm., XVI-190 p. Prix : 18 frs.

L'auteur publie en ce volume des leçons données jadis à Rome et à Milan. Son but est de nous introduire à la doctrine de sainte Thérèse éparse en ses écrits. La Réformatrice, que le temps presse, jette ses pensées sur le papier suivant les occasions. L'ordre de la vie unique et de la vue très cohérente qui s'y exprime n'apparaît donc pas au premier coup d'œil. C'est pourquoi on nous en livre ici la synthèse doctrinale. Premièrement on dégage l'âme de son enseignement spirituel : perfection la plus élevée à réaliser par et dans la contemplation. Ensuite, vient un résumé raisonné du Chemin de Perfection et du Château Intérieur où la sainte décrit les conditions ascétiques et le développement de la vie mystique. Enfin on donne la parole à Thérèse « de Jésus » pour nous convaincre qu'en toute étape, même aux plus hauts sommets de l'oraison, c'est par le mystère de la Sainte humanité de Jésus qu'il nous faut accéder au secret divin. Si la question est controversée, si d'aucuns peut-être pensent autrement, du moins la pensée de Thérèse est formelle sur ce point. Nous remercions l'auteur de la joie qu'il nous apporte à nous le faire découvrir une fois de plus et si clairement.

N. Polet, S. I.

A. ALKOFER. — *Briefe der heiligen Theresia von Jesu. Zweiter Teil.* Coll. Sämtliche Schriften der hl. Theresia von Jesu, Bd. 4. Munich, Kösel und Pustet, 1939, 22 × 15 cm., 606 p.

Ce second volume des lettres de sainte Thérèse d'Avila, le quatrième d'une collection des œuvres complètes, présente les mêmes qualités de traduction précise d'après la dernière édition critique du texte espagnol, de concision et de clarté dans les annotations, que nous avons déjà relevées dans le premier (N.R.Th., 1938, p. 245). Les dons de simplicité, d'humour, de clairvoyance, d'énergie virile, de noblesse humaine et d'intense charité chrétienne, qui marquent la grande mystique, s'y révèlent à nouveau et l'on reste stupéfait devant l'envergure de son activité. La fin du volume nous donne cinq lettres, que les Bollandistes attribuent à S. Thérèse, mais qui, d'après les recherches récentes du P. Silverio à S. Theresa, C. D., semblent inauthentiques.

H. Cloos, S. I.

J. KLEIN, M. S. C. — *L'itinéraire mystique de la Vén. Mère Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec (1599-1672).* Paris, Dillen, 1938, 25 × 17 cm., XXX-242 p. Prix : 25 frs.

Etude de théologie et de psychologie mystiques, visant à déterminer les étapes de l'itinéraire spirituel de la Vénérable Marie de l'Incarnation. L'autobiographie de la Vénérable fournit naturellement les éléments principaux du travail. Le P. de Guibert (Revue d'ascétique et de mystique, 1939, p. 85) résume ainsi les conclusions de cette recherche très approfondie : « Trois itinéraires successifs divisent la vie intérieure de la Vénérable : après les préliminaires de l'enfance (1599-1620), c'est l'itinéraire classique de la mystique d'union aboutissant à l'union transformante du mariage spirituel (1620-1631), itinéraire concordant substantiellement avec les étapes décrites par S. Jean de la Croix et sainte Thérèse. Vient alors, annoncé déjà par certaines grâces se mêlant, à la fin de l'itinéraire précédent, aux grâces d'union proprement dites, un itinéraire de mystique apostolique, de mystique de l'action, qui débute par une période de « semailles dans les larmes », d'épreuves intérieures prolongées pendant près de trois ans (1631-1634) et qui s'épanouit dans les étapes de la vocation apostolique de la vénérable (1634-1639), avec la réalisation effective de cette vocation (1639-1647) dans une nouvelle série, plus dure et plus longue encore, d'épreuves intérieures. Enfin comme troisième partie la « consommation », l'union harmonieuse de la contemplation et de l'action (1647-1654), à laquelle succèdent les « modalités ultimes » que nous ne faisons qu'entrevoir, avec leur caractère très marqué de vie de victime apostolique.

N.

V. LITHARD. — *Spiritualité spiritaine.* Paris, Dillen, 1939, 19 × 14 cm., 272 p. Prix : 15 frs.

Un Père de la Congrégation du Saint-Esprit, déjà bien connu par d'excellents ouvrages religieux (cfr N.R.Th., 1931, 837 ; 1937, 330), nous donne ici une étude approfondie de la « spiritualité spiritaine » dans les écrits et la vie du principal fondateur, le P. Libermann. Le travail est à la fois doctrinal et historique, l'auteur ayant eu le souci de rechercher les influences qui ont agi sur la spiritualité du P. Libermann. Le P. Lithard a étudié à part les écrits du fondateur, classés selon l'ordre chronologique, et ses lettres de direction. Maints

aspects très utiles seraient à signaler dans ce livre, par exemple la synthèse mettant en lumière les caractères essentiels de la spiritualité du P. Libermann, les pages consacrées (p. 93 suiv.) à une expérience spirituelle du fondateur à propos de son opuscule sur l'« Oraison d'affection », etc. N.

R. THIBAUT, O. S. B. — *Een met God. Naar de brieven van Dom C. Marmion.* Anvers, Geloofsverdediging, 1939, XXVI-340 p.

L'ouvrage « L'union à Dieu, d'après les lettres de direction de Dom Marmion » (Desclée, 1933) reçut dans cette revue (1934, p. 438) les éloges qu'il mérite. Après les traductions en langues anglaise, allemande, espagnole et italienne, voici l'édition flamande. Nous ne pouvons que féliciter le traducteur d'avoir aidé à répandre l'influence bienfaisante de la direction si avisée et compréhensive de Dom Marmion ; celle-ci s'inspire toujours de cette doctrine simple, substantielle et toute basée sur le dogme qui est une des caractéristiques de l'œuvre ascétique si riche de ce grand maître. G. Geniets, S. I.

J. VAN HOUTRYVE, O. S. B. — *L'esprit de dom Marmion.* 2e édit. Tournai, Casterman ; Louvain, Mont-César, 1939, 18 × 11 cm., 80 p. Prix : 5 frs.

Excellente plaquette où revit réellement l'esprit de Dom Marmion, dans sa pratique personnelle et son enseignement, avec la personne du Christ bien au centre. C. Sevrain, S. I.

M. PHILIPON, O. P. — *La doctrine spirituelle de sœur Elisabeth de la Trinité.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1939, 20 × 13 cm., 354 p. Prix : 25 frs.

La pauvre carmélite n'a certes pas imaginé qu'on écrirait un jour plus de 300 pages sur sa doctrine spirituelle. Et pourtant elle méritait le beau travail qui paraît aujourd'hui. Ame toute de silence, laissant des écrits austères, elle eut un succès que beaucoup ne soupçonnent pas : ses « Souvenirs », vendus à plus de 90.000 exemplaires, connaissent en outre 12 traductions. Sa doctrine profonde et riche est étudiée ici de façon remarquable. Et en particulier nous signalons un exposé des dons du S. Esprit que nous n'avions pas encore rencontré aussi simple et aussi clair. C. Sevrain, S. I.

E. LE COUTURIER. — *Ce que dirait saint François de Sales aux jeunes filles d'aujourd'hui.* Paris, Bonne Presse, 1939, 19 × 12 cm., 144 p. Prix : 9 frs.

Petit traité de vie spirituelle selon l'esprit de saint François de Sales, illustré de nombreuses citations et bien adapté à l'esprit des jeunes filles d'aujourd'hui. A noter que l'auteur a bien vu et signalé l'esprit de lutte et d'abnégation qui est à la base de la spiritualité salésienne et que l'aménité des formules a laissé ignorer à plusieurs. C. Sevrain, S. I.

Méditation, prière, exercices spirituels.

E. GISQUIERE, O. PRAEM. — *Moi, prêtre ! Retraite d'Ordination ou de Rénovation.* Paris, Casterman ; Averbode, Bonne Presse, 1939, 19 × 13 cm., 228 p. Prix : 15 frs.

« Moi, prêtre ». Ce « Moi » n'est pas celui de l'auteur, mais celui du lecteur, de l'auditeur, ou plutôt de tout prêtre du Seigneur. Car l'auteur de ces conférences s'efface tout à fait devant son sujet, il s'absorbe en la grandeur des mystères qu'il fait considérer et aimer. Et cependant l'accent est très personnel et intime. On dirait d'une conversation avec ceux qu'il entretient de l'appel que le Seigneur leur a fait comprendre et du sacerdoce qui est imminent. On dirait qu'il devine le déroulement tout naturel de leurs pensées et de leurs émotions, tellement le plan grandiose se développe avec naturel et simplicité. De l'appel intime et du recueillement intérieur jusqu'aux luttes et aux épreuves du ministère, le conférencier semble s'identifier avec ceux qui l'écoutent. A chacune des étapes qui jalonnent la marche au sacerdoce, la parole d'Ecriture encadre et incarne les appels à la conscience, les encouragements et les leçons. Toujours, l'auteur s'attache au sens authentique, au commentaire solide, récent. Si l'Ancien Testament prête souvent ses accents prophétiques, c'est dans la lumière évangélique que la leçon reçoit son accomplissement. Toute la Tradition vient apporter son témoignage : la Tradition d'enseignement et la Tradition de vie : textes des Docteurs et Actes des martyrs ; leçons des ascètes ou des mystiques et exemples des saints, encycliques des papes, notamment de Pie X et de Pie XI, sur le sacerdoce.

Parmi les doctrines théologiques, les préférences de l'auteur vont aux synthèses simples et vastes — qu'on lise ses chapitres : « Sacrificateurs », « Notre Messe » ; parmi les théologiens, on dirait qu'il en a une connaissance très vaste, mais que son auteur de choix serait plutôt saint Augustin. Nos ascètes modernes et récents viennent tout naturellement à leur place, avec une prédilection pour ceux qui furent en même temps des hommes d'œuvres : les Mercier et les Dupanloup, les Gratry et les Perreyve, mais chez tous, ce qui est relevé surtout, c'est la piété. On sent à chaque page une expérience dûment avertie, mais discrète, sympathique, aimante. L'auteur n'ignore rien des déceptions et des défaillances possibles ; il n'omet aucun avertissement utile, grave, voire sévère, mais toujours la monition sévère est imprégnée d'une affection fraternelle et s'achève en des paroles cordiales d'estime et d'encouragement.

Manifestement, l'ouvrage est d'un homme d'étude, d'un théologien accompli, mais plus encore d'un prêtre qui se sent le frère de ceux à qui il parle. De là son charme pénétrant. Le livre dont nous venons de rendre compte nous paraît plus proche peut-être de l'expérience vécue que le premier ouvrage déjà bien beau du même auteur : « Tu autem, o homo Dei ».

M. Claeys Boúúaert, S. I.

I. VAN HOUTRYVE, O. S. B. — *La vie sacerdotale. Réflexions de retraite.* Louvain, Abbaye du Mont-César, 1939, 18 × 11 cm., 168 p. Prix : 10 frs.

Après un premier chapitre assez tendu sur la vocation sacerdotale, l'auteur parcourt les obligations et l'activité du prêtre. Sorte d'examen de conscience précis et détaillé, qu'accompagnent d'excellents conseils pour la vie personnelle et le saint ministère. Nous voyons avec plaisir tout un chapitre consacré à un domaine aussi négligé qu'important, la direction spirituelle. Il y a beaucoup de profit à retirer de ce petit livre.

C. Sevrain, S. I.

J.-B. GOSSELLIN, S. I. — *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année. Tome V.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1939, 19 × 12 cm., VIII-376 p. Prix : 18 frs.

Remercions l'auteur d'avoir accédé à la demande d'un cinquième volume, complément très heureux de l'ouvrage. A la fois fort développées et fort découpées, ses méditations s'adaptent d'elles-mêmes à tous les tempéraments spirituels. De partout, nous n'entendons que louanges ; beaucoup de fidèles et de prêtres ne veulent plus d'autres livres de méditations.

C. Sevrain, S. I.

J. KRAMP, S. I. — *Heilsbotschaft von Christus Jesus. Die Evangelien der Sonntage und Herrnfeste des Kirchenjahres biblisch-liturgisch erklärt.* Munster, Regensbergsche Verlagsbuchhandlung, 1938, 19 × 12 cm., 534 p., 2 cartes. Prix : 5,80 Mk.

Cette explication de l'Evangile ne fera pas double emploi avec les nombreux ouvrages similaires. Dans la préface, l'auteur — connu avantageusement en Allemagne pour ses publications liturgiques — nous fixe son but : replacer les textes évangéliques dans leur milieu biblique et leur contexte liturgique, en faisant abstraction des applications moralisatrices et ascétiques usuelles. Une introduction assez importante met le lecteur au courant de ce qu'il faut savoir des évangiles, de leur emploi liturgique, de leur caractère historique, du milieu palestinien, etc. Chaque évangile du cycle temporal est ensuite commenté d'une manière claire et heureuse. Il est vrai que la connexion entre texte évangélique et liturgie, telle qu'elle est présentée par le R. P. Kramp, nous semble parfois un peu artificielle. Mais ce léger défaut — inhérent au genre, nous semble-t-il — est largement compensé par une vigoureuse mise en lumière de la « lex credendi » que l'Eglise nous propose par la liturgie.

J. P. Haas, S. I.

H. PERROY. — *Récits apostoliques (Actes des apôtres).* Première série. Lyon, Vitte, 1939, 18 × 12 cm., 384 p. Prix : 20 frs.

Les Actes des Apôtres, si instructifs et captivants, sont trop ignorés des fidèles. Le R. P. fait vraiment une bonne œuvre en les leur présentant à méditer et contempler. Et il a bien raison de le faire selon la méthode très heureusement employée pour les « Récits évangéliques ». Ces pages, simples, vivantes, « parlantes », constituent une révélation des temps apostoliques. « Un baptême au bord du chemin », celui de l'eunuque de la reine Candace, pour ne citer qu'un exemple, est une exquise reconstitution, suivie d'excellentes leçons pour l'exercice de l'apostolat.

C. Sevrain, S. I.

CH. POLLOT. — *Epîtres Catholiques. Méditations intimes.* Tournai, Desclée et C^ie^, 1937, 16 × 10 cm., 286 p. Prix : 10 frs.

Du même auteur ont déjà été analysés les pieux commentaires sur les « Actes » et l'« Apocalypse » (N.R.Th., juin 1939). On n'y cherchera point des solutions aux problèmes d'ordre exégétique, posés par ces écrits, mais on y trouvera pour ses réflexions pieuses et sa dévotion personnelle un très bon aliment. C'est là, aussi bien, le but de M. Pollot.

L. Tromont, S. I.

H. HONORE. — *Cinq minutes avec le Christ.* Paris, Edit. Spes, 1939, 14 × 11 cm., 116 p. Prix : 6 frs.

H. HONORE. — *Cinq minutes avec la Croix.* Ibid., 108 p. Prix : 6 frs.

Nous avons dit déjà autrefois (1939, p. 633) les qualités de ces petits livres : style direct et très adapté aux jeunes, sens du réel doublé d'un bel idéalisme, grande variété dans la manière de traiter les sujets proposés : apologues, prières, traits vécus, colloques. Avec le Christ nous apprenons à le voir dans sa vie et dans notre vie : comme Il était autrefois, Il est maintenant. Avec la Croix nous apprenons à porter la nôtre et à partager celle des autres, après avoir refait avec Lui le Chemin de la Croix.

J. W. Saatman, S. I.

J. D. RAMBAUD, O. P. — *Douce vierge Marie. Trente et une lectures doctrinales, psychologiques et pratiques.* Paris, Vitte, 1939, 19 × 14 cm., 235 p. Prix : 20 frs.

Prenant comme thème les invocations des litanies de Lorette, l'auteur nous fait avec onction méditer les prérogatives de la Vierge et ses vertus.

E. D.

A. VAN BIESEN, C. SS. R. — *Naar de heerlijkste ontluiking van ons wezen.* St-Nicolas, Van Haver, 1939. 19 × 14 cm., 230 p.

L'auteur veut nous mener, comme le dit le titre, « vers l'épanouissement parfait de notre être », en nous faisant méditer l'exemple de la Sainte Vierge et réaliser le rôle qu'elle doit jouer dans notre vie intérieure et dans le rayonnement apostolique de cette vie. Il le fait dans un style simple, direct et attrayant.

E. D.

A l'école de la Vierge. Bruxelles, Secrétariat des Congrégations, 1940, 16 × 11 cm., 32 p. Prix : 1,50 fr. ; par cinquante : 1 fr.

Plaquette élégante et solide, destinée à mieux faire comprendre et aimer les Congrégations de la S. Vierge.

R. P. LAMMERTYN, C. SS. R. — *Zieken-Heilig-Uur boek.* Turnhout, N. V. Brepols, 509 p., 25 gravures. Prix : 30 frs.

Ce livre d'heures saintes, fruit de causeries bien connues, tenues devant le microphone, veut mener les souffrants au jardin des Oliviers, et leur donner ainsi la solution la plus profonde et la plus simple du problème de la douleur ; c'est là un grand mérite. Il est écrit pour des gens simples qui y puiseront des idées très salutaires. L'édition du livre est soignée, enrichie de nombreuses gravures et d'un choix de prières adaptées aux malades. La pureté de la langue, un excellent néerlandais, rendra le livre également accessible à nos voisins du Nord.

A. O.

M. PETERMAN. — *Illuminare. Transparente.* Munich, Kösel et Pustet, 1936. 24 × 18 cm., 48 p. Prix : 4 Mk.

Une transposition du vieil évangile de Noël en un langage « moderne ». Belle présentation.

G. V. C.

L'épreuve présente.

TUELLIER DE PONCHEVILLE. — *Les leçons de l'épreuve.* Paris, Bloud et Gay, 1939, 19 × 12 cm., 210 p. Prix : 12 frs.

Prédications de Carême prêchées au cours de la guerre 1914-1918, à N.-D. de Montréal. L'auteur a pensé que les leçons qu'il dégageait alors des événements gardaient leur actualité en ce nouveau drame mondial ; d'où cette réédition. De fait, les éprouvés de l'heure seront heureux de tirer la leçon de leurs maux et d'en connaître la cause pour les éviter à l'avenir. Méconnaissance de l'évangile, c'est-à-dire du droit, de la justice, de la charité, de la paix, des valeurs spirituelles et divines, voilà l'unique et profonde racine de la situation présente. La preuve nous en est exposée ici de saisissante manière, de manière pourtant non pas à nous désespérer mais à nous rendre capables de réparer et de rebâtir.

N. Polet, S. I.

E. MONTIER. — *La mort maîtresse de vie. 30 méditations pour le temps de guerre.* Paris, Bloud et Gay, 1939, 16 × 13 cm., 112 p. Prix : 9 frs.

L'auteur a écrit ces 30 méditations sur la mort dès le début de la nouvelle guerre. Il y enseigne de très sérieuses leçons. Pourtant il a su dévisager les deux faces de la mort : celle qui est tournée vers nous, austère et sombre, et celle qui regarde le bonheur de l'au-delà. C'est dire que l'on pourrait distinguer deux parties dans le développement des idées. L'expression s'adapte au sujet. De fréquentes allusions littéraires la relèvent sans lui ôter sa gravité. Une prière fait suite à chaque méditation.

A. Wankenne, S. I.

E. VANDEUR. — *Jésus, quand se fait lourde notre croix. La passion selon saint Jean. Méditations.* Maredsous, Abbaye, 1940, 19 × 12 cm., 304 p.

A lire ce commentaire médité de la Passion selon saint Jean, on a l'heureuse surprise d'y rencontrer non un auteur mais un prêtre qui a « prié » son livre avant de le livrer. Le R. P. Vandeur a sa manière à lui, tout évangélique, de faire prier, sans recherche, mais avec toute son âme. Aussi son ouvrage est-il un des meilleurs commentaires, et des plus vraiment chrétiens, du drame de la Croix ; car nous croyons que, dans les difficultés actuelles, la solution du problème de la souffrance est à rechercher bien plus dans cette contemplation que dans des explications abstraites. Nous tenons donc à recommander vivement ces méditations à tout homme qui souffre, sûr qu'il y puisera un réconfort et un plus grand amour de l'Evangile.

L. Van der Biest, S. I.

M. LOYOLA. — *Pour avoir confiance.* Traduit et adapté de l'anglais d'après « Trust » par l'abbé L. Arendt. Tournai, Casterman, 1939, 19 × 12 cm., 228 p. Prix : 12 frs.

Le moment est bien choisi pour nous donner un ouvrage sur la confiance. Et l'auteur était parfaitement qualifiée pour l'écrire. Nous retrouvons ici tous les charmes et la simplicité, la psychologie et la doctrine sûres de Mère Mary Loyola, sous les dehors parfois un peu can-

dides qu'aiment les anglais. Le traducteur fut à la hauteur de sa tâche et nous donne un texte à la fois fidèle et naturel. Nous lui souhaitons le grand succès qu'il mérite et qui sera largement profitable aux âmes.

C. Sevrain, S. I.

M. NEDONCELLE. — *La souffrance. Réflexions d'un chrétien.* Paris, Bloud et Gay, 1940, 16 × 13 cm., 64 p. Prix : 5 frs.

TIELLIER DE PONCHEVILLE. — *Dieu et la guerre.* Paris, Bonne Presse, 1939, 18 × 11 cm., 32 p. Prix : 1,50 fr.

PANICI. S. I. — *La France en guerre. Nos devoirs de chrétiens.* Paris, Bonne Presse, 1940, 19 × 12 cm., 62 p. Prix : 3 frs.

Prières pour le temps de guerre (d'après le Rituel et le Missel romains). trad. Barthas. Bruxelles, Edit. Universelle ; Toulouse, Apostolat de la Prière, 1940, 16 × 10 cm., 16 p. Prix : 1 fr.

A. GONON. — *Pour la paix. Heure sainte, chemin de Croix, rosaire.* Paris, Bonne Presse, 1940, 18 × 12 cm., 30 p. Prix : 1,50 fr.

Chan. GIRARD. — *Chemin de la Croix pour le temps de la guerre.* Paris, Bloud et Gay, 1939, 15 × 10 cm., 16 p. Prix : 2.50 frs.

TIELLIER DE PONCHEVILLE. — *Les Mystères douloureux et glorieux de la guerre.* Ibid., 15 × 10 cm., 16 p. Prix : 2.50 frs.

Orate fratres. Petit livre de prières à l'usage des soldats de l'armée belge en campagne. éd. française et flamande. Averbode, Bonne presse, 1940, 12 × 8 cm., 62 p. Prix : 25 frs le cent.

Biographies.

BERTHE. C. SS. R. — *Saint Alphonse de Liguori, 1696-1787.* Edition abrégée. Paris, Téqui, 1939, 23 × 14 cm., 720 p. Prix : 40 frs.

Histoire du saint, mais aussi et au moins autant, histoire de la Congrégation. L'intérêt se soutient, à peu près sans défaillance. Peut-être pourtant cette édition « abrégée » eût-elle gagné à l'être encore davantage. N'eût-il pas aussi été préférable de consacrer un chapitre aux missions illustré de quelques faits plus saillants ?

C. Sevrain, S. I.

M.-L. GARNIER-AZAIS. — *Prélat des ouvriers... Le Cardinal Manning 1808-1892.* Coll. Apôtres d'aujourd'hui, 7. Paris, Lethielleux, 1939, 19 × 12 cm., 128 p. Prix : 12 frs.

Sans se perdre dans l'étalage d'une documentation aride, l'auteur retrace à grands traits la vie et l'œuvre du grand cardinal, les étapes de sa conversion et son activité catholique, particulièrement dans le domaine social. La physionomie attachante et austère de cet animateur puissant, de ce vigoureux lutteur, de ce pasteur modèle, répond à l'idéal de fermeté et de bonté qu'il s'était fixé. Au soir de sa vie, il en recueillait avec sérénité le fruit : « Il y a des gens qui n'aiment pas à parler de leur fin. Pour moi, j'aime à le faire... Il est bon de se remplir la pensée de la lumière et de la beauté du monde par delà le tombeau. C'est ce qui inspirait à saint Paul son désir de déloger ».

R. Turine, S. I.

O. P. DE LA VILLEON. — *Jeanne Jugan, fondatrice et les petites*

Sœurs des Pauvres. Coll. Idéalistes et animateurs, 21. Paris, Bonne Presse, 1939, 19 × 12 cm., 200 p. Prix : 10 frs.

Très vivante parce que fort brève, et aussi trop brève parce que captivante, comme beaucoup de biographies contemporaines. La vie de Jeanne Jugan porte la marque de toutes les fondations voulues de Dieu. Née comme par hasard, débutant dans des conditions qui semblent devoir la perdre, et avec des préoccupations trop humaines qui étouffent la véritable fondatrice, l'œuvre, comme la fondatrice, triomphe par la volonté de Dieu et de façon telle que partout apparaît le prodige.

C. Sevrain, S. I.

L. LELOIR. — *Verbist, le fondateur de Scheut.* Namur, Grands Lacs, 1939, 80 p. Prix : 5 frs.

A cause de la situation présente, ce fascicule ne constitue qu'une partie du second volume de la série « Grands Ordres Missionnaires ». L'auteur a bien fait de ne pas attendre la parution de la deuxième partie de ce volume, « Les Missions Etrangères de Paris », avant de publier son fascicule sur Verbist. Avec sa verve habituelle, le P. Leloir nous campe Verbist comme un maître homme de chez nous, qui, grâce à sa « mesure dans la hardiesse, à sa prudence dans son audace, à son obéissance dans ses initiatives », est parvenu à réaliser une Congrégation religieuse essentiellement missionnaire, mariale et nationale. Avec vivacité et allure tout apostolique, l'auteur nous fait vivre une des plus belles pages de notre histoire. Une abondante documentation vient enrichir les assertions de l'auteur.

M. van Stratum, S. I.

J. MILLOT. — *Monseigneur Gibier, précurseur de l'Action catholique.* Coll. Idéalistes et animateurs, 20. Paris, Bonne Presse, 1939, 19 × 12 cm., 208 p., 1 portrait. Prix : 10 frs.

Piété, pauvreté, zèle débordant, puissance d'organisation, clairvoyance, tout cela apparaît dans cette vie du « premier curé de France » (Pie X) devenu «l'incomparable évêque de Versailles» (card. Verdier). Véritable précurseur aussi. Il faut lire ce volume écrit par un collaborateur intime et un ami. Il crée irrésistiblement la sympathie et l'admiration.

C. Sevrain, S. I.

Mère Marie-Antoinette, Supérieure Générale des Sœurs Servantes de Marie, 1837-1901. L'âme d'une humble servante de Marie. Préface de S. E. le cardinal Verdier. Paris, Spes, 1938, 20 × 13 cm., 364 p. Prix : 20 francs.

Deuxième supérieure générale et en somme co-fondatrice des Sœurs Servantes de Marie, la Mère Marie-Antoinette est un modèle de vie religieuse vaillante et féconde : âme de foi unissant à une grande générosité dans la fidélité à la règle une simplicité d'enfant à l'égard de Dieu.

E. B.

P. de BOISSIEU, O. P. — *Sainte Thérèse de Lisieux. Essai de psychologie surnaturelle.* Coll. La vie intérieure. Paris, Aubier, 1939. 19 × 12 cm., 190 p. Prix : 18 frs.

Etude simple, mais intéressante et vraie. Sans exagérer d'ailleurs, et pour montrer comment la grâce s'y insère, l'auteur met en lumière les qualités, les tendances naturelles de cette âme privilégiée. Il y a beaucoup à prendre pour les âmes désireuses de se sanctifier.

C. Sevrain, S. I.

PH. MOREAU. — *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Son tempérament moral.* Paris, Edit. Spes, 1939, 19 × 12 cm., 154 p. Prix : 10 frs.

Se référant aux écrits de la sainte et aux témoignages des procès de béatification et de canonisation, l'auteur s'efforce de dégager les notes qui caractérisent le tempérament moral de sainte Thérèse. Et il y réussit, sans raffinement inutile ni pédanterie. Nous regrettons seulement l'importance accordée aux attaques étranges et systématiques de quelques adversaires incorrigibles ; cela donne au livre un aspect polémique un peu pénible.

C. Sevrain, S. I.

PH. NYSSENS-BRAUN. — *Dom Columba Marmion intime. D'après des traditions et des documents inédits.* Bibliothèque Orientations. Thuillies, Edit. Ramgal, 1939, 20 × 15 cm., ill., 140 p. Prix : 15 frs.

« On voudrait, dit la préface, le montrer ici tel qu'il apparut au regard d'une enfant ». Ce n'est pas précisément ainsi qu'on nous le montre : car nous rencontrons des considérations sur la vie spirituelle, la sainteté, le rôle des supérieurs..., qui pourraient venir d'un prêtre. Il y a même un chapitre sur l'île des saints, qui nous fait remonter au V^e^ siècle. Il n'en reste pas moins que la plaquette est captivante et bienfaisante.

C. Sevrain, S. I.

A. DULERY-REYVAL. — *Le clairon de la résistance catholique. Le Père Coubé (1857-1938).* Paris, Téqui, 1939, 19 × 12 cm., 268 p. Prix : 15 frs.

A 17 ans, chargé de prendre la parole devant Mgr Freppel, le P. Coubé loua le zèle du grand évêque pour la religion et la patrie. Celui-ci le félicita et lui dit ces mots: « J'aime cela, mon ami; ça sent la poudre ! » Toute la vie du P. Coubé sent la poudre. Et la plupart aussi des soixante chapitres très courts que lui consacre son biographe. Un peu trop systématique dans l'enthousiasme, ce livre mérite succès ; il fait revivre une belle âme, une des grandes figures du clergé de France, une magnifique physionomie d'apôtre.

C. Sevrain, S. I.

G. MEESSEN. — *Une catéchiste admirable. Marie Lesur. Religieuse du Cénacle (1895-1930).* Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 18 × 12 cm., 112 p. Prix : 6,50 frs.

« Favorisée des avantages de la naissance et des biens de la fortune, châtelaine en été..., en hiver parisienne toute en mouvement », telle est Mlle Lesur avant l'appel de Dieu. A seize ans, elle oriente sa vie vers les œuvres paroissiales, où sa forte intelligence, son instinct pédagogique et son éducation profondément chrétienne lui assurent un ascendant remarquable sur son petit monde d'enfants. A vingt ans, elle frappa à la porte des Religieuses du Cénacle, qui sauront permet-

tre à cette nature personnelle et indépendante, mais riche et généreuse, de se discipliner sans s'amoindrir, de s'humilier sans enfouir ses talents ni sa puissante originalité. Catéchiste, la Mère Lesur l'est dans l'âme, et elle acquiert, tant à Yvoir où s'écoulent ses premières années de vie religieuse qu'à Bruxelles, où elle se dépensera jusqu'à la mort, un « extraordinaire prestige auprès des petits garnements qu'elle s'ingénie à rendre bons chrétiens ». Attachante physionomie qu'auront tout intérêt à connaître celles qui se dévouent dans les œuvres de catéchisme.

H. Nimal, S. I.

O. ENGLEBERT. — *Ecrits spirituels d'Eve Lavallière, précédés de sa biographie.* Paris, Edit. Franciscaines, 1939, 19 × 12 cm., 260 p. Prix : 15 frs.

Les recueils de lettres sont facilement fastidieux, parce qu'ils ont trop de pages ou artificielles ou insipides. Ici, rien d'apprêté, rien de compliqué. Mais on sent une âme dans chaque mot. Hauteur de pensée étonnante, beaucoup de vertu révélée sans le savoir. Et c'est bien, d'un bout à l'autre, du pur Lavallière.

C. Sevrain, S. I.

M. M.-L. de S. — *« Je suis une petite fille moderne ». Marie-Thérèse Sinoir, 1925-1937.* Paris, Martési, 99, boul. Saint-Michel, 1939, 19 × 14 cm., 100 p. Prix : 12 frs.

Il y a, au problème de la souffrance, des solutions théoriques : elles n'ont donné satisfaction à personne ; il y a aussi des solutions pratiques, ou plutôt le Christ du Calvaire nous a apporté la seule. Et tous les âges sont, avec la grâce, capables de la comprendre. Même cette petite fille, morte à douze ans, et dont le souvenir est demeuré vivace. Car elle avait exercé un charme sur son entourage et de cette attirance, le récit — et une biographie, c'est quand même toujours, plus ou moins, une fleur dans un herbier — en garde quelque chose d'indéfinissable, comme si l'enfant vivait encore et qu'on fût tout près du plaisir de la rencontrer.

L. Tromont, S. I.

L. WILMET. — *Un broussard héroïque. Le P. Ivan de Pierpont, S. I. 1878-1937.* Charleroi, Edit. Dupuis, 1939, 25 × 17 cm., 446 p., 132 illustrations hors-texte. Prix : 20 frs.

Cette importante biographie écrite de la plume alerte de Louis Wilmet, et surtout de celle du « Broussard héroïque » lui-même, constitue un reportage unique sur la vie du missionnaire défricheur au Congo belge en ces 25 dernières années. Le P. Yvan de Pierpont a fourni en ses 28 ans d'Afrique un courrier énorme, remarquable par le souffle de zèle, d'optimisme, de cordialité affectueuse et primesautière qui l'anime, et tout autant par son intérêt documentaire. C'est le récit noté au jour le jour, sur le vif, des péripéties mouvementées de ses voyages et de ses conquêtes. Nous sommes mis en contact direct avec le terrain et le climat, avec les gens et les bêtes, avec les chefs et les féticheurs, leurs palabres, leurs ruses, leur dévouement. Nous assistons à la naissance des missions nouvelles: les bâtiments sortent de terre, les cultures s'étendent au loin, des centaines et bientôt des milliers de catéchumènes se groupent, les soins médicaux et l'enseignement s'organisent, des régions grandes comme deux ou trois provinces belges se

couvrent de relais, et surtout, à travers tous ces événements, grands et petits, une influence se crée, grandit, s'impose. Un homme arrive dans un pays inconnu, dans des villages désertés à son approche. Et il parvient à se faire connaître, aimer, et, au cours d'aventures qui forment un roman, à se faire respecter, obéir par les plus hostiles. En certains endroits, il faudra de plus, chose plus pénible, lutter contre l'influence protestante. Partout nous voyons le missionnaire directement à l'œuvre, infirmier, chasseur, arbitre, éducateur, amuseur... Nous saisissons, au cours même de leur improvisation, les moyens qu'il emploie. Car, s'il a, devant chaque tâche nouvelle, des méthodes étudiées d'avance, l'improvisation, le rayonnement personnel, l'autorité qui émane de sa personne et le parti qu'il tire des occasions inattendues jouent le grand rôle dans son action.

Le « Broussard héroïque » est une riche et attachante nature, dont la découverte est passionnante. Mais, par-dessus tout, il est le Père des Noirs. On l'aime, parce que d'abord, tout entier, il s'est donné. Au dernier voyage qu'il entreprend, décidé par le danger que courent certains villages, il est torturé tous les jours par le mal qui le tuera (et que l'on ne diagnostiquera que plus tard : carie cancéreuse des vertèbres qui affectent le nerf sciatique). Porté ou traîné par monts et par vaux, au hasard des orages et des tornades, il tombe et retombe en syncope, un soir même les noirs consternés le croient mort. Mais il va tout de même et il atteint son but : tout au long de sa route, il a repris en main les chefs. C'est l'œuvre de sa grande autorité, c'est plus encore celle d'une charité qui, plus évidemment que jamais, se dévoue jusqu'à la mort.

Dieu achève la vie de son apôtre par un calvaire, qu'il gravit durement sans perdre la joie du cœur, et du haut duquel, quand il voit que tout espoir a disparu, il dicte son adieu à ses enfants de là-bas. Ce testament arrachera bien des larmes... « Mes bien chers amis noirs... que j'ai tant aimés, vous, Bambala, Babunda, Bapende, Bakwese, Bapindi, Bapelende, Bayaka... moi, votre Tata, je vais mourir... ». Et, tandis qu'il souffre et meurt, sur les rives de la Wamba on annonce une avance inespérée parmi des tribus jusque là fermées...

Ce livre est un magnifique hommage rendu à tous les missionnaires, dont le P. de Pierpont ne prétendait en rien se distinguer. Les éditeurs, en livrant pour un prix si modique ces 450 pages augmentées de 48 feuillets d'illustrations, en ont fait une œuvre d'apostolat, à laquelle nous souhaitons la plus large diffusion.

R. Carpentier, S. I.

P. GHYSSAERT. — *Une Sainte du Sana : Laure Staelens.* Coll. Comme les Saints. Bruges, Beyaert, 1939, 155 p.

Il en existe tant, de ces cas navrants de maladies longues, laminant et puis fauchant des vies jeunes, remplies d'ardeur et de beauté ! Il a paru déjà un certain nombre de récits émouvants, tenant de l'autobiographie, où nous trouvons, à côté de résolutions, d'actes de résignation, le déroulement monotone des phases fatales de la lutte contre la démoralisation et la mort : l'âme cependant devient de plus en plus victorieuse au fur et à mesure que le corps succombe. Parmi ces récits, il nous semble que celui dont nous rendons compte occupe une belle place : il est beau et poignant par sa vérité, sa sobriété, son exactitude. Cette jeune fille, si bien douée pour l'action, frémissante de zèle, clouée de plus en plus, emprisonnée dans le plâtre, déçue dans ses espérances les plus chères, confiante, aimante quand même. Aux

temps de la santé, au foyer familial, la lutte contre l'incroyance indifférente puis hostile, et aussi contre le cœur, peiné de faire souffrir le jeune homme qui aime. Vient la maladie; l'exil au « sana ». C'est ici que se trouve le mérite éminent de notre ouvrage: la narration réaliste de l'épreuve au « sana ». Nous savions, mais nous n'avons guère lu ailleurs combien, au « sana », on souffre, dans cette société très mêlée, de la solitude, de délaissements en dépit de tous les soins et de toutes les sollicitudes, de déceptions, de tracasseries parfois, malgré tant de bons vouloirs. Ceux qui vous entourent deviennent à peine les luttes intimes, les crises de foi et d'espérance. Dans notre récit, le drame intérieur devient de plus en plus tragique, jusqu'au jour de la déception suprême : on avait tant souffert, accepté, offert, pour que le père reçût le don de la foi, et il avait pourtant été enlevé soudain, de manière que la grâce n'avait pas été visiblement obtenue.

Ce livre est beau dans sa vérité : vérité de la maladie, de la lutte, de la générosité, de la magnanimité.

M. Claeys Boûûaert, S. I.

L. SAINT-ALBAN. — *Pie XI.* Paris, Bonne Presse, 1939, 18 × 12 cm., 96 p. Prix : 3 frs.

Dix chapitres suggestifs évoquent la physionomie souriante et énergique du Pontife et retracent son inlassable activité.

H. R.

Varia ascetica vel mystica.

J. A. JUNGMANN, S. I. — *Christus als Mittelpunkt religiöser Erziehung.* Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., VI-38 p. Prix : 0,80 Mk.

Dans ces pages (tirées des « Stimmen der Zeit », juillet 1938), l'auteur montre comment l'enseignement religieux pourrait être centré sur le Christ, tant pour ce qui concerne l'histoire sainte et le dogme que pour ce qui a trait à la morale.

E. Mersch, S. I.

L. BOCKX. — *Uebernatur und erziehender Religionsunterricht.* Hildesheim, Borgmeyer, 1937, 21 × 15 cm., 120 p. Prix : 2 Mk.

Cet opuscule contient les rapports présentés au congrès de la Görresgesellschaft (Hildesheim, septembre 1936). C'est une prise de position nette en faveur d'un enseignement religieux qui se situe d'emblée sur le plan surnaturel.

G. V. C.

K. STEHLE. — *Panis Parvulorum.* Fribourg e. Br., Herder, 1936, 19 × 11 cm., 112 p. Prix : 0,80 Mk. — *Mein Raphaël.* Ibid., 19 × 11 cm., 56 p., 24 illustr. Prix : 1 Mk.

Deux petits ouvrages intéressants : le premier fournit au catéchète 21 leçons préparatoires à la première communion, basées en grande partie sur l'Histoire Sainte ; à ces leçons répondent les 21 lectures de l'autre opuscule qui guidera l'enfant pas à pas vers le grand jour.

G. V. C.

J. THOME. — *Bevrijdend Geloof.* Een boekje over de redding der menschen uit de zinledigheid van het bestaan. Louvain, Vlaamsche Drukkerij, 1937, 20 × 13 cm., 80 p.

Ce livre, ou plutôt cette profession, répond à une question brûlante que se posent bien des âmes : l'homme peut-il de par lui-même se libérer des nécessités de la vie ? ou doit-il attendre son salut de Dieu ? Et dans ce cas, comment cette rédemption divine vient-elle à nous ? Cet ouvrage fera du bien à de nombreux cœurs angoissés.

M. v. S.

A. LHERMITTE. — *Contre l'esclavage ou la pureté victorieuse.* Tournai, Casterman ; Mulhouse, Salvator, 2e édit., 20e mille, 1938, 16 × 10 cm., 112 p. Prix : 4 frs.

La rapide réédition de ce petit livre (déjà loué dans la N.R.Th., 1938, p. 896) témoigne de son succès bien mérité.

E. B.

F. STADLER. — *Iemand wacht op mij.* Traduit du hongrois par A. Cardijn. Louvain, Vlaamsche Drukkerij, 1937, 22 × 16 cm., 148 p. Prix : 12 frs.

Une série de conseils précieux pour la jeune fille qui songe à son avenir. Quel est celui qui m'attend, mon compagnon de vie ? le prochain ? ou Dieu le Tout-Puissant ? Cet ouvrage basé sur une saine psychologie fera du bien à de nombreuses jeunes filles.

M. v. S.

E. DUPLESSY. — *Dominicales IV.* Paris, Téqui, 1937, 19 × 12 cm., VIII-506 p. Prix : 15 frs.

Commentaire des évangiles du dimanche en vue de la prédication, non sous forme d'homélies toutes faites, mais de plans et de suggestions. Concret, pratique, actuel.

N.

PHILOSOPHIE.

G. RABEAU. — *Species, Verbum.* Coll. Bibliothèque thomiste. Paris, Vrin, 1938, 25 × 16 cm., 228 p.

Plus encore que d'autres œuvres de M. Rabeau, cette thèse doctorale témoigne d'un esprit pénétrant, délicat, ouvert à tous les problèmes de la pensée. Il projette une vive clarté sur les grands thèmes de la noétique thomiste dont il aborde l'étude : l'intentionnel, l'intellect-agent, la connaissance du singulier, la réflexion, les concepts construits, etc. Relevons, par exemple (p. 178), cette simple notation, jetée en passant : « on pourrait se demander si la réduction ne consiste pas à découvrir une participation ». Les qualités de M. Rabeau font aussi peut-être l'imperfection de son beau livre : un sens trop accusé des nuances nuit aisément à la fermeté de la méthode et à l'achèvement des conclusions. Ainsi en va-t-il sans doute du dynamisme intellectuel. Ne cherchons pas querelle à M. Rabeau pour des expressions qui semblent forcer sa pensée (p. ex. p. 20) : « la connaissance humaine n'est-elle pas avant tout un devenir ? » Comme le souligna la soutenance en Sorbonne, l'auteur oriente heureusement la conception de la species vers une correspondance fonctionnelle plutôt que vers une similitude formelle. Ainsi se trouve posé, assurément, le principe d'une métaphysique cohérente de la connaissance objective du monde extérieur. Mais ce principe ne semble pas assez

vigoureusement exploité (p. 211-212). M. Rabeau n'eût-il pas dû en pousser plus loin, dans un sens authentiquement thomiste, les implications logiques : l'objectivité de notre connaissance repose en fin de compte sur le rapport essentiel à l'esprit humain d'un univers dont la fin dernière est la vérité et dont les êtres matériels qui le composent sont « intelligibles en puissance » ? S'il nous était permis de marquer sur un point notre désaccord avec le savant auteur, nous signalerions la solution qu'il apporte à l'apparente incohérence de la théorie thomiste de l'« indivisibilium intelligentia » (p. 8-9). Cette solution prolonge-t-elle S. Thomas dans un sens authentiquement thomiste ? Peut-être faudrait-il au contraire résoudre la question en reconnaissant que, sur ce point, le thomisme est encore trop dépendant d'une noétique platonicienne dont Aristote lui-même — la thèse du P. Le Blond l'a magistralement démontré — ne réussit pas à se dégager complètement.

A. Hayen, S. I.

G. RABEAU. — *Le jugement d'existence.* Coll. Bibliothèque de philosophie. Paris, Vrin, 1938, 25 × 16 cm., 228 p.

Le problème abordé dans cette thèse de doctorat est celui du jugement d'existence. Il s'agit de prendre conscience par la réflexion des certitudes spontanées et vulgaires, pour en découvrir les conditions et les exigences. Aucune philosophie ne se soustrait à cette tâche : l'auteur le démontre avec élégance, au cours d'une minutieuse enquête à travers la philosophie contemporaine. Le livre procède du concret à l'abstrait : du fait psychologique à la vérité logique, et de celle-ci à l'existence métaphysique, moyennant une expérience de plus en plus approfondie de l'acte d'être dans la connaissance que l'esprit humain a de lui-même. Or, l'existence affirmée du moi et du monde extérieur ne l'est pas de façon identique. Les divers jugements d'existence ne forment ni une espèce, ni un genre : il faut reconnaître l'analogie de l'être. Chemin faisant l'auteur étudie les rapports de priorité réciproque du concept et du jugement dans un brillant chapitre IX qui constitue son apport le plus original à la théorie thomiste du concept. Ouvrant une voie, il s'efforce d'y répondre aux exigences des progrès de la logique.

On ne peut que souhaiter une étude ultérieure approfondie de l'Analogie de l'être, cette « exigence logique qui s'achèvera par les preuves de l'existence de Dieu ». Sans doute faut-il pousser jusque là pour découvrir toute la portée du jugement « cela est » et le sens des premiers principes. L'auteur répondrait par là même au reproche que lui adressait le P. De Petter dans la « Revue néoscolastique » (1938, p. 551-554) et démontrerait que le dynamisme intellectuel n'est pas un élément « extrinsèque, purement préparatoire à la connaissance proprement dite » (R.N.S. 1938, p. 551-554).

J. Gilbert, S. I.

E. GILSON. — *The Unity of philosophical Experience.* Londres, Sheed and Ward, 1938, 22 × 15 cm., XII-340 p. Prix : 10,6 sh.

Malgré la distinction des genres qui lui fait redouter, en histoire de la philosophie, l'intrusion de la métaphysique, de ses préoccupations et de ses méthodes, M. Gilson estime à bon droit que le métaphysicien peut interroger l'histoire et en recevoir de salutaires leçons. Les onze premiers chapitres du présent volume procèdent à cet interrogatoire, mené avec une probité, une pénétration, une information

qui se passent de tout éloge. En trois brillants tableaux sont retracées trois « expériences philosophiques » diverses mais, négativement au moins, convergentes : celle du moyen âge, celle de l'époque cartésienne, celle des temps modernes à partir de Kant. Le dernier chapitre dégage les conclusions de l'enquête. En bref, existence de lois propres à la philosophie comme telle : philosopher est un besoin naturel de l'homme. M. Gilson traduit le ἄρα φιλοσοφητέον d'Aristote : philosophy always buries its undertakers (1re loi). En effet, le métaphysicien recherche au delà de l'expérience le fondement ultime de celle-ci (2e loi), parce que la structure même de l'esprit humain pousse à dépasser toute expérience (3e loi). Pour que cette entreprise réussisse (malgré les échecs historiques que n'explique pas une impuissance congénitale de la métaphysique, mais bien l'erreur des métaphysiciens qui la subordonnèrent, en dépit de son universalité, aux principes particuliers de quelque autre science : 4e loi), il faut partir d'un principe absolu d'unité présent dans l'esprit de l'homme : l'être, principe premier de toute connaissance humaine et donc, à fortiori, premier principe de toute métaphysique. De là l'option initiale entre le réalisme et l'idéalisme qui s'impose au métaphysicien et que, d'un point de vue peut-être assez différent de M. Gilson, nous tenons aussi pour inéluctable et fondamental.

Le livre, malgré les conclusions décevantes de ses trois premières parties (breakdown of mediaeval philosophy, of cartesianism, of modern philosophy), s'achève sur une note optimiste. La métaphysique est loin d'être épuisée. Au contraire : metaphysics is a science wich has, as yet, been tried by but few (entendez : par Platon, Aristote et saint Thomas). Peut-être est-il permis d'être encore plus optimiste que M. Gilson. Comme celle du philosophe qui a posé les principes de sa doctrine, la pensée de l'historien qui a posé les principes de sa méthode obéit à des lois nécessaires : they do not longer think as they wish — they think as they can. Ainsi en va-t-il du savant conférencier de Harvard University : l'éclairage qu'il adopte accuse les contrastes, plutôt que les convergences positives. « Il vise, remarque M. Dopp dans la « Revue néoscolastique » (1938, p. 478), à faire ressortir les facteurs d'illusion qui ont égaré les grands penseurs, plutôt qu'à mettre en lumière l'âme de vérité qui sommeille au cœur même des pensées les plus aberrantes ». Ne serait-ce pas que, sans renoncer pour autant aux exigences de sa propre méthode, l'histoire de la philosophie pourrait, en échange de ses propres leçons, recevoir de la métaphysique quelque lumière sur l'unité profonde de l'esprit humain et des multiples pensées dans lesquelles il s'exprime ?

A. Hayen, S. I.

L. FILIPPI. — *Realtà e idealità*. Naples, Rondinella, 1937, 25 × 18 cm., VIII-152 p. Prix : 12 lires.

Etude critique — faisant partie de la « Collezione di Studi filosofici » dirigée par Carmelo Ottaviano — qui tend à montrer « comment il est possible de passer des positions critiques aux positions synthétiques et constructives » ; elle a en vue, du reste, comme conclusion dernière, d'élever la vie humaine et de lui donner pleine valeur. L'auteur s'inspire de la philosophie d'Orestano qui a écrit la préface. Tout en reconnaissant les nobles intentions de l'auteur, on ne pourra pas souscrire à toutes ses affirmations.

N.

SIEWERTH. — *Der Thomismus als Identitätssystem.* Francfort a. M., Schulte-Bulmke, 1939, 24 × 16 cm., XII-208 p. Prix : 8 Mk.

Les « XXIV Thèses » prennent, comme point de départ du thomisme, le couple acte-puissance. D'autres s'attachent plutôt à la causalité ou à la participation. Fruit d'une heureuse intuition, « Der Thomismus als Identitätssystem » choisit l'identité. L'identité de l'être avec lui-même, c'est son actualité ; un être imparfait, étant imparfaitement un, sera réellement composé d'acte et de puissance. De plus, l'unité d'un être comporte sa distinction à l'égard des autres êtres ; un être imparfait ne sera qu'imparfaitement distinct, n'aura qu'une indépendance imparfaite ; il sera être par participation. On voit que la notion d'identité est vraiment au centre de toute la métaphysique thomiste. En outre, elle a l'avantage de se rattacher immédiatement à l'analyse du jugement, donc à un point de départ critique. Du point de vue historique, l'ouvrage pénétrant dont nous parlons attire notre attention sur ce qui rapproche plutôt que sur ce qui divise. Cette conception, psychologiquement et logiquement justifiée en ce qui concerne saint Augustin, demande une appréciation fort nuancée au sujet de Maître Eckart, car l'interprétation du P. Denifle sera toujours discutée. Le même souci de rapprochement s'applique avec sympathie aux réussites partielles de Kant et de ses successeurs. Toutes ces comparaisons mettent finalement en lumière et la richesse et la rigueur de la pensée scolastique.

G. I.

J. MARITAIN. — *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle.* Coll. Bibliothèque française de Philosophie. Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 20 × 14 cm., XIV-268 p. Prix : 16 frs.

Le premier essai, « Freudisme et Psychanalyse », est bienveillant pour la méthode psychanalytique, distingue opportunément les aspects de la psychologie freudienne, et juge sévèrement la philosophie — inavouée — de Freud.

Dans le chapitre II, « Signe et Symbole », il s'agit surtout du signe magique. L'homme moderne est dans la sphère du Logos, dans un état solaire, l'intelligence domine le régime psychique. Tout le régime mental du primitif se tient sous le primat de l'imagination ; l'état magique est la sphère du songe ; c'est un état nocturne où l'expérience, étonnamment puissante, est toute vécue, rêvée. L'auteur décrit avec finesse l'attitude du primitif à l'égard du rapport de vérité. Son interprétation du rapport entre science et magie diffère moins qu'il ne pense de celle de M. Bergson.

« L'expérience mystique naturelle » est une connaissance par connaturalité. L'auteur distingue : une connaturalité affective d'ordre pratique et éthique, une connaturalité spéculative à la réalité comme conceptualisable, une connaturalité affective à la réalité comme non conceptualisable mais comme insérée dans la subjectivité productrice (connaissance poétique), et enfin une connaturalité à la réalité comme non conceptualisable mais comme terme d'union objective. Cette dernière connaissance se divise à son tour, selon qu'elle est affective ou spéculative, en mystique surnaturelle ou naturelle. Chacun possède une expérience véritable de son âme : dans la mystique naturelle, on contraint l'âme à donner absolument le pas à la réflexivité, moyennant une technique appropriée de dépouillement radical. On peut reprocher à cette théorie une opposition trop tranchée entre l'ordre

affectif et l'ordre spéculatif. De là, un jugement trop rapide sur la position du R. P. Maréchal dans la question de la mystique naturelle ; et en transposant cette interprétation, il serait possible de définir une mystique naturelle qui échapperait plus facilement que celle de M. Maritain à l'assimilation du « vide » au « rien ».

Enfin le chapitre IV, « Science et Philosophie », porte un jugement nuancé sur l'école de Vienne et sur la dialectique de Marx. Utilisant un vocabulaire quelque peu compliqué, l'auteur distingue très bien (voir « Les Degrés du Savoir ») science proprement dite, philosophie de la nature, métaphysique au sens strict. Il réfute magistralement ce qu'il y a de dogmatique dans la position antimétaphysique de l'école viennoise et de la théorie marxiste.

G. Isaye, S. I.

A. PASTORE. — *Logica sperimentale.* Collezione di studi filosofici, diretta da C. Ottaviano, serie teoretica, 2. Naples, Rondinella, 1939, 26 × 18 cm., XVI-340 p. Prix : 40 lire.

D'après l'auteur, il faut renoncer à l'idée d'une logique purement déductive. L'analyse logique des opérations fondamentales de la pensée y découvre deux ordres différents : le groupe U comprenant les opérations synthétiques ou d'intuition logique — le groupe D les opérations analytiques ; ces deux groupes sont d'ailleurs irréductibles. Ces résultats ont été exposés en 1936 dans la « Logica del potenziamento », dont la connaissance est nécessaire à la compréhension du présent ouvrage. Celui-ci doit confirmer ces résultats. Une première partie est consacrée à des recherches théoriques : logique de la recherche scientifique — sur l'invariant logique dans les équations fondamentales de la relativité restreinte — espace et temps comme dualité opératoire — le fondement logique des principes de complémentarité de Bohr et d'indétermination de Heisenberg, etc. La seconde partie de l'ouvrage comprend diverses applications, dont la plus importante est le calcul psycho-physique à trois variables. L'insuffisance de l'équation de Weber-Fechner provient de ce qu'elle renferme deux variables seulement, l'excitation et la sensation ; il faut considérer une fonction plus complexe, qui comprend en outre la réaction. La formule de W.-F. doit alors être considérée comme une dérivée partielle de cette fonction. Si nous comprenons bien, la logique expérimentale du Prof. Pastore est l'ensemble des procédés mis en œuvre par la science ; elle découvre la structure commune à tous les systèmes, indépendamment de leur contenu.

A. Grégoire, S. I.

BACHELARD, DUPREEL, etc. — *Etudes philosophiques.* Coll. Annales de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand, t. III. Gand, Ecole des Hautes Etudes, 1939, 26 × 19 cm., XII-254 p.

Groupement de neuf travaux philosophiques d'un très vif intérêt. « Des philosophes ont été invités à nous dire comment ils s'engagent à propos d'un problème qu'ils jugent essentiel ». Voici les titres de ces études : 1. G. Bachelard, La psychanalyse de la connaissance objective. — 2. E. Dupréel, La pensée confuse. — 3. R. Le Senne, La condition humaine et la métaphysique. — 4. L. Lavelle, La découverte du moi. — 5. G. Marcel, L'être incarné, repère central de la réflexion métaphysique. — 6. Vl. Jankélévich, La méchanceté. — 7. M. De Corte, L'acte poétique. — 8. Y. Simon, Travaux d'approche

pour une théorie du déterminisme. — 9. Les tendances personnalistes dans la philosophie française contemporaine. — Nous signalons particulièrement les deux études de R. Le Senne et L. Lavelle qui sont de véritables synthèses de leurs doctrines.

N.

B. VARISCO. — *Dall'uomo a Dio.* Coll. Pensiero e Civiltà, 1. Padoue, Cedam, 1939, 25 × 18 cm., 384 p. Prix : 40 lires.

L'homme est une initiative consciente, qui exige son perfectionnement, qui se crée, s'organise à travers l'expérience, interfère avec d'autres initiatives pareilles. Sa pensée active, au noyau nécessaire et universel, bien qu'enfoncée dans l'épaisseur des contingences, et donc limitée, implique la présence d'une pensée active à priori, qui la déborde et la transcende ; elle collabore avec la pensée actuellement nécessaire et universelle de l'Activité, c'est-à-dire avec Dieu, avec le Dieu personnel des chrétiens. L'homme cherche Dieu ; c'est toute sa raison d'être ; il le trouve en effet s'il s'y prend comme il faut pour s'organiser lui-même, si, surtout, il veut aboutir, d'une volonté décidée et conséquente. Varisco ne s'appuie en aucune manière à la révélation pour arriver à ces conclusions. Mais il constate qu'inversement sa philosophie, conduite selon les strictes lois de la raison, laisse place à la révélation chrétienne, la souhaite même comme un surcroît possible, en tout cas lui fournit la meilleure base rationnelle qui soit. Très au fait du dogme, il en justifie les préambules, sauf à juger trop faibles les témoignages de la résurrection produits par saint Paul, et à relever une contradiction formelle dans le dogme de la prédestination. Très favorable à l'Eglise, il souhaite de la part des théologiens et philosophes scolastiques, et son souhait nous paraît fondé, une plus grande largeur d'esprit et une connaissance plus sérieuse des philosophes modernes ; ce faisant ils rebuteraient moins les esprits, et feraient tomber bien des objections qu'une apologétique étroite cherche en vain à réfuter, après les avoir soulevées maladroitement.

Nous ne pouvons songer, dans les limites étroites de ce compte rendu, à faire de ce livre la discussion approfondie qu'il mérite. Disons d'abord que nous avons affaire à une pensée personnelle, originale, fouillée et réfléchie, systématisée, cohérente, constituant une philosophie complète et riche. Contentons-nous ensuite de caractériser celle-ci comme une manière de monadologie, très rationaliste, bien qu'elle ne veuille à aucun prix passer pour une dialectique idéaliste ou pour un panthéisme. Rationalisme qui ramène toute la réalité à la pensée et la raison, qui n'admet aucune réalité corporelle extérieure à l'expérience que nous en faisons ; qui cherche à expliquer la création des sujets singuliers en Dieu par analogie avec la création des habitudes en un sujet singulier ; qui conduit à dire qu'en Dieu il y a une indétermination causale, corrélative aux initiatives librement prises par ses créatures : « l'initiative humaine est une limite pour l'Omniscience et la Toute-Puissance de Dieu » ; l'Acte Pur d'un saint Thomas ne saurait expliquer les changements et initiatives de la créature, et, impliquant une transcendance exclusive, il rendrait toute révélation impossible. Mais nous rendons témoignage à la loyauté et à la droiture de l'auteur, au sérieux de son œuvre. Et disons à son honneur, que pour établir le bien-fondé des remarques que nous venons de faire contre lui, il nous faudrait entrer en discussion détaillée et serrée avec un système qui mérite tout notre respect et toute

notre admiration. Malheureusement cette discussion deviendrait un volume...

J. Defever, S. I.

R. MURRI. — *Alla ricerca di te stesso. Saggio di una dottrina della personalità.* Coll. Libri Scelti, 56. Milan, Bompiani, 1939, 22 × 14 cm., XVI-340 p. Prix : 15 lires.

Deux catégories de lecteurs pourraient être déconcertés par cette philosophie de la personne. Les uns, habitués à confondre rigueur de la pensée avec algèbre terminologique, seront tentés de prendre pour un essai de débutant cette étude, à l'apparence parfois éclectique, qui évite les formules figées et semble s'abandonner à l'imprévu, pour mieux mouler tous les contours du réel. D'autres, par contre, seront surpris de voir des observations subtiles s'ordonner, non pas en mosaïque symboliste, mais en des perspectives souples et objectives. Il est vrai que l'on glisse parfois sur des rapprochements qui veulent être suggestifs, mais ne sont qu'imprécis ; ainsi quand on attribue à Ruskin la formule : « Una cosa di bellezza è una gioia per sempre », et à Malebranche : « la fantasia, la matta di casa », p. 114. C'est que le meilleur mérite, peut-être, de cet ouvrage, est son indépendance sereine à l'égard des systèmes, actuels ou périmés, dont l'angle de vision n'est pas assez ouvert. La philosophie de la personne s'est enrichie, ces dernières années, d'aperçus nouveaux que l'auteur intègre, pour une part, dans sa synthèse. Par là, elle est bien à sa place dans la Collection des « Libri scelti » qui prétend dérouler le panorama très divers de notre époque. Ce miroir d'une philosophie à la fois anonyme et personnelle est le résultat d'une longue assimilation des disciplines les plus propres à stimuler l'observation phénoménologique, comme l'histoire, la littérature, la sociologie, etc. L'auteur lui-même nous informe, dans la préface, qu'il fut le plus jeune docteur en philosophie de son temps. Depuis 1888, où il conquiert, à dix-huit ans, son diplôme scolastique, jusqu'en 1938, où le publiciste et le penseur se décide à recueillir le meilleur de ses idées, cinquante ans de maturation ont étoffé cet ensemble, qui implique une métaphysique de la conscience individuelle et cosmique, de l'activité du sujet logique, esthétique, moral et mystique. L'analyse centrale de la liberté, du choix personnel est particulièrement digne d'attention. Elle nous révèle, avec toutes ses conséquences, la réalité de la personne, qui, pour se conquérir elle-même, a besoin de certitudes débordant l'expérience et la raison. Malgré la tendance du moi à prendre racine en surface, il est contraint de se dépasser pour rejoindre, à la source de son être et de l'histoire, ce plan d'unité et d'harmonie qui est son espace vital.

A. Favre, S. I.

J. KLUG. — *Les profondeurs de l'âme.* Traduction de E. Roblin. Mulhouse, Salvator ; Tournai, Casterman, 1939, 23 × 15 cm., 494 p. Prix : 45 frs.

Les éditions allemandes de cet ouvrage sont nombreuses. C'est qu'il répond à de graves problèmes, tout comme les autres livres du même auteur. Celui-ci n'est pas un manuel de théologie morale, ni une collection de cas de conscience, mais une étude psychologique : « les motifs et les sentiments, les structures psychiques et leurs manifestations sont des problèmes qui relèvent davantage de la psychologie que de la théologie (abstraite) ».

Exemples de ces problèmes : types de structure de l'âme, le fardeau héréditaire, inhibitions acquises, bon génie et démon présents à toute âme, natures problématiques, sceptiques, illusion et faute. Les descriptions sont concrètes et aussi précises que le permet la complexité du sujet. Des conseils précieux s'en dégagent. Le tout s'appuie sur une documentation énorme : un des principaux mérites de l'ouvrage est qu'il instruit à la manière d'un voyage en pays lointain, c'est-à-dire en élargissant, en enrichissant l'expérience du lecteur. Celui-ci devra faire d'importantes transpositions pour ramener aux proportions normales les nombreux cas pathologiques décrits par l'auteur.

G. Isaye, S. I.

M. TREVES. — *Trattato d'estetica.* Coll. Problemi Filosofici, 3. Florence, La nuova Italia, 1938, 20 × 14 cm., 320 p. Prix : 14 lires.

L'auteur se propose d'examiner scientifiquement et d'éclaircir les questions philosophiques relatives à l'art. Il souhaite plaire aux savants pour la méthode, et aux artistes pour les conclusions. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses définitions, parfois contestables, ni dans ses classifications des actes mentaux (il y en a, selon lui, 63 espèces, ou bien 81, ou même 162) ; ni dans ses jugements sur Kant (si Kant, dit-il, s'était occupé de science, il aurait inventé le vertébré sans os, par pur amour des notions contradictoires). Le but de l'art n'est pas de décrire les sentiments, ni de les communiquer, ni de les manifester. « L'opera d'arte è un atto della fantasia, pel quale l'autore sfoga ed esprime i propri affetti, a fine di provare un piacere immediato ; il quale atto, riprodotto mediante un oggetto sensibile nella mente di un lettore qualsivoglia provvisto di cultura sufficiente e infiammato da analoghi affetti, gli procura un simile piacere ». Cette théorie n'est pas nouvelle. Elle est une des plus satisfaisantes. Elle ne rend pas compte de certains faits : Botticelli, Lippi et Raphaël étaient-ils capables d'éprouver les sentiments religieux que telles de leurs œuvres prétendent exprimer ? Notons la psychologie si vraie qu'on trouve dans certains passages : par exemple celui qui montre comment le plaisir esthétique peut naître de l'expression de la douleur. Ce livre porterait très bien comme titre : « Propos sur l'art ». Il se lit agréablement, et non à la manière d'un ouvrage scientifique. Et surtout, l'auteur joint les exemples aux formules théoriques : à toutes les pages, on entend chanter la poésie italienne.

G. Isaye, S. I.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

C. J. NUYENS, S. I. — *Ontwikkelingsmomenten in de zielkunde van Aristoteles. Een historisch-philosophische studie.* Nimègue, Dekker & Van de Vegt, 1939, 24 × 17 cm., VIII-346 p. Prix : 4,75 flor.

Le présent ouvrage doit être placé parmi les travaux de toute première valeur, parus ces dernières années dans les études aristotéliciennes. Continuant et perfectionnant le travail du Professeur W. W. Jaeger (Aristoteles, Berlin, 1925), le dépassant même radicalement en bien des points, le P. Nuyens nous semble acheminer l'étude génétique de la pensée aristotélicienne vers des conclusions et des ré-

sultats autrement décisifs que ceux de Jaeger : malgré la très grande valeur et l'abondance de ses observations positives et concrètes, celui-ci s'est en fin de compte laissé séduire par un schéma abstrait et aprioristique de l'évolution de la pensée aristotélicienne. Le P. Nuyens a sur lui l'énorme avantage de confiner ses conclusions dans les bornes des constatations immédiates et tangibles ; il a surtout l'énorme supériorité d'avoir découvert dans l'évolution de la doctrine aristotélicienne de l'âme et de l'union de l'âme au corps une norme unique et générale, qui court à peu près à travers toute la partie de l'œuvre aristotélicienne, que nous a conservée la tradition. Nous ne pouvons que souhaiter très vivement que l'auteur puisse nous donner sans trop tarder, avec la même pondération et la même maîtrise de la méthode génétique préconisée ici, les deux études complémentaires, l'une sur la théologie aristotélicienne, l'autre sur les rapports d'Aristote à Platon, qui viendraient si heureusement parachever le beau travail fourni présentement. Notons enfin que typographiquement aussi l'ouvrage est en tous points achevé : peu ou pas d'erreurs typographiques, malgré l'abondance des citations et des renvois — d'excellentes tables — et deux bons résumés, l'un en français, l'autre en allemand, pour orienter ceux qui possèdent moins bien la langue néerlandaise.

J. De Munter, S. I.

E. OGGIONI. — *La « Filosofia Prima » di Aristotele.* Saggio di ricostruzione e di interpretazione. Coll. Saggi e Ricerche, Ser. I, 1. Milan, « Vita e Pensiero », 1939, 23 × 17 cm., XII-208 p. Prix : 12 lires.

Premier numéro d'une collection nouvelle, éditée par l'Université catholique de Milan, qui comprendra les meilleures thèses de doctorat des étudiants. Le travail présent ouvre dignement la série. C'est un essai de reconstruction et d'interprétation, visant à retracer l'évolution de la pensée aristotélicienne, particulièrement dans la métaphysique. Les conclusions sont intéressantes et retiendront l'attention des spécialistes ; elles témoignent d'une étude approfondie et pénétrante de l'œuvre du Stagirite.

N.

G. KILB, O. F. M. — *Ethische Grundbegriffe der alten Stoa und ihre Uebertragung durch Cicero im dritten Buch de finibus bonorum et malorum.* Fribourg e. Br., Herder, 1939, 23 × 15 cm., VIII-98 p. Prix : 4,80 Mk.

L'auteur étudie la façon dont Cicéron a rendu en latin la terminologie de l'ancienne Stoa en s'attachant aux termes suivants πάθος, ἡδονή, καθῆκον, προηγμένον, ἀποπροηγμένον. Que les termes choisis par Cicéron: perturbatio, laetitia, officium, praepositum et reiectum ne couvrent pas exactement non pas le sens étymologique des termes grecs mais celui qu'ils avaient acquis par un long usage technique, Cicéron lui-même s'en rendait parfaitement compte. L'auteur de la thèse étudie toute l'ampleur sémantique de ces termes chez les grecs, puis fait la critique, parfois à la suite même de Cicéron, des termes latins soit essayés puis rejetés soit adoptés. Cicéron, qui se préoccupait de rendre avant tout l'idée exprimée par les termes, ne perdait pourtant pas de vue le sens étymologique du terme grec et de son correspondant latin. Comme dans des cas pareils le « tra-

duttore » est forcément « traditore », il est assez délicat de déterminer si telle nuance choisie est révélatrice de l'esprit latin en regard de l'esprit grec.

A. De Bil, S. I.

M. MEIJER, O. E. S. A. — *De Sapientia in de eerste geschriften van S. Augustinus.* Nimègue, Augustijnen Klooster, 1937, 20 × 14 cm., 128 p.

Dissertation doctorale, portant sur les écrits de saint Augustin antérieurs à son baptême en 387 : Contra Academicos ; De beata vita ; De ordine ; Soliloquiorum libri duo ; De immortalitate animae. Il s'agit de fixer quelle était alors sa doctrine de la « Sapientia ». L'auteur procède par l'étude attentive de chacun des concepts connexes : vérité, connaissance sensible, connaissance intellectuelle, etc. et aboutit ainsi à un exposé synthétique de la sagesse comme connaissance chez S. Augustin. La dissertation est claire, précise, méthodiquement conduite ; elle manifeste une connaissance approfondie de la pensée de saint Augustin à ces débuts de sa carrière.

N.

A. C. PEGIS. — *Saint Thomas and the Greeks.* Coll. The Aquinas Lectures, 1939. Milwaukee, The Marquette University Press, 1939, 18 × 12 cm., 110 p.

Cet ouvrage contient une série de conférences faites par l'auteur à l'« Aristotelian Society » de l'Université de Marquette (U.S.A.), œuvre de haute vulgarisation sans doute, écrite dans un style coulant et limpide, mais où se révèle une connaissance très approfondie de la philosophie ancienne et médiévale. L'idée fondamentale développée par M. Pegis, à l'encontre de la thèse de Arthur Lovejay (The great Chain of Being. A Study of the History of an Idea. Harvard U. Press, 1936), c'est que saint Thomas par sa doctrine de la création se trouve philosopher dans un « monde » tout autre que celui des Grecs aussi bien que des Arabes, un monde de pensée radicalement différent de celui de Platon, de Plotin et d'Avicenne, et aussi d'Aristote et de ses interprètes « ad litteram » médiévaux (Siger de Brabant).

J. De Munter, S. I.

M.-H. LAURENT, O. P. — *Thomas De Vio cardinalis Caietanus (1469-1534) Scripta philosophica. Commentaria in praedicamenta Aristotelis.* Rome, « Angelicum », 1939, 22 × 17 cm., X-252 p. Prix : 16 lires.

Remercions le Père Laurent de la belle édition qu'il nous fournit, nous rendant ainsi plus accessible une des œuvres les plus anciennes du grand cardinal. Il y reproduit très fidèlement l'édition princeps de Venise 1506. Le texte a été soigneusement collationné. L'impression, tout aussi soignée, est nette, aérée, agréable. Un index des éditions citées et un index des choses faciliteront les travaux érudits.

J. Defever, S. I.

J. SEGOND. — *La sagesse cartésienne et la doctrine de la science.* Coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris, Vrin, 1932, 23 × 14 cm., 322 p. Prix : 36,80 frs.

Les hommes de génie sont souvent l'objet de jugements contradictoires. Descartes n'a pas échappé à ce sort que nous réservons aux hommes illustres. Tour à tour on l'a représenté comme le douteur absolu, pour qui c'est un passe-temps favori d'éreinter l'une après l'autre les vérités du bon sens ; ou comme le dogmatiste en qui la puissance d'affirmation dépasse toujours le regard pénétrant du critique. On a dit : Descartes n'est pas un métaphysicien, c'est un homme de science égaré en philosophie. Pourtant il fallut des années à Kant pour se libérer de l'influence du philosophe cartésien qu'était Wolff. Ce n'est pas le moindre mérite de M. Segond que de nous faire saisir comment se justifient des jugements aussi disparates, en nous montrant comment se concilient les aspects contrastants, mais solidaires, d'un Descartes intégralement compris. Descartes n'a jamais douté que parce qu'il voulait plus ferme la certitude qu'il jugeait digne d'un intelligible absolu (p. 123). Le philosophe en lui n'a pas renié l'homme de science ; tant s'en faut. Car qu'est-ce que la philosophie, sinon « la science universelle », qui se confond avec le mouvement même de l'intelligence pris dans son intégrité (p. 40-41) ? Dès lors, qu'il y ait une dialectique progressive (p. 47 et suiv.), le passage d'une vérité implicite à une vérité explicite (p. 73 et suiv.), un « cogito » envisagé d'abord comme inférence pour devenir ensuite un « cogito » d'intuition (p. 150 et suiv.), c'est là le mouvement de l'esprit humain qui se cherche et qui progressivement se trouve ; et, avec soi c'est toute la sagesse qu'il découvre. Car c'est un des traits rarement mis en lumière : chez Descartes, « connaissance homogène et faculté de connaître homogène coïncident : Il y a identité entre la science une et l'intelligence une » (p. 37). Bref : étude intéressante par son originalité et l'usage intelligent des sources.

F. Taymans, S. I.

H. METZGER. — *Attraction universelle et Religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton.* I. II. III. (Coll. Actualités scientif. et ind., 621-623). Paris, Hermann, 1938. In-8°, 222 p. Prix : 52 frs.

La loi d'attraction universelle fut regardée, lorsqu'elle fut découverte, comme une justification frappante de la croyance en un Dieu personnel contre le pur mécanisme du matérialisme. C'est cette conception religieuse de Newton que Mlle Hélène Metzger étudie d'abord ; elle recherche ensuite comment et dans quelle mesure cette attitude s'est maintenue ou modifiée chez les premiers disciples du maître. Contribution utile et intéressante à l'histoire du déisme et de la philosophie religieuse en France et en Angleterre.

N.

G. W. F. HEGEL. — *La phénoménologie de l'esprit.* Paris, Aubier, 1939, 23 × 14 cm., 360 p. Prix : 60 frs.

« La phénoménologie de l'esprit », le premier des grands ouvrages publiés par Hegel, est un des livres les plus difficiles de la philosophie moderne ; elle est aussi un livre très important. Plus encore que dans d'autres écrits, Hegel y met en œuvre les ressources propres à la langue allemande. Ce livre était comme un défi à toute tentative de le traduire dans la langue de Descartes. M. Hyppolite, qui est connu pour avoir publié des études hégéliennes fort appréciées, n'a pas reculé devant la lourde tâche du traducteur. Nous ne dirons pas

que sa traduction soit élégante ou limpide ; il était impossible qu'elle le fût. Mais elle rendra moins difficile aux philosophes français l'accès d'un ouvrage terriblement bien défendu contre eux. La traduction de l'œuvre entière sera faite en deux volumes. Nous n'avons sous les yeux que le premier ; il s'arrête au chapitre consacré à la raison. C'est là que d'après le dessein primitif de Hegel la « Phénoménologie » aurait dû recevoir un point final.

Ed. Dhanis, S. I.

L. PELLOUX. — *La Logica de Hegel.* Coll. Pubblicazioni delle Università cattolica del sacro Cuore. Scienze Filosofiche, vol. XXIX. Milan, « Vita e Pensiero », 1938, 25 × 17 cm., 244 p. Prix : 20 lires.

M. Pelloux a pris pour sujet d'étude la « Logique » de Hegel, parce qu'il y voit le centre de tout le système hégélien. Son ouvrage présente d'une part une interprétation de la Logique, d'autre part une critique de celle-ci. L'interprétation suit pas à pas le texte de la « Wissenschaft der Logik ». Elle n'a rien d'un résumé superficiel ; et son grand souci d'objectivité ne la fait pas tomber dans un littéralisme servil. L'auteur a eu raison d'insister tout spécialement sur la dialectique de l'infini, si importante en effet et si caractéristique. La critique de la logique hégélienne est faite au cours de l'exposé et dans quelques brèves conclusions. L'interprétation patiente à laquelle l'auteur s'est livré lui permet de porter à bon escient des jugements sur la cohérence interne du système. Mais l'opposition qu'il établit entre l'idéalisme hégélien et le réalisme ontologique ne recèle-t-elle pas certaines ambiguïtés ? Il nous semble que la vraie opposition se trouve plutôt entre deux métaphysiques, l'une qui érige en absolu un esprit universel, immanent, — la logique hégélienne est une métaphysique de ce genre, — l'autre qui rattache l'esprit immanent et la nature à un esprit divin purement transcendant, — c'est le type d'une métaphysique théiste.

Ed. Dhanis, S. I.

H. URS von BALTHAZAR. — *Apokalypse der deutschen Seele, Studien zu einer Lehre von letzten Haltungen.* T. I. *Der deutsche Idealismus* ; t. II. *Im Zeichen Nietzsches* ; t. III. *Die Vergöttlichung des Todes.* 3 volumes. Salzbourg-Leipzig, Pustet, 1937-1939, 21 × 13 cm., XXIV-736, XX-420 et XX-460 pp. Prix : 9 Mk chaque tome.

Le présent ouvrage sur « l'apocalypse de l'âme » eût pu s'intituler, nous dit-on : Eschatologie. Et, en effet, il a pour objet la science de l'accomplissement (Erfüllung) de l'âme, de ses positions dernières, de son état absolu, de sa réalisation parfaite et définitive. Toutefois, l'auteur n'entend pas — ou du moins n'entend pas encore — faire œuvre théorique. Son enquête relève plutôt de l'histoire ; et elle porte, nous semble-t-il, sur un double objet. Le premier : Quelles furent, sur ce terme absolu de l'âme, les points de vue des 150 dernières années de la pensée occidentale, surtout allemande (d'où le titre : Apokalypse der deutschen Seele ; pas uniquement cependant : les témoignages de Dostoievski, de Rilke, de Bergson obtiennent une large audience). Le second objet : quelle relation l'âme, en son état présent, contracte-t-elle avec cet absolu ; plus exactement, comment cette relation fut-elle définie tour à tour par la pensée abstraite (en gros : der deutsche Idealismus), par les philosophies de la vie,

par la pensée existentielle, par la foi chrétienne sous la forme de la théologie dialectique ?

La réponse, qui tient en trois gros volumes, confondra plus d'un lecteur par son ampleur et sa diversité innombrables. Successivement, nous entendons : Lessing, Herder, Kant, Schiller, Fichte, Schelling, Novalis, Hölderlin, Goethe, Jean Paul, Hegel, Hebbel, Wagner, Kierkegaard ; dans le second volume : Bergson, Klages, Nietzsche, Dostoievski ; et dans le troisième : Scheler, Heidegger, Rilke, Karl Barth. Encore n'avons-nous nommé que les « Grossen », ceux auxquels l'auteur accorde une longue monographie ; chemin faisant, nous rencontrons aussi bien des dii minores. Et toutes ces études sont de première main, faites directement sur les textes et sur l'œuvre, dans son ensemble, de chaque écrivain, ainsi que l'atteste l'abondance et la qualité des citations. Au surplus, l'auteur ne se borne pas à sérier dans le temps la diversité des images et des systèmes ; sa méthode n'est pas seulement descriptive ; elle cherche à saisir la loi qui a enchaîné cette diversité, à discerner, sous les apparences de la confusion et de la contradiction, le cheminement rectiligne, la « lente maturation » de la pensée (voir le « Vorwort » du second volume). Maturation qui se termine aujourd'hui. Avec la théologie dialectique, s'est accompli sous nos yeux le grand « Umbruch des Denkens », la grande inversion (« Umkehrung ») contemporaine de la pensée. Toutefois, selon l'auteur, la première théologie de Barth, celle du commentaire de l'Epître aux Romains, ne donnait pas encore à Dieu toute gloire, le « oui » de la grâce y étant encore exigé dialectiquement par le « non » dont notre expérience affecte d'abord la totalité de son contenu ; au contraire, la seconde théologie barthienne cherche du moins, si elle n'y réussit pas tout à fait, à donner à la rédemption et à l'achèvement divin de l'âme son absolue liberté.

Force nous est d'arrêter ici la recension de ce monumental ouvrage. Ses mérites sont rares et grands, plus grands que nous ne pourrions les apprécier ; on peut pourtant se demander si la méthode de l'auteur éclaire vraiment son objet : souvent elle se borne à juxtaposer d'innombrables citations des œuvres originales ; est-ce le moyen d'introduire dans le sens d'une doctrine que d'en reproduire, dispersée et morcelée, la lettre ? Par surcroît, on regrette l'absence de simplicité dans la langue, comme aussi le défaut de rigueur de certaines analyses ; des concepts fondamentaux, comme ceux d'eschaton, de « Vollendung », de « Verhüllung », d'existentialité, et d'autres demeurent dans une confusion qu'on croirait voulue ; souvent, c'est à craindre, ces 1500 pages très denses, obscures tant à cause de l'imprécision que de la profondeur de la pensée — imprécision due peut-être à une réflexion encore en marche — décourageront le lecteur non seulement le plus vaillant mais même le plus éclairé.

L. Malevez, S. I.

A. KRZESINSKI. — *Une nouvelle philosophie de l'Immanence. Exposé et critique de ses postulats.* Coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Alcan, 1931, 23 × 15 cm. Prix : 30 frs.

C'est l'Immanentisme épistémologique que nous présente M. Krzesinski. Non pas celui de Gaultier, dont le Bovarysme accuse trop souvent l'influence du fictionnisme nietzschéen ; ni davantage celui de Gentile : — Son actualisme ne se laisse-t-il pas glisser en fin de compte vers une métaphysique panthéiste ? —, mais l'Immanentisme « à l'état pur », tel que l'exprime le solipsisme allemand. Schuppe

en créa d'emblée la forme radicale ; Rickert, plus souple, parvint à le ramener dans le courant d'un Immanentisme général ou théorique. Pour nous offrir, de cette nouvelle philosophie de l'Immanence, une étude critique, l'auteur, bien que connaissant à fond, comme il le dit ingénument lui-même (p. 129), ces systèmes de philosophie, a cru préférable de se borner à l'exposé et à la critique de leurs postulats. A notre avis, c'est une erreur. Faute d'être rattachée à un exposé fidèle des systèmes qu'elle vise, la critique des postulats de l'Immanentisme reste dans les généralités et engendre des confusions regrettables. Sous l'appellation générale d'« Immanentisme moderniste », ont été rangés côte à côte Ollé Laprune, Maurice Blondel, Laberthonnière et Edouard Le Roy. C'est à tout le moins manquer là de nuance. Il est vrai qu'en parlant d'eux, l'auteur n'est plus dans son sujet, qui est l'Immanentisme allemand. Le chapitre cinquième, où les positions du réalisme critique sont réaffirmées avec vigueur, nous semble être le chapitre le plus intéressant de cet ouvrage. Mais il est fort court.

F. Taymans, S. I.

J. WEHRLE. — *Victor Delbos*. Coll. Les Maîtres d'une génération. Paris, Bloud et Gay, 1932, 19 × 14 cm., 160 p. Prix : 16,50 frs.

Monsieur l'abbé Wehrlé nous donne un aperçu objectif et complet de la carrière prodigieuse, — Delbos ne connut guère, dans ses études et dans son enseignement, que des triomphes, — de cet ami intime, en qui toute ambition tendait à découvrir pour soi et à rayonner pour autrui la vérité. L'action du professeur, qui suscitait l'enthousiasme des auditoires, l'effort de l'historien de la philosophie, qui laissa des œuvres définitives, dont « La Philosophie pratique de Kant » n'est pas des moindres, nous sont dépeints avec ce goût du détail qui a le don toujours de susciter l'intérêt et qui rend la physionomie de Delbos singulièrement attachante. Admis dans l'intimité de vie et de pensée de celui qui fut son compagnon de classe et resta, jusqu'à la mort, son confident, M. Wehrlé était mieux qualifié que tout autre pour retracer l'évolution de la pensée de Victor Delbos. Ses dispositions semblaient incliner l'historien de la philosophie vers un intellectualisme dont on eût pu redouter qu'il se muât en un rationalisme desséchant. Mais Delbos comprit bien vite et tint, dans la suite, toujours que « la vraie philosophie est appelée à être une vie avant d'être une science et qu'elle n'est même une science que pour devenir une vie » (p. 106). Aussi comprend-on l'insistance de l'auteur à nous faire admirer la vivante apologétique qu'étaient la vie et l'enseignement de Delbos, en qui l'on trouvait joints, non pas du dehors et par quelque artifice, mais dans une symbiose de toutes les énergies vitales, une foi chrétienne sans défaillance et l'esprit critique le plus pénétrant.

F. Taymans, S. I.

S. V. ROVIGHI. — *La Filosofia di Edmund Husserl*. Coll. Pubblicazioni dell' Università del S. Cuore, Scienze filosofiche, vol. XXXI. Milan, « Vita e Pensiero », 1939, 25 × 17 cm., X-174 p. Prix : 14 lires.

Nous exposer ce qu'est la phénoménologie en suivant le développement de la pensée husserlienne, tel est le but de l'auteur. Orienté vers la philosophie par Brentano, Husserl chercha toute sa vie à ré-

soudre le problème des fondements de la Logique (ch. I). Son premier pas vers une solution (surtout dans les « Logische Untersuchungen ») fut le rejet d'une phénoménologie purement psychologique, telle celle de Brentano, parce qu'elle néglige l'intentionalité (ch. II et III). Tenir compte de celle-ci oblige à distinguer entre l'acte subjectif de connaissance et son contenu objectif idéal (ch. IV) ; celui-ci à son tour se distingue de l'objet réel connu par sa nécessité et son universalité : ce par quoi il est essence. De cette essence nous avons une connaissance spontanée, intuitive, appelée « eidétique », parfaitement distincte de la connaissance d'un fait, et qui s'exprime en jugements synthétiques à priori, de nécessité objective ; elle est donc la base de tout jugement vrai, partant de toute logique. La phénoménologie fut donc d'abord cette logique, science analytique des essences, théorie renouvelée des universaux (ch. V), et non pas, comme l'ont cru par la suite les disciples de Husserl, une méthode pour fonder des sciences nouvelles. A l'étape suivante, et dès les « Ideen », Husserl entame le problème des fondements métaphysiques de la Logique. L'existence ultime dont dépendent les essences ne peut se trouver que dans leur présence à l'intentionalité du sujet. On suspendra donc son jugement sur l'existence de fait du monde, et on réduira l'intentionalité concrète à l'attitude spontanée et nécessaire, à priori, de la conscience devant les objets, en présence du monde. Conscience d'un courant absolu d'« Erlebnisse » (dont tous les détails d'expérience concrète sont mis entre parenthèses), conscience finalement du Moi pensant le Monde (ch. VI). Mais alors il semble bien que le monde se constitue dans et par la conscience (cette conclusion de Rovighi est-elle rigoureuse ?) : nous passons à l'idéalisme. L'être d'ailleurs ne se connaît que dans une perception immédiate et interne, où il se confond avec l'acte même de perception, par quoi la doctrine de l'intentionalité se trouve contredite : dès lors le sujet connaissant se renferme en lui-même (ch. VII). La connaissance enfin se caractérise par la réflexion sur la conscience pure, laquelle ne saurait être qu'une perception immédiate, et par le temps : elle se saisit comme une vie qui se développe, et qui se développe par là même qu'elle se saisit (ch. VIII). Husserl pourtant, orienté de la sorte vers l'idéalisme (est-ce vrai ?), maintient que la perception immanente ne crée pas, mais trouve son objet. Il veut de plus que l'esprit constitutif du monde ait une structure pluraliste, personnelle, monadique ; seulement il ne tranche pas la question de savoir si finalement le moi monadique se distingue ou non du moi absolu ; il penche même pour la négative, puisque le moi qui réalise la réduction phénoménologique est le moi absolu. Quoi qu'il en soit de cet idéalisme, transcendante ou identifiée avec la conscience humaine, la Pensée est origine de la réalité, et donc fondement dernier des lois de la Logique (ch. IX).

J. Defever, S. I.

E. WINGENDORF, S. I. — *Das dynamische in der menschlichen Erkenntnis Maréchal, Ein neuer Lösungsversuch des erkenntnistheoretischen Grundproblems.* Coll. Grenzfragen zwischen Theologie und Philosophie. Bonn, Hanstein, Bd. I, 1939, 23 × 16 cm., XVI-330 p. Prix : 10,80 Mk ; — Bd. II, 1940, 23 × 16 cm., 199 p. Prix : 6,40 Mk.

Les deux volumes du P. Wingendorf forment une étude importante de la pensée philosophique du P. Maréchal. Ce qui intéresse l'auteur,

ce n'est pas précisément la partie historique des travaux du P. Maréchal, mais la pensée personnelle et tout spécialement l'épistémologie de celui-ci. Comme le titre le laisse entrevoir, l'effort d'interprétation est centré sur la portée psychologique et critique du dynamisme intellectuel. La plus grande partie de l'ouvrage résume la doctrine contenue dans le cinquième cahier du « Point de départ de la métaphysique ». L'auteur suit de fort près le texte même de ce cahier. Mais son exposé, dont le P. Maréchal s'est plu à louer la fidélité intelligente, ne se réduit jamais à une simple traduction. Cette interprétation, à laquelle préside une volonté persévérante d'objectivité et de clarté, ne rendra pas seulement service aux lecteurs allemands; elle sera pour d'autres aussi un guide ou un contrôle précieux. Le travail du P. Wingendorf s'achève, comme bien on pense, par une étude critique. Celle-ci est composée avec le même souci de patiente objectivité. On y rapporte d'abord les critiques, favorables ou non, qui ont été adressées au P. Maréchal ; on ajoute les réponses faites par ce dernier ; enfin on pèse les arguments pour et contre. Cette partie de l'ouvrage aurait pu adopter sans dommage une allure plus personnelle. Mais on ne contestera, je pense, ni sa probité et sa clarté, ni la fermeté de pensée qui s'y manifeste. Elle fait toucher du doigt, si l'on peut dire, que plusieurs objections opposées au P. Maréchal, par des critiques dont la compétence est d'ailleurs certaine, reposent sur des interprétations inexactes. Quant au P. Wingendorf il ne fait de réserves que sur des points secondaires ; dans l'ensemble il se rallie à la doctrine dont il a été l'interprète perspicace.

Notons en terminant que le P. Maréchal a écrit lui-même dans le second volume une étude intitulée : Le point de vue dynamique dans le développement de l'idéalisme transcendantal de Kant. Ce sujet intéresse grandement le problème du prolongement ou du dépassement du kantisme dans le sens d'une métaphysique de la raison spéculative.

Ed. Dhanis, S. I.

SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES.

L. JANSSENS. — *Personne et Société.* Univers. cathol. Lovaniensis Dissert. series II, tomus 32. Gembloux, Duculot, 1939, 25 × 16 cm., XX-354 p.

Cette importante dissertation est d'un intérêt bien actuel : elle rencontre en effet des idéologies qui ne s'affrontent pas seulement dans le champs clos des idées.

La première partie donne l'exposé des principales théories actuelles concernant les rapports entre la personne et la société ; pour rendre cet exposé plus objectif et plus intelligible, chacune de ces théories est rattachée à la conception générale de la vie et du monde dans laquelle elle s'encadre. De cet exposé ressort fortement la préoccupation, dans les milieux intellectuels les plus divers, de restaurer la valeur du social en matière de philosophie pratique. Cet exposé sera une révélation pour beaucoup de lecteurs, qui ne connaissent guère que les aspects politiques de ces courants d'idées, et ignorent tout ou presque tout des présupposés métaphysiques sur lesquels ils s'appuient.

La seconde partie du présent ouvrage est un essai doctrinal de

solution du problème examiné, essai conçu dans la ligne de la tradition catholique et des principes de la philosophie thomiste. Ce qui fait la valeur de cet essai, c'est le souci dont il témoigne de fonder la solution proposée sur des principes métaphysiques utilisés suivant une méthode rigoureuse et qui ne laisse rien dans le vague et l'équivoque. M. Janssens cherche ainsi à sauvegarder, entre l'individualisme et le totalitarisme, la valeur absolue de la personne humaine et de la société parfaite qu'est l'Etat, mais dans un sens nettement social. Il utilise pour cela la doctrine thomiste du tout et de la partie : les individus humains, en tant que participations de la forme humaine, constituent une totalité formelle dont les éléments sont naturellement ordonnés à se compléter suivant une unité d'ordre, en vue de réaliser une fin commune qui est le bien de tous, la perfection humaine totale. Tout cela est parfaitement juste, nous semble-t-il, car M. Janssens a bien soin de souligner que dans cette totalité que constitue la société des hommes, ceux-ci n'ont pas simple valeur de moyen en vue d'une fin autre que leur perfection, mais que la perfection individuelle aussi a une valeur absolue, la même exactement que celle du tout.

Un point cependant nous fait difficulté dans la position de l'auteur : la fin de l'Etat, dit-il, n'est pas seulement de procurer à ses membres un ensemble de conditions sociales qui leur permettent de réaliser leur fin personnelle, celle-ci restant cependant en dehors de son ressort ; mais elle est essentiellement le « bien humain complet », la plénitude de la perfection humaine. Il élimine sans doute de la fin de l'Etat les valeurs religieuses qui, parce que surnaturelles, ressortissent à l'Eglise. Il faut en dire autant, croyons-nous, des valeurs morales, qui relèvent essentiellement de la conscience, domaine dans lequel l'Etat n'a pas à s'immiscer. Il ne reste plus dès lors comme rentrant dans la compétence de l'Etat que les valeurs temporelles : valeurs culturelles, valeurs corporelles et matérielles, pour lesquelles sans doute l'Etat doit organiser la complémentarité de ses membres en vue de réaliser leur bien commun temporel, en subordination, évidemment, au bien humain complet. Mais peut-on dire dès lors que la fin de l'Etat, sa fin propre tout au moins, qui définit sa nature, est la plénitude de la perfection humaine ?

Ed. Brisbois, S. I.

J. N. GUENECHEA, S. I. — *Principia iuris politici. Vol. II.* Rome, Pontificia Universitas Gregoriana, 1939, 23 × 16 cm., 416 p. Prix : 32 lires.

La N.R.Th. a déjà rendu compte du premier volume de cet ouvrage, paru en 1938, et qui étudiait principalement la nature de l'Etat et son organisation. Dans ce second volume, l'auteur traite de la loi, et de l'exercice du pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Le présent volume se recommande par les mêmes qualités que le précédent, de clarté, de sûreté de doctrine ; une documentation abondante et bien informée est donnée à propos des diverses questions traitées. Les positions prises par l'auteur dans les questions controversées sont toujours modérées et sérieusement motivées ; quelques-unes cependant paraissent manquer parfois un peu de solide fondement métaphysique.

Ed. Brisbois, S. I.

J. DABIN. — *Doctrine générale de l'Etat. Eléments de philosophie*

politique. Bruxelles, Bruylant ; Paris, Recueil Sirey, 1939, 25 × 16 cm., 508 p.

A l'heure où tant d'esprits sont désaxés et désorientés, surtout dans le domaine de la politique, à l'heure où même les hommes de bon sens sentent fléchir leur jugement sur les institutions de l'Etat, sur l'Etat lui-même et la vraie conception du bien public, le livre magistral du Professeur Dabin se présente comme un guide très sûr, auquel on peut confier ses appréhensions et ses doutes et de qui l'on recevra une réponse ferme et pleinement satisfaisante. Avec une clarté qui n'a d'égales que son érudition et sa maîtrise d'une si vaste matière, l'auteur expose une doctrine générale de l'Etat, tout en excluant n'importe quelle intention directe de réforme chez nous. Ne perdant jamais de vue son principe primordial, à savoir que le but de l'Etat est le bien public temporel, l'auteur considère d'abord les éléments constitutifs de l'Etat et ses caractères. Dans une partie spéciale, il s'étend sur l'autorité de l'Etat et dans l'Etat, les rapports de l'Etat avec les individus et les groupes, surtout la famille, et l'Etat sur le plan international. L'auteur a donc le grand mérite d'avoir élaboré une synthèse intégrale de la doctrine de l'Etat, synthèse basée sur les principes fondamentaux de la civilisation humaine et chrétienne. Sur cet ouvrage en effet souffle un esprit de foi, qui ose affirmer que dans l'homme, et donc dans l'Etat, le temporel et le spirituel, bien que distincts, ne sont pas séparés. « Le temporel et le spirituel se touchent au contraire dans l'homme lui-même, qui est leur sujet unique et indivisible et qui est appelé à réaliser dans le temps et par le temps, conjointement, ses fins temporelles et sa fin d'éternité » (p. 50). Qui ne voit les conséquences énormes d'une telle prise de position ?

A. Darquennes, S. I.

La liberté et les libertés dans la vie sociale. Compte rendu in extenso des Cours et Conférences des « Semaines Sociales de France ». Rouen, XXX^e^ session, 1938. Paris, Gabalda, 1938, 23 × 14 cm., 610 p. Prix : 38 frs.

La liberté est un attribut essentiel de toute nature spirituelle. Mais l'homme, créé pour vivre et se développer en société, ne peut exercer sa liberté d'une manière complète qu'en s'insérant dans un ordre social et en se soumettant donc à un certain nombre de contraintes sans lesquelles aucun ordre ne pourrait exister. De là la distinction entre la liberté spirituelle intangible et les libertés sociales, contingentes et nécessairement restreintes. Dans quelle mesure les libertés peuvent et doivent être sauvegardées dans nos sociétés contemporaines et comment l'organisation de ces libertés contribuera le mieux à assurer ou à rendre à la personne humaine sa pleine liberté spirituelle, tel est le double problème qui fut traité à la Semaine Sociale de Rouen. Après les leçons centrales qui fournissent les solutions générales et théoriques, d'autres s'occupent des applications pratiques : la liberté des contrats et ses justes limites (E. Gounot) ; le respect des engagements librement consentis et le contrat dirigé (A. Rouast) ; la liberté de la Presse (A. Crétinon) ; liberté économique et liberté des changes (M. Byé) ; éducation de la liberté au collège (chan. Blanchet) ; liberté de l'Etat et bien commun international (L. Le Fur), etc. En cette matière où il eût été si facile de tomber dans la démagogie, la Semaine Sociale de Rouen a su fort

bien tracer la voie de la vérité qui reste aussi éloignée de la licence anarchique que de l'oppression et de l'arbitraire. La vraie liberté intérieure est une conquête. De même les libertés dans la vie sociale s'établiront d'autant plus fermement que les hommes qui s'en servent feront preuve de plus de modération, de maîtrise de soi et de sens social.

R. Van Ooteghem, S. I.

Le problème des classes dans la communauté nationale et dans l'ordre humain. Semaines sociales de France. Bordeaux, XXXI[e] session, 1939. Paris, Gabalda, 1939, 23 × 14 cm., 562 p. Prix : 40 frs.

Ce compte rendu in extenso des cours et conférences de la session 1939 des Semaines Sociales de France se fait remarquer comme les précédents par son extrême richesse et variété. Comme dans les précédents aussi, les questions traitées sont de celles qui s'imposent de la manière la plus aiguë à nos préoccupations, et les rapports sont signés de noms qui font autorité. Ne citons ici que quelques-uns d'entre eux : Mgr de Solages, les chanoines Tiberghien, Masure, de Poncheville, les PP. Delos et Chenu, MM. Duthoit, Simon, etc. Les comptes rendus des Semaines Sociales de France sont trop connus déjà pour que nous ayons à devoir les recommander longuement à nos lecteurs. D'un mot : des guides doctrinaux autorisés autant que des rapporteurs fidèles.

N.

A. MULLER, S. I. — *La pensée sociale de S. S. Pie XII. Ordre civil, ordre social, ordre international.* Paris, Spes, 1939, 19 × 12 cm., 96 p. Prix : 6 frs.

Comme nonce, cardinal, légat pontifical, l'éminent orateur qui devait un jour devenir Pie XII avait eu de fréquentes occasions d'exprimer sa pensée sur les problèmes actuels. Le R. P. Müller a retiré de ses discours les passages les plus significatifs sur l'ordre civil, l'ordre social et l'ordre international. Son opuscule parut avant l'Encyclique Summi Pontificatus et n'en fait donc pas mention. A la lecture de ces pages, les travailleurs du chantier social puiseront l'assurance que leur labeur répond aux préoccupations du Souverain Pontife, qu'il bénéficiera de ses directives et de sa bénédiction ; ils y puiseront un nouveau courage.

C. Mertens, S. I.

V. MEYSZTOWICZ. — *La religion dans les constitutions des états modernes (Recueil de textes, analyse, essai de synthèse).* Rome, Pontif. Instit. Utriusque Iuris ; Fribourg e. Br., Herder, 1938, 24 × 16 cm., XXIV-486 p. Prix : 60 lires.

Les lois constitutionnelles des divers Etats énoncent habituellement certains principes d'où découlera la nature des relations entre l'Eglise et cet Etat déterminé. Il est intéressant dès lors de grouper en une collection facile à consulter ces textes de droit constitutionnel. Tel est l'objet de cet ouvrage. A vrai dire, l'auteur, dépassant la considération de la seule Eglise catholique, a élargi son objet à la religion en général. La très grande partie de l'ouvrage est constituée par la reproduction des textes mêmes, soigneusement relevés dans les constitutions de 169 Etats. Avant cela, l'auteur avait rangé, sous diverses rubriques, les résultats de son enquête sur les droits recon-

nus en matière religieuse dans ces divers pays tant aux citoyens qu'aux sociétés religieuses.

A. Darquennes, S. I.

CLEMENTINUS A VLISSINGEN. — *De evolutione definitionis iuris gentium. Studium historico-iuridicum de doctrina iuris gentium apud auctores classicos saec. XVI-XVIII.* Dissertatio... Pontificiae Univ. Gregorianae. Rome, Univ. Grégorienne, 1940, 24×17 cm., 190 p. Prix : 25 lires.

C'est une étude approfondie de la notion de « ius gentium » telle qu'on l'entendait aux 16e, 17e et 18e siècles que veut nous présenter le P. Van Vlissingen. Aussi se propose-t-il d'examiner successivement les relations du « ius gentium » des grands auteurs à cette époque, d'abord avec le « ius gentium » du droit romain, ensuite avec le droit naturel, enfin avec le droit international. Le sujet et le plan du travail sont heureusement choisis : il s'agit d'une notion importante en morale, mais quelque peu fuyante, et le cadre de l'analyse conduit à en examiner des aspects capitaux. Malheureusement, l'exposé risque de décourager plus d'un lecteur, même attiré par ces promesses. Il est hésitant, manque d'ordre, passe d'un auteur à un autre pour revenir au premier. Le style en est peu clair et peu correct. Il n'est pas jusqu'à la ponctuation et à la transcription des textes qui ne trahissent une sérieuse négligence. Nous souhaitons que cet ouvrage soit remis sur le métier. Le sujet en vaut la peine.

C. Mertens, S. I.

M. ZYZYKINE. — *L'Eglise et le droit international.* Bruxelles, Edit. de la Cité Chrétienne, 1940, 20 × 13 cm., 224 p. Prix : 20 frs.

L'ouvrage de M. Zyzykine, professeur de droit canonique et de sociologie chrétienne à la section de théologie orthodoxe de l'Université de Varsovie, met en lumière l'influence des diverses églises chrétiennes sur l'évolution du droit international. Il fait une large part à l'Eglise catholique, une moindre aux confessions protestantes et orthodoxe. Il signale aussi l'action néfaste exercée par le laïcisme du XVIIe siècle à nos jours. On notera particulièrement ce qu'il dit de l'église orthodoxe avec ses conceptions d'intervention d'humanité, de guerre sacrée, etc. moins familières aux occidentaux. Monsieur Zyzykine fait preuve d'un esprit élevé et d'une très vaste érudition. Celle-ci pourtant paraît puisée, non dans l'étude directe des documents, mais d'ouvrages intermédiaires. On souhaiterait aussi plus de synthèse et de netteté dans le développement ; on regrettera que le texte n'ait pas été soigneusement revu pour la correction du français.

C. Mertens, S. I.

Card. VERDIER, MAGRATH, etc. — *L'homme de couleur.* Coll. Présences, Paris, Plon, 1939, 19 × 12 cm., 384 p. Prix : 30 frs.

La collection Présences ne veut point présenter une vue synthétique et complète des problèmes qui regardent l'homme de couleur. Mais elle réunit ici une série d'études brèves, venant de colorés ou de gens qui les connaissent bien, et s'occupant principalement de rechercher les points d'affinité avec la race blanche, les possibilités et les moyens d'entente intellectuelle et morale. Ces moyens sont presque toujours les mêmes : compréhension et estime de l'autre, de sa civilisation souvent fort estimable, de sa sensibilité toujours nuancée, de sa fierté respectable. Nous avons — heureusement — passé le temps où l'on

pouvait, sur la seule couleur de peau, fonder un orgueil blanc naïf. Et le monde est devenu si petit que l'« intercourse » racial s'impose nécessairement. Ce volume y aidera l'Européen de langue française, en lui faisant entrevoir, toujours concrètement, souvent très intelligemment, les problèmes urgents.

J. Masson, S. I.

M.-L. GILLARD. — *Service social. Notion et principes. Ecoles de service social. Auxiliaires sociaux.* Coll. Bibliothèque Orientations, section scientifique, 2. Thuillies, Edit. Ramgal, 1940, 26 × 17 cm., 264 p. Prix : 25 frs.

« Le service social est toute action des pouvoirs publics, des individus ou des œuvres privées ayant pour fin de prévenir, de guérir ou de soulager, par des moyens scientifiques, les déficiences des individus ou des collectivités ». Préciser ce qu'est le service social ainsi entendu, exposer les principes sur lesquels il s'appuie, examiner la formation et l'activité des agents qui en assurent l'exercice, telle est la tâche que s'est assignée Mlle Gillard et qu'elle a remplie de la manière la plus heureuse. Son livre porte dans chacune de ses parties la marque d'un esprit clair et réfléchi ainsi que d'un cœur généreux et profondément chrétien. Il sera lu très utilement par tous ceux qui s'occupent de doctrine ou d'action sociale ; mis entre les mains des jeunes gens, il suscitera des vocations d'auxiliaires sociaux compétents et dévoués.

C. Mertens, S. I.

La Hiérarchie catholique et la guerre. Paris, Bonne Presse, 1940, 20 × 12 cm., 125 p. Prix : 5 frs.

Encyclique et allocution de SS. Pie XII, déclaration des cardinaux, lettres des évêques de France groupées de façon analytique témoignent de la fidélité de l'Eglise à éclairer et réconforter les âmes au moment de l'épreuve.

A. de M.

J. H. NIEKEL et E. A. V. VERMAAS. — *De Bellamy-beweging.* Coll. Waarheid en Leven. Hilversum, Brand, 1939, 18 × 15 cm., 64 p. Prix : 0,65 flor.

La « Internationale Vereeniging Bellamy » (I.V.B.) est un groupement constitué en 1932 en Hollande en vue de créer un mouvement de réforme économico-sociale, basé sur les idées du publiciste américain Edward Bellamy. Bien que ce groupement voie la solution de la question sociale et économique dans la socialisation des moyens de production, il répudie toute identification avec le parti politique socialiste. Il se tient aussi en dehors de tout christianisme dogmatique, tout en invitant les hommes de toute dénomination religieuse à lui donner leur adhésion. Le premier des auteurs esquisse d'après la documentation, jusqu'ici assez réduite, l'organisation de la tendance du mouvement, nous présente l'œuvre de Bellamy et en fait la critique du point de vue catholique. Malgré les idées généreuses du mouvement, l'auteur y voit des dangers doctrinaux et réfère les catholiques aux encycliques « Rerum Novarum » et « Quadragesimo anno ». La 2e partie est une brève étude des idées de Bellamy du point de vue économique. La conclusion de cet examen est, elle aussi, défavorable. Si bien des critiques de Bellamy au sujet de l'économie actuelle sont hautement justifiées, la solution qu'il propose n'est pas heureuse. On peut trouver les directives d'une solution catholique du problème dans l'action commencée

en Hollande sous le titre « Naar een nieuwe gemeenschap ». Une courte bibliographie renseigne sur les publications essentielles en la matière.

A. De Bil, S. I.

K. A. WIETH-KNUDSEN. — *Natalité et progrès. Synthèse économique, démographique et biologique sur la base des expériences de la France, de l'Allemagne et du Danemark.* Paris, Recueil Sirey, 1938, 25 × 17 cm., XVI-328 p., 2 cartes. Prix : 80 frs.

L'ouvrage de M. Wieth-Knudsen n'est pas une nouveauté. Il est la traduction de l'original danois, paru en 1908. Malgré les progrès considérables réalisés par la science démographique, malgré les lumières nouvelles jetées sur ce domaine par l'expérience de ces trente dernières années, l'auteur n'a pas cru devoir remanier son texte. Au demeurant, les observations perspicaces, les justes critiques n'y sont pas rares. Elles sont malheureusement perdues dans un conglomérat de données les plus diverses. Les vues exprimées par l'auteur sont loin d'être superficielles ; beaucoup sont même soumises à un examen détaillé, mais trop souvent incomplet, et ces vérités tronquées donnent lieu à des conclusions inexactes. L'auteur défend avec ardeur les idées de Malthus. Nous croyons qu'il en donne lui-même une réfutation convaincante lorsque, au chapitre XI, il traite de la dénatalité en France.

C. Mertens, S. I.

V. FALLON, S. I. — *Les allocations familiales pour les classes moyennes. Loi du 10 juin 1937.* Bruxelles, Ligue des Familles nombreuses, 1938, 19 × 13 cm., 60 p.

Cette brochure nous donne un bref commentaire de la loi du 10 juin 1937 qui a étendu les allocations familiales aux employeurs et aux travailleurs indépendants, ainsi que du premier arrêté royal qui est venu compléter les dispositions de la loi (arr. royal du 12 mai 1938 relatif à l'agréation des caisses mutuelles et des sections mutuelles d'allocations familiales). On sait que de nouvelles dispositions, fort détaillées, ont été prises depuis, mais le lecteur trouvera cependant dans ces quelques pages l'explication et la justification de tout l'essentiel du régime d'allocations familiales pour les non-salariés. Il les lira avec d'autant plus d'intérêt qu'elles ont été écrites par l'un des créateurs et des plus ardents protagonistes des allocations familiales en Belgique.

R. Van Ooteghem, S. I.

F. RESTREPO, S. I. — *Corporativismo.* Bogotá, Ediciones de « Revista Javeriana », 1939, 18 × 12 cm., 96 p.

Le R. P. Félix Restrepo, S. I., Doyen de la Faculté de Sciences économiques et juridiques de l'Université pontificale de Bogotá, bien connu en Espagne et en Amérique latine pour ses talents pédagogiques et littéraires, vient de grouper en un volume la conférence qu'il donna au collège académique de la ville de Buga, son discours de réception à l'Académie colombienne de jurisprudence et un article « Le corporatisme à la portée de tous », qui connut un grand succès dans la presse de son pays. L'ouvrage n'a évidemment pas l'unité systématique qu'on attendrait d'un traité scientifique ; à travers ses trois parties, cependant, se déroule avec clarté et une grande richesse de documentation le développement historique et critique des diverses organisations et systèmes sociaux : les corporations et les métiers, les écoles libérale,

socialiste, communiste, catholique et corporatiste moderne. Pour l'auteur, le corporatisme — mais pas le corporatisme d'Etat — est, en notre siècle, d'une urgente nécessité. « Nul doute que ce ne soit par cette voie qu'on arrive aux résultats les plus stables et surtout les plus conformes à la dignité de l'homme. » Les systèmes corporatifs totalitaires sont artificiels et antinaturels. Le corporatisme portugais marque une étape louable du corporatisme totalitaire vers le corporatisme libre (« gremial »). Cette œuvre, qui a vivement intéressé l'opinion colombienne, a le mérite d'être la première qui, d'une façon franche et claire, trace à la jeune république sud-américaine, soucieuse de progrès, les lignes d'une rénovation sociale et politique.

A. Mejía, S. I.

J. J. von SCHMID. — *Rechtsphilosophische en sociologische Studien.* Coll. Vlaamsche rechtskundige bibliotheek, onder leiding van Prof. R. Victor. Anvers, De Sikkel, 1939, 24 × 16 cm., XX-384 p. Prix : 85 frs.

Les 26 études réunies dans ce volume ont, pour la plupart, été publiées déjà dans divers périodiques. M. R. Victor les a groupées afin de les rendre plus accessibles. Elles portent, les unes sur la philosophie du droit, d'autres sur les théoriciens de l'Etat tels que Rousseau, Hobbes, Melton, d'autres enfin sur des phénomènes de la vie sociale actuelle : guerres, apparition des gangsters, antisémitisme. L'auteur s'y montre partisan résolu de la méthode sociologique ; il expose les grandes théories du droit en fonction du milieu où elles sont nées et insiste sur l'importance de la sociologie pour la philosophie juridique. Mais peut-être s'y montre-t-il trop défiant envers le droit naturel et, d'une manière générale, tout ce qui concerne la métaphysique. Nous ne croyons pas qu'il faille pousser jusque là le souci du positif et du social.

A. J.

T. DEMAN, O. P. — *Construction de la paix. Paroles d'un théologien.* Coll. Chrétienté, 3. Paris, Edit. du Cerf, 1939, 19 × 14 cm., VI-78 p.

Le P. Deman montre excellemment que la paix ne peut être que le fruit de la justice et de la charité chrétiennes. Il rappelle que la miséricorde, la bienveillance, le pardon des injustices — toutes manifestations de la charité — doivent trouver place dans les relations entre peuples aussi bien qu'entre individus. Le dernier chapitre sur la « paix qui surpasse tout sentiment », fruit de notre confiance en Dieu, est bien fait pour rendre courage à ceux qu'abattrait la crise présente. Le P. Deman s'en est tenu au rappel des grands principes sans descendre aux problèmes techniques de la paix. En ces heures qui séparent l'amère déception d'une paix illusoire et le devoir de construire une paix nouvelle, il nous propose la matière d'une méditation féconde.

C. Mertens, S. I.

E. BAUSSART. — *Essai d'initiation à la révolution anticapitaliste.* Charleroi, « La Terre Wallonne », 1938, 19 × 12 cm., 184 p. Prix : 12 frs.

Le directeur de « La Terre Wallonne » n'est certainement pas un inconnu pour nos lecteurs. Dans de nombreux articles de revue il s'est

fait le champion des droits de l'Eglise et de la civilisation chrétienne dans presque tous les domaines où ils étaient menacés. Il a pris nettement position dans les nombreux débats qui ont surgi après la grande guerre autour de l'organisation politique et sociale du monde contemporain. Il n'a notamment négligé aucune occasion de prendre la défense du régime démocratique et de dénoncer les abus d'un capitalisme dans lequel il voit surtout l'oppresseur des humbles et des faibles et le générateur des passions qui conduisent aux luttes fratricides entre nations. Dans ce petit volume, M. Baussart nous fournit, en somme, un résumé clair et bien ordonné de ses convictions politiques et sociales. La partie négative, la critique du capitalisme, est certes la plus importante ; et il faut le regretter d'autant plus que les griefs sont parfois formulés en des termes que beaucoup jugeront excessifs. N'empêche que sur le fond des questions touchées par M. Baussart tout catholique sera d'accord avec l'auteur ; aussi ce petit ouvrage pourra-t-il rendre de grands services pour combattre certains préjugés que la classe ouvrière a encore gardés à l'égard de ce qu'elle croit être la doctrine sociale des catholiques.

R. Van Ooteghem, S. I.

R. KOTHEN. — *La révolution verte.* Bibliothèque Orientations. Thuillies, Edit. Ramgal, 1939, 20 × 15 cm., 174 p. Prix : 17 frs.

La révolution verte est la révolution sociale catholique : elle est basée sur la charité du Christ. Ce livre nous présente Peter Maurin, initiateur des syndicats ouvriers catholiques aux Etats-Unis ; son œuvre, le Catholic Worker ; sa principale collaboratrice, Dorothy Day, convertie du communisme. Pages réconfortantes qui nous rappellent que la solution de la question sociale doit venir du sermon sur la montagne. Les citations de Maurin sont extrêmement suggestives. La langue est très simple, — parfois même l'expression en devient un peu simpliste — les pensées exprimées sont d'une logique rigoureuse et impitoyable.

A. de M.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART.

E. FAURE. — *Histoire de l'Art. I. L'art antique.* Coll. Ars et Historia. Paris, Plon, 1939, 24 × 18 cm., 160 p. Beaucoup de planches. Prix : 60 frs.

Voici une histoire de l'art qui n'a rien de la nomenclature parfois sèche du manuel, ni du cheminement lourd et embarrassé de notes et de bibliographies d'une histoire scientifique, visant à ne rien omettre ni à ne rien oublier. En une série d'études à la forme parfois paradoxale, mais toujours intéressante et suggestive, M. Faure fait défiler sous nos yeux, en tableaux pleins de relief et en un style de fresques puissamment brossées, l'histoire de l'art ancien, de la préhistoire à Rome, en passant par l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse et la Grèce préhistorique et classique. Ce n'est point une œuvre nouvelle, mais on y trouve des introductions nouvelles qui contiennent une certaine mise au point, sans cependant tenir suffisamment compte des découvertes des dernières années et de leur contre-coup sur les conclusions de l'histoire de l'art. L'allure volontiers outrancière des idées et de leur expression ne gâte ni le plaisir ni le profit avec lesquels on lira ces pa-

ges, où se révèle un esprit pénétrant, un tempérament d'artiste et de poète. Malgré le subjectivisme de ses conceptions, l'auteur nous fait pénétrer jusqu'à l'âme même des arts et des chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'illustration de cette édition nouvelle est remarquable tant par le choix des reproductions que par leur exécution.

A. De Bil, S. I.

J. W. CROWFOOT et G. M. CROWFOOT. — *Early Ivories from Samaria.* Londres, Palestine Exploration Fund. 1938, 29 × 22 cm., XVI-62 p., 25 planches, 18 figures. Prix : 1 Livre sterling.

Plusieurs relations officieuses et fragmentaires sur les fouilles de Samarie ont déjà paru. On en peut trouver un bref résumé dans M. Brion, « La résurrection des villes mortes », I, p. 179 ss. Ce volume, publié par Mr. et Mrs. Crowfoot, constitue le premier rapport officiel, édité avec une grande perfection par le P.E.F. Il traite des ivoires anciens trouvés dans la capitale d'Omri et d'Achab. Des centaines de fragments, dont un certain nombre paraissent provenir de revêtements de murs, y ont été trouvés. Ce qui fait conclure aux auteurs qu'on se trouverait en présence de débris de la fameuse maison d'ivoire d'Achab. Cette appellation ne serait donc pas une expression poétique pour souligner la blancheur et le poli des murs, mais elle répondrait à une réalité. La maison serait, d'après cette interprétation, une salle ou un pavillon dont les revêtements en bois de cèdre auraient été incrustés de plaques d'ivoire. Les trouvailles sont présentées en 25 planches d'une belle exécution, accompagnées d'un commentaire détaillé et d'une introduction. L'étude des murailles auprès desquelles les ivoires furent trouvés les fait remonter au règne d'Omri et d'Achab. Les ivoires présentent une grande ressemblance avec ceux découverts et publiés par Lavard en 1849, au palais N.-O. de Nimroud, et avec ceux trouvés en 1928 par l'expédition française sous la direction de M. Thureau-Dangin à Arslan-Tash (Syrie du Nord), ce qui a permis de dater avec assez de précision l'âge des ivoires. Un certain nombre de pièces portent des caractères alphabétiques servant d'indications pour les ouvriers chargés d'enchâsser les pièces. M. Sukenik a fait l'étude de ces caractères en les comparant avec ceux qu'on avait trouvés à Arslan-Tash. Les signes se rapprochent de ceux des plus anciennes inscriptions araméennes, la stèle de Kalamou, du milieu du IX^e^ siècle, et celle de Hadad, première moitié du VIII^e^ siècle. Les pièces ont été classées par sujets : plaques représentant des dieux égyptiens, des génies ailés, des sphinx, des animaux, etc. Cet ordre, fort plausible, vu que toutes les pièces appartiennent à la même époque, est aussi celui qui fut suivi pour les trouvailles d'Arslan-Tash. Cette découverte nous fournit un document intéressant sur l'art de la monarchie d'Israël, surtout en complément des ivoires de Tell-Nimroud et d'Arslan-Tash. Les différents exemplaires, où l'on a pu étudier la technique, révèlent une grande uniformité de traitement. L'influence égyptienne est dominante tant au point de vue des sujets, copiés sur des modèles égyptiens, qu'au point de vue de certaines gaucheries ou défauts anatomiques. Le cloisonné égyptien en particulier exerça une grande influence. Ce n'est pourtant pas un art égyptien ; car, malgré cette dépendance, ces ivoires révèlent cependant un art syrien, ayant quelques caractères propres. Par contre, on ne trouve aucune trace d'influence assyrienne. Le contraste entre l'art assyrien et l'art syrien apparaît avec d'autant plus de netteté qu'un certain nombre de sujets traités sont familiers à l'art assyrien : génies ailés, lions, palmiers, etc. On lira

avec intérêt les appendices, études sur les incrustations, analyse spectrographique du verre où l'on trouve des traces de cobalt. Présentés à un spécialiste de la sculpture en ivoire, les spécimens lui ont paru être en ivoire africain. Ce serait donc probablement du Soudan, par l'Egypte, que l'ivoire aurait été importé en Israël. D'ailleurs la période où la Syrie avait des éléphants était depuis longtemps révolue.

A. De Bil, S. I.

M. SCHEDE. — *Die Ruinen von Priene. Kurze Beschreibung.* Archaeologisches Institut des deutschen Reiches, Abteilung Istanbul. Berlin, de Gruyter, 1934, 24 × 16 cm., 116 p., 127 gravures, 1 plan. Prix : 8,60 Mk.

L'intérêt des ruines de Priène est dû principalement à ces quatre faits : la ville a été fondée à neuf en 350 av. J.-C. selon les méthodes les plus modernes de l'urbanisme hellénique ; son sanctuaire d'Athéna Polias passait dans l'antiquité pour le modèle achevé du temple ionique et avait été bâti par Pythéos, l'architecte du célèbre « Mausolée » d'Halicarnasse ; l'abandon où elle est restée depuis l'invasion turque au XIII[e] siècle l'a relativement bien préservée du pillage ; enfin, son étendue restreinte a permis une exploration détaillée. On peut donc dans des conditions exceptionnellement favorables étudier sur ce site, et en particulier sur son monument principal, la théorie et la pratique architecturale des Grecs dans la transition de l'âge classique à la période hellénistique. Le rapport technique sur les fouilles exécutées de 1895 à 1898 pour le compte des Musées de Berlin fut publié en 1904 par Wiegand et Schrader ; il fut suivi en 1906 du recueil des inscriptions, et en 1927 de celui des monnaies. Sur divers points, des recherches ultérieures ont mené à des conclusions nouvelles, surtout en ce qui concerne le problème, aujourd'hui si discuté, de la disposition architecturale des théâtres. Par ailleurs, ces différents travaux n'étaient guère accessibles qu'aux archéologues de profession. M. Schede a donc eu une idée excellente en en mettant les résultats essentiels à la disposition du public non spécialisé. Dans ce charmant volume, tout est également à louer : le nombre, le choix et la qualité des illustrations, la clarté et la densité du texte. Seul un maître pouvait réussir à être aussi vivant sans devenir fantaisiste et à rester constamment exact dans les détails sans tomber dans la minutie et l'aridité. Nous souhaitons vivement que l'Institut d'Istanboul nous donne encore d'autres ouvrages de ce genre et répande ainsi plus largement dans le monde des historiens et des philologues les fruits du patient travail que les archéologues allemands ont fourni sur les chantiers d'Asie Mineure.

E. de Strycker, S. I.

C. NORDENFALK. — *Die Spätantiken Kanontafeln. Kunstgeschichtliche Studien über die eusebianische Evangelien-Konkordanz in den vier ersten Jahrhunderten ihrer Geschichte.* Textband und Tafelband. Göteborg, Isaeson, 1938, 23 × 16 cm., 334 p., 3 Beilagen, 168 planches. Prix : 350 frs.

C'est avec le plus grand regret que nous devons renoncer à un exposé approfondi pour nous contenter d'une rapide présentation de ce bel ouvrage, intéressant avant tout l'histoire de l'art chrétien ancien mais aussi, dans une certaine mesure, celle de l'ancienne littérature chrétienne. Il s'agit, en effet, de l'ornementation des tables de concordances (ou « canons ») des péricopes évangéliques confec-

tionnées par Eusèbe de Césarée pour faciliter l'utilisation des Livres Saints et qui précèdent dans les manuscrits, soit en dix soit en sept tableaux, le texte des évangiles. M. N. a commencé par faire le relevé de ces manuscrits qu'il a ensuite classés en trois groupes principaux : grec, latin et syrien, en soulignant les propriétés de chacun d'eux et l'histoire de leur évolution. Cet ouvrage se fait remarquer de plus par la propreté et l'élégance de sa présentation et est rehaussé par un « Tafelband » riche de 168 planches.

Ch. Martin, S. I.

P. DONCOEUR, S. I. — *Le Christ dans l'art français*. Tome I. Coll. Ars et Historia, publiée sous la direction de J. et R. Wittmann. Paris, Plon, 1939, 24 × 19 cm., 200 p., 200 héliogravures environ. Prix : 60 frs les deux volumes.

Peut-être faut-il un certain temps pour s'habituer à la manière de ce livre qui nous promène à travers les siècles, nous faisant passer des catacombes à la cathédrale de Reims, de l'ivoire carolingien du IX^e^ siècle, conservé au musée de Cluny, à l'exquise crèche de Fernand Py. Mais quelle richesse de pensée et quelle délicatesse d'interprétation s'y découvrent peu à peu ! Aussi le recommanderions-nous volontiers aux personnes soucieuses d'affiner leur goût et d'apprendre à chercher le vrai dans une œuvre d'art religieux.

Puisque les contemporains de Jésus ne nous ont pas laissé son portrait et ne nous fournissent aucun moyen de nous figurer ce que fut son extérieur, le Christ le plus réel sera le Christ de la foi. « C'est la redoutable mission qu'assume l'art, puisqu'il devra, dans la pauvreté de ses images, rendre sensible à nos yeux quelque aspect de Celui que nous n'avons pu ni voir ni toucher ». C'est d'après ce critère, et non d'après celui, si arbitraire, de la beauté, que l'auteur juge les peintures et les sculptures qui nous représentent le Christ. « C'est ce culte de la beauté plastique qui a fait triompher les formes apolliniennes de Raphaël ou les formes athlétiques de Rubens, chez nous les élégances de Lebrun ou de Mignard ». On comparera, par exemple, la scène de Jésus et de la samaritaine dans les sarcophages du IV^e^ et du V^e^ siècle de Clermont-Ferrand et de Narbonne, dans les tableaux de Philippe de Champaigne et de Mignard, enfin, dans la peinture célèbre de Joseph Lacasse. Que de vérité dans ces pauvres débris antiques de Clermont-Ferrand et de Narbonne ! Mais comment voir le Christ en « ce philosophe bellâtre (de Philippe de Champaigne), plus attentif à son index qu'à ce qu'il dit et d'une attitude si mollement abandonnée » ? Et pour le tableau de Lacasse « quelle inquiétude en ces yeux (de la femme), quelle curieuse attention commence à poindre, tandis que tombent impitoyables, disant le plus étrange amour, les paroles inouïes de l'Homme qui est assis à côté de cette samaritaine d'aujourd'hui, une parisienne brûlée de soifs que son masque peint ne veut pas avouer, mais que dénoncent ses traits ravagés ».

Et le P. Doncœur nous promène ainsi à travers l'art français, interprétant des illustrations qui se rapportent aux principaux épisodes de la vie du Christ, de sa naissance à sa mort. Nous trahirions sans doute sa pensée en voulant trop la résumer. Mais c'est en général dans les œuvres les plus anciennes, par exemple dans les sarcophages, dans le psautier de la reine Ingeburge, dans les sculptures d'Amiens, de Chartres et de Reims ; et, d'autre part, dans les plus récentes: peintures de M. Denis, de F. Py, de G. Desvallières et sculptures de Saupique, qu'il découvre le plus de vérité, de cette vérité dont nous avons parlé

plus haut. Il est au contraire bien sévère, peut-être parfois un peu trop, à notre sens, pour Philippe de Champaigne, Mignard, Poussin, Le Sueur, Corot et d'autres. E. de Moreau, S. I.

S. LEURS. — *Geschiedenis van de vlaamsche Kunst. Fasc. 6-20.* Anvers, De Sikkel, 28 × 22 cm., pp. 241-544 (1re partie), 551-878 (2me partie). Nombreuses gravures. Prix : 16 frs chaque fascicule.

Les cinq premiers fascicules de cette Histoire de l'art flamand ont déjà fait l'objet d'un compte rendu dans cette revue. Nous ne nous occuperons donc maintenant que des fascicules 6 à 20. Les neuf derniers forment le deuxième tome. Tout l'exposé est réparti entre sept périodes : les débuts (jusqu'au XVe s.) ; la première période de splendeur (XVe s.) ; l'époque de transition et d'expansion, avant les troubles des Pays-Bas (1re moitié du XVIe s.) et après ceux-ci (2e moitié du même siècle) ; la deuxième période de splendeur (XVIIe s.) ; la décadence (XVIIIe s.) ; enfin l'art du XIXe siècle.

Le plus grand nombre des chapitres traitent naturellement de l'architecture, de la peinture et de la sculpture. M. Leurs, auteur de la plupart des parties consacrées au premier de ces arts, traite d'abord du gothique brabançon. Il en groupe, d'après leurs caractères externes et surtout internes, les principaux monuments religieux et décrit les édifices civils, en particulier les hôtels de ville, plus remarquables encore, comme chacun sait. De la première Renaissance (première moitié du XVIe s.) il est resté peu de spécimens dans le nord de la Belgique. Mais à partir du milieu de ce siècle l'architecture retrouve plus d'originalité. D'alors datent notamment l'hôtel de ville et les maisons des gildes à Anvers, et, à l'étranger, le Slot Kronborg, au Danemark, et plusieurs édifices de Dantzig. Cette dernière ville doit surtout à Van Obbergen, qui y travailla de 1587 à 1611, son cachet flamand. Enfin, les noms de Coeberger, de Francart, qui a donné la formule du « baroque flamand gothicisant », de Faid'herbe et des jésuites Huyssens et Hesius, pour ne citer que les principaux, appartiennent au baroque, déjà étudié pour la Belgique — car il s'étendit à toute la Belgique et pas seulement à ce qu'on appelle ici la Flandre — par Platenga, Parent et le P. Braun.

C'est surtout à la peinture que les Pays-Bas durent leur réputation artistique mondiale. M. J. Lavalleye, qui avait déjà étudié les primitifs flamands dans les quatrième et cinquième fascicules, a composé ici le chapitre intitulé « De Memlinc à Metsys ». Tandis que Memlinc et Gérard David se rattachent au passé par les sujets et la manière de les peindre, Metsys annonce des temps nouveaux. Le Dr Vermeylen n'a pas de peine à nous faire admirer les deux artistes à la puissante imagination qui surent garder pures, à l'époque de la Renaissance, les anciennes traditions flamandes : Jérôme Bosch et plus encore Breughel l'ancien. Viennent ensuite tous ces artistes chez qui l'influence italienne apparaît prépondérante : Gossart de Mabuse, Coxie, Bernard Van Orley, Jean Motsaert, Frans Floris, Pierre Coecke. Mad. J. Gabriels nous présente encore dans ce chapitre bien d'autres peintres que ces romanistes qu'elle groupe en « trois races ». Car elle nous parle en outre de la « première renaissance de Bruges » (Lancelot Blondeel, Pourbus l'ancien, Jean Provost), « des maniéristes de la première race », comme Coninxloo. Quant aux « maniéristes de la seconde race », Barthélemy Spranger, Jérôme Franken, etc., ils ont une grande importance, car Mad. Gabriels voit en eux les véritables précurseurs du baroque

et de Rubens. C'est le professeur Cornette qui a composé les quelque cent pages réservées au plus grand des peintres flamands. Qu'on retrouve dans l'œuvre immense et si variée de Rubens les influences qu'exercèrent sur lui, spécialement à tel ou tel moment de sa carrière, un Raphaël, un Titien, un Tintoret, un Michel-Ange, un Carravage, le fait est absolument incontestable. Mais chacun de ses tableaux porte la marque de sa géniale personnalité et en particulier du mouvement qu'il y a mis. L'on peut répéter avec l'auteur de ce chapitre que Rubens a peut-être utilisé les Italiens plus encore que ses devanciers, mais qu'il a su enrichir l'art flamand de leurs supériorités diverses. « Nulle part on ne trouve à côté d'une figure principale un si grand nombre de talents de premier ordre que dans les Pays-Bas méridionaux au XVII[e] siècle ». Il est inutile d'énumérer, après l'auteur de ce jugement, M. Muls, tous les artistes, élèves ou contemporains de Rubens. Parmi eux Van Dyck occupe incontestablement la première place.

Pour la sculpture, la première époque de splendeur de l'art flamand, c'est-à-dire le XV[e] siècle, nous a laissé l'œuvre de Sluter et les monuments où se retrouve sa manière, comme le groupe des apôtres de Hal. Puis de nombreux retables, comme ceux d'Haekendover et de Léau. Le XVI[e] siècle possède aussi aux Pays-Bas une école de sculpture autochtone, celle de Cornélis de Vriendt (tabernacle de Léau, jubé de Tournai). Elle connut une large expansion, surtout en Allemagne, grâce à Vredeman De Vries. Mais le baroque est encore mieux représenté. Il suffira de nommer les Duquesnoy et les Quellin. Enfin, nous devons au rococo flamand, outre des bustes, comme ceux qui ont été exécutés par Kerrickx et Pierre Verschaffelt, des chaires de vérité somptueusement ornées, ainsi celles de Louis Delvaux à Saint-Bavon de Gand et celle de Théodore Verhaegen à l'église Notre-Dame d'Hanswyck à Malines.

Peut-être plusieurs lecteurs apprécieront-ils surtout dans cette Histoire les quelques chapitres consacrés aux arts mineurs. Sur eux, en effet, il est plus difficile de trouver des aperçus synthétiques et au courant. C'est la principale spécialiste en ce domaine, Madame Crick-Kuntziger, qui nous entretient de la tapisserie, d'abord du XIV[e] au XVI[e] siècle, puis du XVII[e] au XVIII[e]. Le centre de production le plus actif et le plus remarquable aux deux époques fut Bruxelles. Dans le tome II nous trouvons des études sur la gravure par M. Lebeer, sur les vitraux, la céramique et l'orfèvrerie, par M. Leurs et feu M. Nicaise.

Treize pages seulement ont été données à l'art du XIX[e] siècle. Elles sont intitulées « Du classicisme à l'impressionisme » et dues à la plume d'un connaisseur et d'un admirateur de l'art moderne, M. Stubbe. A ceux qui trouveraient que treize pages c'est bien peu pour tout le XIX[e] siècle, nous nous contenterons de fournir l'explication de cet auteur, sans entrer dans sa discussion. De Godecharle, au début du siècle, à Meunier, à la fin, l'esprit animateur des artistes souffle de la France, et Bruxelles est le centre artistique du pays. En terminant, M. Stubbe salue les précurseurs du nouveau mouvement artistique flamand, Leermans, Ensor, Minne, etc., ainsi que les premiers représentants de son efflorescence, Henry Van de Velde, pour l'architecture, et Permeke, pour la sculpture et la peinture.

E. de Moreau, S. I.

Atti della quinta settimana d'arte sacra per il clero, Firenze 4-9 ottobre 1937. Cité du Vatican, Pontificia commissione centrale per l'arte sacra, 1938, 25 × 17 cm., 242 p., 88 planches. Prix : 34 lires.

Le sixième centenaire de la mort de Giotto a fait choisir comme siège de cette sixième semaine d'Art sacré la ville de Florence, aux environs de laquelle est né ce peintre génial. Dans un tel centre artistique, la direction dut être plutôt embarrassée par le grand nombre de monuments et de musées. Aussi les visites se faisaient-elles deux fois par jour, le matin à 10 h. 30 et l'après-midi à 13 heures. A la séance d'ouverture on compta 809 participants. Comme la majorité d'entre eux appartenaient au clergé italien, en vue duquel sont organisés ces congrès, une réunion spéciale groupait chaque jour les représentants diocésains pour l'Art sacré. Même dans le choix des grandes conférences se remarque le but pratique de la semaine. Ainsi le Prof. Mario Salmi parla de la restauration des peintures murales. Il voulait contribuer de cette façon « à la formation d'une conscience » parmi les curés et les recteurs d'églises à la ville et à la campagne. Cependant la plupart des sujets traités dans les leçons du matin (9.15 h.) et du soir (21 h.) tendaient surtout à développer les connaissances des auditeurs dans l'histoire de l'art, de l'art italien, de l'art toscan, en particulier à l'époque de la Renaissance. Il suffira de transcrire ici les titres suivants des conférences : La modernité de Giotto, par le Prof. C. Mezzana ; Valeurs religieuses de la peinture de la Renaissance, par le Prof. P. d'Achiardi ; L'architecture florentine, de l'époque romane à la Renaissance, par le Doct. Prof. B. Nogara ; La sculpture toscane, de l'époque romane à la Renaissance, par le Prof. Mario Salmi. On trouvera peut-être que telle de ces conférences rentre assez difficilement dans le cadre tracé par les organisateurs qui était : tradition et nouveauté dans l'Art sacré. Aussi S. E. le cardinal de Florence, au début de la semaine, et Mgr l'évêque de Spezzia, à la fin, ont-ils voulu développer ex professo cette idée générale. Une fois de plus exprimons notre admiration et nos félicitations pour les beaux résultats obtenus dans ce sixième congrès pour l'Art sacré.

E. de Moreau, S. I.

VARIA.

D. ATTWATER. — *A Dictionary of Saints.* Being also an Index to the Revised Edition of Alban Butler's *Lives of the Saints.* Londres, Burns and Oates, 1939, 23 × 15 cm., VIII-320 p. Prix : 9 sh.

D. ATTWATER. — *A Dictionary of the Popes. From Peter to Pius XII.* Ibid., 1939, VI-338 p. Prix : 10,6 sh.

D. ATTWATER. — *Names and Name-Days.* Ibid., 1939, 19 × 13 cm., XVI-124 p. Prix : 5 sh.

En une année M. Donald Attwater fournit aux lecteurs catholiques trois dictionnaires particulièrement utiles et faits de main d'ouvrier ; il y a condensé les résultats de solides travaux antérieurs.

« A Dictionary of Saints » est fondé sur l'ouvrage bien connu « Lives of the Saints » d'Alban Butler, qui parut en nouvelle édition revisée et corrigée par les soins du P. Thurston (volumes I-VI) et de M. D. Attwater lui-même (volumes VII-XII). On sait la valeur de cet ouvrage et le sérieux de la revision récente. Comme le sous-titre l'indique, le « Dictionary of Saints » est en même temps une sorte d'index de ces 12 volumes. Les saints sont rangés ici par ordre alphabétique (du prénom) ; une brève notice est consacrée à chacun, variant de 3 à 25 lignes : elle contient la qualification du saint (apôtre, mar-

tyr, docteur, etc.), la date de sa fête, un résumé succinct de sa vie d'après Butler, enfin la référence au volume et à la page de Butler. Divers signes font savoir que le saint figure au martyrologe romain, est inscrit au calendrier général de l'Eglise occidentale, etc. Sur chaque saint, l'essentiel est dit en peu de mots. Bien imprimé, le « dictionnaire » est de consultation très aisée. Plus bref et plus limité dans son cadre que le « Dictionnaire d'hagiographie » de Dom Baudot, il est plus critique et plus sûr.

Le « Dictionary of the Popes » est conçu autrement ; il suit l'ordre chronologique des papes, de saint Pierre à Pie XII ; il ne prétend pas donner une « histoire de la papauté comme institution » et encore moins une « histoire de l'Eglise » ; mais il résume en quelques pages les faits saillants, les caractéristiques principales de chaque pontificat. La part personnelle de l'auteur est évidemment ici plus considérable que dans le « Dictionary of Saints » ; son œuvre de vulgarisation s'appuie du reste sur les meilleurs travaux consacrés à la papauté, par exemple pour l'époque moderne sur les volumes de Pastor. Du point de vue critique, l'œuvre est de bon aloi, l'auteur étant bien informé.

De format plus petit, agréablement imprimé, le troisième dictionnaire permet à l'auteur d'utiliser les derniers épis recueillis par lui dans le champ de l'hagiographie : « les noms des saints ». De quelle langue vient tel nom ? Quel en est le sens étymologique ? Qui est votre patron ? Quel est le jour de sa fête ? En 3 ou 4 lignes on vous donne la solution.

J. Levie, S. I.

P. VIGNON. — *Le saint Suaire de Turin devant la science, l'archéologie, l'histoire, l'iconographie, la logique.* 2e édit., Paris, Masson, 1939, 33 × 26 cm., 256 p., 11 planches.

L'ouvrage de M. P. Vignon ayant été cité à plusieurs reprises et discuté dans l'article de notre collaborateur, le P. Braun, en octobre et novembre 1939, nous pensons rendre service à nos lecteurs en en indiquant ici de façon plus précise le contenu et le plan. Le volume est une nouvelle édition d'une étude parue d'abord en 1902; il contient trois grandes parties divisées chacune en deux chapitres : Ire partie. Le mort et son linceul : Ch. 1. L'homme du Suaire avait été supplicié et était mort comme Jésus-Christ. Ch. 2. La sépulture de ce mort peut-elle avoir été celle de Jésus-Christ et ce linge peut-il avoir servi au Christ de drap mortuaire ? IIe partie. Le linceul aux prises avec l'histoire : Ch. 1. L'histoire du Suaire jusqu'au sac de Constantinople par les Croisés en 1204. Ch. 2. Le Suaire depuis l'an 1204 jusqu'à nos jours. IIIe partie: L'iconographie au secours des textes défaillants. Une question préalable : Le Christ n'était-il pas imberbe ? Ch. 1. Les bases de l'iconographie nouvelle. Ch. 2. la lignée picturale du linceul. Conclusions. Compléments à la première édition. L'ouvrage est magnifiquement édité, illustré de 15 planches et de 110 gravures.

H. TERQUEM. — *Is de lijkdoek van Turijn de ware lijkdoek van Christus ?* Traduit en flamand par L. De Roover. Averbode, Bonne Presse, 1938, 20 × 14 cm., 80 p. Prix : 13,50 frs.

Ce petit ouvrage est, en somme, un résumé du travail de M. Vignon. Il donne l'impression saisissante des empreintes que le Seigneur aurait pu ou dû laisser sur le linceul. Les détails d'anatomie, de torture, qui sont en désaccord avec les traditions courantes d'iconographie ancienne ou médiévale, tendent à corroborer la vraisemblance d'une sour-

ce plus authentique que n'eussent été des représentations ou imaginations d'artistes : comment un peintre eût-il pu redresser si heureusement l'idée qu'on se faisait de la place des clous au poignet, de la trace des blessures à l'épaule, etc. ? D'où peut venir un si haut degré de vraisemblance historique ? D'autre part, les comparaisons et les raisonnements ne peuvent nous satisfaire. On ne peut passer outre si sommairement aux raisons d'ordre historique et exégétique qui militent en sens contraire, par exemple (p. 15), à la condamnation par Clément VII du « culte » rendu au Saint Suaire, comme si c'eût été « une relique », et l'affirmation formelle que le « peintre » faussaire avait été trouvé et était en aveu. On trouvera ces données historiques dans les pages sévères que H. Delehaye consacre à ce sujet dans les « Analecta Bollandiana », t. 57 (1939), p. 130-131 (cfr aussi les articles du P. Braun ici-même). Aussi, nous eussions préféré pour titre à cet ouvrage : « In hoever kan de lijkdoek van Turijn ons een voorstelling geven van Christus' lijden ? »

M. Claeys Boûûaert, S. I.

G. COMBES. — *Le retour offensif du paganisme.* Paris, Lethielleux, 1938, 23 × 14 cm., 300 p. Prix : 30 frs.

Devant la recrudescence de la lutte contre l'Eglise, dans laquelle il voit un retour offensif du paganisme ou de ces forces du mal sans cesse prêtes à se dresser contre le bien, M. le chanoine Combès fait l'étiologie et l'historique de ce mouvement de déchristianisation. L'auteur a surtout, sinon exclusivement, la France en vue. Le volume se termine par un appel chaleureux aux catholiques qui, par leur union dans l'action et la fidélité aux principes chrétiens, devront exercer un apostolat plein de charité au sein de la jeunesse.

A. D.

R. BESPALOFF. — *Cheminements et carrefours.* Coll. Essais d'art et de philosophie. Paris, Vrin, 1938, 19 × 15 cm., X-242 p.

Cheminements plutôt de hasard qui mènent à la découverte de rencontre, au travers de leurs œuvres, de l'âme de quelques grands penseurs ou philosophes : Julien Green, André Malraux, Gabriel Marcel, Kierkegaard, Chestov. Ce qui apparente ces hommes, c'est, selon l'auteur, la musique, entendez ce sacrement de l'aspiration au fondamental, cette quintescence d'« effort et volonté » qu'y a vue Nietsche. Il est un fait que nous trouvons bien dégagée ici cette obsession de l'absolu si curieusement dissimulée parfois dans les pages qu'on nous commente. Reconnaissons par ailleurs que ce livre est dur, parfois sibyllin, mais aussi fait de finesse et de pénétration.

N. P.

S. FUMET. — *L'amour. Les stigmates.* Paris, Desclée De Brouwer, 1939, 16 × 11 cm., 170 p. Prix : 10 frs.

Un petit livre qui ne paie pas de mine et dont le titre inspire la défiance. Que de fadaises n'a-t-on pas fait passer en littérature, surtout dans une certaine littérature pieuse, sous ce titre : « L'Amour » ? Aussi n'est-ce pas sans une agréable surprise que l'on constate, après quelques pages, avoir à faire à un livre original, bien écrit et de forte doctrine. L'amour est d'abord universel (p. 17) ; il n'est mesuré par rien, il mesure tout. L'amour bien ordonné ne commence donc pas par soi-même, mais par Dieu, et l'amour de soi n'est légitime que par

l'amour de Dieu. On doit donc s'aimer soi-même au même titre divin en vertu duquel on aime tous les autres. C'est pourquoi l'amour véritable comporte, dans l'ordre actuel, nécessairement la douleur. La douleur, c'est, en effet, ce qui va contre le cours de la vie. Elle vient ainsi nous faire prendre conscience de quelque chose qui n'est pas notre nature, que la nature ne contient pas, qui est la vie de Dieu sans limite. « La plaie est le signe de l'amour » (p. 146). Le lecteur aura bien vite apprécié la valeur littéraire de ce petit chef-d'œuvre en lisant des phrases comme celle-ci : « On peut dire en effet que le monde authentique de l'amour a pour soleil le cœur percé du Christ et qu'un tel monde ne reçoit que de Lui sa lumière ». F. Taymans, S. I.

* L. COMPAIN-MASSEBIEAU. — *Calendrier de la vie spirituelle ou les étapes de l'âme.* Paris, Le Belier, 1939, 19 × 14 cm., 218 p. Prix : 20 frs.

Les étapes de l'âme sont décrites, mois par mois, avec quelques textes de mystiques à l'appui. Ce sont des mystiques « anciens et modernes », juifs, hindous, bouddhistes, protestants, catholiques, théosophes même. La part est faite très grande aux mystiques catholiques, notamment saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila, Eckart, Tauler, Ruysbroeck ; le Rig Véda est cité, Gandhi aussi et Ramakrishna, mais les textes de base sont ceux de l'Evangile et de tout le Nouveau Testament. L'ouvrage est intéressant, représentatif de ces « messagers de la vie spirituelle » qui, « venus de points divers de la pensée religieuse, rattachés ou non à une Eglise,... mettent en commun leurs expériences authentiques... » afin de réveiller les masses assujetties au matérialisme. M. C.

J. M. HOECHT. — *Grösse, Erhabenheit und Beurteilung der Stigmatisation. Eine Einführung in die Geschichte der Stigmatisierten.* Waldsassen, Angerer, 1938, 21 × 16 cm., 124 p. Prix : 5 Mk.

Cet opuscule n'est que l'introduction à un ouvrage en 2 volumes qui doit paraître prochainement et où l'auteur présentera l'étude détaillée d'une soixantaine de cas de stigmatisation les plus intéressants depuis saint François d'Assise jusqu'à nos jours. Il serait dès lors déplacé d'en formuler une recension critique dès maintenant. Dans ces pages, il se contente d'exposer les conditions d'examen objectif dans lesquelles pareille étude de psychologie religieuse doit se poursuivre, de retracer les données actuelles du problème avec les positions prises par les auteurs les plus compétents depuis 1933 pour les cas les plus récents, et d'esquisser les principes qui le guideront dans l'appréciation et l'interprétation de ces cas. G. van Bulck, S. I.

Unicorn Books. — Londres, Sheed & Ward, 1938-1939, 18 × 11 cm., 8 volume parus. Prix : 1 sh. le volume.

Les premiers numéros de cette collection nouvelle sont pleins de promesses pour la richesse des ouvrages qui la composeront. Nous y trouvons, mis à la portée des bourses les plus modestes, un choix de livres de valeur pour un catholique cultivé. En voici les titres : K. Adam, The spirit of catholicism. X-270 p. ; D. Sargent, Thomas More. 280 p. ; H. Gheon, The secret of the Curé d'Ars. VIII-248 p. ; C. Dawson, Progress and Religion. XX-268 p. ; R. Allers, Psychology of Character. XX-362 p. ; A. Fanfani, Catholicism, Protestantism and Capitalism. 218 p. ; H. Belloc, Survivals and new Arrivals. 288 p. ; G. K. Chesterton, Orthodoxy. X-278 p. Soulignons en particulier la traduction anglaise du fameux livre de Karl Adam, si nette et si

élégante ; les ouvrages de Dawson, Allers et Fanfani. Nous voudrions cependant exprimer un desideratum. Ne pourrait-on pas pour les ouvrages d'allure scientifique, du genre de ceux que nous avons nommés, donner aussi la table analytique des originaux ? D'autres collections le font pour des ouvrages de cette nature. Cette publication nouvelle est pour la vaillante maison d'édition catholique un titre nouveau à la reconnaissance non seulement de ses coreligionnaires de langue anglaise mais des catholiques continentaux. A. De Bil, S. I.

Dix années au service de l'orgue français (1927-1937). Numéro spécial (30-31, juin-sept. 1937) du *Bulletin Trimestriel des « Amis de l'Orgue »*. Paris, Secrét. Général des « Amis de l'Orgue », et Libr. Droz, 1937, 25 × 17 cm., 142 p. Prix : 15 frs.

A signaler dans ce numéro jubilaire : l'article de M. Norbert Dufourcq sur la fondation, l'activité, la diffusion de l'association des « Amis de l'Orgue », ainsi qu'une remarquable synthèse du même auteur sur « les tendances de la facture d'orgue française contemporaine ». Les souvenirs de Louis Vierné nous retraçant sa carrière d'organiste à Notre-Dame constituent un document d'un intérêt capital. Clôturant les mélanges et notes organologiques, M. Bernard Gavoty passe en revue la brillante pléiade de compositeurs qui forment la jeune école d'orgue française. P. Indekeu, S. I.

N. DUFOURCQ. — *Fonds, mixtures et anches. Trois siècles de musique d'orgue en 12 disques Pathé.* Paris, Secrét. général des Amis de l'orgue, 1936, 18 × 14 cm., 32 p.

N. DUFOURQ. — *Visites diffusées des églises S. Sulpice, S. Eustache, S. Clotilde et N.-D. de Paris.* Ibid., 23 × 14 cm., 32 p.

I. — Brillant commentaire d'un concert historique récapitulant la musique d'orgue depuis ses premiers chefs-d'œuvre au XVI[e] siècle jusqu'à son apogée : Jean-Sébastien Bach. Les œuvres enregistrées ont été exécutées sur l'orgue de la Salle de musique de M[me] Henry Goüin, à Paris, par MM. J. Bonnet, Ch. Hens, A. Marchal et F. Mihatsch.

II. — Les grandes orgues et les grands organistes ont une personnalité profonde mais peu accessible. On a tenté de la rapprocher du public par l'interview. Ecoutons, à leur banc d'orgue, les titulaires des grandes orgues parisiennes : MM. Marcel Dupré, Joseph Bonnet, Charles Tournemire et Louis Vierné. P. Indekeu, S. I.

C. MAHRENHOLZ. — *Fünfzehn Jahre Orgelbewegung. Rückblick und Ausblick.* Extrait de : « Musik und Kirche », 1938, Heft 1. Kassel, Bärenreiter, 1938, 23 × 16 cm., 22 p.

Magistral exposé de l'idéal sonore que poursuit l'esthétique moderne de l'orgue. P. I.

CHRISTIAN DE SAINT-SEINE (Comtesse). — *Cours d'enseignement antialcoolique.* Paris, Editions Ecole et Collège, 1939.

Communisme in het bisdom Gent. Gand, Actiecomite voor God, 1939.

A. HUBLET. — *Une nuit dans la tour.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1939. Prix : 16 frs.

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium*